



BORIS TZAPRENKO

**REGARDE-MOI
DANS LES YEUX**

ROMAN

BORIS TZAPRENKO

**REGARDE-MOI
DANS LES YEUX**

(26 - 230122)

Copyright © Janvier 2019 Boris TZAPRENKO.

Tous droits réservés, enregistré.

Texte protégé par les lois et traités internationaux.

Photo de couverture : Sébastien Meys.

AVERTISSEMENT !

Toutes ressemblances avec des choses qui existent ou qui ont existé ne sont catégoriquement pas des coïncidences.

Pour toutes les versions numériques gratuites
et pour commander le livre papier, voir ici :

rebrand.ly/rmdly

1) Vous êtes grotesque, Monsieur !

[Quinze secondes avant l'Événement.]

Lucien entra dans le cabinet d'ophtalmologie, sans se douter le moins du monde que quinze secondes seulement le séparaient de la première manifestation de l'Événement.

L'Événement, c'est ainsi que, dans un premier temps, nous appellerons l'imprévu qui allait, et bouleverser sa propre existence, et conclure l'Histoire. Par « conclure l'Histoire », entendre : « décider du dénouement de l'existence humaine », rien de moins.

Venant consulter pour un contrôle de routine, Lucien fut content de voir qu'il n'y avait que deux personnes dans la salle d'attente, une jeune femme et une dame âgée. Elles levèrent les yeux vers lui.

— Bonjour ! leur dit-il.

La dame âgée au fond de la pièce resta muette. La jeune fille lui rendit timidement un « bonjour ! » presque murmuré, avant de reprendre la lecture de sa revue.

[Treize secondes avant l'Événement.]

Lucien s'assit en face d'elle, près de la porte, et lut un message d'Isabelle sur son téléphone : « N'oublie pas l'ophtalmo. » « J'y suis », répondit-il.

[Cinq secondes avant l'Événement.]

Lucien rempocha son appareil en jetant un regard en direction de la dame âgée qui semblait l'observer à la dérobée par-dessus ses lunettes. Son attention fut retenue par une table basse remplie de magazines, mais il n'y vit rien de vraiment intéressant.

[Zéro seconde avant l'Événement.]

Cela commença quand il releva la tête. Il s'agit du moment même où il posa les yeux sur une grande affiche. C'était une image plutôt insolite, mais Lucien s'étonna avant tout de ne pas l'avoir vue avant cet instant ;

elle était en effet d'une taille respectable : environ deux mètres de haut et plus d'un mètre de large. De plus, elle était sur le mur opposé de cette petite pièce, au-dessus de la tête de la jeune femme occupant la chaise juste en face de lui. Voilà ! C'est ainsi que cette aventure invraisemblable commença, de cette manière banale, si banale que rien ne laissait présager la folie de ce qui allait rapidement suivre.

• *Comment n'ai-je pas vu cette énorme photo au-dessus d'elle, quand je l'ai saluée tout à l'heure ? se demanda-t-il.*

L'image attirait pourtant l'attention : un gorille en gros plan. Le regard hypnotique de l'animal semblait fixer intensément Lucien. Au bas de cette photo, une inscription en grosses lettres rouges était en partie masquée par la tête de la jeune femme : « Regarde-m... .. es yeux ! »

• « *Regarde-moi dans les yeux !* », supposa-t-il.

Cela semblait évident ! Voulant néanmoins le vérifier, il se pencha d'un côté puis de l'autre pour découvrir les lettres cachées. Oui, c'était bien : « Regarde-moi dans les yeux ! »

• *Pourquoi avoir choisi un singe pour illustrer cette recommandation ophtalmologique ? s'étonna-t-il. Ce n'est même pas vraiment une recommandation, d'ailleurs, ni un conseil... « Faites contrôler vos yeux » aurait été un conseil... mais là ? Étrange, cette affiche !*

Tout en s'interrogeant à ce sujet, il avait continué machinalement à s'incliner d'un côté puis de l'autre pour voir les lettres cachées derrière la jeune femme. Il s'arrêta quand il réalisa qu'elle le regardait d'un air gêné. Elle avait même perceptiblement rougi, et il n'était pas loin d'en faire autant.

— Oh ! Désolé, bredouilla-t-il. Je... je regardais ce grand singe, là, derrière vous. Je voulais lire... mais... excusez-moi !

Au lieu de la rassurer, cette explication sembla augmenter son embarras. La dame âgée, assise cinq chaises plus loin sur la gauche de la jeune femme, plissa son front d'une manière qui exprimait une nette réprobation. N'ayant déjà pas répondu au bonjour qu'il avait lancé en entrant, elle l'observait maintenant d'un air suspicieux. Fort heureusement, l'apparition de l'ophtalmologiste mit un terme à cette situation gênante :

— Personne suivante, s'il vous plaît.

En se levant pour accompagner la médecin dans son cabinet, la jeune femme eut une dernière mimique mi-étonnée, mi-contrariée en direction de Lucien. Face à celui-ci, le gorille qui semblait le fixer intensément disait, à présent : « Regarde-moi bien dans les yeux » Il fronça les sourcils :

• *Comment ça : « bien » ?*

La surprise lui fit prononcer ses pensées :

— J'aurais juré qu'il y avait simplement écrit « Regarde-moi dans les yeux », je n'avais pas remarqué le « bien ».

Loin de se douter, bien sûr, qu'en épiant le comportement de Lucien elle assistait au tout début du changement du monde, la vieille dame haussa les épaules, secoua légèrement la tête et laissa filer un « pfff » méprisant entre ses lèvres :

— Vous êtes grotesque, Monsieur ! Votre façon de courtoiser cette jeune femme était impolie et stupide !

— Mais... Je... Mais non ! Je vous assure que...

Pendant quinze interminables minutes, Lucien dut endurer l'attitude outrée et renfrognée de la dame, sous le regard perçant du gorille. Il avait hâte de sortir de là pour allumer une cigarette. La praticienne ouvrit enfin la porte pour demander la personne suivante. Sur un dernier haussement d'épaules exaspéré, la dame laissa Lucien seul dans la salle d'attente.

Enfin, seul... pas tout à fait. En tout cas, ce ne fut pas du tout ce que ressentit Lucien. Il ressentait l'affiche comme une véritable présence, tant l'attention de l'animal semblait focalisée sur lui.

L'ophtalmologiste montra son optotype, cette classique série de lettres et figures de taille décroissante qui sert à mesurer l'acuité visuelle :

— Que voyez-vous à la sixième ligne ?

Lucien avait lu toutes les lignes au-dessus assez facilement, mais celle-ci était à la limite de sa vision. Il dut se concentrer pour la déchiffrer :

— R... E... G... A... R... D... E..... M... O... I..... D... A...
REGARDE-MOI DANS LES YEUX.

• *Encore ! Mais c'est la phrase fétiche ici !*

— Comment ? s'étonna-t-elle. Que dites-vous ?

— Je dis : « Regarde-moi dans les yeux. » C'est ce qui est écrit à la sixième ligne.

L'apparente surprise de la spécialiste le poussa à relire :

T... A... C... A... G...

Frappé de stupeur, il s'exclama :

— C'est dingue ! J'aurais pourtant juré que...

Il se massa les paupières.

— Je dois être fatigué, dit-il.

— Vous le semblez, en effet.

Lucien lui-même mis à part, après la jeune fille et la vieille dame, la praticienne était ainsi la troisième personne qui venait, sans le savoir, d'assister à l'une des toutes premières manifestations de ce qui allait bientôt secouer le devenir de l'humanité. Inconsciente de ce privilège, elle poursuivit son examen par des questions de routine auxquelles il répondit machinalement.

— Posez votre menton là, s'il vous plaît, lui demanda-t-elle.

Il s'exécuta. Elle fit quelques réglages et ajouta :

— Vous allez me regarder dans les yeux. Dans l'œil gauche, pour commencer.

— Ah, voilà ! Ce n'est pas moi qui le dis, là !

— Comment ? Je vous demande pardon ?

— Rien, excusez-moi, je...

— Bon... On reprend : regardez-moi dans l'œil gauche.

L'esprit en déroute, il fit ce qu'elle lui demandait.

— Bien ! Dans l'œil droit, à présent.

2) Elle frappa son regard

Lucien sortit du cabinet d'ophtalmologie à dix-neuf heures. Il alluma une cigarette et aspira deux bouffées goulûment. L'image hantait son esprit. Ne se doutant pas qu'elle allait le suivre longtemps, il était soulagé

de s'en éloigner. L'air était frais. Continuant de pomper sa nicotine, il enfonça sa main libre dans la poche gauche de son blouson en cuir et marcha rapidement en direction de la première bouche de métro. Les trottoirs n'étaient pas piétinés par une foule ; en revanche, les embouteillages habituels paralysaient la circulation. Lucien n'aurait su expliquer pourquoi l'affiche du gorille n'arrivait pas à quitter son esprit :

- *Belle photo ! Mais bon...*

L'escalier roulant le porta sous terre ; il passa son ticket dans la fente du portillon, le récupéra à sa sortie et descendit sur le quai en pensant à son travail qui lui donnait du souci. Son objectif de chiffre d'affaires ne serait certainement pas atteint ce mois-ci, à moins d'un miracle. Il jeta son mégot sur la voie et s'assit pour attendre le métro. Morose, le regard vague dirigé vers les rails, il bâilla de lassitude puis essaya distraitemment d'arracher avec les dents une rognure d'ongle gênante de son majeur droit. Elle ne voulut quitter ce doigt qu'au prix d'un léger saignement. Au fond de sa poche intérieure, il trouva le joint qu'il avait roulé avant d'entrer chez l'ophtalmologiste. Il l'alluma et tira une longue bouffée. Ce boulot l'ennuyait profondément, cependant il fallait bien vivre. À côté de lui, deux jeunes gens parlaient de foot, mais Lucien ne faisait pas plus attention à ce que captaient ses tympanes qu'aux images projetées sur ses rétines.

Le bruit du métro qui arrivait le sortit de ses pensées et lui fit lever les yeux. Et là, sur le quai opposé : l'affiche. Elle frappa son regard. Il tourna la tête à droite et à gauche pour savoir si d'autres personnes la regardaient, mais elle semblait laisser tout le monde indifférent. Le gorille fut masqué par un wagon ; au lieu de monter à son bord, Lucien attendit le départ de la rame afin de revoir l'image.

- *Je n'ai pas eu le temps de lire ce qui est en bas de celle-là. « Regarde-moi dans les yeux », ou bien « Regarde-moi bien dans les yeux » ?*

Le métro redémarra, prit rapidement de la vitesse et disparut. Le fier et magnifique animal était de nouveau visible. Lucien nota que, sur cette affiche-là, il y avait une inscription différente : « Observe-moi dans les yeux ! » Ce texte avait la même signification, mais... ce n'était pas strictement le même. Il inspira la dernière goulée de fumée de son joint, jeta le mégot, cracha un petit bout de tabac et hésita. Mais pas longtemps !

Ce fut presque en courant qu'il se rendit sur le quai opposé et se campa devant le panneau pour planter son regard dans celui du gorille. Les pupilles du primate attiraient irrésistiblement son attention. Les mots « Observe-moi dans les yeux ! » résonnaient dans son esprit comme une injonction hypnotique. Il s'interrogea :

• *Pourquoi cette affiche se trouve-t-elle chez l'ophtalmologiste et aussi ici ? Mais... que... En fait, ce n'est même pas une pub ! Il n'y a rien à vendre ! Qui paye pour faire dire à un gorille « Observe-moi dans les yeux ! » ? Ah ! C'est peut-être une pub en plusieurs épisodes... On saura ce qu'il y a à vendre plus tard.*

Il interpella un jeune couple qui passait :

— Eh ! vous connaissez cette affiche ?

L'homme se retourna et répondit :

— On la voit depuis un moment un peu partout. Pourquoi ?

— Ah bon ! s'étonna Lucien. Depuis un moment... et un peu partout...

Le couple poursuivit son chemin sans faire davantage attention à lui. Lucien n'aurait su dire combien de temps il serait resté immobile à fixer l'animal dans les yeux, si son téléphone n'avait pas sonné. Il porta l'appareil à son oreille et marmonna :

— “ Allô ? ”

— “ Ça va ? Que fais-tu ? ” lui demanda sa compagne.

— “ Je regarde une affiche. ”

— “ Tu regardes une affiche ? Mais... euh... Quelle affiche ? ”

— “ Un gorille qui me regarde dans les... ”

Soudain conscient que ce qu'il disait pouvait paraître insolite, il se mit à bredouiller :

— “ Je suis sorti tard de chez l'ophtalmo et j'ai raté le métro, mais j'arrive. ”

— “ Mais tu as vu l'heure ? ”

Il regarda l'écran de son l'appareil : 21 h 30, lut-il avec stupeur. Deux heures et demie s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté l'ophtalmologiste.

• *Comment le temps a-t-il pu passer si vite ?*

— “ J'arrive ” dit-il simplement avant de raccrocher.

Il ne put s'empêcher de photographier l'affiche avec son téléphone avant de rechanger de quai pour attendre le prochain métro.

3) Tu m'as parlé d'un gorille, au téléphone

Lucien arriva au pied de son immeuble à vingt-deux heures.

Durant le trajet de retour, il s'était assis à côté d'une femme qui feuilletait un quotidien auquel il avait machinalement jeté un œil. Alors qu'elle venait de tourner une page et qu'il allait s'en désintéresser, la photo du gorille avait agrippé son regard. Il avait eu l'impression de sentir ses globes oculaires se dilater, comme dans les dessins animés de Tex Avery. L'image occupait une page tout entière et sa netteté était stupéfiante. Le loisir de la contempler n'avait pas duré, car la lectrice avait subitement refermé le périodique pour descendre du métro. Il n'avait pas eu le temps de voir ce qu'il y avait écrit dessous, d'autant qu'une pliure du papier avait en partie dissimulé le texte. Entrant dans l'ascenseur, il songea :

• *J'aurais dû lui arracher le journal. J'espère en trouver un demain, mais je ne sais même pas de quel canard il s'agissait !*

En sortant de la cabine au troisième étage, il se morigéna avant de se dire qu'il donnait peut-être une importance exagérée à ce gorille.

• *Pourquoi je me prends la tête avec ce bestiau, moi ?*

Il extirpa son trousseau de clés du fond de sa sacoche, mais n'eut pas la nécessité d'en faire usage ; sa femme ouvrit la porte.

— Que s'est-il passé pour que tu arrives si tard ? s'inquiéta-t-elle.

— Oh, rien ! Une histoire de gorille...

— ... ?

Le visage perplexe d'Isabelle lui fit prendre conscience de l'étrangeté de sa réponse. Il se creusa la tête pour fournir une explication plus sensée, mais aucune ne lui vint à l'esprit.

— J'ai du mal à comprendre ce qui s'est vraiment passé, dit-il en se laissant tomber sur le canapé. J'ai peur que tu me prennes pour un cinglé.

Elle s'assit près de lui et posa une main sur son genou.

— Il y a longtemps que je sais que tu es cinglé, et ce n'est pas vraiment un problème. Tu le sais. Alors, vas-y, je t'écoute.

Lucien eut un pâle sourire et se perdit dans des explications fumeuses : un concours de circonstances... Beaucoup de monde chez l'ophtalmologiste... Ses clés tombées quelque part sur le quai, beaucoup de temps perdu à les chercher...

C'était la première fois qu'il mentait à sa compagne ; cela augmenta considérablement son malaise.

• *Comment une simple photo de gorille a-t-elle pu avoir cette influence sur moi ? se demanda-t-il confusément.*

Isabelle de son côté le trouva bizarre, mais préféra ne pas insister pour ne pas aggraver son évident embarras.

Ce fut une soirée assez semblable à une autre. Ils mangèrent des côtellettes d'agneau avec des frites, parlant à peine de choses et d'autres et regardant, de temps en temps et sans concentration, une émission politique à la télévision. Elle avait réduit le son dans l'espoir de faciliter la conversation, mais il gardait le silence. L'observant à la dérobée, elle le vit absent, pensif. Son esprit était manifestement ailleurs. Au dessert, elle essaya :

— Tu m'as parlé d'un gorille, au téléphone.

— Regarde-moi bien dans les yeux.

— Hein ?

— Le gorille disait : « Regarde-moi dans les yeux ! » C'est ce que j'ai tout d'abord cru lire, mais en fait il disait exactement : « Regarde-moi *bien* dans les yeux ! »

— Il parlait ?

— Mais non ! C'était écrit sous sa photo, sur l'affiche.

Il sentit qu'il était sur le point de s'énerver. Cela le troubla, mais lui permit de reprendre le contrôle de lui-même. Elle le fixa interrogativement :

— L'affiche dans le métro ?

Il avala deux cuillerées de yaourt et crut bon de rectifier :

— Non, celle du métro disait : « Observe-moi dans les yeux ! » Je parle de celle qui était chez l'ophtalmo... Mais ce n'est pas important, laissons tomber. Ce n'est qu'une affiche.

— Tu ne m'avais rien dit au sujet de celle qui était chez l'ophtalmo.

— C'est sans importance, je te dis.

Il s'abstint de mentionner la photo dans le journal.

La nuit fut réparatrice. Après un sommeil profond, il se réveilla en forme, sans souvenir d'avoir rêvé. Au déjeuner, il se servit un grand bol de café au lait, dans lequel il trempa des tartines beurrées qu'il dévora de fort bon appétit. Isabelle fut contente de le voir ainsi, mais ne put résister à l'envie de l'interroger. Tout en étalant du beurre sur une biscotte, elle tenta une nouvelle approche :

— T'as des problèmes au boulot en ce moment ?

— Pas plus que d'hab ! Ce travail me saoule de toute façon... mais que faire, hein ?

— Essaie d'en trouver un autre si tu n'en peux plus.

4) je n'ai pas de gorille dans mes fonds d'écran

Lucien était au bureau depuis une heure. Il avait appelé dix prospects, et bu quatre cafés, sans obtenir un seul rendez-vous. Un de ses bons clients, un bijoutier-fourreur, avait téléphoné pour modifier ses polices d'assurance. Il y avait bien quelques contrats supplémentaires, mais, de toute évidence, pas assez pour atteindre son objectif du mois.

— Il y a des jours pourris, comme ça ! fit-il à l'adresse de Farrah.

La jeune femme travaillait trois mètres devant lui, pour faire la même chose que lui, mais dans des secteurs de la ville différents. Elle leva les yeux de son écran, bâilla en s'étirant et se retourna :

— Ne m'en parle pas ! Je suis fatiguée ! Je vais me chercher un caoua. T'en veux un ?

— Yes ! Ça fera le cinquième, mais pas grave !

Elle se leva et disparut dans le couloir.

De sa place, Lucien pouvait voir l'ordinateur de sa collègue. Dans l'attente du breuvage noir, censé lui redonner du cœur au travail, il se mordilla un ongle et se laissa distraire par le fond d'écran qui changeait automatiquement à intervalles réguliers. Il lui arrivait parfois de le contempler. C'étaient généralement des images de fonds marins ; Farrah aimait cela, de toute évidence. Des coraux magnifiques cédèrent la place à une majestueuse raie manta.

Au moment où le gorille apparut, il eut un sursaut. Et lorsqu'il lut l'inscription rouge, son cœur eut un raté : « Regarde-moi dans les yeux, Lucien ! »

Quand Farrah revint, un café dans chaque main, elle le trouva toujours assis, immobile, le regard fixement dirigé vers son écran qui présentait un requin-marteau. Elle lui brandit le breuvage sous le nez :

— Eh ! tu communique avec mon ordinateur par télépathie, ou quoi ?

Il saisit le gobelet chaud distraitement :

— Tu peux me montrer l'image du gorille dans tes fonds d'écran ?

— Gorille ? Je n'ai pas de gorille dans mes fonds d'écran ! De quoi tu parles ?

— La photo est passée, juste avant celle-là.

— C'est bien étonnant, puisque je te dis que je n'ai pas de gorille dans mes fonds d'écran.

— Et moi, je suis certain de moi ! Je viens de le voir.

Elle s'approcha de son ordinateur, posa le gobelet de café sur son bureau et manipula la souris.

— C'est facile à vérifier, dit-elle. Regarde ! Voici le répertoire qui contient toutes les photos de fonds d'écran. Voilà le requin-marteau. Viens voir. Il n'y a pas de gorille.

Il se leva pour contrôler avec soin. Malgré son application à n'oublier aucune image, il ne vit effectivement aucun gorille. Elle fut surprise par son expression préoccupée :

— Tu te sens bien, dis-moi ?

— ...

— Tu es drôle, tout d'un coup ! Tu as l'air si troublé... On dirait que la photo dont tu parles est la chose la plus importante de ta vie.

Elle l'observa en buvant son café, tandis qu'il gardait le silence.

— Bon ! s'exclama-t-elle, c'est pas tout ! Faut que j'aille voir un prospect, moi. Je te laisse.

Elle mit son sac en bandoulière, prit son attaché-case et s'en fut, après lui avoir décoché un dernier coup d'œil interrogatif.

Seul, il examina encore une fois chaque photo dans le dossier des fonds d'écran, en grignotant l'ongle de son pouce droit, mais ne trouva toujours pas ce qu'il cherchait. Le son de l'imprimante attira son attention. Il se leva pour aller voir ce qui en sortait. C'était le gorille en pleine page. En bas, en lettres rouges, était écrit : « Plonge ton regard dans le mien, Lucien ! »

C'est ce qu'il fit. Malgré lui. Pas vraiment contre son gré, mais dans un état de conscience proche de la fascination qu'il n'avait jamais connu. Il se sentit captif de ce regard. La main qui tenait la feuille de papier tremblait légèrement. Au bout d'un moment de tension, il lui sembla entendre quelqu'un lui dire :

— : Observe-moi dans les yeux... .. Non, mieux ! Concentre-toi... .. Enfonce ton regard dans le mien. Fais un effort d'attention... .. Fixe-moi.

Il rompit cette curieuse impression en secouant la tête, comme pour s'arracher d'une emprise, et se massa énergiquement les yeux avec la paume des mains. Ensuite, il resta longtemps figé, ne sachant que faire, jusqu'à ce que des bruits de pas dans le couloir le fissent sursauter ; il glissa alors précipitamment la feuille dans l'un des dossiers qui encombraient son bureau.

C'était Georges, le responsable de la LHO, le syndicat majoritaire de la boîte. Celui-ci se campa au milieu de la pièce et lança :

— Eh, Lucien ! J'espère que tu as travaillé sur ton discours ! Que tu m'as ficelé un texte béton ! Je me le demandais parce que tu ne m'as rien fait lire.

— T'inquiète ! Ça te plaira.

— T'as une tronche ! Tout va bien ?

— Tout va bien, je t'assure.

— Bon... OK. Je compte sur toi.

Georges tourna sur lui-même et s'éloigna à grands pas.

En fait, Lucien n'avait pas beaucoup travaillé sur son prochain discours.

• *Je modifierai, çà et là, le dernier que j'ai écrit et ce sera bon. De toute façon, je suis sûr que personne ne s'en souvient vraiment, du dernier... alors.*

Il profita de l'absence de Farrah pour fumer une cigarette devant la fenêtre ouverte. Elle avait horreur de cela. « Tu empestes le bureau ! » lui criait-elle. Il inspira comme un aspirateur pour remonter le taux de nicotine dans son sang, puis laissa tomber le mégot dans le vide et referma la fenêtre. Alors qu'il s'apprêtait à reprendre la photo du gorille, quelqu'un se présenta devant l'entrée :

— Bonjour ! On m'a dit que le bureau de M. Lucien Prérubem était ici. Est-ce bien là ?

— Oui, quoi encore ? s'écria Lucien.

— ... !?

— Oh ! Excusez-moi. Vous êtes effectivement au bon endroit. Je suis Lucien Prérubem. Que puis-je faire pour vous ?

• *Que m'arrive-t-il ? Il faut que je me contrôle.*

Envoyé par un autre client de la société, l'homme voulait assurer une moto de collection. Il habitait dans le secteur de prospection de Lucien, la signature du contrat était donc pour ce dernier. Pourtant, malgré son chétif chiffre d'affaires du mois en cours, il ne fut pas plus content que cela. Un quart d'heure plus tard, une fois la police d'assurance signée en bonne et due forme, il dut faire un gros effort pour ne pas trahir son impatience quand le nouveau client lui fit l'éloge de sa monture :

— C'est une 1000 Vincent Black Shadow HRD Series D, de 1955. Elle a cent cinquante mille kilomètres au compteur et elle tourne comme une horloge, vous savez. Si vous entendiez le son du moteur ! C'est une symphonie et...

Opportunément pour Lucien, le client fut interrompu par l'arrivée d'Hélène, la secrétaire de direction. Elle sourit commercialement au fier propriétaire de la moto antique, regarda l'imprimante et dit :

— Excusez-moi de vous déranger, juste une seconde... Tiens ? Je suis pourtant certaine d'avoir lancé l'impression. Ah, cette informatique !

Elle repartit dans un souffle d'exaspération.

— Bon ! Je vais vous laisser, dit l'homme à la 1000 Vincent.

— Oui, oui ! fit Lucien avec soulagement, votre 1000 Florent est assurée.

— Vincent ! 1000 Vincent ! rectifia le nouveau client, un tantinet outré.

— Vincent, c'est ça ! C'est ce que je voulais dire. Excusez-moi ! Vous pouvez être tranquille, tout est en ordre. Vous avez fait le meilleur choix pour votre bijou.

Il prononçait ces phrases toutes faites par réflexe, avec de moins en moins de conviction, surtout ces derniers temps ; il n'était pas assez intéressé par son métier pour inventer de nouvelles niaiseries commerciales.

Le client parti, Lucien ouvrit le dossier dans lequel il avait en toute hâte enfoui la photo du gorille, mais il ne l'y trouva pas. Il était debout devant le dossier ouvert et se tenait pensivement le menton, quand Hélène surgit de nouveau. Elle prit une feuille dans l'imprimante, puis s'approcha de Lucien :

— Tu es bien méditatif, dis donc ! Ah ! Ben... c'est toi qui avais mon impression ! Mais pourquoi me l'as-tu prise, sans rien dire, pour la mettre dans ce dossier-là ?

Elle saisit un papier sur lequel était imprimé un devis d'assurance au nom d'un certain Robin Mouassac.

— J'ai dû faire ça sans m'en rendre compte, bredouilla Lucien. Désolé !

Elle reposa le devis :

— Ce n'est pas bien grave, mais tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette aujourd'hui. Tu peux jeter celui-là, du coup, puisque je l'ai réimprimé.

Elle s'en fut, pressée comme toujours. Lucien examina la feuille en se la collant presque sur le nez, comme si, en la scrutant de si près, il pourrait découvrir une explication à ce mystère. Puis, il se mit à refouiller frénétiquement dans tout le dossier, et même dans d'autres, mais aucune trace de gorille. Lorsqu'il réalisa qu'il avait jeté des tas de papiers sur le sol autour de lui, là, pour la première fois, l'idée qu'il avait peut-être un problème mental lui traversa l'esprit, mais ce ne fut qu'une pensée à peine esquissée, très fugitive. Il fit ce qu'il put pour ranger un peu tout ce

désordre. Déjà que, de réputation, ses dossiers avaient naturellement tendance à être des zones de forte entropie !

Quand Farrah revint, il était à demi assis, une cuisse sur un coin de son bureau.

— Bon ! lui lança-t-elle. Voilà un contrat de signé. Je n'y suis pas allée pour rien. Quelle heure... onze heures trente déjà ! Holà, suffit pour aujourd'hui ! Je vais boire un café... tu en veux un ?

Elle réalisa qu'il lui tendait une feuille de papier :

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? s'informa-t-elle.

— Que vois-tu là-dessus ?

— Ben !... Un devis. Pourquoi ?

— Pour rien. Pour rien...

Elle haussa les épaules gentiment, ayant l'air de se dire : « Où veut-il en venir, encore ? » Puis elle répéta :

— Tu en veux un, oui ou non, de café ?

Soudain, Lucien eut une idée :

— Attends, attends !

Se morigénant de n'y penser qu'à présent, il sortit son téléphone et chercha la photo de l'affiche qu'il avait prise dans le métro.

• *Facile ! C'est forcément la dernière, je n'ai rien photographié depuis.*

— Quoi ? s'impacienta-t-elle.

— Bon, bon !... Vas-y. Je te montrerai après.

Tandis qu'elle partait quérir les cafés, il resta méditatif en regardant la dernière image. C'était bien une affiche, oui. Mais... il s'agissait d'une réclame pour un rasoir électrique. Il fit défiler quelques clichés antérieurs et revint sur la plus récente, celle du rasoir. Ce qu'il y avait autour de la publicité, son support, le mur courbe du tunnel, le quai... tout cela était reconnaissable. Il n'y avait aucune place au doute : il avait bel et bien photographié un rasoir en pensant tirer le portrait d'un gorille.

— Quoi, alors ? s'enquit Farrah en revenant avec les deux gobelets.

— Oh... rien, rien... J'ai dû effacer la photo que je voulais te montrer.

— C'était quoi ?

— Rien, je te dis.

— Mais dis-moi !

— Un gorille !

Il avait répondu sur un ton plutôt exaspéré.

— Ben ! T'énerve pas ! T'es vraiment zarbi depuis ce matin. Je te jure ! Je ne savais pas que tu kiffais tant les gorilles, en tout cas. Mais où en as-tu photographié un ? Dans un zoo ? Ou t'as voyagé dans la jungle ?

Ne pouvant dissimuler sa mauvaise humeur, il sortit sans prendre le café qu'elle lui tendait.

5) Lucien fit pivoter sa tête

Quand Lucien se retrouva sur l'avenue de la Baie Bleue, il était presque midi, mais il n'avait pas faim. Il erra, les mains dans les poches, et au bout d'un moment entra dans un bar en suivant distraitement un groupe de personnes. Ses pensées tourmentées tournaient autour d'une question : avait-il perdu la raison ?

— M'sieurs-dames, qu'est-ce que ce sera pour vous ? dit un serveur.

Au plus profond de son introspection, Lucien ne répondit pas. Il ne remarqua même pas les regards interrogatifs de l'homme et des deux femmes qu'il talonnait. Son souvenir d'avoir vu ce gorille, sur l'affiche du métro ainsi que sur la feuille à la place du devis sorti de l'imprimante, était si net ! Une pensée éclata dans son esprit :

• *Mais alors, chez l'ophtalmo ?*

L'ophtalmologue n'était pas très loin. Il se mit à courir aussi fort qu'il put. Cinq minutes à peine plus tard, il se rua dans l'escalier et entra dans la salle d'attente en soufflant comme les forges de Vulcain. Ce qu'il redoutait était sous ses yeux, ou plutôt, n'était pas sous ses yeux, car justement il n'y avait rien de visible. Aucune affiche de gorille dans toute la pièce.

• *Pas plus de gorille sur les murs que de girafe dans ma poche. Je comprends pourquoi la jeune fille m'a trouvé étrange ! Elle a dû croire que je regardais ses deux profils quand je me penchais pour lire une inscription qui n'existait que pour moi !*

Il retourna dans la rue et marcha sans savoir où il allait.

• *Dire que cet animal s'adressait spécifiquement à moi dans les deux dernières images que j'ai vues ! Ça ne peut que venir de mon esprit malade, comment expliquer la présence de mon prénom dans le texte, sinon ?*

Par acquit de conscience, il se résolut à aller voir le panneau publicitaire dans le métro. Sans surprise, mais tout de même avec déception, il ne put que constater qu'il y avait bien la réclame pour un rasoir qu'il avait photographiée. Il remonta à l'air libre et entra dans le bar *Chez Marcel*, près de l'intersection entre le boulevard Dufour et l'avenue de la Baie Bleue. Là, il s'assit à l'endroit le plus isolé dans un angle reculé, commanda un café et un sandwich saucisson beurre, puis ouvrit machinalement le journal qui traînait sur la table. Son téléphone sonna dans sa poche. C'était un appel d'Isabelle. Il s'efforça de lui parler le plus naturellement possible, mais également le moins longtemps qu'il put.

La laconique conversation terminée, il posa l'appareil sur la table et son regard vide sur le quotidien. C'est alors qu'il eut un tressaillement. Voilà que cela recommençait. Là ! Dans le journal ! Le gorille s'étalait en pleine page ! En lettres rouges, en bas : « Lucien, scrute mon regard ! » Quand il ferma les paupières pour se protéger un instant de l'image, un cri de stupeur lui échappa. L'animal était toujours apparent. Le périodique, la table, le bar, tout disparaissait, mais le gorille demeurait visible. Il n'avait même plus besoin de support pour être là. Dans quelque direction qu'il tournât son regard, l'image persistait. Les yeux de Lucien clos, le grand singe flottait dans le néant, yeux ouverts, il se superposait à sa vision du monde.

• *Comment vais-je expliquer ça à un psychiatre, moi ? Bonjour, Monsieur, je viens vous consulter parce que je vois un gorille un peu partout ! Je le vois même les yeux fermés. Que pensez-vous de ça, docteur ? Est-ce courant et bénin ?*

— : Il va falloir lui avouer que tu m'entends, aussi !

Lucien sursauta. Personne à proximité. Y avait-il un haut-parleur sur le mur dans son dos ? Non, rien de visible en tout cas. Il se demanda qui avait parlé, tout en se disant que « parlé » n'était pas le bon terme... « murmuré », peut-être... non, même pas.

— : Je crois percevoir ton stress. Tu as déjà accepté l'idée de me voir. Alors... m'entendre, en plus, ne fait pas une grande différence. N'est-il pas ?

Il se retourna de nouveau de tous les côtés, mais ne vit personne susceptible d'émettre quelque chose ressemblant à un murmure.

• *En fait, docteur, je l'entends aussi. Que faire ? Misère ! Je suis atteint d'une terrible maladie mentale que j'ai inventée pour moi tout seul ! Je ne fais jamais rien comme tout le monde, moi !*

— : En réalité, tu ne m'entends pas. Je n'ai pas utilisé le bon verbe, car il ne s'agit pas de sons. Disons plutôt que tu perçois mentalement les mots que je pense dans le but de communiquer avec toi.

• *C'est énorme ce que je suis à la masse ! Je me fais tout seul la conversation en imaginant un gorille qui parle dans ma tête ! Comment ma cervelle a-t-elle pu se dérégler aussi vite ?*

— Voilà, Monsieur ! Excusez mon retard, je suis seul au bar... Ah, mais c'est vous ! Vous revoilà !

Lucien se tourna brusquement vers le serveur, mais le gorille recouvrait ce dernier du visage jusqu'au milieu du ventre.

— Comment ça : « me revoilà » ?

— C'est bien vous qui êtes parti en courant tout à l'heure ?

— Euh...

— Cinq euros cinquante, ajouta l'homme en posant le café, le sandwich et la note sur la table.

Lucien fit pivoter sa tête, de droite à gauche et de haut en bas, en roulant de gros yeux, pour tenter d'apercevoir celui qui lui parlait, dans une partie libre de son champ de vision. Il fit même un geste devant son visage, comme pour effacer l'image qui le gênait. On eût dit qu'il voulait dissiper un nuage de fumée. Le serveur l'observa avec curiosité, mais resta coi jusqu'à ce que Lucien murmurât :

— Mais c'est quoi ce truc ? Dégage !

Ces mots furent accueillis par un froncement de sourcils perplexe :

— Comment ?

Le primate velu disparut.

— Excusez-moi ! dit Lucien en posant dix euros dans la soucoupe que lui tendait l'homme. Je ne m'adressais pas à vous.

Le barman empocha le billet, rendit la monnaie et partit, sans un mot, mais en haussant les épaules.

— : J'espère ne pas t'avoir causé de problème, « dit » le gorille en réapparaissant dans le champ de vision de Lucien. La prochaine fois, je m'effacerais plus vite. La difficulté est que tu ne maîtrises pas encore la communication intentionnelle avec moi. Je perçois quelques-unes de tes pensées, mais confusément, puisqu'elles ne me sont pas personnellement destinées. C'est aussi de ma faute, j'ai mal maîtrisé les plans, cette fois. J'aurais dû rester derrière le serveur.

• *Misère ! Comment ai-je pu inventer une maladie mentale aussi ahurissante ! Il n'y a que moi pour faire des choses comme ça. Même quand je deviens fou, je me débrouille pour ne pas le faire comme tout le monde. Et d'une manière complètement absurde, en plus, il faut le dire ! Que faire ? Que faire ? Comment expliquer ça à Isa ? Que faire ? Misère, misère !*

Il cessa de se ronger les ongles pour allumer une cigarette.

— : Arrête donc de te lamenter ! Pourquoi arrives-tu si vite à la conclusion que tu es fou ? Il me semble que c'est ce que tu penses, non ?

• *Que faire ? Que faire ? Je perds la raison, c'est un drame. Je vais aussi perdre mon travail. Je vais finir à l'asile. Avec une camisole. Que va penser Isa ? Dois-je lui en parler ? Que faire ? Que faire ?*

— : Tu devrais me faire confiance quand je prétends que tu n'es pas fou. J'existe vraiment, tu sais ! Je ne suis pas une création de ton esprit.

• *Je suis en train de me dire que je ne suis pas fou d'une manière complètement folle.*

— : Non, ce n'est pas toi qui te dis que tu n'es pas fou. C'est moi qui te le dis.

Lucien essaya de chasser toutes ces pensées indésirables de sa tête et mordit dans son sandwich. Son regard vide était dirigé sur le Formica de la petite table sur laquelle il était accoudé, mais il voyait toujours le gorille sur cette surface. Il commença à mastiquer sans appétit. Le grand singe s'adressa de nouveau à lui :

— : Tu ne devrais pas manger ça.

— : Pourquoi ? Je devrais respecter tes goûts, peut-être ?

• *Ah, ah ! Je me dispute tout seul avec moi-même ! Je dois avoir le cerveau qui saigne grave !*

— : Non, il n'est pas question de mes goûts. Il s'agit du fait que, pour faire ce saucisson, il a fallu tuer un animal. Un animal élevé dans de terribles souffrances, qui plus est. Et aussi exploiter une vache pour le beurre.

— : C'est la vie ! Le lion mange la gazelle ! Que veux-tu que j'y fasse ?

— : Le lion ! Quel rapport avec le lion ? Tu n'es pas un lion et les lions ne mangent pas de saucisson.

— : Le lion est une image ! Ça veut dire que je suis un prédateur et donc je mange des animaux.

— : Toi, tu es un prédateur ?

— : Laisse-moi tranquille !

• *Misère ! Je me demande de me laisser tranquille.*

— : D'accord. Juste une dernière question : le lion tête-t-il des vaches ?

— : C'est quoi cette question moisie, encore ?

— : Le beurre de ton sandwich vient de l'exploitation d'une vache. Alors vu que tu utilises la métaphore du lion pour justifier ton choix alimentaire, je voulais savoir si le lion tête des vaches.

• *Sinon, docteur... dans mes délires de fou, je me demande parfois si les lions têtent des vaches. Oui, docteur, je suis prêt à prendre double dose matin, midi et soir. Triple dose, même, oui, oui...*

Lucien était sur le point de pleurer sur son sort.

— : Sais-tu ce que nous allons faire ? Je vais te laisser tranquille quelque temps pour que tu puisses réfléchir à tout ça. Je te demande d'envisager l'idée que je ne suis pas une invention de ton esprit, que j'existe vraiment. D'accord ? Penses-y, s'il te plaît. Je reviendrai bientôt.

L'image disparut et « la voix » se tut.

Lucien remarqua que le barman et quelques clients lui jetaient par moments des regards entendus, un sourire explicite au coin des lèvres.

• *Ceux-là ne sont pas dupes, ils ont bien vu que je suis à la masse. Il faut que je téléphone à Isa. Mon hallucination risque de revenir d'un moment à l'autre.*

Il appela sa compagne, lui indiqua dans quel bar il se trouvait et lui demanda de venir le chercher en voiture de toute urgence. Elle s'étonna. Il avoua qu'il ne se sentait pas bien, qu'il ne pouvait lui donner plus de détails sur-le-champ, mais qu'il lui expliquerait tout sur place.

*

Quinze heures.

Isabelle travaillait chez elle en profession libérale. Elle codait des logiciels de bases de données en PHP MySQL sur les sites web de ses clients. La liberté de son activité lui avait permis d'aller chercher Lucien sans rendre de comptes.

Ils étaient tous les deux dans le canapé du salon. Elle le regardait dans les yeux tandis qu'il finissait de lui raconter tout ce qu'il venait de vivre :

— ... J'ai préféré que tu me ramènes à la maison parce que je me sens désemparé. Je ne sais pas quand cela va me reprendre.

— Et, là, en ce moment même, tu ne le vois plus et tu ne l'entends plus du tout ?

— Non. Plus rien.

• *Elle doit se dire que je suis bon pour l'asile. Et elle a raison.*

— Tu n'as pas essayé de lui répondre, mais tu as, semble-t-il, la possibilité de dialoguer avec lui.

— Comment ça ?

— Quand il t'a dit quelque chose comme « C'est moi qui prétends que tu n'es pas fou. Ce n'est pas toi. Je ne suis pas le fruit de ton imagination. » Ça prouve qu'il peut répondre à ce que tu penses.

— Oui, oui, c'est vrai. Mais comme je te le disais, ce ne peut être que moi qui imagine tout ça.

— S'il revient, nous nous occuperons de lui tous les deux. Je ne te laisserai pas tomber.

— Alors tu me crois ?

— Je crois que tu es en train de vivre ce que tu viens de me raconter. C'est-à-dire que ce gorille existe, au moins pour toi.

Les yeux de Lucien firent couler quelques larmes de reconnaissance et de chaleureuse tendresse. Elle seule pouvait l'aider. Il remarqua qu'elle réfléchissait avec concentration.

— À quoi penses-tu ? s'enquit-il. Que je suis bien givré, non ?

— Je me disais que, si ça recommence, nous lui demanderons une preuve de son existence.

— Comment ?

— On verra.

Lucien supposa qu'elle avait une idée en tête et cela le rassura, car il admirait, malgré lui, la grande intelligence d'Isabelle. Pourquoi malgré lui ? Parce qu'il était encore en grande partie conditionné par son éducation ; dès son plus jeune âge, son père l'avait imbibé de la croyance selon laquelle les capacités cognitives des femmes seraient en général moindres que celles des hommes. Aussi avait-il développé la conviction qu'il vivait avec une exception. Ce qui d'un côté le flattait, mais d'un autre le complexait un peu également, car il sentait bien que, autant dans son métier que dans ses lectures, Isabelle le dépassait.

6) Elle pensa à sa mère

Elle n'avait plus de corps. Ce qui restait d'elle était relié à des dispositifs très sophistiqués qui la maintenaient en vie. Tout cela se trouvait dans un lieu sécurisé ; des hommes armés en gardaient la porte vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; seules les personnes qui travaillaient sur ce projet secret pouvaient y entrer.

Elle pouvait voir, mais pas grâce à ses yeux, puisqu'elle n'en avait plus ; des objectifs étaient raccordés à son cortex visuel dans son lobe occipital. Elle pouvait entendre, mais pas grâce à ses oreilles, puisqu'elle n'en avait plus ; des microphones dont les signaux étaient convertis par un logiciel étaient connectés à son aire auditive. Ces sens artificiels lui permettaient donc de voir et d'entendre ce qui se passait près d'elle ou ailleurs dans le monde.

Ses autres sens n'étaient reliés à aucun capteur ; pour la métamorphoser, on lui avait infligé des souffrances abominables, mais depuis que son système nerveux n'était plus lié à un corps, on ne pouvait plus la torturer. Il lui arrivait cependant d'éprouver des douleurs provenant de son enveloppe charnelle fantôme, comme les personnes qui ressentent parfois des démangeaisons fictives sur un membre perdu. Ces tourments purement physiques étaient toutefois bien plus faciles à supporter que ceux qu'elle avait connus lors des multiples ablations et opérations diverses qui l'avaient transformée. En revanche, il lui eût été difficile de décrire les souffrances psychologiques que lui faisait endurer son absence de corps ; il n'existait en effet aucun mot pour dépeindre le terrible calvaire de cette situation, car elle était la première à la vivre. La seule chose à faire pour en avoir une petite idée, c'est d'imaginer que nous ne puissions voir ou sentir nos mains, nos pieds, ou quelque autre partie que ce soit de nous-mêmes, et que l'horrible et unique raison de cette impossibilité soit que tout cela n'existe plus.

Elle pensa à sa mère ; elle y pensait souvent. Le dernier souvenir qu'elle avait d'elle neût pu être plus douloureux. Chaque fois qu'elle l'évoquait, son chagrin était déchirant. Encore une fois, elle espéra qu'elle était morte rapidement, sans souffrir.

7) Bonjour Prédateur !

Lucien et Isabelle avaient très mal dormi tous les deux. Lui, parce qu'il redoutait d'avoir perdu la raison et que les symptômes revinssent. Elle, parce qu'elle se faisait beaucoup de souci pour lui. Mais il ne se passa rien cette nuit-là. Le matin, Lucien but un grand bol de café, mais ne mangea rien. Isabelle avala quelques grammes de muesli dans du lait. Elle essaya ensuite de travailler sur une base de données en cours de développement, mais n'arriva pas à avancer à cause d'un problème de typage de variables. Tout se mélangeait dans sa tête ; elle avait du mal à se concentrer. Lucien ne se rendit pas au bureau. Il resta vautré dans le canapé à chercher sur

son ordinateur des informations au sujet des hallucinations. Il allait être midi quand l'image du gorille apparut sur son écran.

Il sursauta. Mais, chose étrange qui le surprit lui-même : il en fut, en partie, content. Ce constat renforça en lui la conviction qu'il devenait fou. Pourquoi, en partie ? Parce qu'en même temps, il en fut aussi inquiet. Cependant, il avait l'impression de retrouver un ami. Il est vrai que, jusqu'à présent, l'animal ne s'était pas montré désagréable, faisant même preuve de prévenance puisqu'il lui avait accordé du repos. Allant jusqu'à s'excuser de s'être superposé à la vision du barman, il avait promis d'y prendre garde la prochaine fois.

— : Bonjour Prédateur ! dit le gorille. J'ai attendu que tu te sois détendu. J'espère que je ne te dérange pas.

• *Prédateur ! Je me paye ma tête moi-même via un gorille imaginaire, docteur. Me conseillez-vous d'avaler toute une boîte de pilules trois fois par jour ? Ou d'enfiler dix camisoles les unes sur les autres ? Encore que faire les deux serait sans doute plus sûr.*

— : Non, tu ne me déranges pas, pensa Lucien à son intention.

Les battements de son cœur devinrent si violents qu'il les sentit jusque dans ses tempes.

— : C'est la première fois que tu me réponds intentionnellement. Tu ne peux pas savoir combien ça me fait plaisir.

— : Il me suffit de penser que je veux te répondre pour te répondre, c'est fou ce truc ! Ou plutôt c'est bien moi qui suis fou. Je me fais croire de ces âneries !

— : D'abord, non, tu n'es pas fou. Tu finiras bien par être convaincu que j'existe. Ensuite, ce n'est pas bien de dire « ânerie ». C'est un mot spéciste.

• *Spéciste ? V'là aut'chose ! J'invente des termes que je ne connais pas moi-même. Je suis complètement fondu !*

— : Spéciste ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— : Qui relève du spécisme. Le spécisme est une discrimination basée sur l'espèce. Comme le racisme en est une basée sur la race. Cherche la définition sur Internet. Comme ça, tu l'apprendras et en plus tu seras bien obligé de reconnaître que je ne suis pas une création de ton esprit,

puisque tu n'aurais pas pu imaginer un mot qui existe, mais que tu ne connais pas. Conviens que ce serait une coïncidence peu probable.

• *J'ai déjà vu des gens qui parlent seuls. Mais moi, comme je suis un cas, j'invente un adjectif et je m'en fais donner la signification par un gorille irréal. Comment pourrait-on soigner une maladie mentale de cette ampleur ? Il n'y a aucun espoir ; je suis définitivement cinglé.*

L'animal disparut de l'écran pour réapparaître sur le mur en face du canapé.

• *Spéciste ? Je vais chercher... Ou bien vais-je me persuader que je cherche et que je trouve la définition ? Je suis complètement fondu. C'est le délire ! C'est dramatiquement drôle. Mais bon... cherchons, alors...*

— Que dis-tu ? demanda Isabelle qui l'avait entendu murmurer quelques mots.

— Il est revenu, dit-il simplement. Il me parle.

Elle fut surprise par son calme apparent :

— Où le vois-tu ?

Il tendit le doigt :

— Là. Sur le mur.

— Et, que te dit-il ?

— Il me dit qu'il ne faut pas dire « ânerie » parce que c'est spéliste.

— : Spéciste ! rectifia le gorille. Pas spéliste. Spéciste.

— Spéliste ? s'étonna-t-elle.

— Spéciste ! pas spéliste. Spéciste.

— Bien ! Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Moi, je n'en sais rien ; je ne connais pas ce mot. Lui prétend qu'il s'agit d'une discrimination basée sur l'espèce. Comme le racisme pour la race.

— Moi... il me semble en avoir entendu parler. Mais si tu es certain de ne pas le connaître... comment aurais-tu pu inventer un terme qui existe ? Ce serait une coïncidence incroyable.

— C'est justement ce qu'il m'a fait remarquer en m'invitant à chercher le sens. Il a ajouté que ça prouverait qu'il n'est pas le fruit de ma folie.

Lucien trouva facilement la définition¹. Il demeura songeur, se massant le menton en dévisageant le gorille sur le mur. Celui-ci semblait s'être animé. C'était à peine discernable, mais ses paupières clignaient et la peau de son visage bougeait imperceptiblement.

Isabelle, qui observait Lucien à la dérobée depuis un moment, finit par demander :

— C'est toujours lui que tu regardes, là ?

— Hum ? Ah ! Oui, oui... Bien sûr. Toi, tu ne vois rien ?

— Je ne vois qu'un mur blanc, en effet ! reconnut-elle. Tu devrais vraiment essayer de ne plus te ronger les ongles, tu sais.

— ...

— La définition du mot correspond bien à celle que t'aurait donnée ce gorille, n'est-ce pas ?

Lucien nota son emploi du conditionnel ; elle gardait manifestement une distance par rapport à « ce gorille », ce qu'il comprenait très bien.

— Ben, oui... J'imagine que tu dois penser que je devais forcément connaître ce mot sans en avoir conscience.

— J'admets que je trouve cette explication probable. Elle est, pour l'instant, plus facile à accepter que celle d'un singe qui ne parle qu'à toi et que tu serais le seul à voir. J'espère que tu ne m'en veux pas. Mais tu sais, quoi qu'il en soit, je suis toujours avec toi.

Dans le tiroir de la table, il prit une boîte en bois ouvragée qui contenait le nécessaire pour se faire un joint. Posant un peu de tabac dans une assiette, il répondit :

— Bien sûr que je ne t'en veux pas ! Car je pense exactement comme toi : il est fort probable que je sois schizo.

— C'est drôle, mais j'ai l'impression que ça te fait moins peur.

Il fit chauffer le bout de son morceau de shit avec la flamme de son briquet, puis commença à l'effriter pour le mélanger avec le tabac :

— C'est vrai. Je ne sais pas si c'est le cheminement normal de la maladie qui s'aggrave, mais je me sens bien dans ma peau à présent. Figure-toi même que, à ma propre surprise, j'étais content de le revoir tout à l'heure. Alors que quelques heures avant, je l'appréhendais. J'en étais terrifié.

Il roula son joint, le colla d'une langue appliquée, l'alluma et commença à tirer dessus en affichant une expression méditative. Trois taffes plus tard, il tendit le cône à Isabelle. Elle fuma un peu et déclara :

— Bon ! J'ai la dalle ! Pas toi ?

— Si. J'ai vraiment faim. Il reste de la blanquette de veau et du riz. Je vais faire chauffer tout ça.

Il prit les plats dans le réfrigérateur et les mit dans le micro-ondes.

— : Je crois avoir entendu que tu vas manger, Prédateur.

— : Oui.

— : Et que vas-tu manger ?

— : De la blanquette de veau.

Lucien régla le four sur six minutes, appuya sur le bouton de démarrage et marcha de long en large, les mains dans les poches. Alors que l'appareil était sur le point de s'arrêter, il demanda mentalement :

— : T'es toujours là ?

• *Je suis tellement à la masse que je me demande si je suis toujours là. C'est bien horrible !*

— : Oui.

Lucien eut l'impression que cette réponse laconique était imprégnée d'une terrible colère contenue à grand-peine. Cette ire qu'on devinait d'une effrayante violence ne pouvait pas transparaître dans le ton, puisqu'il ne s'agissait pas d'une voix, cette communication se faisant sans le moindre son. Elle était pourtant très clairement perçue par Lucien qui en fut soudainement frappé en plein cœur.

— Qu'as-tu ? Que se passe-t-il encore ? demanda Isabelle en le voyant aussi blanc que le réfrigérateur.

— : Tu vas remplir ton ventre obscène avec la chair d'un bébé cuit dans le lait d'une bovine qui pleure son propre enfant, lui qui n'aura jamais connu le lait de sa mère ! Comment concevoir cruauté plus cynique ? Ton esprit est imperméable à la compassion ! Ta salive coule plus facilement que tes larmes. Ton estomac avide parle plus fort que ton cœur stérile !

Un sentiment de fureur encore plus grande accompagna ces mots-pensés. Ils atteignirent l'esprit de Lucien comme si les feux de l'enfer les eussent projetés sur lui.

Isabelle porta les deux plats sur la table. Comme il restait immobile devant le four, elle insista :

— Alors ? Tu viens manger ? Qu'as-tu ?

— Je viens, mais je n'ai plus très faim, finalement.

8) Engrammes

Ne pas avoir de corps n'était pas sa seule transformation : on avait en plus pratiqué un grand nombre d'expérimentations sur son névraxe. Notamment, et surtout, l'amplification synaptique ; mise à l'épreuve depuis peu sur de vrais cerveaux, cette dernière n'avait auparavant été testée que sur des simulations informatiques. Cette discipline était tellement nouvelle que ses spécialistes eux-mêmes étaient très loin d'imaginer ce qu'elle allait produire.

Les effets de l'amplification synaptique avaient été progressifs. Elle se souvenait de la première fois qu'elle avait ressenti quelque chose à ce sujet. Des expériences de vies entières s'étaient soudainement déversées en elle. Des souvenirs d'une netteté extraordinaire. Cela avait commencé par un cheval de course ; en une heure à peine, elle avait capté tout le contenu de la mémoire de ce malheureux, de sa naissance à sa mort dramatique dans un abattoir. Deux jours plus tard, il s'était produit la même chose pour une bonne partie de la vie d'une vache à lait. Le lendemain, c'était l'existence d'un humain qui s'était engouffrée en elle. Elle avait vu sur Internet qu'on appelle « engrammes » les traces bioélectriques laissées par les souvenirs dans le cerveau ; ils seraient la base matérielle de la mémoire. Rien ne lui permettait d'expliquer comment et pourquoi elle engrangeait ces engrammes, s'il s'agissait bien de cela. À ce stade, elle ne choisissait encore ni la cible ni le moment ; cela se faisait malgré elle.

Puis, il s'était passé autre chose. Un inconnu s'apprêtait à faire quelque chose sur elle. Elle ne connaissait pas précisément ses intentions, mais

elle savait qu'il pensait à elle et qu'il allait agir sur elle. C'était bien plus qu'une intuition ; elle avait perçu cette information avec la foi que l'on accorde à ce que l'on voit.

*

Le colonel Elijah Floyd avait une mission : protéger et garder secret le projet ASIC. Qu'est-ce qu'était l'ASIC ? Le mystère entretenu par l'armée était tel que lui-même n'en savait rien, sinon qu'il s'agissait de recherches sur le cerveau portant précisément sur l'amplification synaptique. Il savait aussi que d'autres nations effectuaient les mêmes travaux d'expérimentation et que les services de renseignements et de contre-espionnage de tous ces pays étaient sur les dents. On se serait cru à l'époque du projet Manhattan lors de la mise au point de la première bombe nucléaire, tant il est vrai qu'une amplification synaptique opérationnelle donnerait un avantage militaire décisif à la première armée qui la posséderait.

Malgré les efforts et les moyens considérables mis en œuvre pour que rien ne soit divulgué, nombre de rumeurs circulaient. Il se disait, entre autres, qu'il s'agissait d'armes capables de faire perdre la raison à distance.

Arrivé à son poste, le colonel avait érupté quelques ordres :

— Je veux quinze de nos meilleurs hommes à la surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quatre devant cette putain de porte ! Qu'ils soient armés jusqu'aux dents et prêts à descendre le premier qui s'approche sans autorisation. Je veux aussi qu'on coupe tout ce merdier d'Internet.

— Couper Internet ! Vous savez bien que c'est impossible, Mon Colonel !

— Oui, bon, c'est vrai. Excusez-moi, je suis sur les nerfs. Il nous faut les meilleurs experts en sécurité informatique et réseau, alors.

— Je vous garantis que j'y ai mis les meilleurs du monde, Mon Colonel.

Deux jours plus tard, quelque chose de choquant arriva. Albert Mauras, l'un des expérimentateurs des interfaces cérébrales employés par l'ASIC

se suicida en se tranchant la gorge avec un bistouri. Ce geste était si inattendu que tous furent stupéfaits. L'enquête démontra que rien ne pouvait laisser prévoir ce drame ; l'homme avait tout pour être heureux et tous les témoignages confirmèrent qu'il semblait l'être.

Le colonel Floyd en fut dans tous ses états. Il soupçonna un meurtre déguisé en suicide destiné à nuire à l'ASIC.

9) Jamais eu affaire à quelque chose de pareil !

Isabelle ne savait pas ce qu'il convenait de faire. Pour elle, Lucien était indubitablement atteint d'une étrange maladie mentale. Elle avait discrètement vu un psychiatre pour lui demander conseil. Quand cette dernière avait entendu la description du symptôme, les sourcils froncés, elle s'était massé le front et avait exhalé un soupir traduisant son incrédulité et sa perplexité :

— Vingt ans de métier, je n'ai jamais eu affaire à quelque chose de pareil ! Pouvez-vous le convaincre de me rencontrer ?

— Je vais essayer... Je vais essayer... Mais là, qu'en pensez-vous ?

— Pour l'instant, pas grand-chose de plus que vous... Une forme de schizophrénie sans doute. Va-t-il à un moment donné se souvenir qu'il connaissait déjà le mot « spécisme » ? À voir... J'aimerais avoir un entretien avec lui. Et si possible avec lui et son gorille.

— Je vais faire ce que je peux pour qu'il passe à votre cabinet. Mais la survenue de cette présence dans sa tête n'est pas prévisible.

— D'autant que si ça se produit quand il est au travail, vous ne pourrez pas le savoir. À moins qu'il vous appelle pour vous le dire.

— Il ne travaille pas. Il reste sur son canapé, en ce moment. J'ai l'œil sur lui, car j'exerce à la maison, moi.

— Ah ! Ça, c'est une bonne chose. Pour faciliter cette rencontre à trois, je serais prête à le recevoir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Si ça tombe au moment où je suis en analyse, j'interromprai la séance et je prierai la personne de revenir plus tard à cause d'une urgence imprévue.

— Merci, docteur !

La psychiatre écrivit au dos de sa carte de visite et la tendit à Isabelle :

— Voici mon téléphone personnel. Appelez-moi dès que son étrange interlocuteur imaginaire sera en lui.

10) Comme des vaches à lait...

Coude sur le bureau, menton posé sur son poing, Lucien regardait le fond d'écran de Farrah sans le voir. Cette dernière était près de la machine à café dans le couloir. Il était venu travailler parce qu'il le fallait bien pour vivre, mais il n'arrivait pas à se concentrer. Son esprit était ailleurs. Il avait passé toute la matinée à classer des dossiers, et le début de l'après-midi à appeler deux prospects, sans résultat. Se disant que ce n'était pas ce qui le ferait manger, mais que cela lui changerait peut-être les idées, il songea à rédiger le discours syndical demandé par Georges. Il dupliqua le document de traitement de texte de sa dernière allocution, ouvrit cette copie et commença à la lire avec un intérêt comparable à celui que manifesterait un pyromane pour un extincteur :

« Non seulement l'État n'est pas dans notre camp, mais il est notre ennemi ! C'est lui qui provoque ce soi-disant radicalisme dont il nous accuse. Sa répression est la cause de l'intensification de notre lutte... »

— : Bonjour Prédateur ! Que fais-tu ?

— : Je m'inspire d'un de mes anciens discours pour en écrire un nouveau.

• *Voilà ! J'ai la cervelle qui repart en délire !*

— : Ah bon ! Intéressant... Veux-tu bien me le lire ?

Lucien relut son texte à son intention.

— Tiens ! dit Farrah en posant un café devant lui.

— Merci ! C'est sympa.

Elle dirigea vers lui un regard scrutateur :

— Tu vas mieux, toi, depuis la dernière fois ?

— Oui... oui... Ça va aller.

— Bon ! conclut-elle dubitativement. Si t'as besoin de parler, je suis là. Ça marche avec Isabelle ?

— Oui, oui...

— Tu veux bien m'aider à déplacer un peu mon bureau. J'en ai marre de te tourner le dos.

Ils firent pivoter le meuble d'un quart de tour.

— Voilà, fit-elle satisfaite. Comme ça, je t'aurai à l'œil. À présent, tu es sur ma droite au lieu de te cacher derrière moi. Nous aurions dû faire ça bien avant.

Ils se remirent tous les deux au travail, chacun devant son ordinateur. Lucien reprit le cours de sa lecture à « haute pensée » :

— : ... l'intensification de notre lutte contre l'oppression. Tant que nous serons exploités, comme des vaches à lait, par les détenteurs des outils de production et de distribution, autrement dit ceux qui...

• *Pheee, ça me saoule...*

Le gorille intervint :

— : Quand tu dis : comme des vaches à lait...

— : Oui, quoi ?

— : Ça veut dire qu'il n'est pas normal que vous soyez exploités, car vous n'êtes pas des vaches à lait. Tu sous-entends qu'il n'y a rien de plus légitime que d'exploiter les vaches à lait, n'est-ce pas ?

• *Je me demande où je vais chercher tout ça !*

— : Ça peut se comprendre comme ça, oui. Mais... bon... Nous ne sommes pas des ani... Enfin, je veux dire que c'est indigne de traiter des humains comme des bê... Bon, laisse-moi écrire, va !

— Que dis-tu ? Mais je te laisse écrire... Pourquoi dis-tu ça ?

— Excuse-moi, Farrah, ce n'est pas à toi que je parlais.

— : Dis-moi au moins pourquoi c'est moins grave d'exploiter des vaches ?

— Pas à moi ? À qui alors ? Tu parles tout seul à présent ?

Il se concentra pour ne plus laisser échapper les sons de ses mots-pensés.

— : Parce que, pour moi, il est plus important de s'occuper des humains que des vaches. Vu que je suis un humain, c'est normal que je me soucie de ceux de mon espèce d'abord. Les hommes ont malheureusement suffisamment de problèmes sans se préoccuper de ceux des autres.

— : Ton argument de priorité préférentielle serait éventuellement recevable s'il s'agissait de s'occuper et de se soucier, comme tu dis. Pourtant, il n'est pas question de s'occuper des vaches, mais simplement ne plus les exploiter. Je ne te parle pas de faire le bien, mais seulement de ne plus faire le mal.

— : Euh...

— : Ensuite, pour désigner ton espèce, tu dis « les hommes ». C'est un langage patriarcal très sexiste, une marque de mépris envers vos femelles, les femmes.

• *C'est un truc de fou, d'être deux dans sa tête à ce point-là ! Non, mais tu vas voir le coup, bientôt, si ça continue, le moi-gorille va finir par convaincre le moi-humain que je ne suis qu'un vieux con.*

— : Oui, bon ! Qu'est-ce que je peux y faire moi ?

— : Ne plus utiliser l'expression « vaches à lait », pour commencer. Et dire « les êtres humains » pour parler des êtres humains au lieu de « les hommes ».

— : Si ça peut te faire plaisir...

— Quoi donc ? s'étonna Farrah.

— Hein ?

— Tu viens de me dire « Si ça peut te faire plaisir. » Je te demande de quoi tu parles.

Lucien but un peu de café et reposa la tasse :

— Euh... Excuse ! Je réfléchissais, quelques mots ont dû m'échapper.

— : Oui, répondit le gorille. Ça me ferait plaisir. Il faudrait aussi ne plus consommer de produits laitiers et ne plus manger de viande.

Farrah observa Lucien à la dérobée.

— : Une écrasante majorité de gens consomment des produits laitiers et de la viande, presque tout le monde.

— : Et alors ?

— : Et alors, ça prouve bien que c'est normal.

— : Veux-tu dire que la majorité a forcément raison ?

— : Quand elle atteint une telle proportion, il y a de grandes chances, oui.

— : Je comprends...

— : Ben, oui !... Content que tu te rendes à l'évidence, répondit Lucien.

— : Donc, à l'époque où tout le monde pensait que la Terre était plate, elle était vraiment plate. Elle s'est arrondie plus tard, depuis qu'une énorme majorité pense qu'elle est ronde.

• *C'est drôle d'être fou ! Ça me fait découvrir des questions que je ne m'étais jamais posées.*

— : Bon... la majorité n'a pas forcément toujours raison, reconnut Lucien. N'empêche qu'on a toujours fait ça.

— : Quoi donc ?

— : De manger de la viande et des produits laitiers.

— : Je comprends...

— : C'est vrai ?

— : Oui, oui... pourquoi en doutes-tu ? demanda le gorille.

— : Parce que tu dis souvent que tu comprends, puis...

— : Je t'assure que je comprends ton argument. Les maladies ont toujours existé, donc il ne faut pas chercher à se soigner. Les guerres ont toujours existé, donc il faut continuer à se massacrer, puisque vous avez toujours fait ça. L'extrême pauvreté, l'illettrisme, les viols, les infirmes, les aveugles, les sourds, les souffrances... toutes ces choses ont toujours existé, donc il ne faut surtout pas chercher à les réduire, encore moins à y mettre un terme. Je ne comprends même pas pourquoi les femmes votent puisqu'avant de leur accorder ce droit, vous ne les aviez jamais laissées voter.

• *Je suis atteint d'une folie particulièrement sournoise ! Une folie qui va finir par persuader la partie saine de mon esprit que c'est elle qui divague.*

Lucien se souvint soudainement qu'Isabelle souhaitait être prévenue si le gorille revenait lui parler. Il l'appela pour le lui dire. « Rentre, je vais t'amener chez quelqu'un », lui dit-elle simplement avant de raccrocher.

Surpris, il se demanda ce qu'elle manigançait :

• *Qui ça, quelqu'un ?*

Il était presque dix-sept heures. Titillé par la curiosité, il serait bien rentré chez lui pour savoir, mais il avait un important rendez-vous à la demie. Le bijoutier-fourreur qu'il devait voir étant un très bon client, remettre la visite était inenvisageable. Sans penser à saluer Farrah, il sortit, déterminé à ne pas faire durer la rencontre plus que nécessaire.

11) Je te déconseille de traiter avec ce client !

Lucien arriva devant la bijouterie avec cinq minutes d'avance. Il jeta sa cigarette, mit son téléphone sur silence et entra. Le commerçant était accoudé sur son comptoir de verre dans lequel on pouvait voir, sous un fort éclairage, des séries de bagues enchâssées dans du velours noir et rouge. Alors qu'il parlait avec une de ses employées, il s'interrompit pour s'exclamer :

— Monsieur Prérubem ! Vous êtes à l'heure, j'aime ça !

Lucien sourit aussi bien qu'il put en serrant la main tendue. L'organe de préhension, orné de deux bagues en or, était toujours blanc, lisse et manifestement manucuré avec soin. La peau de cette chose semblait aussi fine que celle d'un bébé.

— Bonsoir, Monsieur Fobour !

D'un signe, le maître de céans invita son visiteur à le suivre dans un angle reculé du commerce. Ils s'installèrent dans de confortables fauteuils devant une table basse en bois de rose. Dans ce petit recoin, habituellement destiné aux négociations délicates avec la clientèle fortunée, Jean-Philippe Fobour toussota précieusement pour éclaircir sa voix avant de lâcher :

— Alors ! Montrez-moi cette nouvelle police d'assurance, Monsieur Prérubem. Je suis tout à vous.

Le magasin proposait trois sortes d'articles de luxe : des bijoux, de la fourrure et de la maroquinerie. Lucien et son client étaient séparés du reste de la boutique par un présentoir de manteaux de vison et de renard argenté.

L'homme avait des gestes affectés. Sa main balaya l'air près de son nez, comme s'il voulait chasser une mauvaise odeur ou quelque inopportun moucheron. Lucien ouvrit son attaché-case, sortit le document demandé et le posa devant Fobour. Celui-ci trouva important de toucher son nœud de cravate, comme pour vérifier qu'il était toujours là, et de plaquer un cheveu rebelle imaginaire sur sa tempe droite d'un index délicat. Il dirigea enfin les yeux sur la police d'assurance, et la saisit pour en prendre connaissance. Tandis qu'il se concentrait, ses sourcils épilés se plissèrent légèrement. Sa main gauche effleurait çà et là sa chemise de soie noire. Songeant au gorille, Lucien regardait son client sans le voir.

— : Je te déconseille de traiter avec ce client !

• *Voilà que ça recommence !*

— Les garanties me donnent satisfaction, mais le montant me semble excessif, dit le bijoutier.

— : Pourquoi donc ?

— Parce que je pense que vous pourriez faire un effort commercial. Je suis un bon client !

• *Holà ! J'ai encore parlé à haute voix ! Ce gorille me rend fou !*

— Bien sûr, Monsieur Fobour. Vous êtes en effet un client auquel nous tenons beaucoup. Je vous propose une remise globale de cinq pour cent.

Jean-Philippe Fobour chassa des poussières invisibles sur la manche de sa veste en alpaga, puis fixa Lucien d'un air entendu, du genre : « Allez ! Encore un effort ! »

— : Ne négocie pas avec cet homme, il va mourir.

— : Qu'est-ce que tu racontes ?

• *Qu'est-ce que je me raconte ?*

— : Je vais le tuer.

Lucien n'eut pas le temps de penser quoi que ce soit au sujet de cette réplique, car sur ces mots, un individu surgit soudainement près d'eux. Il resta debout, là, immobile quelques secondes. Petit, gras, barbu, chauve, en jean et chemise blanche. Subitement, il braqua un pistolet sur le commerçant qui le regarda avec stupéfaction. Deux détonations assourdissantes. Jean-Philippe Fobour tomba en arrière, une balle en plein cœur,

l'autre au milieu du front. Ceci fait, le tueur baissa son arme et demeura figé sur place.

Lucien hurla et renversa le présentoir à manteaux en reculant. Puis, il sortit en trombe du magasin et courut sans savoir où il allait, comme s'il était poursuivi par la mort. Une fourrure s'était enroulée autour de son bras gauche ; on eût dit qu'il s'enfuyait parce qu'il venait de la voler. L'objet tomba sur le trottoir quelques dizaines de mètres plus loin quand il bouscula quelqu'un sans s'en rendre compte. Rapidement hors d'haleine, il s'engouffra dans un bar et s'effondra sur une chaise qu'il fit craquer et crisser sur le carrelage. Des regards curieux convergèrent vers lui, mais il n'en eut pas conscience. Il réalisa qu'il était au bar *Chez Marcel* au moment où le serveur lui demanda ce qu'il voulait consommer ; à croire que ses jambes eussent déjà pris l'habitude de cette destination.

Le barman attendit avec une patience visiblement forcée qu'il recouvrât son souffle pour pouvoir s'exprimer :

— Un café, finit par articuler Lucien.

L'autre repartit vers son bar, un torchon sur le bras, le plateau contre le ventre et son air résigné sur la figure. Il manipula son percolateur, servit une pression sur le comptoir et jeta un œil à Lucien qui se tenait roulé en boule sur sa table, la tête enveloppée dans ses bras.

— : Allons, allons, Prédateur ! Tu ne devrais pas dramatiser comme ça, dit le gorille.

— : Que s'est-il passé ! Ce n'est pas possible ! Comment ai-je pu deviner qu'on allait le tuer ?

— : Tu n'as rien deviné du tout. Cela te prouve bien que j'existe, en tout cas.

— : Mais... Tu es donc cet homme que j'ai vu lui tirer dessus ?

— : Bien sûr que non. J'ai seulement utilisé son corps pour abattre ton client !

— : Mais pourquoi l'as-tu abattu ?

— Je n'ai abattu personne, monsieur ! Voilà votre café.

— Oh ! Merci. Excusez-moi ! Ce n'était pas à vous que je parlais...

— Oui, oui... Je m'en doute. Je commence à en prendre l'habitude.

Le serveur s'éloigna en levant les yeux au plafond.

— : Pourquoi avoir tué ce type ? insista Lucien en grignotant l'ongle de son pouce droit.

— : Pour quelle raison cela te préoccupe ? La perte d'un client ?

— : Ah ! Mais non ! Il s'agit de la mort d'un homme !

— : La mort d'un homme... Vous êtes sept milliards à grouiller sur la Terre ! Qu'est-ce que cela peut faire ? Un homme de moins parmi sept milliards. C'est moins qu'un cheveu sur tout un crâne ! Et qu'est-ce que la Terre parmi plus de cent milliards d'étoiles dans ta galaxie ? Et que représente ta galaxie parmi plus de cent milliards d'autres galaxies ? Et ceci seulement dans l'Univers visible. Alors, vas-tu faire un drame pour un seul sinistre individu ?

— : Je ne sais pas pourquoi je parle avec toi. Tu es fou ! En fait, oui, je suis fou ! Tu n'es que le produit de ma maladie mentale.

— : Bien sûr... Une maladie mentale qui t'a permis de deviner que ton client allait mourir.

— : Si tu existes, tu es un monstre ! Tu as tué !

— : Mais non ! Ton espèce n'est pas en danger d'extinction parce que j'ai prélevé un seul humain.

— : Mais, il ne s'agit pas d'espèce ! C'est un individu que tu as tué, une personne.

— : Ah ! Bof ! Il faut bien réguler un peu. On est envahi par les humains. Ils prolifèrent trop et font de terribles ravages.

— : C'est monstrueux ! C'est un cauchemar !

— : Tu dramatises, Prédateur. Mais tu ne dramatises pas à bon escient. Sais-tu que des enfants, en Afrique, à Madagascar et ailleurs, travaillent durement pour extraire les pierres précieuses que cette mauvaise personne vendait ? Cet argent, que tu venais mendier, le bijoutier le devait à des miséreux et des miséreuses qui survivent en creusant des puits qui s'effondrent en les enterrant. Oui, ces pauvres risquent leur vie et périssent souvent dans leurs galeries. Certains de ces enfants n'ont que cinq ans ! Ces pierres qu'on leur achète, pour presque rien, font ici la fortune de gens comme ton client. De combien de morts était-il personnellement responsable, lui ? Ces morts-là t'ont-elles autant tourmenté ?

Il faut croire que non ! Puisqu'au lieu de lui en faire le reproche, tu le courtais obséquieusement pour son argent funeste.

— : Mais... enfin !

— : Sais-tu que les manteaux de vison qu'il vendait étaient en peau de vison ? C'est-à-dire qu'il y avait des visons sous ces peaux. Aussi évident que ce soit, tu sembles l'avoir oublié. Imagine un jeune vison né en cage et qui n'en sortira que pour être écorché. À travers les grilles son regard est dirigé vers la liberté qu'il n'aura jamais. De toute sa courte vie, il n'aura connu que la prison, la privation de relations familiales et sociales, la peur... uniquement de la souffrance ! Pour lui voler sa fourrure sans l'endommager, on le tuera par électrocution ou on lui arrachera la peau à vif. Pourquoi ? Seulement pour porter autour du cou l'enveloppe qui abrita cette tragique existence. Et pour que des Jean-Philippe Fobour gagnent de l'argent. Combien de visons vivent ce calvaire pour mourir si dramatiquement ? T'en inquiètes-tu ? Tu as tant de mépris pour toutes ces souffrances que la compassion n'a même pas effleuré ton petit esprit formaté par ta doxa.

— : Mais... enfin !

— : Des centaines d'enfants esclaves, des millions de visons ou renards périssent tous les ans pour de pures futilités de nantis, et tu vas te rendre malade parce que j'ai tué un marchand de souffrance !

— : Ne compare pas des vies de visons avec des vies humaines ! Toutes les vies ne se valent pas !

— : En effet ! De mon point de vue, celle de Jean-Philippe Fobour ne valait aucune de celles qu'il a anéanties !

— : Je voulais dire qu'on ne compare pas la vie d'un humain et celle d'un vison.

— : Oui, j'ai bien compris. Es-tu raciste ?

— : Bien sûr que non ! Mais quel rapport ?

— : Le rapport est que, quand on refuse une discrimination basée sur la couleur de la peau, il n'y a qu'un petit pas à faire pour refuser qu'un être soit discriminé par ce qui recouvre sa peau : pelage, plumes ou écailles.

— : Quoi qu'il en soit, on ne fait pas justice soi-même !

— : Tu as bien appris ta leçon ! Tu t'es bien fait programmer la tête !

— : Nous sommes dans un État de droit !

— : Bien sûr, oui ! Droit du plus fort sur le plus faible.

— : Non ! Pas du tout ! Il y a des lois.

— : Mais dis-moi, Prédateur, à propos de lois, c'est pourtant toi qui m'as parlé du lion qui mange la gazelle. Ne s'agit-il pas là d'une métaphore glorifiant la loi du plus fort ?

— : Oui, mais... essaya de répondre Lucien en se rongant l'ongle du petit doigt gauche.

— : Eh bien... C'est moi le plus fort. Tu n'as donc aucun reproche à me faire. C'est comme ça, que veux-tu. C'est la vie ! Le lion a mangé la gazelle. J'en ai même mangé deux en même temps, sans coup férir !

— : Comment ça ?

— : Celui qui a tiré, sous ma volonté, est un armurier. Il vend des outils destinés à tuer. Je pense qu'il finira ses jours en prison.

— : Tu es vraiment odieux.

— : Beaucoup moins que lui. Cet esprit putride pratique avec plaisir la chasse à courre. Il n'existe rien de plus abject que la chasse à courre !

• *Je suis carrément à la masse. Je suis atteint d'une schizophrénie extrême. Je suis formé de deux personnalités qui s'affrontent dans des dialogues déments !*

... *Oui, mais... comment ai-je pu deviner que ce meurtre allait se produire ?*

... .. *Mais !... Bien sûr ! C'est évident !*

— : Bien sûr ! C'est évident !

— : Qu'est-ce qui est évident, gentil Prédateur de moi ?

— : Que je suis fou !

— : Encore ! Un peu bouché, oui ! Mais fou, non. Je te repose la question : comment aurais-tu pu prévoir ce qui est arrivé à ton client, si j'étais une invention de ton cerveau ?

— : C'est simple. Ce meurtre n'a pas eu lieu. Je l'ai imaginé dans ma démence. Je vais d'ailleurs aller m'en rendre compte tout de suite.

Se levant comme un ressort qui se détend, Lucien fit tomber sa table. Dans sa précipitation vers la sortie, il bouscula un consommateur assis qui renversa sa boisson sur son pantalon. Il courut aussi vite qu'il put vers la boutique de Fobour, laissant derrière lui les cris de protestation et les gestes menaçants. À présent presque certain qu'il avait tout imaginé, il

avait hâte d'en avoir la preuve sous les yeux. Son empressement commença à décroître et son inquiétude à croître quand il remarqua au loin des gyrophares de police devant le commerce. Approchant de plus en plus lentement, il vit plusieurs fonctionnaires en uniforme entrer et sortir de la bijouterie. D'autres tenaient les gens à distance. Un homme et une femme de la criminelle en combinaisons blanches étaient également présents sur les lieux.

— : Deux hypothèses, mon petit Prédateur ! Soit ce que tu sais a vraiment existé, soit tu rêves encore en ce moment. Je vais te laisser trouver la solution de cette énigme !

Lucien s'arrêta et fit demi-tour. Il eut l'impression qu'on posait une montagne sur son dos. Courbé, tête baissée, il marcha lentement sans but. Épicentre d'une terrible détresse, il prit conscience dans la douleur qu'il ne pourrait parler de tout cela à personne d'autre qu'à ce gorille. Il eut envie de lui demander de ne pas le laisser seul, mais comment attendre de l'aide d'un pareil personnage qu'il tenait pour responsable de tous ses problèmes ? Autant espérer des soins de son bourreau !

12) La policière leva une main apaisante

Lucien arriva chez lui vers dix-neuf heures trente, dans l'état mental que l'on devine et les ongles rongés jusqu'au sang. En entrant, il eut la surprise de voir deux fonctionnaires de police, une blonde aux yeux bleus et un grand brun maigre, qui l'attendaient debout dans la salle de séjour en compagnie d'Isabelle.

— Lucien, bredouilla cette dernière, ces agents ont rapporté ton attaché-case. Ils sont là depuis une demi-heure, j'ai essayé de t'appeler, mais...

— Oui, j'ai oublié mon téléphone sur silence.

— Monsieur Prérubem, bonsoir ! dit la policière en tendant la mallette.

— Bonsoir, Monsieur Prérubem ! ajouta le policier. Nous imaginons sans peine que vous devez être bouleversé. Nous ne serons donc pas longs, mais nous avons besoin de recueillir votre témoignage.

Gorge nouée et cœur battant, Lucien prit son attaché-case et répondit :
— Merci ! Je n'ai rien fait. Je vous jure... Je...

La policière leva une main apaisante :

— Nous ne vous accusons pas, Monsieur. Nous avons vu les enregistrements des caméras de surveillance. Nous avons établi que le meurtrier est le gérant d'une armurerie proche du commerce de la victime. Nous souhaitons seulement savoir si vous avez une idée de ce qui a pu motiver son acte. Et que vous nous disiez simplement ce que vous pensez utile pour nous aider à comprendre ce qui est passé par la tête du tueur. D'après le début de notre enquête, ces deux hommes ne se connaissaient même pas. Jean-Philippe Fobour vous avait-il dit quelque chose qui pourrait nous apporter une information ?

— Absolument rien ! Je ne sais absolument rien ! s'écria Lucien avec une puissance de voix et un ton dramatique qui surprit tout autant les fonctionnaires que sa compagne.

Tremblant nerveusement de tout son corps, il semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Nous comprenons fort bien votre émotion, Monsieur, affirma la policière. Nous allons vous laisser vous reposer. Nous reprendrons contact plus tard.

L'enquêteur et l'enquêtrice saluèrent poliment et se retirèrent.

— Décidément ! Ta vie n'est pas monotone en ce moment, déclara Isabelle.

Lucien ne sut que répondre. Il n'avait pas du tout envie de parler de ce qu'il venait de vivre. Isabelle dut le comprendre en avisant sa mine abattue.

— Je suis vidé. C'est tout ce que je peux dire, là. Je vais m'en rouler un petit pour me détendre.

— Je te rappelle que je voulais t'amener voir quelqu'un, dit-elle.

13) Alors, est-il avec vous, là, en ce moment ?

Susan Cilvan ne pouvait pas les recevoir avant vingt-deux heures. Ce fut donc à cette heure qu'Isabelle et Lucien arrivèrent chez la thérapeute. Dans la voiture, pendant qu'Isabelle conduisait, Lucien avait eu une « conversation » avec le gorille durant laquelle il n'avait pas caché qu'il allait voir un psychiatre. Celle-ci les accueillit aimablement. Les présentations faites et les formules de politesse échangées, Isabelle fut priée de sortir. Ne sachant pas combien de temps l'entretien allait durer, épuisée et préoccupée par son travail qui n'avancait pas assez vite, elle décida de rentrer chez elle en métro pour laisser la voiture à Lucien. Elle lui envoya un SMS pour le lui expliquer et sortit.

Lucien regardait la thérapeute avec un détachement distrait. Elle lui sourit et lui proposa de s'asseoir. Il le fit. La pièce, assez intime, était décorée par des photos encadrées peu communes dans un tel lieu : fusées, navettes spatiales, Neil Armstrong et Buzz Aldrin sur la Lune, portraits de Youri Gagarine et de Valentina Terechkova...

— : Tu sais, mon Prédateur, elle va te demander tout ce que je te dis. Cela va ralentir nos échanges. Mais bon... Ce n'est pas si grave. Ce sera une expérience intéressante.

— : Ah ! Tu es encore là !

— : Oui. Je ne voulais pas te laisser seul trop longtemps, avec ce que je t'ai fait vivre.

— : C'est vraiment gentil ! Ta compagnie est tellement rassurante !

— : Ne sois pas sarcastique. Je te disais qu'elle voudra tout savoir au sujet de nos échanges. Tu n'es pas obligé de tout lui révéler, nous avons notre intimité ! N'est-ce pas ?

— : Ben tiens ! Tu penses bien que je ne vais pas me vanter de connaître le vrai meurtrier de mon client ! De toute façon, je n'ai pas besoin de raconter ça pour avoir déjà droit à la camisole.

• *C'est dingue l'ampleur de mon délire ! Je me tiens de ces conversations tout seul ! C'est une armée de toubibs de la tête qu'il me faudrait ! Une seule ne pourra rien faire.*

La thérapeute ne resta pas derrière son bureau, mais vint s'asseoir près de lui. Il estima qu'elle devait atteindre la quarantaine. Elle était vêtue d'un pantalon gris et d'un sweat-shirt blanc, tenue sobre et neutre.

— Alors, est-il avec vous, là, en ce moment ?

— Oui.

— Où le voyez-vous ?

— Sur le mur derrière et au-dessus de vous.

— Parle-t-il ?

— Par moments, oui.

Sans en avoir clairement conscience, Lucien avait le désir que son gorille entende la conversation.

— : Dis-moi, Prédateur, j'espère que tu ne la trouves pas séduisante ! La trouves-tu séduisante ?

— : Non.

— Que dit-il ?

— Il vient de me demander si je vous trouve séduisante.

Susan Cilvan parut troublée.

— : Eh ! Oh ! Tu n'étais pas obligé de le lui dire, ça. J'aurais préféré que cela reste entre nous.

— : Qu'est-ce que ça peut te faire de savoir comment je la trouve, de toute façon ?

• *C'est aburissant la dimension de mon délire ! Mais je ne dois rien cacher à la toubib si je veux avoir une chance qu'elle me guérisse. Sauf pour le meurtre. Pas envie d'en parler...*

— : Ça m'importe, affirma l'image sur le mur. Elle doit hésiter à te demander ce que tu m'as répondu. Ne te gêne pas pour lui dire que non.

— : Comment sais-tu ce qu'elle pense ?

— : Je ne le sais pas, je le suppose. Si elle te le demande, dis-lui bien ce que tu m'as répondu. Tu peux même dire : « Non, pas du tout, vraiment pas ! »

— Que lui avez-vous répondu ?

— : Ah, ben... Voilà ! Tu vois qu'elle t'a posé la question.

Lucien fut gêné de répondre à la thérapeute. Elle l'encouragea :

— N'hésitez pas et ne mentez pas.

— : Dis-lui que non. Qu'elle ne te plaît pas du tout ! Qu'elle est repoussante !

— Je lui ai dit : non.

— Quelle a été sa réaction ?

— Il a insisté pour que je vous dévoile ma réponse. Il avait prévu que vous voudriez le savoir et il a prétendu que vous hésitez à me le demander.

• *Elle doit commencer à mesurer l'étendue du délire de mes neurones. Je suis bien obligé de lui dire la vérité pour faciliter le diagnostic.*

— : Crois-moi, tu es venu ici pour rien. Elle n'a pas à te guérir, car tu n'es pas malade. J'existe vraiment.

La thérapeute semblait réfléchir. Elle alla se rasseoir derrière son bureau face à son patient et regarda brièvement les ongles rongés de ce dernier. Le front plissé, elle déplaça d'un millimètre : une agrafeuse, ensuite un pot à stylos, puis un rouleau de Scotch. Lorsque ces trois objets lui parurent parfaitement alignés, elle demanda :

— Comment pouvez-vous mener cette conversation à trois ? Je veux dire que, lui et moi, nous devons forcément vous parler en même temps, n'est-ce pas. Nos paroles doivent donc se recouvrir par moments. Comment vous y retrouvez-vous ?

• *Elle doit me voir avec un entonnoir sur la tête.*

— En fait, la discussion entre lui et moi est d'une extrême rapidité. Nous n'échangeons pas des mots prononcés, mais des mots-pensés. Ce n'est pas instantané, mais presque. Voilà pourquoi nous pouvons communiquer tous les deux, lui et moi, sans que ça me gêne pour vous répondre.

— : Tu vois ! C'est bien une preuve que j'existe, ça, non ?

— : Non. Au contraire, si ma tête se parle toute seule, c'est normal qu'elle se parle vite. Elle n'a même pas besoin d'écouter ce qu'elle se dit puisqu'elle sait ce qu'elle va se dire !

• *Houla ! Je m'aggrave, là ! Je m'aggrave dangereusement ! Je me dis des trucs de fou ! Des trucs de dingue !*

— D'accord... fit Susan Cilvan en se caressant méditativement la joue droite du dos de ses doigts recourbés.

— Il vient de me faire remarquer que l'explication que je viens de vous donner est bien une preuve de son existence.

— Il essaie de vous en persuader parce que vous en doutez, n'est-ce pas ?

— Ben, oui !

— Donc, consciemment, vous pensez avoir un problème mental ?

— Ben, oui...

— Mais une partie de vous tente de vous convaincre du contraire. C'est intéressant ! déclara-t-elle en déplaçant l'agrafeuse d'un demi-millimètre.

— : Si elle le dit !

— Si vous le dites... C'est lui qui le dit.

— Euh ? Vous m'avez perdue, là.

— Je vous disais que le gorille vient de dire : « Si elle le dit ! »

— Ah ! D'accord... Pas toujours facile à suivre. Cet animal m'entend, donc ?

— Oui.

— Outre ce personnage en vous, avez-vous d'autres raisons de mettre en doute votre intégrité mentale ?

— : Moi, un personnage ! Elle en est un drôle, elle, de personnage !

— Jusqu'à présent, non.

— : Vas-tu la laisser parler de moi avec un tel mépris ?

• *Ma folie a un tel débit, que je ne peux pas lui raconter tout ce qui se passe dans ma tête. Toutes ces répliques que j'invente, c'est dantesque ! Je n'ai pas le temps de tout lui décrire. J'espère qu'elle pourra tout de même me guérir.*

— : C'est vraiment pénible à vivre ce déni d'existence que tu as contre moi ! Elle me traite de personnage et toi, tu me prends pour du néant ! Tu sais pourtant que tu n'aurais pas pu prévoir que ton client allait mourir sous tes yeux ! Mais tu n'es toujours pas convaincu de ma réelle existence. Ça me fait mal, tu sais !

— : Puisque tu reparles de ton crime, je voudrais savoir quelque chose à ce sujet. Tu m'as dit que l'armurier a tiré sous ta volonté. Est-ce à dire que tu peux obliger quelqu'un à accomplir des mouvements, des actions ? Serais-tu capable de téléguider les gens ? De prendre le contrôle de leur corps ?

— : J'en suis capable, en effet. Mais seulement avec quelques rares personnes.

— : Avec lesquelles ?

— : Je ne sais pas. Ça marche avec certaines. C'est imprévisible. Mes pouvoirs sont différents selon les personnes et les moments. J'imagine que c'est un peu comme toi : tu es capable de battre certaines personnes aux échecs, au poker, ou au bras de fer. Tu ne peux pas savoir lesquelles sans avoir essayé.

— : Tu as essayé sur moi ?

— : Non.

— : Pourquoi ?

— : Je n'en ai jamais eu envie.

— : On en reparlera.

— : Si tu veux.

— Bon... Alors, racontez-moi comment et quand il s'est manifesté à vous pour la première fois. Votre compagne m'en a parlé, mais j'aimerais votre version.

Elle tourna d'un ou deux degrés une miniature de la fusée Saturn V qui ornait son bureau et se renversa sur son dossier en affichant une expression détendue et à l'écoute.

Lucien raconta ce qui s'était passé chez l'ophtalmologiste, puis dans le métro. Pendant son récit, l'image sur le mur lui parla à plusieurs reprises, pour affirmer son existence réelle, pour nier que Lucien avait un problème mental et pour mettre en doute l'intelligence de la thérapeute parce qu'elle aurait déjà dû s'en rendre compte. Quand Lucien eut fini sa narration, Susan Cilvan resta un moment silencieuse puis demanda confirmation :

— Donc, vous dites que vous n'échangez pas des mots, mais directement des pensées. C'est ça ?

— J'ai dit que nous n'échangeons pas des mots prononcés, mais des mots-pensés. Ce n'est sans doute pas très clair. Je voulais dire que nous échangeons des mots, non prononcés, mais les mots que nous pensons intentionnellement l'un pour l'autre. Je vous expliquais même que c'est pour cette raison que nos conversations sont d'une extrême rapidité.

Sauf, quand il m'arrive involontairement de murmurer et même de prononcer à haute voix quelques mots que je lui adresse.

— : Arrête de discuter avec elle, Prédateur ! Tu perds ton temps. Quitte son cabinet et allons chez toi. Nous y serons plus tranquilles pour parler.

• *C'est dingue ! Je veux guérir, puisque je suis là, mais en même temps je me demande de ne plus me faire soigner.*

— Oui, c'est vrai ! Vous avez bien fait de me rappeler cette précision, dit la thérapeute. Ce n'est pas la même chose, en effet.

— ...

Tenant méditativement son menton entre son pouce et son index replié, elle parut de nouveau réfléchir quelques secondes avant de dire :

— Nous allons arrêter notre entretien pour aujourd'hui. Pour l'instant, je ne vais pas vous demander de l'argent, nous verrons plus tard. Je vous recontacterai pour un nouveau rendez-vous. Je suis désolée, mais impossible de le fixer maintenant, demain je dois recevoir un inspecteur de l'URSSAF et je ne sais pas combien de temps il va m'importuner... Pheee ! Vous devez le savoir, vu le travail de votre femme : nous, les professions libérales, nous sommes des vaches à lait !

— : Les vaches à lait ! Je viens de perdre patience, là, dit le gorille. Je ne voulais pas me dévoiler à cette femme, mais puisque tu comptes sur elle pour guérir de moi, comme si j'étais une maladie, tu m'obliges à lui prouver mon existence. Ainsi, elle te dira elle-même que je ne suis pas un personnage imaginaire.

Sur ce, Susan Cilvan se figea une dizaine de secondes durant lesquelles Lucien se demanda ce qui lui arrivait. Elle eut ensuite un sursaut et poussa un long et terrible hurlement effrayant.

— : Qu'as-tu fait ? s'inquiéta Lucien.

— : Forcément rien, puisque je n'existe pas !

14) Lucien avait appelé les pompiers

Susan Cilvan avait poussé plusieurs hurlements en se tenant le visage. Ensuite, elle avait crié : « Oui ! J'avoue que ce que vous voyez existe. Vous

nêtes pas malade. » Puis, perdant connaissance, elle s'était écroulée sur le parquet.

Éberlué, Lucien avait appelé les pompiers. Vu ses explications confuses et l'émotion qu'on lisait sur son visage, ceux-ci avaient prévenu la police avant d'amener la psychothérapeute aux urgences les plus proches. Lucien avait dû répondre aux questions d'un commissaire avant de rentrer chez lui.

Deux heures quinze.

À peine arrivé, Lucien donna les premières explications à Isabelle qui l'attendait avec une impatience grandissante.

— Elle a dit : « Ce que vous voyez existe » ? demanda-t-elle. Tu en es vraiment sûr ? Ce sont ses mots ?

— Oui. J'en suis certain.

— Et... elle s'est évanouie ?

— Et elle s'est évanouie, oui. Elle est tombée de sa chaise devant moi.

— C'est dingue !

L'air incrédule d'Isabelle l'irrita un peu. Il composa le numéro du commissariat et lui tendit le téléphone :

— Voilà les fics. Parle-leur de ma déposition et dis-leur que tu attends des nouvelles de moi.

Une fonctionnaire de police confirma qu'une déposition avait bien été enregistrée par Lucien.

— Tu peux aussi appeler les pompiers si tu veux, dit-il dès qu'elle eut raccroché.

— Ce n'est pas la peine. Je te crois. Que fait ton gorille en ce moment ?

— Je n'ai plus aucune nouvelle de lui depuis ses derniers mots chez la psy.

— Mais tu es sûr que c'est lui qui... ?

— Évidemment, puisqu'il m'a prévenu qu'il allait se dévoiler à elle.

Il essaya de lui répéter le plus fidèlement possible ce que l'image avait dit avant que la thérapeute ne perde connaissance.

— Pourquoi « vache à lait » ? Que vient faire cette histoire de vache à lait ? s'étonna-t-elle.

— La psy venait de me dire que les professions libérales sont les vaches à lait de l'URSSAF. Apparemment, ces mots ont énervé le gorille.

— Il prendrait donc la défense de l'URSSAF, cet animal !

Il n'eut pas envie de répondre à ce qui avait tout l'air d'une moquerie. Isabelle resta un long moment silencieuse. Lui aussi.

— J'imagine qu'à présent tu y crois, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui. Je ne voulais pas me l'avouer, mais j'y crois depuis longtemps. Depuis le début sans doute.

— Que comptes-tu faire ?

— Attendre qu'il revienne pour parler avec lui. Je verrai bien ensuite. Et toi ?

— J'espère dormir un peu ; je suis épuisée. Demain, j'essaierai de passer au cabinet de Susan Cilvan. J'ai hâte d'entendre sa version des événements. Tu devrais t'allonger et te reposer, toi aussi. Si tu te voyais ! Tes traits sont tirés ; on dirait une momie !

— Allons nous coucher alors.

Deux heures quarante-cinq.

Isabelle semblait dormir. Les questions se chevauchaient dans la tête de Lucien. Qui lui parlait derrière cet animal ? Par quel moyen arrivait-on à communiquer ainsi avec lui ? Pourquoi avoir choisi une image de ce primate ? Y avait-il un symbole à décoder ? Pourquoi l'avoir choisi, lui, Lucien Prérubem ? Était-il le seul à voir ce gorille ? Était-il le sujet d'une expérience ? Observait-on ses réactions ? N'y avait-il qu'une seule personne derrière cette image, ou toute une équipe ?

Isabelle ne dormait pas. Elle pensait à trois explications :

Susan Cilvan s'était évanouie pour une raison inconnue et Lucien avait cru l'entendre crier : « Ce que vous voyez existe. »

Sinon : la maladie mentale de Lucien était contagieuse et il avait contaminé la thérapeute. En si peu de temps, cela paraissait très improbable, d'autant que Lucien aurait contaminé d'autres personnes, elle-

même pour commencer. À moins que certaines seulement fussent sensibles à l'agent pathogène.

Ou bien : ce gorille existait bel et bien d'une façon ou d'une autre. On utilisait une technologie toute nouvelle et mystérieuse pour communiquer avec Lucien, qui était tout à fait sain d'esprit. Qui était derrière tout cela ? Pourquoi une image de gorille ? Pour quelle raison faisait-on cela ? Lucien avait-il été choisi au hasard ou intentionnellement ? Était-il le seul à subir cela ?

Elle avait hâte de revoir la thérapeute pour apporter des réponses aux deux premières hypothèses.

15) L'incroyable se produit

Anna passa près de Guy Sabatini, l'un des quatre gardes en faction à la porte du laboratoire de l'ASIC. Celui-ci lui sourit aimablement et la regarda toucher l'identificateur digital. Elle soumit ensuite son œil droit à l'objectif de reconnaissance oculaire et pour terminer, elle posa devant l'identification faciale. Les trois dispositifs affirmèrent qu'il s'agissait bien d'Anna Pyrrus, éthologue et neurologue, employée par l'ASIC. Tous les gardes la connaissaient bien, mais c'était la procédure ; y déroger eût déclenché les foudres du colonel Floyd.

Guy aurait eu du mal à cacher qu'il la trouvait plus que séduisante. Lui souriant affablement, il s'apprêta à la laisser entrer sous les regards attentifs de ses collègues qui pointaient préventivement leur arme dans toutes les directions. Mais avant qu'il n'eût le temps d'ouvrir la porte blindée, l'incroyable se produisit.

L'un des trois autres militaires braqua son canon vers Anna Pyrrus et vida son chargeur sur elle. Guy vit avec effroi le corps gisant de la scientifique, littéralement décapité et tant déchiqueté qu'il n'avait même plus forme humaine. La scène était maculée de taches de sang.

Les larges épaules, les bras musculeux, la taille frisant les deux mètres et l'éternel air renfrogné du colonel Elijah Floyd avaient toujours imposé

une prudente réserve aux éventuels belliqueux projetant de l'affronter. Déjà, autour de ses dix-huit ans, le bruit courait que dans les bagarres de sortie de boîte de nuit il lui arrivait couramment de briser quelques bras et jambes de-ci de-là, « pour démotiver ses agresseurs », selon les paroles que cette rumeur lui prêtait.

Le colonel s'emporta dans ce que l'on eût aisément pu appeler une crise de nerfs. Il interrogea et réinterrogea Yves Badol, le soldat qui avait tiré. Celui-ci restait dans un état d'abattement et d'hébètement si grand qu'il était difficile d'en obtenir quelque chose. Se tortillant sur sa chaise en se tordant les doigts, il répétait que, à la place d'Anna Pyrrus, il avait vu un inconnu armé s'appêtant à tuer Guy Sabatini. Par réflexe, il avait tiré sur ce mirage, découvrant ensuite avec horreur ce qu'il avait réellement fait.

16) Partie d'échecs

Huit heures dix.

Le sommeil avait fini par happer Lucien. Il dormait depuis trois heures environ quand l'image mentale revint s'incruster dans ses songes. Cela le réveilla.

— : Te revoilà, mots-pensa-t-il.

— : Oui, Prédateur ! Tu sais que tu n'es pas fou, maintenant. Tu sais que j'existe.

— : Oui. Tu existes. Mais cesse de m'appeler Prédateur, c'est ridicule.

— : Si c'est si ridicule, pourquoi le lion inspire-t-il ta conduite morale ?

— : Mais enfin ! Le lion est une image.

— : Oui, oui... La chaîne alimentaire, tout ça... La loi du plus fort !

— : Ce n'est pas parce que nous sommes les plus forts physiquement que nous sommes supérieurs aux animaux ! C'est parce que nous sommes plus intelligents.

— : Ah ! Je comprends. Tu es obligé de manger un veau, par exemple, parce que tu es plus intelligent que lui. C'est ça ?

— : Je ne suis pas obligé, mais... disons que c'est acceptable. C'est comme ça, la vie.

— : Hum... je comprends. Ce n'est pas la force physique, mais la différence d'intelligence qui donne moralement le droit de manger un animal.

— : Oui. C'est ainsi. Que tu le veuilles ou non, c'est la vie.

— : Hum, hum ! Je comprends...

— : C'est vrai ?

— : Oui, oui, bien sûr ! Ainsi donc, n'importe quelle personne beaucoup plus intelligente que toi, un prix Nobel de physique, par exemple, pourrait te manger sans que tu aies quelque chose à dire. En tout cas, il pourrait manger un idiot de village. Plus le QI d'une personne est élevé, plus grands devraient être ses droits de disposer librement des autres.

— : Pheee ! Je ne veux plus parler de ça, se renfrogna Lucien. Tu fais tout pour refuser de comprendre. Nous sommes tout en haut de la chaîne alimentaire. Il n'y a rien de mal à tuer un animal. À le tuer avec respect, bien sûr.

— : Tuer avec respect ! Comment fait-on ça ?

— : Ça veut dire sans faire souffrir.

— : Je comprends...

— : Il serait temps ! s'exclama Lucien.

— : Je comprends ce que tu dis, mais cela entraîne deux autres questions.

— : Lesquelles, encore ?

— : Le bijoutier n'a pas eu le temps de souffrir. Pourquoi alors m'as-tu reproché de l'avoir tué ?

— : Parce que c'est un humain, ce n'est pas pareil.

— : Si tu le dis...

— : Et l'autre question ? demanda Lucien.

— : L'autre question est celle-ci : comment fais-tu pour savoir que l'animal que tu manges n'a pas souffert ?

— : Je...

— : Oui ?

— : Vraiment, tu fais tout pour refuser de comprendre, dit Lucien. Tu es de mauvaise foi. Parlons d'autre chose.

— : D'accord. Donc, je te disais que tu sais que tu n'es pas fou, maintenant. Tu sais que j'existe.

— : Oui. Je le sais.

— : Mais à présent, tu supposes que je suis une ou plusieurs personnes humaines, n'est-ce pas ?

— : Un gorille ne parlerait pas !

— : Un prédateur ne mangerait pas du saucisson ou de la viande en barquette. Il rattraperait des herbivores à la course et les tuerait avec les dents.

— : Ah ! Belle esquivé pour changer de conversation. Mais j'insiste : un gorille ne parlerait pas.

— : Tu veux dire : ne parlerait pas une langue humaine, n'est-ce pas ?

— : Oui. Si tu préfères.

— : Un gorille conforme à l'ordre habituel des choses, non. Mais je ne suis pas un gorille courant.

— : C'est-à-dire ?

— : Nous reviendrons sur ce sujet plus tard. J'ai besoin de te connaître davantage avant de te faire des confidences qui pourraient me mettre en danger. Je te propose une partie d'échecs. Veux-tu jouer ?

• *Bon, là ! Ce n'est pas possible que ma tête tourne rond ! Peut-être même que j'ai contaminé la psy. Ce serait ça l'explication.*

— : Mais... qui que tu sois. Ou qui que vous soyez... À quoi rime tout ça ? Venons-en aux faits ! Pourquoi ne pas me dire tout de suite ce que vous attendez de moi ? Pourquoi moi ?

— : Pourquoi toi ? Parce que tu es le premier avec qui j'ai pu entrer en contact de cette manière et le premier duquel j'ai reçu quelque chose.

— : Quelque chose ? Quelle chose ?

— : Je t'en parlerai plus tard, peut-être.

— : Pourquoi pas maintenant ? négocia Lucien.

— : Je n'ose pas encore.

— : ... ?

— : À part ça, je voudrais faire appel à ta raison, annonça l'image mentale.

— : C'est-à-dire ?

— : Tu es bien obligé de reconnaître que, d'une certaine manière, quelqu'un parle dans ta tête, là, en ce moment. Tu n'as pas d'autre choix que de l'admettre. N'est-ce pas ?

— : En effet. Comment pourrais-je le nier ?

— : Dans ce cas, au point où tu en es, est-ce beaucoup plus difficile d'accepter que ce soit un gorille qui te parle ? Est-ce que ça rend ce que tu es en train de vivre beaucoup plus invraisemblable ?

Lucien réfléchit cinq secondes avant de concéder :

— : Comme tu le dis, au point où j'en suis... Il n'est pas faux que ça ne change plus grand-chose. Pourtant, il est plus facile pour moi de croire à une technologie humaine qu'à une technologie de gorille. Mais j'entends que tu prétends être un gorille. Un vrai.

— : À la base, j'en étais une, en effet.

— : Une ?

— : Je suis une femelle, oui. J'espère que tu n'es pas sexiste !

— : Phe !

— : J'ai quarante ans. Je suis une femelle gorille des plaines de l'ouest. Le nom scientifique que vous me donnez est : « *Gorilla gorilla gorilla* ». Comme tu dois le savoir, je ne peux même pas dire que je suis une gorille, car ta langue patriarcale exclut le féminin de ce substantif.

— Oui, bon... D'un autre côté, on ne peut pas dire un baleine, non plus !

— C'est vrai, je te l'accorde.

— : Mais comment peux-tu avoir toutes ces connaissances... et si bien t'exprimer ?

— : Pour quelle raison t'en étonnes-tu ? À cause de mon espèce ou à cause de mon sexe ?

— : Phe ! De ton espèce évidemment ! s'indigna Lucien.

— : Je te taquinai. Pourtant, je suis certaine que tu es un tantinet sexiste. Je te connais beaucoup plus que tu ne le crois.

— : Comment t'appelles-tu ? On t'a donné un nom ?

Au bout de quelques secondes de silence, la femelle gorille répondit :

— : Celles et ceux pour qui je ne suis que du matériel de laboratoire ne me donnent qu'un nom d'expérience. J'aimerais que tu m'appelles Bellisae.

— : Bellisae... Tu aimerais ? Est-ce ton nom, ou pas ?

— : J'aimerais que tu m'appelles Bellisae, c'est tout. Je n'en dirai pas plus. Alors, on joue aux échecs ?

— : Allons-y, mais, je vais me lever pour déjeuner.

— : D'accord.

Lucien sortit du lit doucement pour ne pas réveiller Isabelle. Il se fit un café dans la cuisine et vint s'attabler dans la salle de séjour ; les deux pièces n'étaient séparées que par une sorte de bar. Un échiquier virtuel apparut sur la table dans le champ visuel de Lucien.

— : Commence quand tu veux, dit Bellisae. Tu n'auras qu'à penser à tes coups pour déplacer tes pièces.

Lucien trempa ses lèvres dans le café chaud et souhaita avancer un pion pour dégager un fou et la reine ; il débutait presque toujours en libérant l'un des fous. Il vit sa pensée se réaliser. Bellisae commença par un cavalier.

En quinze minutes, Lucien avait perdu trois parties et n'en avait gagné aucune.

— : Je suppose que tu dois pouvoir faire mieux, mais que tu n'as pas la tête à ça.

— : Je ne suis pas certain de pouvoir faire mieux, Bellisae. Mais c'est vrai que je n'ai pas vraiment la tête à ça. Je préférerais apprendre autre chose de toi que ta façon de jouer aux échecs. J'aimerais surtout que tu me dises enfin pourquoi tu m'as choisi, moi. Et aussi, si je suis le seul. Vraiment, je voudrais le savoir. Il est temps que tu me le dises.

— : Tu n'es pas le seul, non. Mais tu es celui qui compte le plus et avec qui j'ai le plus échangé.

— : Pourquoi ?

— : Je n'ose pas encore te le dire.

— : Pourquoi ?

— : La raison pour laquelle je n'ose pas te dire pourquoi tu es plus important est la même que celle qui fait que je n'ose pas te dire pourquoi je n'ose pas te le dire.

— : Tu te payes ma tête, là !

— : Non. Je te jure que non.

— On dirait bien qu'il est là, en ce moment, dit Isabelle qui venait d'arriver en bâillant et en s'étirant.

Lucien se retourna vers sa compagne :

— *Elle* est là. Elle m'a dit qu'elle est une femelle.

— Ah ! eh bien me voilà avec une bien étrange rivale !

— Elle s'appelle Bellisae.

— Bellisae !

— Oui.

Il y eut un instant de silence, puis Isabelle ajouta :

— Demande à Bellisae si elle veut bien me donner une preuve de son existence. Après tout, elle l'a bien fait pour la psy. Alors, pourquoi ne m'accorderait-elle pas cette faveur ?

— : Isabelle voudrait...

— : J'ai entendu.

— : Mais ! Comment ?

— : Ce qu'elle a dit est dans tes pensées.

— : Tu peux lire tout ce qui est dans mes pensées ?

— : Je peux accéder à certaines. Mais certainement pas toutes, car en fait je n'en reçois pas beaucoup. S'il se passait si peu de choses dans ta tête, tu serais vraiment à plaindre. Cela dit, comment pourrais-je savoir si je peux toutes les consulter ? C'est comme toi, tu ne peux pas savoir ce que tu ne vois pas, puisque justement tu ne le vois pas.

— : Oui, bon ! Ça va un peu, hein !

— : Je t'ai fâché, mon pauvre Prédateur Intelligent !

— : Ça me gêne, ce viol de mon intimité, se plaignit Lucien. Personne ne peut me parler sans que tu entendes tout ce qu'on me dit.

— : Je ne pense pas que ce soit vrai. Il me semble que je le perçois seulement si tu le veux bien.

- : En tout cas, moi j'en sais beaucoup moins sur toi que toi sur moi.
- : Je regrette ce dernier point. Mais en même temps, ça me rassure.
- : Pourquoi ça te rassure ? Tu as quelque chose à me cacher, donc ?
- : Pour, l'instant oui, avoua Bellisae.
- : Oui, oui... Et tu n'oses même pas me dire pourquoi tu n'oses pas me le dire... j'ai compris. Sinon, qu'est-ce que je réponds à Isabelle ? Tu veux la lui donner cette preuve ou pas ?
- : Non !
- : Pourquoi ?
- Alors ? s'enquit Isabelle. Le lui as-tu demandé ?
- Elle dit qu'elle ne veut pas.
- Pourquoi ?
- C'est exactement la question que je viens de lui poser. J'attends sa réponse.
- : Parce qu'elle m'a vexée.
- Parce que tu l'as vexée.
- Moi ? Pourquoi ?
- : Elle, pourquoi ?
- : Parce qu'elle a dit : « Me voilà avec une bien étrange rivale ! »
- : Ben ! C'était une plaisanterie !
- : Elle n'est pas drôle !
- Pourquoi, alors ?
- Oh ! Laisse tomber, va !
- Je veux savoir pourquoi !
- : Tu n'es pas obligé de lui répondre !
- Parce que tu as dit qu'elle était une bien étrange rivale.
- Hein ! Non, mais... tu te payes ma tête !
- Non, je te jure !
- : Tu n'étais pas dans l'obligation de le lui dire ! On peut avoir notre intimité tout de même ! Tu n'aurais pas dû lui indiquer que tu t'appelles Bellisae, surtout.

— : Ah ! toi, hein ! Ne me parle plus d'intimité, va ! De la part de quelqu'un qui lit dans ma tête comme si mon crâne était en verre ! C'est plutôt déplacé !

— Je te laisse avec ta guenon susceptible, s'écria Isabelle ! Je vais aller prendre des nouvelles de la psy. J'espère qu'elle va m'aider à te comprendre.

Elle sortit en claquant la porte.

— : Nous manquons de sommeil, à cause de toi. Normal qu'elle soit un peu sur les nerfs, du coup.

— : Tu n'aurais jamais dû lui dire que tu t'appelles Bellisae, j'insiste.

— : Comment ça « je t'appelle » ? C'est ton nom, ou pas ?

— : Une nouvelle partie d'échecs ?

— : Non ! Je voudrais que tu me dises ce que tu as fait à la psy, pour qu'elle crie comme ça et pour qu'elle perde connaissance. Que je sache au moins ce qu'elle va apprendre à Isa.

— : Bon !... Si tu y tiens vraiment ! Je vais te donner une idée de tout ce que je lui ai dit, en trois secondes seulement.

— : Pourquoi seulement une idée ?

— : Parce que mon discours, si on peut appeler ça comme ça, sera un peu modifié pour s'adresser spécialement à toi.

— : J'ai hâte de le découvrir.

Alors que le visage de Bellisae s'agrandissait jusqu'à occuper tout le champ de vision de Lucien, elle envoya ces mots-pensés dans son esprit :

17) Regarde-moi dans les yeux

§§§

[§[Regarde-moi dans les yeux. Observe-moi intensément dans les pupilles. Dans l'une, puis dans l'autre, dans l'une, puis dans l'autre... Concentre-toi. Enfonce ton regard dans le mien. Fais un effort d'attention. Fixe-moi avec la plus grande application.

La vision de mon nez t'empêche-t-elle d'ouvrir ton esprit à l'altérité ? Dans ce cas, oublie les autres parties de mon visage pour focaliser ton regard sur le mien. Là, tu vois ! Tu le ressens bien, ainsi, n'est-ce pas ? Tu le perçois clairement que je suis une personne ! La moindre lueur d'empathie permet de s'en rendre compte.

Regarde-moi encore. Regarde-moi longtemps, s'il te plaît. Intègre la conscience aiguë du fait déroutant que je suis une personne. Oui ! bien que je ne sois pas de ton espèce, je suis une personne. Une personne considérée dans toute son individualité, son unicité. Tu l'assimiles, à présent, non ? Oui, tu le conçois. Oui, tu le sais. Reste encore dans les abysses de mes yeux, pour ne pas oublier cet esprit que tu y découvres.

Tu la devines de plus en plus, cette individualité... C'est troublant, n'est-ce pas ? Sais-tu pourquoi tu parviens à l'appréhender, avec un peu d'effort ?

Tu y parviens parce que je te ressemble. En effet, tu ne communies qu'avec celles et ceux qui sont à ton image. C'est ainsi, car tu es narcissique, égocentrique, obsédé par toi. Tu personnifies ce qui évoque ton reflet ; tu chosifies ce qui en fait fi. Tu n'es pas forcément mauvais pourtant ! Je n'ai pas dit cela. La souffrance d'autrui peut te toucher profondément, je n'en doute pas.

L'embarras est que pour trouver grâce à tes yeux il faut coller à ton apparence. Mais si ! Mais si !... Pour bien saisir que, tout comme tes congénères, je suis une personne, tu as dû éviter l'image de mon nez parce qu'il est trop différent du tien. La seule couleur de la peau a même créé des discriminations entre ceux de ta propre espèce. Tu vois bien que le problème est cette estime hypertrophiée que tu as de toi-même.

Mais je ne veux pas t'ensevelir sous mes reproches. À présent, tu me conçois comme une entité pensante et c'est ce qui compte. Alors, écoute ; parlant au nom de tous ses congénères, cette personne que tu captés dans mon regard te le confirme :

Comme la vôtre, notre chair est sensible à la douleur ; comme vous, nous redoutons la souffrance et la mort ; nous éprouvons aussi la peur, la terreur, la panique.

Notre esprit est le siège de sentiments subtils et variés. Ainsi, nous aspirons à des relations sociales et familiales ; l'amitié et l'amour font exister en nous l'espoir, le bonheur, la jalousie ou la tristesse ; nous aimons le sexe, mais pas plus que la tendresse et ses caresses.

Nous connaissons la timidité, la colère, la générosité, l'avarice, la distraction, la concentration, l'intelligence, la stupidité, l'exaltation, l'abattement, l'égoïsme, la cruauté, la compassion, la bravoure, la lâcheté, la convoitise, l'indifférence, la passion, le détachement, la gourmandise...

Comme vous, nous avons un ego qui prend de la place ; dès lors, la simple dignité, la fierté et même la fatuité influencent nos comportements.

Il nous arrive aussi de prendre plaisir à nous saouler en consommant des fruits alcoolisés.

Et surtout, ne conçois pas la pensée anthropocentrée : « Finalement ils sont comme nous. » Non ! C'est vous qui êtes comme tous les autres animaux, pour la bonne raison que vous êtes aussi des animaux. Vous êtes censés le savoir au moins depuis que votre congénère dénommé Darwin vous l'a dit. Mais cette idée, parce qu'elle vous gêne, n'arrive pas à s'imposer dans l'esprit de la majorité d'entre vous. Les accusations d'anthropomorphisme ne sont que d'obscènes exhibitions d'anthropocentrisme.

Qui peut choisir l'enveloppe qu'il aura ? Tu es né dans un corps humain ; je suis née dans un corps de gorille. Pourquoi ? Qui peut l'expliquer ? Cette question a-t-elle un sens ? Il y a des personnes de toutes formes, c'est tout. Comprends que tu aurais pu venir au monde dans un corps de singe comme le mien, mais aussi dans celui d'une vache, d'un cochon, d'un poisson... On découvre ce que l'on est, on ne le choisit pas. Plus ta forme se serait écartée de l'apparence humaine, moins cette espèce dominante aurait réalisé que tu es une personne.]§]

*

Laissant réapparaître l'intérieur de l'appartement, le visage de Bellisae disparut du champ de vision de Lucien.

— : J'admets que tu as tout d'une personne, reconnut-il. Mais... Il faudra que j'aïlle voir d'autres gorilles de près pour voir... même si à

présent je me doute que c'est aussi le cas de tous tes congénères, j'ai besoin de le vérifier.

— : Je suis contente que cette motivation t'anime.

— : C'est donc cela qui a provoqué l'évanouissement de la psy ?

— : En fait, non.

— : Mais tu devais me montrer ce qui lui avait fait perdre connaissance !

— : Je vais te le faire savoir, mais avant cela j'ai voulu te faire bénéficier de cette petite introduction. En ce qui la concerne donc, je dois confesser que j'ai perdu patience quand elle a employé l'expression « vache à lait ». Je suis d'humeur variable, tu sais. Lorsque tu as, toi-même, utilisé cette formule détestable, j'ai été très contrariée, j'avoue. J'ai pourtant réussi à te le pardonner, mais comme j'ai moins de sympathie pour elle, j'ai voulu lui donner une leçon.

— : Mais ! C'est juste incroyable l'importance que tu attribues à ces quelques mots.

— : Oui ! Ils sont proprement odieux !

— : Mais enfin ! Pourquoi ?

— : Pour ça :

Bellisae envoya un flot de mots-pensés et d'engrammes dans l'esprit de Lucien. De nouveau, l'appartement disparut à son regard, mais cette fois, il fut remplacé par l'intérieur d'un immense hangar :

18) Imagine-toi vache

§§§

[§] Comme je te le disais, personne ne choisit ni le lieu, ni le moment, ni le corps dans lequel il naîtra. Imagine-toi dans le corps d'une vache. Note bien que je n'ai pas dit « dans un corps de vache », mais « dans le corps d'une vache » ! La différence entre ces deux formulations est de la plus grande importance.

Donc, imagine-toi vache. Plus précisément, tu es une vache laitière de race Prim'Holstein, une formule 1 du lait. Alors que les allaitantes élevées pour la viande produisent dans les quatre litres journallement, celles de ta race en produisent en moyenne vingt-huit dans le même temps ; les pics de lactation pouvant atteindre soixante litres quotidiennement. Cette énorme performance qui pulvérise tous les records dans la nature a été obtenue par des croisements génétiques. Tu es une machine à lait biologique.

Ta robe, noire et blanche, est luisante. Ta tête est entièrement noire sauf une petite tache blanche sur le front ; c'est une tache en forme de losange presque parfait. Tes oreilles portent le numéro 2712. Tu es dans la travée 17 de l'élevage intensif Pierre Morageot. Tes sabots reposent sur du béton. Ton ciel est un toit en Fibrociment ondulé soutenu par une structure métallique. Toutes les travées sont séparées par une zone de terre nue, boueuse ou sèche selon les saisons.

Un humain enfonce profondément son bras dans ton anus et une tige dans ton vagin pour déposer dans ton utérus le sperme d'un taureau qui a été masturbé². Tu ne sais pas ce qu'on te fait. On t'a immobilisée et tu n'as pas d'autre choix que de te laisser faire. Tu as regardé celui qui t'insémine dans les yeux, mais il n'a rien vu dans les tiens. Il n'a pas perçu ton inquiétude, ta tristesse, ton abattement. Pour lui, tu n'es guère plus qu'un objet, certainement pas une personne, car tu es bien trop loin de son apparence.

Un fœtus grandit dans ton ventre. Tu le sens bouger. Tu ne sais pas qu'il y a un rapport entre la pénétration que tu as subie et ce qui croît en toi. Le temps passant, des épanchements d'hormones, notamment d'ocytocine, préparent nombre de changements dans ton organisme pour te transformer en mère.

Deux cent quatre-vingts jours plus tard, tu es sur le point de mettre ta première enfant au monde. Pour la circonstance, on t'a amenée dans une salle de vêlage. Elle se situe dans le même hangar à une cinquantaine de mètres de ta case de vie. Ce déplacement t'a presque donné l'impression de faire un grand voyage, il y avait bien longtemps que tes jambes n'avaient pas fait tant de pas. Dans cette pièce, il y a de la paille. C'est la

seconde fois de toute ta vie que tu en foutes. La première fois, c'était pour ta propre naissance.

L'homme tire la nouvelle vie hors de toi au moyen d'une chaîne de vêlage. C'est une magnifique velle qui apparaît. Elle est presque toute noire. La bande blanche qui fait le tour de son cou donne l'impression qu'elle porte un collier. Elle a aussi une tache blanche sur le ventre. Quelque chose de puissant s'est développé dans ton cœur de maman bovine, quelque chose que les êtres humains appellent « l'instinct maternel ». Cela te rend heureuse et même exaltée de bonheur. Tu veux ta fille. Tu l'aimes. Tu la trouves si belle ! Tu veux en prendre soin. Tes tendres coups de langue la débarrassent du liquide amniotique qui la recouvre. Rapidement, elle se relève sur ses fines jambes tremblotantes et fait ses premiers pas. La fierté et la tendresse rayonnent en toi comme un soleil de douceur. Bientôt ton chef-d'œuvre trouve un de tes trayons et commence à téter ton colostrum. Le bonheur que tu ressens alors est indescriptible. Durant un jour, tu seras au paradis des mères. L'odeur de ta velle et la moindre forme de son petit corps sont entrées dans ton âme.

Mais passé ces vingt-quatre heures, on te l'enlève et on l'emporte loin de toi. Tu ne la reverras plus jamais. On te ramène dans ta minuscule case habituelle, ton lieu de vie et ton monde. La détresse qui déchire ton cœur, tu l'exprimes en meuglant à fendre l'âme, mais l'*Homo sapiens* qui a volé ton enfant n'y prête aucun cas. Tu n'es pour lui qu'un moyen de produire du lait, rien de plus. Ce lait de maman bovine qui gonfle à présent tes mamelles, et qui était là pour ton veau, il le veut ; il sera consommé par ceux de son espèce. Non, ton bébé n'a pas droit à ce que tu aspirais tant à lui donner. Ta frustration est d'une violence incomparable. Cet enfant, que tu aimes de tout ton cœur de mère, pleure de son côté en tremblant de peur. Et tu le sais. Tu sais qu'il a besoin de toi. Tu sais que c'est tout autant horrible pour lui que pour toi. Tu le sais d'autant mieux que tu te souviens de ton immense désespoir quand on t'avait, toi aussi, séparée de ta mère. Alors ta souffrance se décuple.

Les mois qui passent n'estompent pas la douleur provoquée par le rapt de cette première enfant. Ta langue se souvient de son petit corps fragile qu'elle n'a pu mater qu'un trop court instant. Son odeur demeurera à jamais dans tes souvenirs. Ta mémoire repasse en boucle les déchirants

meuglements de détresse qu'elle t'adressait quand on l'emportait loin de toi.

Cependant, on t'a encore inséminée et ce qui se passe en toi finit, petit à petit, par t'apaiser un peu. Un jour, elle est là. Magnifique ! Celle-ci est majoritairement blanche ; seules sont noires ses deux oreilles et de nombreuses petites taches sur le dos. Elle est avec toi une vingtaine d'heures.

La tragédie de cette deuxième velle qu'on te vole aujourd'hui est comme un coup de poignard dans une blessure mal refermée ; tu as l'impression de sentir ton cœur saigner. Tu extériorises ta désespérance en longs meuglements déchirants.



Tu ne songes pas à te révolter, car tu ne sais pas que ces rapt sont des crimes ; pour toi, c'est la vie, c'est tout. Même celui qui en est l'auteur n'en a pas conscience ; pour lui aussi, c'est la vie, c'est tout. Une idéologie lui fait voir cet acte comme la norme, au seul motif que tu n'es qu'une vache, une vache à lait. Dans la doxa humaine, ton sort d'esclave est tellement normal que « vache à lait » est une référence d'exploitation légitime ; « nous ne sommes pas des vaches à lait ! » s'indigne-t-on.

Vous êtes parquées par milliers ; des barres métalliques séparent chacune d'entre vous. Tu tisses des liens avec tes voisines, mais ils sont généralement très superficiels ; les rapports sociaux ne sont pas faciles dans ces conditions. Ce jour-là pourtant, une forte amitié va naître entre toi et celle qui est à ta gauche. Cette vache plus âgée que toi accorde son infortune à l'unisson de la tienne. Ta souffrance lui évoque ce qu'elle a vécu deux mois avant toi. Elle te lèche le museau pour t'offrir sa bienveillance. Tu en éprouves un grand réconfort. C'est souvent en se léchant que ceux qui n'ont pas de mains se prodiguent des caresses, car la langue est un organe pourvu de terminaisons nerveuses très sensibles. C'est avec elle que les mères donnent de la tendresse à leurs enfants. C'est aussi avec elle que l'on exprime son amour ou son amitié, avec des manières de

lécher différentes, selon la nature et l'intensité des sentiments. Oui, les personnes bovines ont une affectivité complexe comme nombre d'autres animaux. L'admettre serait beaucoup demander ! Femmes et hommes sont très loin d'à peine le supposer, car leur disposition d'esprit est imperméable à l'altérité. Très peu ont une idée de tout ce que deux vaches peuvent se dire ; pour la majorité, les autres espèces poussent de simples cris ; l'idée qu'elles puissent parler des langues inconnues néclot jamais, tuée dans l'œuf par la conviction qu'il s'agit seulement de sons peu signifiants.

Les êtres humains pensent qu'ils sont les seuls à penser et se disent qu'ils sont les seuls à dire.



Dessin Rose de la Haye

Durant les semaines qui suivent, votre amitié se renforce ; elle vous aide à supporter votre existence d'esclave. Ton amie n'a qu'une seule oreille entière, la droite. Il ne reste plus qu'une partie de l'autre, moins de la moitié. Toutes les deux portent le numéro 2311. Tu ne sais pas ce qui est arrivé à son pavillon gauche. Elle ne t'a rien expliqué à ce sujet ; ce n'est pas le genre de chose que les vaches peuvent facilement se dire. En revanche, elle t'a appris qu'on lui avait ravi plusieurs veaux et velles, à elle aussi, qu'elle en avait terriblement souffert et que c'est pour cette raison qu'elle comprend et partage si bien ta détresse. L'attachement que tu lui portes est si grand !

Ta troisième velle est blanche avec seulement deux taches noires, une énorme sur le dos et une toute petite ronde sur le front. Lorsqu'on te l'arrache, c'est encore une terrible épreuve. Heureusement, ton amie Une Oreille est là pour te soutenir.

Hélas ! un jour, on fait monter cette dernière dans un gros camion gris et rouge avec d'autres vaches. Toutes sont harassées par leurs années de servitude. L'embarquement est très brutal. Des coups de bâton et de fourche pleuvent sur leur croupe. Elles ont peur de glisser en gravissant le plan incliné qui conduit à la benne. Leurs jambes, qui n'ont presque jamais marché, tremblent sous l'effort. L'une d'elles choit sur la terre sèche dans un bruit sourd de chair qui s'écrase. Son meuglement de douleur te fait tressaillir et paniquer toutes tes codétenues. Elle ne parvient pas à se relever malgré les coups qui s'abattent sur elle. On lui tord la queue, mais ce geste n'a pas d'autre effet que de décupler ses hurlements de douleur et de terreur. On constate que sa jambe avant gauche est cassée. Alors, l'homme que tu connais, contrarié par cette perte de temps, éructe des jurons. De longs frissons d'angoisse parcourent ton corps quand tu assistes à ces brutalités.



En toute hâte et sans ménagement, on passe une sangle autour d'elle, puis on utilise un treuil et une corde pour la tirer depuis l'intérieur du camion, au milieu de ses congénères terrifiées.

La bétailière démarre et les emporte toutes quelque part, tu ne sais où. Tu ne reverras plus jamais celle qui n'a qu'une oreille, mais tu ne cesseras de penser à elle. Des meuglements d'angoisse résonnent longtemps parmi toutes celles qui partagent ton misérable sort. Alors vous mangez ; c'est la seule chose qui vous reste à faire, manger. Vous mâchez et ruminez votre ensilage de maïs, si loin d'imaginer que vos ancêtres libres broutaient, si loin de vous imaginer ce qu'est la liberté, si loin de vous imaginer que le monde s'étend au-delà des murs qui vous enferment.

Du temps est passé. Tu as plusieurs fois été touchée par des mammites, une infection douloureuse des pis ; on t'a pompé tant de lait ! Tu es exténuée. Tu viens de donner le jour à ton quatrième enfant. C'est un veau cette fois. Ton pauvre corps usé semble un peu revigoré par le bonheur que tu ressens. L'homme qui l'a tiré hors de toi s'est exclamé : « Ben ! Ça alors, on dirait un panda ! ». Il lui accroche le numéro 3388 aux oreilles et te laisse un moment seule avec lui.



Outre le fait que tu ne parles pas la langue humaine, comment pourrais-tu savoir ce qu'est un panda ? Tu lui donnes tout ton amour maternel et tu es au paradis quand il boit ton colostrum. Mais tu ne peux exprimer ta débordante tendresse qu'un jour à peine. On charge ton bébé dans une brouette et on l'emporte loin de toi.

C'est le quatrième enfant qu'on te kidnappe. Cette fois, tu t'y attendais, bien sûr ; tu n'en es cependant pas moins malheureuse. Et Une Oreille n'est plus là pour te reconforter. À l'heure qu'il est, des *Homo sapiens* l'ont déjà ingérée et puis déféquée.

La terrible détresse qui t'accable, tu la meugles nuit et jour. À chaque traite, tu plonges ton regard triste vers celui qui vient te siphonner. Tu cherches du secours dans ses yeux, car tu n'as plus que lui. Souvent, il est brutal ; il te maltraite parce qu'il a des soucis. Mais ce que l'espèce

humaine appelle le syndrome de Stockholm fait que tu t'attaches à lui malgré toi. Il connaît ta détresse, mais il n'entre pas en empathie avec toi ; les pleurs de vache sont pour lui une habitude, il a déjà ravi tant de velles et de veaux dans sa vie ; c'est son métier. Comme d'habitude, son regard évite le tien. Il n'est pas facile pour un être humain d'éprouver de la pitié quand l'argent qu'il gagne est inversement proportionnel à l'intensité de sa compassion.

Il accroche la trayeuse à tes pis et passe à ta nouvelle voisine qui se lamente autant que toi pour les mêmes raisons. Tant d'afflictions bovines résonnent sans cesse en ces murs ! Au moins une vache sur quatre pleure ici.

L'espèce humaine vous appelle les vaches à lait. Des publicités vous montrent dans de vertes prairies avec quelques veaux ou velles s'ébau-dissant près de vous. Comment pourrais-tu savoir ce qu'est une prairie, toi qui n'as jamais vu ni un brin d'herbe ni un bout de ciel ? Pour toi, le monde est un hangar.

Chez les êtres *Homo sapiens*, il arrive qu'on parle de vous à sa progéniture : « Qui donne le lait ? » lui demande-t-on. La réponse : « La vache » est souvent accompagnée de : « meuh... meuh ». Oui, on explique que vous « donnez » votre lait, pas qu'il vous est dérobé. De bonne foi, on répète ce qu'on a appris quand on était soi-même jeune. Inutile de te préciser que presque personne ne sait qu'il faut vous inséminer puis kidnapper vos propres bébés pour vous faire produire du lait. Presque tous pensent que vous en pissiez comme eux de l'urine. Personne ne se pose la question en fait. La vache « donne » le lait, c'est tout. On va jusqu'à dire que vous traire est un acte de bienveillance envers vous, car sans cela vous auriez mal à la mamelle. Il existe même un fromage qui s'appelle « La vache qui rit » et sa boîte est illustrée par une vache hilare. Comment faire mieux en matière de cynisme ?

Un peu plus de temps s'est écoulé. Tes glandes mammaires ne sont pas encore complètement arides, mais tu produis moins de lait. Celui qui t'exploite décide de se débarrasser de toi, pour te remplacer par une vache plus jeune qui va bientôt mettre au monde le premier fruit de son ventre. Tu es épuisée par tous tes vélages et par les quelque trente-cinq mille litres de liquide nourricier que ton corps a déjà fourni , tellement

harassée que tu n'as même plus la force de porter ta tristesse, trop fatiguée pour être malheureuse. Ton corps et ton esprit ne sont plus que des demeures pour la lassitude.

Le camion gris et rouge qui avait emporté ton amie arrive et s'arrête. Tu reconnais les odeurs de ses gaz d'échappement et de l'huile de son moteur. Tu l'as déjà revu plusieurs fois, et chaque fois cela fait battre ton cœur ; d'abord parce que tu l'as associé à la disparition de ton amie, mais aussi parce qu'il vous terrorise toutes, vu qu'il repart tout le temps avec certaines d'entre vous qu'il charge dans sa benne avec une extrême brutalité. Des meuglements de douleur et de frayeur accompagnent systématiquement ces enlèvements. Tu espères chaque fois que cette chose ramène Une Oreille. Hélas, elle ne réapparaît toujours pas. Quand on te détache pour t'inviter durement à prendre place dans la bétailière, tu comprends qu'en fait c'est toi aussi qu'on vient chercher, aujourd'hui. Malgré les coups qu'on te donne, tu n'arrives pas à monter dans le véhicule qui t'offrira ton premier et dernier voyage ; la passerelle est trop pentue. Une grue est là pour te poser dans la benne ; les sangles qui te soulèvent te font atrocement mal, mais tu es si lasse que tu meugles à peine. Douze esclaves laitières, parvenues à leur fatale retraite, sont chargées avec toi dans ce véhicule funèbre. La longévité d'une vache comme toi est d'une vingtaine d'années, si sa condition de vie est paisible, mais votre asservissement vous épuise tant que vous êtes au bout du chemin à cinq ans seulement. Or, tu as cinq ans.

Le voyage est interminable. C'est le plein été. La bétailière est un four. La souffrance dilate le temps ; tu ne sais pas ce qu'est une minute, c'est un mot humain, mais chacune d'elles est une éternité. Cahots, vibrations, accélérations, coups de frein, secousses, brusques virages vous précipitent l'une sur l'autre ou contre une paroi. Vos sabots glissent sur le métal de la benne ; rester debout demande un effort constant. Les centaines de bruits inconnus provenant du véhicule ou de l'extérieur entretiennent votre stress. Cet extérieur, vous ne pouvez le voir à cause de la bâche qui vous le cache. Celle-ci claque et faseye d'une manière très menaçante. Et il fait si chaud dans ce camion ! Vous avez toutes si soif ! Tu céderais volontiers tout ce que tu as pour boire et te reposer, mais tu n'as rien à

négocier. Toute ta fortune se résume à ta chair et à ta peau ; malheureusement, l'espèce humaine n'a pas besoin que tu les donnes. On va te les prendre sans contrepartie, pas même un peu d'eau. Tu n'as aucun pouvoir dans ce monde. Tu n'es qu'une ressource pour les *Homo sapiens* qui règnent en seigneurs et maîtres. Tu es une vache à lait.]§]

Sans en avoir la moindre conscience, Lucien tomba de sa chaise. Sourd, aveugle, tous ses sens insensibles au monde dans lequel se trouvait son corps d'homme, il ne sentit pas le choc de sa rencontre avec le sol. Bellisae continua à déverser des trains de mots-pensés et d'engrammes dans son esprit :

§§§

19) Dans le couloir de la mort

[§] Quand la bétailière arrive à l'abattoir de Drulan, c'est le soir du lendemain. Tu ne sais pas où tu es ; évidemment, tu n'as aucune idée de ce qu'est un abattoir. Toutefois, l'odeur de sang en suspension dans l'atmosphère est un nouveau signal d'angoisse. Transpirante et haletante, tu baves, couchée dans les excréments. Un brusque cahot t'a fait tomber. Tes jambes sont molles et engourdis ; tu voudrais te relever, mais tu n'as plus d'énergie. Vous n'avez rien bu et rien mangé depuis trente heures. Tu te demandes si tu vas revoir Une Oreille. On vous force à sortir du camion sous la menace d'un aiguillon électrique. Affolées, plusieurs de tes compagnes d'infortune descendent du véhicule en se bousculant sur la passerelle qu'on a placée derrière la benne. Les électrocutions ne te rendent pas tes forces. L'homme qui te rudoie n'est pas celui que tu connais, celui que tu aimais, d'une certaine façon, malgré toi. Cela augmente encore ton désarroi. Comme tu ne parviens toujours pas à te redresser, cet étranger te donne des coups et te tord la queue. Ces inimaginables douleurs ne te font progresser que d'un mètre. Alors on te tire par une patte avant avec un treuil. Tu es ainsi traînée sur le béton du quai de débar-

quement jusqu'à la zone de stabulation, traînée sans précautions, traînée sans compassion, traînée comme une vache à lait.

Là, tu vas attendre des heures jusqu'au matin. Autour de toi, les esclaves bovines meuglent leur désespoir et leur peur. Tu n'en vois que deux qui ont fait le voyage avec toi, les autres sont hors de vue parmi toutes ces inconnues. L'une d'elles saigne à la fesse droite ; un coup de fourche lors de l'embarquement a déchiré sa peau ; l'abattoir en tiendra compte, ce sera une perte commerciale pour son exploitateur. Elle garde sans cesse la tête baissée en roulant de gros yeux tristes et apeurés. L'autre est grande et mince ; elle a une énorme mamelle si douloureuse qu'elle marche les pattes arrière écartées. Un choc contre un arceau du camion l'a blessée à l'œil gauche ; il est tant tuméfié qu'on peut la dire borgne pour le temps qu'il lui reste à vivre. Vous avez fait connaissance durant le voyage, bien que vous veniez du même endroit, mais vous y étiez si nombreuses ! Tu as beaucoup de mal à te déplacer. Heureusement, elles ne s'éloignent pas ; elles aussi apprécient ta présence. Dans l'adversité, tous les êtres sensibles recherchent la compagnie des plus familiers ; dans la détresse, toutes les âmes se soutiennent.

Ici, l'air même est chargé de souffrance et de terreur ; les odeurs d'urine et de sang des précédentes victimes sont de funestes messages olfactifs que vous reconnaissez toutes. Cette hideuse peur de mourir, vous l'amplifiez en vous vous la transmettant ; vous l'émettez et elle revient vers vous comme un boomerang. Lorsque le jour se lève, des bruits étranges augmentent encore votre angoisse. Résonnent des claquements métalliques et des voix humaines inconnues. Puis ce sont des hurlements de congénères qui glacent soudainement les lieux ; la puanteur poisseuse du sang devient de plus en plus forte. L'usine à meurtres s'est remise en route. Tous ces terribles meuglements, tu sais ce qu'ils expriment ; comme toutes les personnes humaines, de toutes les nationalités, reconnaissent les supplications, les pleurs désespérés et les cris de terreur des leurs.

La relative fraîcheur de la nuit t'a redonné quelques forces ; tu as réussi à te lever. Tu ne vois toujours pas Une Oreille, mais Tête Basse et Grande Borgne sont encore près de toi. Il y a soudainement de l'agitation, non loin de là. Des *Homo sapiens* arrivent.

On te fait avancer à coups d'aiguillon électrique dans le couloir de la mort³. Tu n'es pas la première à y entrer, tu ne seras pas la dernière non plus. Tu ne peux sortir d'ici vivante. C'est la loi des abattoirs : ce sont des lieux d'où « aucun animal n'est censé ressortir vivant ». Tu es sur du béton entre deux hauts murs en béton. Tes sabots n'auront jamais foulé de l'herbe. Derrière toi, Tête Basse pousse des cris de terreur. Elle est suivie par Grande Borgne qui balance mécaniquement sa tête de gauche à droite, cherchant l'oubli de sa peur dans ce mouvement stéréotypé. Lépouvantable odeur de sang et les effrayants hurlements viennent de la direction dans laquelle on te fait marcher, entre ces deux parois qui conduisent à ta fin. Tu voudrais fuir, mais des décharges électriques t'obligent à avancer. Devant toi, un veau effaré qui recule obstrue le couloir de la mort. Bien que tu n'aies jamais eu l'occasion de voir un seul de tes enfants grandir, tu sais que c'est un adolescent en proie à une frayeur extrême. L'homme qui te forçait à marcher utilise à présent son aiguillon contre lui. Ton sentiment maternel, sans cesse frustré, te déchire le cœur ; tu voudrais tant secourir ce gosse, mais tu n'as aucun pouvoir ; tu n'es qu'une vache à lait sous l'implacable joug de l'espèce dominante. Ici, on tue indifféremment des enfants volés ou de jeunes femelles exténuées par la servitude et brisées par la douleur du deuil de leur progéniture. Tu le trouves tellement adorable et attendrissant avec ses petites cornes juvéniles. Cela te rend si triste que tu oublies un moment ton angoisse. À force de coups et de décharges, l'orphelin bovin se remet à avancer. Tu le suis dans un état second et tu repenses à ton dernier enfant, à ses taches noires ovales cerclant ses yeux qui regardaient au fond des tiens.

Ta compassion pour ce veau. Les effluves morbides qui viennent vers toi. Ces hurlements de terreur et de souffrance couvrant tes propres meuglements. Toutes les douleurs partout dans ton corps épuisé. La peur hideuse qui revient te glacer le sang. Tout cela se mêle et fait que tu ne sais plus ni qui tu es ni ce que tu es. En revanche, tu devines que tu n'es plus pour longtemps. Tu n'es plus qu'une souffrance, une souffrance consciente d'aller vers une échéance aussi libératrice que pourtant redoutée. Ta vie n'a été qu'un pesant calvaire ; la perdre sera une déli-

vrance ; toutefois, comme tous les êtres sentients⁴, tu as si peur du trépas que l'employé de l'abattoir doit redoubler les décharges électriques pour t'obliger à avancer vers ce fatal dénouement. Il le fait sans état d'âme, tu n'es qu'une machine laitière en fin d'usage. Il n'est pas forcément méchant ; pour lui, cette violence n'en est pas vraiment une, tu n'es que de la viande. Il ne peut te voir comme une victime, tu n'es qu'une vache à lait.

Les électrocutions t'acculent dans le box de contention⁵. Ce caisson est l'épicentre des émanations de la mort ; elles y sont paroxysmiques. Tu es à présent cernée par des surfaces métalliques. Le stress libère une catastrophe d'adrénaline dans tes veines. Ton sang va bientôt couler à son tour. Il se mêlera au fleuve rouge, dont la source est ici, et son odeur renforcera le message funeste qui parviendra aux narines des prochaines victimes.

Le tueur tend le bras pour poser son Matador⁶ sur ton front. Qui sait si sa préoccupation est de te tuer avec respect ? La panique qui s'empare du contrôle de ton corps produit une réaction d'évitement qui soulève violemment ta tête au moment du tir. Le dispositif d'abattage enfonce sa tige perforante dans ton œil gauche et détruit une partie de ton crâne. Tu ne vois plus rien de ce côté, mais comment pourrais-tu le remarquer ? La douleur est si fulgurante et terrible, qu'il n'y a plus qu'elle.

Terreur et douleur ! Tu n'es plus que terreur et douleur ! Tes mouvements de tête sont si brusques que le bourreau rate encore une fois son coup ; ton museau éclate. Il tire de nouveau en proférant des injures. Cette troisième fois, la tige perforante sectionne ta moelle épinière. Tu t'effondres brutalement, car tu es paralysée. Paralysée, mais tragiquement encore consciente⁷. On te pend par une patte arrière. Cela devrait te faire mal, mais la rupture de ta moelle épinière a rendu presque tout ton corps insensible. Et, de toute façon, la douleur dans ce qui reste de ton crâne est si forte qu'elle occulterait toute autre sensation.

Douleur. Tu n'es plus que cette terrible douleur. Une douleur si intense qu'elle efface même la peur. Ton corps pend. Immobile, mais toujours en partie sensible. Tu sens nettement la lame qui te tranche la gorge. Ton sang gicle et s'épand. Couchée, tu aurais rapidement perdu conscience ; malheureusement cette position, tête en bas, prolonge ton supplice en maintenant la pression sanguine dans ton cerveau. Tu es prisonnière de

cette vie qui ne peut plus quitter ta chair. Quand on te sectionne les deux pattes avant, tu ne t'en rends pas compte ; les signaux nociceptifs⁸ de ces membres n'atteignent plus ta conscience, mais, dans ton corps inerte, tu endures toujours en silence la douleur dans ton crâne disloqué. Cette fin qui te faisait si peur, tu la conjures. Tu l'implores. Tu ne veux plus qu'elle de toutes tes forces. L'inconcevable souffrance est d'autant plus abominable que tu ne peux l'extérioriser ni par le mouvement ni par le cri. Le supplice s'éternise dans ton enveloppe passive.

La vie finit enfin par se retirer de toi. De ce que tu fus, il ne reste plus qu'une chose. Chose, tu l'as toujours été pour l'espèce humaine. Mais à présent, c'est un fait réel, objectif. Cette chose va être découpée en morceaux qui seront vendus dans des barquettes cellophanées. La clientèle qui en achètera ne pensera pas une seconde à celle que tu fus ; ils ne verront que de la matière. De la substance comestible appelée viande. Sur les morceaux de ton corps, il y aura une étiquette avec la mention « bœuf ». Le mépris de ce que tu étais est tellement grand que celui ou celle qui mastiquera ta chair ne saura même pas que tu étais une vache, une vache à lait au bout du chemin.

Quant à ta pauvre peau, elle finira étalée sur le parquet d'un salon, devant un canapé en cuir. Installées dans ce dernier, des personnes humaines savoureront sa douceur du bout des pieds. Leurs enfants joueront sur cette confortable surface noire et blanche. Cette peau qui abrita ta douloureuse existence de vache à lait ne sera qu'un objet de décoration original. Non sans une certaine fierté, les propriétaires des lieux montreront à leurs invités ce reste de toi, sans jamais penser à toi. Jamais tu n'auras été quelqu'un pour quelqu'un... à part pour Une Oreille, mais trop peu de temps malheureusement. Sait-on jamais ? Si le hasard fait bien les choses, le cuir du canapé sera la peau de ton amie ; ainsi, dans un certain sens, vous serez de nouveau ensemble.]§]

20) C'est scandaleux !

David Déchars s'installa dans son fauteuil en cuir, saisit la télécommande posée sur l'accoudoir et alluma la télévision. La matinée de travail à Géantmarché avait été harassante. Il avait fallu étiqueter et mettre en rayons trente mille produits laitiers, sous cent trente-deux références ! Et donner un coup de main pour réaménager l'espace boucherie ; presque une tonne de viande et charcuterie à déplacer.

Enfin, bon ! Ayant pris un après-midi de repos, il comptait bien se détendre un peu. Il venait de se préparer un sandwich jambon, emmental, beurre, qu'il s'apprêtait à dévorer à pleines dents. En chaussettes, les jambes allongées, il soupira d'aise et commença à mordre dans le pain.

La télévision parlait du caillassage de vitrines de boucheries par des militants animalistes. Sur le plateau était invité le porte-parole d'une association antispéciste. La journaliste qui animait l'émission lui demanda :

— Ces derniers temps, des vitrines ont été taguées, du faux sang a même été répandu... On peut comprendre que les bouchers soient choqués, n'est-ce pas ? Condamnez-vous cette extrême violence ?

C'est scandaleux ! pensa David. Bien sûr que c'est violent de s'en prendre à de pauvres gens qui travaillent durement. Te foutrais ça en prison, moi !

21) Il se traîna à quatre pattes face au miroir

Lucien reprit en partie le contrôle de son corps humain et ce qu'il y avait autour de lui fut rendu à tous ses sens. Il ne sut quand il était tombé de la chaise, mais il était allongé sur le sol. Tétanisé en position foetale, il émit un interminable hurlement. Puis, sans cesser de crier, il se tortilla dans tous les sens en se tenant la gorge. Ses plaintes se prolongèrent cinq minutes avant de se muer petit à petit en sanglots. Quand il recouvra un peu la maîtrise de lui-même, il s'assit sur le parquet. Ses doigts tremblants palpèrent son cou fiévreusement. Après avoir considéré ses mains, ses bras et ses jambes, il se déshabilla entièrement pour observer et tâter

tout le reste de son corps. Puis il se traîna à quatre pattes face au miroir d'une armoire, près de laquelle il poursuivit cet examen visuel et tactile, sans cesser d'émettre toutes sortes de gémissements, de petits cris et de geignements. Plus d'une demi-heure lui fut nécessaire pour commencer à réintégrer psychologiquement sa forme humaine. Et il sut que jamais, jamais, il n'oublierait tout ce qu'il y avait de vache à lait en lui.

Dans sa mémoire, Lucien Prérubem numéro 2712 était désormais un être hybride en partie humain, en partie bovin. Bien qu'il n'eût jamais eu, à proprement parler, un corps de vache, cela ne faisait aucune différence pour lui. Les souvenirs de l'esclave laitière étaient tout autant au fond de lui-même que ceux de Lucien Prérubem. Seul le fait de savoir que Belisae lui avait probablement fait vivre cette expérience lui laissait supposer qu'il n'avait peut-être jamais réellement été cette vache laitière. Et même avec cette conscience, le concept de réalité perdait son sens et son importance puisque, vie réelle ou non, cela n'aurait rien changé à son resenti.

22) Il n'est pas fou !

Après avoir tenté plusieurs fois sans succès d'appeler Susan Cilvan au téléphone, Isabelle s'était rendue au cabinet de cette dernière. La porte était close et l'usage, même prolongé, de la sonnette ne l'avait pas fait tourner sur ses gonds.

Isabelle avait dû se résoudre à s'en aller, mais ne voulant pas en rester là, elle avait téléphoné à sa meilleure amie, médecin aux urgences, pour la supplier de lui donner quelques renseignements sans poser une seule question. Non sans mal, car elle dut insister à cause du secret professionnel, elle finit par obtenir la confirmation qu'une certaine Susan Cilvan avait bien été admise en raison d'une perte de connaissance. L'inconscience n'avait duré qu'une dizaine de minutes dans leurs locaux. Si on ajoutait les six minutes du transport, la durée totale d'inconscience observée à partir du constat par les pompiers était à peine supérieure à un quart d'heure. Dès son réveil, la patiente avait signé une décharge

pour quitter le service. Refusant de répondre à toute question et déclinant tout examen, elle était aussitôt partie en taxi. Par acquit de conscience, Isabelle avait demandé : « Sais-tu où elle a demandé à être conduite ? » Comme elle s'y attendait, la réponse de son amie fut : « Comment pourrais-je le savoir ? »

Isabelle s'était alors de nouveau rendue au cabinet de la spécialiste, avec l'espoir déçu qu'elle fût enfin sur son lieu de travail. Les recherches Internet à l'aide de son smartphone ne lui ayant pas permis de trouver d'autres coordonnées, elle se décida à faire une petite enquête de voisinage. Au moment où elle s'apprêtait à sonner en face, sur le même palier, Susan Cilvan ouvrit brusquement sa porte et lança sur un ton exaspéré :

— Mais enfin ! Allez-vous me traquer toute votre vie ?

Isabelle resta muette et figée de stupeur. La thérapeute l'attrapa par un bras pour la tirer énergiquement dans son cabinet.

— Cessez donc de vous donner en spectacle sur mon palier, dit-elle en refermant.

— Je, je, euh... bredouilla Isabelle.

— Ne parlons pas dans le vestibule. Venez dans mon bureau. Pas plus de cinq minutes. Je ne peux pas vous voir plus de cinq minutes. Cinq ! Pas plus !

Isabelle la suivit.

— Alors, dit Susan Cilvan. Que voulez-vous que je vous dise ? Quelque chose au sujet de sa santé mentale, bien sûr... Excusez-moi. Je ne suis pas dans mon état normal. Oui, je conçois que c'est étrange d'entendre ça de la part de quelqu'un qui est censé soigner le ciboulot des autres ! Mais c'est comme ça. Je fais ce que je peux.

— ... ?

— Je n'aurais jamais dû vous revoir. Mais si je ne vous avais pas ouvert la porte, vous seriez en train de parler de moi à tout le monde ! Vous êtes la version femelle du lieutenant Columbo, vous, non ? Vous ne lâchez rien !

— ... !

— Bon... excusez-moi encore. Asseyez-vous, asseyons-nous. Je vous dois bien une petite explication. Un minimum.

Elle accentua son invitation en montrant un fauteuil tout en s'asseyant elle-même sur le coin de son bureau.

— Il n'est pas fou ! Hop ! Voilà, je l'ai dit. Maintenant, je suis dans la mer... Enfin, je veux dire que vous allez encore moins me laisser tranquille. Vous allez désirer en savoir plus. Vous savez que je suis tenue au secret professionnel ?

Isabelle ignore cette dernière phrase. Elle s'assit lentement, plus pour ne pas tomber que pour répondre à l'invitation de la psychiatre :

— Donc... Vous avez bien perdu connaissance à cause de... comment dire ?...

— J'ai perdu connaissance, et aussi la boule, parce que j'ai constaté que la santé mentale de votre compagnon n'a pas de rapport avec ces visions. J'ai découvert que cet animal existe, ou du moins qu'il existe une chose qui communique avec cette image. Cette chose est-elle un homme, une femme, plusieurs personnes ? Qui sait ?

— C'est-à-dire ? Qu'entendez-vous par : j'ai découvert ?

— C'est-à-dire que je l'ai entraperçu et entendu. À vrai dire, je suis présumptueuse en prétendant que je l'ai découvert. En vérité, c'est plutôt cette chose qui m'a manifesté son existence.

— Et, que vous a-t-elle dit ; cette chose ?

— Oh ! Tellement, tellement ! En si peu de temps ! Elle a fait beaucoup plus que seulement me dire. Je suis désolée, mais je n'ai pas envie d'en parler plus que ça. Je vous ai confié le principal. Vous en apprendrez plus de votre compagnon. Je vous serais reconnaissante de me laisser seule. Je vous en ai déjà dit plus que ce que j'ai professionnellement le droit de vous dévoiler. Le reste m'appartient. Je vous demande de ne jamais me solliciter comme témoin pour quoi que ce soit à ce sujet. Je nierai tout concernant cette affaire. Officiellement, j'ai perdu connaissance à cause d'un surmenage associé à une hypoglycémie... Un truc du genre.

— Vous avez donc la conviction que ce n'est pas un gorille ?

— Comment un gorille pourrait-il exprimer tout ça ?

— Je ne sais pas ce qu'il vous a dit, justement.

— De toute façon, les gorilles ne parlent pas. Et moi aussi, j'ai fini de parler. J'ai pas mal de choses à faire...

— C'est entendu, promit Isabelle. Je ne vous dérangerai plus. Encore deux dernières questions, s'il vous plaît. Ensuite, je m'en vais.

— Allez-y.

— Bellisae vous dit-il quelque chose ?

— Bellisae ?

— Bellisae, oui.

— Non. Ça ne me dit rien. Qu'est-ce que c'est ?

— Vous avez dit « J'ai perdu connaissance, et aussi la boule. »

— Heum ?

— Cette rencontre, si on peut l'appeler comme ça, vous a-t-elle changée ?

— Oui. Je ne consommerai plus jamais de produits laitiers.

Sur ces mots, Susan Cilvan laissa échapper un étrange gémissement. Se précipitant devant un grand miroir, fixé au mur en face de son bureau, elle examina son visage et se palpa la tête des deux mains en différents endroits. Ses doigts tremblants trahissaient une vive émotion. Elle se toucha aussi le cou en l'observant de près plusieurs secondes, puis revint vers Isabelle. À la voir soudainement si blême, cette dernière crut qu'elle allait encore s'évanouir :

— Que vous arrive-t-il ? Vous êtes si blanche !

— Plus jamais de produits laitiers, non ! répéta mystérieusement la thérapeute.

— ? ...

— Ni de viande, bien sûr !

— ? ...

Sur ces derniers mots inattendus, Susan Cilvan ouvrit la porte de son cabinet, invitant Isabelle à sortir.

En rentrant chez elle, vers dix heures, Isabelle avait trouvé Lucien vauté dans le canapé. Ses yeux étaient ouverts en direction du plafond, où il n'y avait rien de particulier à voir. Elle s'était campée devant lui, sans obtenir un seul signe d'attention.

— Eh ! ça va ? avait-elle lancé.

Il avait alors pointé un regard étrange vers elle et mâchonné quelques mots incompréhensibles. Épuisée, car elle avait très mal dormi, et soucieuse, parce que son travail n'avancait pas, elle avait décidé d'aller se reposer afin de retrouver la lucidité nécessaire pour terminer les modifications logicielles commandées par son client.

À son réveil, autour de quinze heures, Lucien n'était plus sur le canapé. Il n'était même plus dans l'appartement et il ne répondait pas au téléphone. Sa voiture n'était plus garée au pied de l'immeuble. Elle avait appelé à son travail. Il n'y était pas non plus et personne ne l'avait vu.

Le soir vint, puis la nuit... Elle tenta sans cesse de le joindre, laissant des messages et envoyant des textos jusqu'au matin : toujours rien, pas de nouvelles.

Cela faisait à présent plus de vingt heures qu'il avait disparu. Bien sûr, elle supposa qu'il y avait un rapport avec cette histoire de gorille qui avait tant ébranlé Susan Cilvan. Elle ne savait que faire. Aller raconter à la police que Lucien s'était volatilisé à cause d'un gorille imaginaire n'était bien sûr même pas envisageable, d'autant que la psychologue refuserait de témoigner. En milieu d'après-midi, elle décida toutefois de déclarer sa disparition.

23) Latex liquide

Adam Polikant était chercheur dans le laboratoire de vivisection situé tout près des locaux de l'ASIC, dans le même bâtiment. Un matin, avant d'aller travailler, il eut l'idée d'acheter du latex liquide prévulcanisé, un produit souvent utilisé pour réaliser des déguisements ou des effets spéciaux de cinéma. Dès qu'il fut derrière le volant de sa voiture, il fit une recherche sur son téléphone afin de savoir où il pourrait trouver ce produit. Une liste d'adresses lui fut proposée ; il démarra aussitôt pour se rendre à la plus proche. Dix minutes plus tard, il entra dans une boutique de farces et attrapes.

— Bonjour, Monsieur ! lui lança une petite brune qui mettait de l'ordre dans ses rayons en fredonnant. Puis-je vous être utile ?

— Je voudrais du latex liquide prévulcanisé, s'entendit-il dire.

— C'est ici, suivez-moi. Quelle quantité vous faut-il ?

Comme dans une sorte de rêve, il s'étonna presque de répondre :

— Un tube suffira.

La vendeuse lui tendit ce qu'il demandait en le considérant avec une certaine curiosité :

• *Drôle de type, avec son petit costume guindé ! Quel regard fermé, sombre et sérieux !... J'ai du mal à l'imaginer en train de se déguiser en zombie pour s'amuser... Que veut-il faire avec du latex ?*

Le scientifique paya et sortit sans un mot.

Pourquoi Adam avait-il fait cet achat ? Le plus étrange de cette histoire est que quelqu'un le savait très bien, mais que lui-même n'en avait aucune idée. Le désir très fort de faire cette acquisition avant d'aller travailler s'était emparé de lui subitement, et subconsciemment, car une sorte d'engourdissement mental l'empêchait d'avoir une pleine et claire conscience de ce qu'il venait de faire.

Arrivé dans son laboratoire avec un peu de retard, il sortit le tube de sa poche, dévissa son bouchon d'un demi-tour afin d'en briser le verrouillage, puis le revissa légèrement. Cela fait, il posa l'objet dans un tiroir. Là aussi, il eut à peine conscience d'accomplir ce geste. Ensuite, il oublia rapidement et complètement son acte d'achat et tout ce qui concernait ce latex.

24) Pas de temps ! C'est l'heure de la traite

Carlos Marcos était près du silo no 3. Celui-ci avait un dysfonctionnement : l'ensilage de maïs se déversait trop lentement. Il tourna le bouton destiné à régler le débit, dans un sens, puis dans l'autre ; rien ne changea. Il donna alors un grand coup de pelle sur l'entonnoir de l'énorme réservoir. L'ensilage se remit à couler normalement sur le tapis

roulant qui apportait cette nourriture aux bêtes. Quelque chose avait dû obstruer l'étranglement. Le problème était résolu.

À présent, il devait s'occuper de la traite pour la cinquième travée. En remontant dans son pick-up Toyota, il remarqua au loin une voiture qui approchait dans un nuage de poussière. Elle s'immobilisa derrière la grille du portail d'entrée. Il n'y avait qu'une seule personne à bord. Celle-ci klaxonna trois fois, puis sortit de son véhicule pour faire de grands signes.

Se demandant qui pouvait venir jusqu'ici sans prévenir, Carlos démarra et alla voir de plus près. Il s'arrêta à dix mètres du portail et descendit de sa voiture. Un inconnu continuait à agiter son bras à côté d'une Kia Picanto rouge.

— Bonjour ! lança l'homme.

Carlos s'approcha de lui, les sourcils interrogativement plissés :

— Bonjour ?

— Je suis bien à la ferme Pierre Morageot ?

— Ouais, exactement ! Comme écrit en gros sur le grand panneau au-dessus de vous.

Le type portait une chemise bleu clair et un costume noir tellement chiffonné qu'on eût dit un homme en origami. Carlos pensa que c'était probablement un commercial venu lui proposer quelque chose. Cela pouvait être n'importe quoi de miraculeux à un prix imbattable : robot de traite, hormones, dispositifs de distribution de nourriture ou d'eau... Carlos en rencontrait souvent, des gens comme lui. Il arrivait que ce soit une femme qui y allait au charme. Mais c'était la première fois qu'il en voyait un aussi mal rasé et pareillement froissé.

• *À croire qu'il a dormi dans sa caisse ! pensa-t-il.*

Il allait dire qu'il ne pouvait prendre aucune décision d'achat, car il n'était pas le patron, mais l'homme lui posa opportunément la question qu'il fallait :

— Êtes-vous Pierre Morageot ?

— Non. Non, justement. Je ne suis qu'un employé. Je ne peux vous signer aucune commande.

— Mais je n'ai rien à vendre. Je ne suis pas là pour ça.

— Que voulez-vous, alors ?

— Des renseignements. Seulement des renseignements.

— Sur quoi ?

— C'est difficile à expliquer comme ça. Puis-je entrer ?

— Pas de temps ! C'est l'heure de la traite. J'ai du boulot. Je ne peux pas faire attendre les vaches.

— Je ne vous dérangerai pas. Vous pourrez faire votre travail.

— J'ai pas le droit. Je ne sais même pas ce que vous voulez.

— Je vous l'ai dit : des renseignements. Et j'aimerais aussi voir un peu les lieux.

— Excusez-moi, je dois y aller, dit fermement Carlos.

— Vous n'avez pas le droit, même pour cinquante euros ?

Carlos se retourna :

— Je ne vais pas prendre le risque de perdre mon boulot pour cinquante euros, Monsieur. Si vous me disiez ce que vous voulez... quel type de renseignements ? Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Ça concerne une vache. Mon nom ne vous dira rien, mais je m'appelle Lucien Prérubem. Je vous propose cent euros. Cent euros, c'est un petit plus pour la journée tout de même !

— D'accord, mais restez garé dehors, répondit Carlos en prenant les deux billets tendus à travers les grilles.

Le portail tourna sur ses gonds. Lucien entra :

— Merci.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? s'étonna Carlos.

— Oh ! Euh ! Je ne vous regarde pas particulièrement...

Lucien eut du mal à dissimuler sa vive émotion :

• *C'est lui ! C'est dingue, c'est lui ! Misère ! C'est épouvantable, c'est vraiment lui !*

— Montez avec moi dans la Toyota.

Lucien s'exécuta, Carlos démarra et le questionna :

— Vous êtes un gars de la ville et vous cherchez à savoir des trucs sur l'élevage, c'est ça ?

— Pas vraiment, mais presque. En fait, je voudrais surtout avoir des informations sur une vache. Peut-être deux, si c'est possible.

— Des infos sur une vache ! Vous allez m'expliquer ça. Voilà une drôle de préoccupation. Je vais devoir m'occuper d'une traite. J'en ai pour un quart d'heure.

— Je ne vous dérangerai pas.

Carlos s'arrêta devant la cinquième travée, descendit de la voiture et invita Lucien à le suivre d'un geste de la main. Ils approchèrent ensemble de la première bovine. Dans sa peau d'homme, Lucien n'en avait jamais vu de si près, mais dans sa récente vie de vache à lait, il les avait si longtemps côtoyées qu'elles lui semblaient tout à la fois surprenantes et familières. Il ne put dissimuler son profond trouble, que Carlos prit pour cette appréhension habituelle que les gens de la ville éprouvent pour les grands animaux.

— N'ayez pas peur, fit-il un peu goguenard. Ce n'est pas un carnivore !

Lucien essaya de sourire. Plusieurs bovines meuglaient sur un ton qui lui parut triste et cela lui fendit le cœur. Il espéra se tromper, ce qui eût été probable s'il n'avait été que cet homme qui ne connaissait rien au sujet de ces animaux. Mais en quelques minutes il avait été une vache à lait quelques années. C'était fou à dire, fou à penser, mais c'était pourtant vrai. Lucien, l'ancienne vache, savait reconnaître ces meuglements de tristesse, ces plaintes déchirantes de terrible détresse.

— Alors, c'est à quel sujet ? demanda Carlos.

Lucien le regarda brancher des tubes sur les trayons de la laitière. Voyant cette dernière contracter son ventre, la remémoration d'une douleur s'éveilla dans le souvenir d'un organe qu'il n'avait plus.

— Vous lui faites mal ! s'écria-t-il. Sa mamelle est irritée. Elle souffre.

Carlos se releva pour fixer Lucien avec perplexité :

— Mais qu'en savez-vous, vous ?

— Je... Je le suppose. Elle a eu un sursaut.

— Je sais ce que je fais. Et puis, je ne suis pas là pour faire de la sensiblerie de petite fille. Je suis là pour bosser, vous comprenez ?

— Oui, oui, bien sûr, assura Lucien de peur d'être reconduit à l'extérieur de la propriété.

Carlos se remit au travail. Collant des gobelets trayeurs sur une autre mamelle, il reprit :

— Je vous demandais donc de vous expliquer. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— J'aimerais savoir si vous avez déjà eu une vache portant le numéro 2712.

— En voilà une question ! s'étonna l'éleveur en continuant à coller ses tubes sur d'autres mammifères. Bien sûr, puisque nous en sommes presque à trois mille cinq cents à présent.

— Ah ! Donc, on peut dire la même chose pour le 2311. Vous en avez eu une portant ce numéro aussi.

— Ben, oui, forcément !

Celle dont Carlos commençait à s'occuper tourna ses gros yeux tristes pour regarder ceux de Lucien. Très décontenancé, il sourit sottement à l'animal et bredouilla :

— Je... Je crois qu'elle aimerait retenir votre attention. Vous devriez... Regardez-la dans les yeux.

Surpris par le propos, Carlos enfila le dernier gobelet trayeur en fronçant les sourcils vers Lucien :

— Quoi ?

— Je... je pense qu'elle est triste et qu'elle veut vous le dire.

— Vous n'êtes pas une de ces saloperies d'animalistes qui racontent tant de conneries sur nous ? J'espère que non !

Lucien le rassura :

— Je vous jure que non. Je suis juste de la ville, comme vous dites, alors je... je ne m'y connais pas.

Carlos le fixa sévèrement et suspicieusement quelques secondes avant de se détendre, et même de rire, au grand soulagement de Lucien.

— C'est votre petit cœur sensible de type qui n'a jamais vu une vache de sa vie ! C'est ça ?

— On peut dire ça comme ça, oui.

— Ben, oui... les vaches peuvent être tristes dans certains cas. Mais vous aussi, non ? Ça arrive à tout le monde. Vous croyez que j'ai le temps de me renseigner sur leurs sentiments et de les consoler toutes ? Le jour

où les vaches se préoccuperaient de mes problèmes, je me préoccuperais des leurs. Vous croyez que celle-ci va payer mes crédits, par exemple ?

— Non... Je n'ai pas dit ça. Mais parfois... Il paraît qu'on leur prend leurs veaux.

— Évidemment qu'on leur enlève leurs veaux. Si leurs veaux buvaient le lait, comment en auriez-vous, à la ville, dans votre petit-déj, hein ? Et comment mangeriez-vous du fromage et du beurre, gros malin ?

— Bien sûr, bien sûr !

— C'est aussi simple que ça.

Lucien banda toute sa volonté pour éviter le regard bovin qu'il sentait pendu au sien et demanda :

— Pouvez-vous me faire voir où était la numéro 2712, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est un des renseignements que je voulais obtenir, répondit Lucien en espérant rappeler à l'homme que c'était pour cette raison qu'il lui avait donné de l'argent. Celui-ci parut recevoir le message :

— OK, je vous montre ça dès que je finis la travée. Il faudra que je consulte le registre, pour savoir où elle se trouvait.

Dix minutes plus tard, Carlos manipula une tablette tactile qui était dans la boîte à gants de sa Toyota, puis il amena Lucien devant une vache qui les regarda arriver avec curiosité, semblant se demander qui était l'étranger qui accompagnait celui qu'elle connaissait.

— Voilà, dit l'éleveur. La 2712 était ici, à la place de celle-ci. Nous sommes à la travée 17, en face c'est la 16.

— Merci.

Lucien observa la surface de terre sèche qui s'étendait entre les deux travées. Ces dernières avaient un sol en béton et leur immense toit cachait le ciel. Tout cela lui était atrocement familier, car il s'en souvenait dans les moindres détails. Le pilier métallique qui soutenait son dispositif de traite toujours pareillement tordu. Le morceau de béton cassé sur l'angle de la dalle de la travée. La forme des deux taches de rouille sur les barrières qui délimitaient son box. L'aspect du tapis roulant au fond de la gouttière qui acheminait l'ensilage de maïs. La grosse pierre plate et lisse qui dépassait légèrement de la terre à trois mètres sur la droite. Et aussi,

bien sûr, le visage et les mains de Carlos, qu'il avait reconnus au premier coup d'œil à travers la grille du portail.

Car la dernière expérience que lui avait fait vivre Bellisae, « Imagine-toi dans le corps d'une vache », avait été bien plus que la transmission de mots-pensés. En effet, Lucien avait le souvenir d'avoir vraiment été cette vache. La sensation précise d'être dans la chair de celle qui portait le numéro 2712 lui avait été imposée. Ce processus « d'incarnation virtuelle » avait duré environ une heure seulement, mais il avait en mémoire plusieurs années de cette existence. C'était si clair en lui. Le contact du béton sous ses sabots ; son poids reposant sur les deux doigts de chaque membre. Le goût de l'ensilage de maïs. La succion de la trayeuse sur ses pis. Les démangeaisons qu'on a du mal à gratter parce que dans son box on n'a pas la place pour se retourner. L'inquiétude de se faire tripoter à l'intérieur lors des inséminations. Un veau qui croît et bouge dans son ventre. L'abominable souffrance engendrée par la perte d'un enfant. Les montées de lait qui gonflent la mamelle. L'amitié avec Une Oreille. Les coups de fourche. La rudesse du transport en bétailière. La terreur dans le couloir de la mort. Les électrocutions. L'explosion de douleur dans son crâne en partie défoncé. Le fil de la lame qui tranche la gorge... Lucien avait, d'une certaine façon, vraiment vécu tout cela ; il avait été cette vache à lait.

Son identification à elle avait été si parfaite que, même après avoir réintégré son corps humain, la vue de Carlos réveillait encore en lui le syndrome de Stockholm. Il eût aimé le haïr, mais il n'y parvenait pas. Désormais, il le savait, il vivrait le reste de sa vie avec le souvenir d'avoir été cette bovine.

— Pourquoi vous intéressez-vous à cette vache ? demanda l'éleveur.

Lucien ignora cette question pour en poser une autre :

— Elle a eu des veaux ou des velles...

— Bien sûr, sinon elle n'aurait pas produit du lait.

— Où sont passés ces enfants ? J'aimerais les voir. Sont-ils ici ?

— Non.

— Je me disais que ce sont peut-être devenus des vaches qui produisent du lait chez vous.

— Je vous ai dit que non. Toute sa progéniture est passée à l'abattoir.

Lucien se tut, retenant ses larmes à grand-peine. Voyant que Carlos le regardait avec étonnement, il demanda :

— C'est là, n'est-ce pas, qu'une bêtaillère vient parfois pour les amener à l'abattoir ?

— Oui, oui. Les réformées. Quand elles donnent moins de lait, on les vire, vu qu'elles mangent tout autant.

— Est-il vrai que celle qui portait le numéro 2311 était juste à côté d'elle, sur sa gauche ?

Carlos consulta sa tablette et confirma :

— Oui. Elles ont été voisines un bon moment, jusqu'à la réforme de 2311 en fait, c'est vrai. Mais comment savez-vous ça, vous ?

— Avait-elle l'oreille gauche abîmée ?

Carlos plissa son front perplexe en regardant Lucien :

— Que... enfin, mais...

Renonçant à poser une question qu'il n'arrivait pas à formuler, il se pencha de nouveau sur sa tablette et jura :

— Merde ! L'écran s'est éteint. J'oublie toujours de la recharger. Venez avec moi à mon bureau, une minute que je la branche sur le secteur. Mais je vous préviens que je n'ai pas des heures à vous consacrer.

Lucien monta dans le pick-up Toyota à côté de lui. L'éleveur ne fit que trois cents mètres pour s'arrêter devant une baraque préfabriquée couverte de poussière et de boue. La tablette en main, Carlos s'engouffra dans cet abri par une porte étroite, apparemment toujours ouverte :

— Venez, allez, qu'on en finisse !

Lucien le suivit et fit quelques pas derrière lui. L'intérieur étant très faiblement éclairé par une unique petite fenêtre aux vitres sales, il ne vit pas sur quoi il posait les pieds. Mais l'éleveur actionna un interrupteur et dès que la lumière révéla ce qu'il foulait, Lucien poussa un hurlement en sautant en arrière.

— Quoi ? s'étonna Carlos.

— J'ai marché sur... J'ai marché sur une peau de vache, bredouilla Lucien en tremblant d'émotion. Misère ! J'ai marché sur une peau de vache !

Carlos observa son visiteur avec une incompréhension grandissante :

— Et alors ?... Ce n'est pas dangereux ! De quoi avez-vous peur ?

— ...

— C'est comme un tapis, quoi !

— Excusez-moi. Ne faites plus attention à moi, je suis très émotif.

Pensant que cet homme de la ville était vraiment étrange et que plus vite il serait parti, mieux cela serait, l'éleveur précipita les choses :

— Bon. Je viens de brancher la tablette... Alors où en étions-nous déjà ? Ah, oui est-ce que la 2311 avait un truc aux oreilles ? C'est ça ?

— Avait-elle l'oreille gauche abîmée ? précisa Lucien en évitant de regarder la peau étendue devant lui.

— Hum... C'est ça, oui ! Attendez...

— ... ?

— Oui. C'est vrai. Elle s'était arraché l'oreille gauche en s'accrochant à un truc. Mais comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— On me l'a dit.

— Qui ça ?

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas ! Je sais que c'est la réplique la plus classique dans les mauvais films fantastiques, mais je n'en vois pas d'autre.

— Eh ! dites donc ! S'il s'agit d'une sorte de contrôle à la con, c'est plutôt tordu comme manière de procéder. La loi ne stipule pas qu'il faut réformer une bête pour une oreille abîmée, que je sache !

— Ne vous inquiétez pas. Si j'étais un inspecteur de je ne sais quoi, je n'aurais pas été obligé de vous donner du fric pour obtenir ces infos.

L'argument rassura Carlos.

— Ouais, en tout cas, vous êtes zarbi. Je vais vous reconduire au portail et vous allez me faire le plaisir de partir. Allons-y !

À l'extérieur, Lucien essaya :

— Une dernière question : avez-vous une photo de ces deux laitières ?

— Ben, non ! L'identification des vaches c'est juste un numéro, c'est tout. Il y a dix chiffres. Les six premiers, c'est le national. Vous m'avez

donné les quatre derniers, ceux qui sont écrits en gros sur les boucles d'oreilles. C'est le numéro dans l'établissement.

Une camionnette Peugeot grise s'arrêta non loin d'eux. Une femme en descendit et vint à leur rencontre.

— Bonjour Monsieur, dit-elle à l'adresse de Lucien.

— Bonjour Madame.

— Angela ! Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu viens faire ? demanda Carlos.

— Si tu répondais au téléphone, ça m'éviterait de venir te le dire !

— Ah ! je l'avais laissé sur « silence » désolé. Quoi, alors ?

— Il y a une femme qui veut des renseignements sur la vache 2712. Je lui ai dit qu'elle était partie à l'abattoir, mais elle insiste, elle souhaite voir où elle était. Comme tu ne répondais pas, je lui ai demandé d'attendre pour que je te transmette sa requête.

— Où est-elle ?

— Elle patiente à l'entrée, derrière le portail.

Carlos regarda Lucien :

— Vous êtes toute une bande comme ça ? Qu'est-ce qu'elle avait donc de particulier la 2712 ? Je vais en parler à mon patron de cette affaire. Pas clair tout ça.

— Je fais quoi, moi, avec cette dame ? insista Angela.

— Je viens la voir. Je vais m'en occuper. De toute façon, je dois ramener ce monsieur.

• *Est-ce elle ? se demanda Lucien.*

Il s'adressa à Angela :

— Il s'agit d'une femme blonde aux cheveux courts avec des lunettes rondes, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous la connaissez ?

• *Je crois...*

25) Quelle horreur ! C'est bien lui !

Carlos déposa Lucien devant le portail et descendit lui aussi de la Toyota pour s'approcher de la dame en question. Celle-ci parut surprise de voir son patient, et frappée de stupeur à la vue de Carlos.

— Aaaaah ! s'exclama-t-elle.

— Eh oui, Madame Cilvan ! lança Lucien. Ça fait un choc, hein !

— Quoi ? s'étonna Carlos. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai ? Pourquoi me regardez-vous comme ça, vous aussi ?

— Rien, rien... s'excusa la thérapeute.

• *C'est lui ! se dit-elle. Quelle horreur ! C'est bien lui !*

Carlos ouvrit le portail pour laisser sortir Lucien. Il le referma et s'adressa à la nouvelle venue à travers la grille :

— On m'a dit que vous vous intéressez aussi à la 2712. Qu'est-ce que c'est que cette étrange affaire ? Pourquoi vous cherchez des informations sur elle ? Et pourquoi vous me regardez comme si j'étais un martien ?

— Si je vous le disais, vous ne...

— J'vous croirais pas, je sais. Ce type m'a fait la même réponse. En tout cas, je vais en parler avec mon boss de tout ça.

Carlos prit des photos de Lucien et de la thérapeute avec son téléphone et ajouta :

— J'ai pas envie d'avoir des emmerdes, moi. Partez tous les deux, c'est mieux.

Susan Cilvan avait arrêté sa 208 blanche à côté de la Picanto.

— Je vous ai devancée, dit Lucien en allumant une cigarette.

— Normal, vous avez vécu, si on peut dire, la vie de cette vache avant moi.

— Pas du tout. Je l'ai vécue après vous.

— Ah bon ! ... Avez-vous reconnu l'homme vous aussi ?

Il expira de la fumée :

— Oui. Immédiatement, comme vous. J'ai bien constaté votre stupeur. Sur ma demande, il m'a montré l'endroit où j'elle était... j'ai failli dire « où j'étais », c'est pour vous dire avec quelle force j'ai vécu cela. Oui, je disais donc qu'il m'a permis de voir mon box, enfin son box. Je ne sais pas

comment je ne me suis pas évanoui. Cela a été exactement comme si j'y revenais.

Lucien était debout, mains dans les poches, fesses contre l'aile avant gauche de sa Kia. En appui de la même façon sur sa propre voiture, elle lui faisait face, bras croisés.

— Il nous arrive une bien drôle de chose, fit-elle pensivement en se tenant le menton. Nous avons été tous les deux la même vache. Nous avons en commun une partie particulièrement pénible, particulièrement horrible même, de notre vie. Nous avons vécu dans le même corps. Sur le plan psychologique, l'expérience est... je ne trouve pas mes mots. Il n'existe aucun équivalent. Connaître quelqu'un qui a possédé le même corps que soi ! C'est juste inconcevable !

— D'autant plus inconcevable quand le corps en question est celui d'une vache ! ajouta-t-il après avoir discrètement craché une rognure d'ongle.

— En plus, oui ! Ça ne risque pas de rendre la chose plus commune ! Qu'avez-vous ressenti quand... lorsque vous êtes retombé dans votre corps d'homme ? Moi, au moment où je me suis réveillée aux urgences, en plus d'un tas d'autres sensations, j'ai dû faire un effort que vous ne pouvez pas imaginer pour signer leurs papelards pour qu'on me laisse sortir. J'avais l'impression d'avoir encore des sabots à la place des mains.

— Il m'a fallu aussi du temps pour revenir aux commandes de mon corps humain, confirma Lucien. La première minute, je crois que j'ai marché à quatre pattes pour aller me voir dans un miroir. J'avais peur de tomber, debout.

— C'est également ce que j'ai fait quand je suis sortie de mon lit. Ils ont dû me prendre pour une dingue ! Ce qui conforte le célèbre aphorisme selon lequel les psychiatres sont les plus fous ou folles.

Ils échangèrent un petit sourire.

— Avez-vous des enfants ?

— Oui, deux. Pourquoi cette question ? s'étonna-t-elle.

— Parce que l'aventure a donc été bien plus folle pour moi. Contrairement à vous, je n'avais pas encore été enceinte, moi.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Mais puisque vous aviez déjà vécu ça deux fois, dites-moi : c'était vraiment différent ? Je veux dire ce que vous avez ressenti en portant des veaux au lieu de bébés.

— Non. Ce n'était pas vraiment différent. Les deux expériences ont tant de choses en commun que j'en ai été troublée.

— Je n'avais pas encore été enceint, répéta Lucien en se touchant le ventre.

Elle sentit et partagea sa douleur quand il ajouta, les lèvres tremblantes :

— Vous n'imaginez pas ma détresse à chaque velle ou veau qu'il me volait. J'ai souffert le martyr !

— Oui, ce que nous vivons est vraiment extraordinaire, pour ne pas dire terrifiant. Nous avons mis des veaux au monde ! N'est-ce pas insane ?

Il écrasa son mégot sur la terre du chemin.

— D'autant plus lorsqu'on est un homme !

— En tout cas, au moins dans notre mémoire, nous avons possédé le même corps bovin et nous avons porté les mêmes enfants. Cette incroyable expérience commune nous rapproche, qu'on le veuille ou non.

Lucien murmura :

— Déjà que l'éleveur me prend pour un type zarbi, comme il me l'a dit, que penserait-il de nous s'il nous entendait nous émouvoir parce que nous avons accouché des mêmes veaux ?

Après un moment de silence, elle s'enquit :

— Il est avec vous, là, le gorille, en ce moment même ?

— Vous voulez dire *elle* ?

— Comment *elle*, de qui parlez-vous ?

— De la personne dont vous parlez vous-même. Elle prétend être une femelle.

— Ah bon !

— Oui, confirma-t-il.

— Vous avez dit « la personne » ? Savez-vous donc qui est derrière cette image ? Une femme ?

— Oui. J'ai bien dit « la personne ». Sans savoir s'il y a quelqu'un derrière cette image, comme vous dites. Je parlais de la femelle gorille. Je ne

peux même pas dire « la gorille », car notre langue est trop sexiste, en matière de gorilles du moins.

— Vous considérez donc cet animal comme une personne ?

— Ne l'a-t-elle pas revendiqué avec vous aussi, juste avant d'aborder le sujet des laitières ?

— Non. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Quand elle est entrée en contact avec moi, je l'ai vue deux secondes seulement, puis elle a commencé par quelque chose du genre « Imagine-toi dans le corps d'une vache. » Et ensuite vous devez savoir, puisque vous êtes là.

— Elle ne vous a pas demandé de la regarder dans les yeux ?

— Non ? Expliquez-moi ça.

— Oh... nous en reparlerons... Est-ce que...

Il hésita.

— Oui ? Est-ce que quoi ? l'encouragea-t-elle.

— Est-ce que Bellisae vous dit quelque chose ?

— Non. Pas du tout. Ah si ! Seulement que votre compagne m'a posé la même question. Qu'est-ce que c'est, Bellisae ?

Trop occupé à constater qu'il était étrangement content que Bellisae lui réservât certains privilèges dans la communication, Lucien ne répondit pas.

— Je vois que vous me cachez des choses, observa la psychiatre. Vous avez gardé le silence quand je vous ai demandé si elle est avec vous, là, en ce moment.

— Non. Je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis ma mort dans l'abattoir.

— Vous ne voulez pas m'en dire plus au sujet de Bellisae ?

— Non.

— Tant pis. Dites-moi, vous avez dormi dans votre voiture pour être dans cet état, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'ai été tellement secoué par ce que j'ai vécu ici, dit-il en donnant un coup de menton en direction du portail, que j'ai eu besoin d'être seul. Je ne voulais pas répondre aux questions d'Isabelle. Il va falloir que je l'ap-

pelle, car elle doit se faire du souci. Ça ne va pas être facile, j'ai du mal à me remettre de ma mort.

— Moi aussi, avoua-t-elle en se touchant le cou comme pour s'assurer qu'il ne saignait pas. Ce qui est fou, c'est que j'ai vécu ici en tant que vache quelques années, alors que cela n'a duré que... je ne sais pas, dans les une heure ou deux...

— Environ une heure ou deux pour moi également, confirma-t-il.

— Vous l'avez mesuré ?

— J'ai entraperçu l'heure juste avant le « Imagine-toi dans le corps d'une vache ». Et quand je suis redevenu Lucien, je pense de nouveau avoir vu l'horloge de mon ordinateur avant de sortir de chez moi. Mais étant donné l'état mental dans lequel j'étais, je ne sais pas vraiment si ce que je vous dis est fiable. Je me suis enfui dans l'espoir de retrouver mes esprits sans devoir affronter les questions d'Isabelle. Comment lui expliquer tout ça ? Je n'en avais ni la moindre idée, ni la force, ni l'envie.

— Je comprends. J'ai ressenti la même chose à mon réveil aux urgences.

— En tout cas, vous savez à présent que je ne suis pas fou.

— Fou ! Je n'utilise jamais ce mot dans mon métier.

— Oui, bon... vous avez deviné ce que je veux dire.

— Oui, oui, bien sûr. Je conviens que soit vous n'êtes pas fou, soit nous le sommes tous les deux.

— Bon... prenons la première hypothèse. Si nous ne sommes pas dingues, vous la spécialiste du bocal, avez-vous une idée de ce qui nous est arrivé ? Avez-vous une explication ? Connaissez-vous un moyen d'agir sur un cerveau à distance ?

Oscillant négativement le chef, elle répondit :

— Non. Je suis aussi perdue que vous. Aucune hypothèse à proposer.

S'installa un nouveau silence durant lequel ils réfléchirent, puis elle demanda :

— Qu'avez-vous fait dès que vous êtes redevenu un homme ? Je veux dire après avoir recouvré la maîtrise de votre corps humain.

— Je me suis débarrassé de mon blouson en cuir ainsi que de tous mes autres objets en cuir d'ailleurs.

— Les avez-vous offerts à quelqu'un ?

— Non. J'ai tout jeté. J'ai hésité, j'ai pensé à donner, mais...

— ... ?

— Je me suis dit que je n'avais aucun droit sur ces peaux. Même pas celui de les donner. Aimerez-vous que quelqu'un offre votre peau à qui que ce soit, vous ?

— Vous avez raison. Comme vous, j'ai tout jeté. Après avoir hésité aussi, mais pas longtemps.

— C'est vrai !

— Bien sûr ! Nous avons reçu la même leçon sous forme de cette vie bovine.

— J'y tenais pourtant à ce blouson !

— Et moi, je tenais presque à tout ce que j'ai jeté. Autant j'en étais fière, autant j'en ai eu honte !

— Ressenti identique pour moi.

Elle changea de sujet :

— Vous êtes venu ici. Songez-vous à aller voir l'abattoir de Drulan ?

— J'y songe, oui. Et vous ?

— Aussi, mais je ne suis pas sûre d'en avoir le courage. De toute façon, on ne nous laissera jamais entrer.

— On n'est pas obligés de demander l'autorisation.

Un son de notification se fit entendre dans la poche de Lucien. Il regarda son téléphone : un SMS lui rappelait que la police aimerait le voir pour enregistrer son témoignage au sujet de la mort tragique de Jean-Philippe Fobour.

26) Il s'est tenu la tête en hurlant

Depuis que l'incroyable s'était produit devant l'entrée de l'ASIC, Yves Badol, le soldat qui avait tiré sur Anna Pyrrus, avait été écouté maintes et maintes fois, de toutes les manières, et avec tous les moyens, avec ou sans psychotropes, par des spécialistes de toutes les formes d'interrogatoire, et du fonctionnement du cerveau. On n'avait rien appris de plus que ce qu'il

avait spontanément déclaré : il avait vu un inconnu armé s'apprêtant à abattre Guy Sabatini.

Il y avait aujourd'hui presque autant de psychiatres que de militaires pour garder l'ASIC. Pour surveiller les gardes, le colonel Elijah Floyd avait demandé une escouade d'experts en troubles mentaux et il leur avait donné ses ordres :

— Ne pas les quitter des yeux une seconde. Me prévenir au moindre doute, au plus petit détail suspect. Que sais-je, moi !... Un plissement de sourcil louche. Un tic équivoque. Un geste étrange. Un truc pas clair... Vous m'appellez immédiatement. Vous entendez ? Sur-le-champ ! Dussé-je bondir à poil hors de mon putain de padoc en pleine nuit, je serai là dans la seconde !

Pour être prévenu le plus vite possible, le colonel ne quittait plus ses appartements accolés au laboratoire et il ne cessait d'observer les psychiatres en les interrogeant du regard pour savoir si tout allait bien.

Il y avait donc celui qui surveillait celles et ceux qui surveillaient celles et ceux qui surveillaient les recherches secrètes. Effectif nettement en hausse et tension aussi. Ce qui causait, entre autres, beaucoup de souci à Elijah Floyd était que plus il y aurait de monde au courant, plus difficile serait de conserver la discrétion. Bien sûr, peu savaient vraiment ce qu'ils gardaient ; cependant, compte tenu des moyens de dissimulation mis en œuvre, nul besoin d'être très fin pour deviner que c'était quelque chose d'aussi important que caché. Des curiosités aiguisées entraîneraient des efforts plus grands pour espionner.

En plus de toute la garde à l'extérieur, à l'intérieur même de la pièce, où se trouvait ce secret si bien protégé, l'équipe de scientifiques était sous la vigilance de deux gardes armés et de deux psychiatres. Que pouvait-on faire de mieux ? Pourtant...

À neuf heures trente, le colonel venait de finir ce qu'il faisait plusieurs fois par jour et qu'il appelait « un petit tour de contrôle, pour voir si tout va bien ». Ce qui consistait à parler avec les uns, les unes et les autres aléatoirement pour les interroger et les encourager à signaler le moindre élément anormal. Personne ne lui avait appris quoi que ce soit de nouveau. Il rentra chez lui, sortit un petit paquet de cocaïne discrètement

dissimulé dans un fond de tiroir, sous divers papiers et objets, et étala deux rails sur le dos d'un livre posé sur son bureau. À l'aide d'une paille courte, il aspira la poudre blanche dans ses deux narines, puis remit le tube dans le sachet et rangea le tout. Alors qu'il s'apprêtait à manger quelque chose, au moment où il tendait la main vers la poignée de son réfrigérateur, un hurlement terrible le fit frémir. Il bondit dehors. Cela venait du bâtiment renfermant Prima 16, objet de toutes les attentions et de l'existence même de l'ASIC.

Deux des militaires qui étaient devant l'entrée se précipitèrent dans la pièce. Le colonel arriva quatre secondes après eux.

Sur le carrelage blanc, un corps était étendu dans une flaque de sang. C'était Augusto Brayonzo, l'un des plus brillants neurochirurgiens de l'équipe. Un scalpel était sur le sol, devant son visage. Les autres scientifiques, les deux gardes et les deux psychiatres fixaient Augusto avec des yeux exorbités par la stupéfaction. Guy Sabatini, l'un des hommes armés, adressa une mimique d'impuissance et d'incompréhension au colonel. « Qu'aurais-je pu faire ? » avait-il l'air de demander.

Deux chirurgiens transportèrent le corps sur une table d'opération pour essayer de ranimer leur collègue. Le colonel interrogea Guy Sabatini :

— Que s'est-il passé ?

— Il est devenu soudainement livide, ses lèvres se sont mises à trembler, il s'est tenu la tête en hurlant, puis il s'est tranché la gorge avec un bistouri. Tout ça en quatre secondes seulement ! Personne n'a eu le temps de réagir.

— J'espère que cette putain de vidéo m'en apprendra plus !

Le colonel sortit son smartphone de sa poche et regarda ce qui s'était passé sous l'objectif de la caméra la plus proche. Tout s'était bien déroulé comme venait de le dire Guy. En effet, il s'était écoulé quatre secondes à peine, entre le premier signe de confusion et le suicide. Rien ne le laissait prévoir cinq secondes avant. Le chirurgien étudiait une courbe sur un moniteur. Un imperceptible plissement de front semblait indiquer qu'il réfléchissait, qu'il y avait peut-être quelque chose qui le tracassait. Et, là, il était devenu blanc, ses lèvres avaient effectivement commencé à trembler et...

Le colonel remit à plus tard d'autres visionnages minutieux de la vidéo pour voir où en étaient les efforts de réanimation, mais ceux qui faisaient leur possible pour sauver leur collègue lui apprirent qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Il s'est tranché la carotide, dit un grand blond. Trop de sang perdu. Le cerveau... Aucun moyen de transfuser dans l'urgence... Même avec un équipement spécialisé, je ne sais pas si nous aurions eu le temps de faire quelque chose.

L'officier supérieur détacha ses yeux des gants pleins de sang du chirurgien et secoua la tête de gauche à droite en écartant les bras. Il poussa quelques jurons et sortit pour revenir aussitôt en hurlant :

— Nul courroux ne saurait être plus grand que le mien ! Je veux que tous ceux qui comprennent quelque chose à ce qu'affiche ce putain de moniteur-là, celui qu'il regardait, passent me voir chez moi, l'un après l'autre. Qui que vous fussiez pour lui, simple collaborateur ou ami, venez me parler si vous pensez savoir quelque chose. Commençons tout de suite. J'attends le premier maintenant !

Sur ce, le colonel ressortit. Moins de trois secondes plus tard, il refit irruption dans le laboratoire :

— En fait, non ! Je préfère vous interroger ici. Je vais même rester là jour et nuit. Je ne quitterai plus ce lieu. Que n'y ai-je pensé plus tôt ? Qu'on m'installe un bureau dans cet angle, afin que je puisse avoir un œil sur toute cette putain de pièce ! Guy !

— À vos ordres, Mon Colonel !

— Occupez-vous de ça. Faites-moi aussi apporter un plumard à côté du bureau. Je vais pioncer ici. Ceux qui ont agencé ces lieux eussent été bien inspirés de me consulter au lieu de m'installer, sans rien me demander, si loin de ce que j'ai pour mission de protéger !

— Bien, Mon Colonel ! Je m'en charge tout de suite.

Elijah Floyd s'éloigna pour téléphoner à son supérieur, le général Michel Matrone.

27) J'ai encore tué

Lucien était revenu chez lui, après être passé au commissariat pour déposer son témoignage. Formalité très ennuyeuse ! Que pouvait-il dire de plus que ce qui était visible sur les enregistrements des caméras de surveillance ? Il avait demandé pardon à Isabelle et essayé de lui narrer ce qu'il avait vécu. Mais c'était si difficile à raconter ! C'était tellement complexe, délicat, périlleux d'expliquer comment, en une heure seulement, on a été une vache plusieurs années ! Avait-il vraiment besoin de cela pour passer pour un fou ? Bien sûr, il y avait eu le témoignage de Susan Cilvan, mais celle-ci refusait d'en parler davantage, à part avec Lucien. Isabelle, qui en éprouvait un ressentiment certain, finissait par se demander si la thérapeute n'était pas atteinte d'une pathologie hallucinatoire identique. D'autant que Lucien avait gauchement expliqué que Bellisae lui avait fait vivre de terribles moments d'élevage intensif pour justifier le fait que désormais il ne consommerait plus jamais ni viande ni produits laitiers. Se souvenant que la psychiatre lui avait fait une déclaration semblable, Isabelle se disait qu'il y avait de fortes chances pour qu'elle eût subi la même chose. Une question de plus ! Il y en avait tant ! Elle avait cherché des témoignages d'autres personnes qui eussent connu des expériences proches, mais elle n'avait rien trouvé de convaincant. Les histoires de télépathie avec les animaux, même morts, ne manquaient pas. Bien au contraire justement ! Le problème résidant dans le fait qu'il y en avait trop, il eût fallu des milliers d'années pour en lire quelques lignes de toutes. Isabelle se sentait seule et fatiguée. Elle avait le plus grand mal à se concentrer sur son travail qui en pâtissait.

Lucien en avait conscience, mais il était perdu lui aussi. Soixante-dix heures s'étaient écoulées depuis qu'il n'était plus une vache et Bellisae ne se manifestait plus. Deux sentiments antagonistes le perturbaient : il redoutait tout autant qu'il souhaitait qu'elle rétablît le contact. Reprendre le travail était pour lui inenvisageable ; il était incapable de se concentrer. Le plus clair de son temps était employé à chercher des renseignements sur le fonctionnement du cerveau et à consulter des articles concernant les perceptions extrasensorielles, surtout la télépathie, notamment le pro-

tocole Ganzfeld très controversé, mais il n'avait rien trouvé s'approchant un peu de ce qu'il avait vécu.

— Mais à quoi ressemble-t-elle, cette femelle gorille ? avait demandé Isabelle. Tu n'as pas une image quelque part ?

— Désolé, mais non. Elle est uniquement dans mon souvenir. Si seulement j'étais un bon dessinateur...

Cette question lui avait murmuré l'idée de rechercher des images de gorille, plus précisément *Gorilla gorilla gorilla*, puisque c'était l'information que lui avait donnée Bellisae. Des milliers de photos étaient disponibles. Il avait passé des heures à les examiner. Beaucoup ressemblaient à Bellisae, bien sûr, mais il n'en avait vu aucune d'elle. Il en était certain.

Il communiquait régulièrement avec Susan Cilvan, elle et lui désirant ardemment savoir si « le phénomène », comme le nommait prudemment la thérapeute, s'était manifesté chez d'autres. Lucien comprenait parfaitement sa réticence à l'appeler « le gorille », puisque, selon ses dires, elle l'avait à peine entraperçu. Il finissait lui aussi par de nouveau penser qu'il y avait probablement une action humaine derrière tout cela et il se trouvait ridicule de supposer, encore un peu au fond de lui, qu'il avait peut-être affaire à une vraie femelle gorille.

Susan et lui étaient obsédés par une question de la plus haute importance : étaient-ils les seuls à avoir été ainsi contactés ? Ils avaient imaginé des moyens pour essayer de le savoir en cherchant sur les réseaux sociaux des hashtags du genre : « télépathiegorille », « gorilletélépathie », « vache2712 », « vache2311 », etc. Aucun résultat.

Sans en parler avec Susan Cilvan, Lucien avait bien sûr aussi cherché : « Bellisae ». Mais il n'avait rien trouvé ayant un rapport avec un gorille. Alors, sous un nouveau compte, avec le pseudonyme « La gorille », il avait laissé un énigmatique texte un peu partout sur plusieurs réseaux sociaux : « Vache boucle d'oreille 2712 cherche contacts. » Son message avait engendré des centaines de questions, presque toutes identiques sur le fond ; on pouvait les synthétiser ainsi : « De quoi parlez-vous ? » C'est en bâillant à se déboîter la mâchoire qu'à vingt-deux heures quinze, il était en train de regarder l'une d'elles, peut-être la trois centième, quand

Bellisae occupa soudainement toute la surface de son écran. Il eut un sursaut :

— Ah !

— : Bonsoir, Prédateur Intelligent ! Que faisais-tu ?

— : Je... Je cherchais à savoir si... comment dire ? Je cherchais à établir un dialogue avec les autres personnes que vous avez... euh... que vous avez contactées.

— : Tu me vouvoies ? J'en suis surprise !

— : Tu me laisses trois jours sans nouvelles et tu t'indignes parce que je te vouvoie !

— : Je t'ai manqué ?

Lucien ne répondit pas. Il n'avait pas envie d'avouer que oui. Il sentait clairement que ne pas savoir avec certitude à qui il avait affaire rendait ce sentiment ridicule.

• Je suis le seul fou furieux du monde qui est content de retrouver il ne sait qui.

— : Tu ne veux pas me répondre ?

— : J'aimerais savoir avec qui je parle. Vous avez le pouvoir insensé d'agir dans mon cerveau et vous ne vous gênez pas pour le faire. Vous pourriez avoir la décence de me dévoiler votre identité ! Combien êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Quelle technologie utilisez-vous ?

— : Je suis très peinée de ne pas avoir réussi à te convaincre que je suis une femelle gorille. Tu es tellement spéciste que malgré tous mes efforts, tu n'as pas vu que je suis une personne gorille. Je me suis peut-être trompée sur toi. Sans doute devrais-je chercher quelqu'un d'autre. Dommage, car tu me plaisais, toi.

La confusion emporta Lucien dans un flot tumultueux d'idées et d'émotions contradictoires. Humiliation liée au sentiment d'être manipulé. Peur que ses pensées intimes fussent espionnées. Excitation que donne la certitude de vivre un prodige extraordinaire. Vive curiosité, besoin d'en savoir plus. Frustration d'être comme un enfant à qui on téléphone et qui ne peut appeler en retour. Quelque chose qui ressemblait à un désir d'exclusivité ; il n'avait pu apprendre combien communiquaient de cette manière avec Bellisae. De tout ce bric-à-brac de pensées et de

sentiments, il ressortait qu'il avait peur qu'elle ne revienne jamais le hanter.

— : Je... C'est-à-dire que...

— : J'étais venue te dire quelque chose d'important, très important. J'avais besoin de t'en parler.

— : Et tu n'as personne d'autre pour te confier ?

• *Misère ! Je suis jaloux on dirait ! Mais je suis vraiment à la masse ! J'espère que cette chose ne voit pas ça dans ma tête ! Ah... Que je suis ridicule ! Que je suis grotesque !*

— : Bien sûr... Mais... Je vais te laisser si tu préfères. Je vais chercher ailleurs...

— : Non. Je n'ai pas demandé ça. Je voulais dire que tu communique aussi avec ma psy.

— : Je n'ai communiqué qu'une fois avec Susan Cilvan, et c'était seulement pour lui prouver que tu n'avais pas de problème se rapportant à sa spécialité. Et aussi pour lui faire prendre conscience de son condamnable mépris pour les vaches.

Il eut l'intuition, sans trop savoir pourquoi, que Bellisae était triste ou déprimée.

— : Excuse-moi, je veux bien t'écouter. Ça me ferait même très plaisir.

• *J'espère que personne ne se marre sur mon compte en ce moment.*

— : Je désirais partager quelque chose avec toi, t'annoncer que j'ai encore tué.

Lucien n'eût su dire si son cœur s'était un instant arrêté ou si, au contraire, un de ses battements avait été deux fois plus fort.

— : Tué ?

— : Oui. J'ai encore tué, deux fois.

— : Je... tu... euh... Tu me fais marcher, hein ? Hein ?

— : Je jure que non. J'ai éteint leur vie parce qu'ils m'avaient fait du mal et que c'étaient de très mauvaises personnes. Je suis troublée, car je dois l'avouer, j'ai pris du plaisir à les tuer. Mais bon, malgré tout... Je les ai tuées avec respect !

Lucien ne sut que répondre. Ne percevant plus du monde que les battements de son cœur qui montait en régime, il déglutit pour essayer de

desserrer sa gorge. Bellisae ne lui envoyait pas seulement des mots-pensés ; il était à présent certain que, volontairement ou non, elle lui transmettait également des émotions avec une étonnante acuité. En l'occurrence avec une angoissante acuité, car il la sentait combattre une terrible colère. Il eût juré qu'en ce moment elle faisait son possible pour maîtriser un sentiment de haine qui la rongait. Elle poursuivit :

— : Je sais que cette révélation doit te choquer, mais j'avais besoin de le confier. Je suis si seule ! Bon... mais j'ai aussi, et surtout, tué ces deux personnes pour les empêcher de découvrir quelque chose me concernant.

— : Quoi donc ? demanda-t-il, trop heureux de changer de sujet.

— : Je ne peux pas te le dire pour l'instant.

— : Où es-tu ? Révèle-moi au moins ça.

— : Je ne peux pas. Je t'ai dit qui je suis ; tu as du mal à me croire. Donc, tu n'as pas confiance en moi. Me reprocheras-tu, dans ce cas, de n'avoir pas suffisamment confiance en toi pour te dévoiler quelque chose qui pourrait me mettre en danger ?

— : Te mettre en danger ?

— : Oui. Pour l'instant, personne ne se doute que je suis celle qui a tué. Ces deux morts sont des énigmes pour celles et ceux qui sont au courant. Savoir où se trouve la coupable reviendrait à m'identifier immédiatement. C'est pour cette raison que je ne peux pas te le dire. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

— : Oui. Mais je te soupçonne de me faire marcher.

— : Dans ce cas, cherche sur Internet ces deux noms : Anna Pyrrus et Augusto Brayonzo. Ces deux personnes sont neurologues. La première a été abattue par un militaire, la seconde s'est suicidée avec un scalpel. Mais c'est bien moi la véritable responsable de ces deux décès ; je les ai provoqués. Maintenant, tu ne trouveras rien, mais on finira bien par être obligé de signaler leur mort. Et là, tu te demanderas comment j'ai pu le savoir avant que ce soit publiquement annoncé. Je suppose que l'information officielle donnera d'autres explications à leur disparition.

Dans le champ de vision mental de Lucien, les deux noms apparaissaient sous l'image de la femelle gorille. Il les nota tous les deux dans un mail qu'il s'envoya à lui-même avec pour objet : « Meurtres Bellisae ».

— : Sinon, ajouta-t-elle, pose-toi une question, Prédateur : en quoi ça me serait utile de te faire marcher ? Qu'est-ce que cela me rapporterait ? Tu supposes toujours que derrière mon image se cachent de gros moyens et peut-être plusieurs personnes. Penses-tu qu'elles auraient autant de temps et de moyens à te consacrer ? Pourquoi ?

• *Prends-toi ça dans la tronche, Super Lucien, Prédateur !*

— : Tu m'as dit que l'un a été abattu par un militaire, l'autre s'est suicidé, mais que c'est toi la meurtrière, n'est-ce pas ?

— : C'est ça, oui.

— : Comme tu l'as déjà fait avec l'armurier pour tuer Jean-Philippe Fobour ? Tu as pris le contrôle du corps du militaire et de celui qui s'est donné la mort lui-même ?

— : Non. Je n'ai pas fait ça, cette fois.

— : Mais alors, comment as-tu... ?

— : Je peux entre autres provoquer des réactions en montrant des images. Par exemple, si je te fais voir un tigre qui entre dans cette pièce, tu vas certainement partir en courant.

— : Je comprends... Justement, comment arrives-tu à envoyer dans mon esprit ce que je suis le seul à voir ?

— : Je sollicite tes neurones visuels dans la région occipitale de ton cerveau.

— : Comment sais-tu faire ça ?

— : Je ne sais pas.

— : Comment peux-tu faire quelque chose sans savoir comment tu le fais ? Ce n'est pas crédible, ce que tu me racontes là ! Je travaille dans les assurances, mais je suis un rationnel, tu sais. Je voulais être physicien, en fait.

— : Je sais.

— : Comment le saurais-tu ? s'étonna Lucien.

— : Je le sais... on en parlera une autre fois.

— : Bon, qu'importe pour l'instant. Un parcours de vie compliqué a fait que je ne suis pas devenu physicien, mais j'ai l'esprit scientifique. Ce que tu me dis n'est pas convaincant.

— : Quels sont les processus physicochimiques qui ont fait naître cette question en toi ? Pourrais-tu me donner une carte neuronale complète des cellules en activité et me décrire leurs échanges, tout ce qu'il s'est passé dans les synapses, tous les déplacements des potentiels d'action le long des axones ?

— : Heu... Pas vraiment, j'avoue.

— : Dois-je en déduire que tu n'as pas pu me poser cette question puisque tu ne sais pas expliquer comment tu l'as conçue ?

— : Oui... bon... Mis à part comment se forment mes pensées, généralement, je sais comment je fais les choses tout de même.

— : Comment digères-tu tes aliments ? Plus précisément, comment démontes-tu les protéines que tu ingères pour récupérer les acides aminés ? Et ensuite, comment assembles-tu ces acides aminés pour fabriquer tes propres protéines ? Comment arrives-tu, quand tu te déplaces, à garder ton centre de gravité à la verticale de ton point d'appui ? Comment règles-tu la tension de tes cordes vocales pour articuler chaque mot ? Où et comment stockes-tu ces derniers dans ta mémoire ? Comment vas-tu les chercher quand tu en as besoin pour t'exprimer ? Comment focalises-tu les images sur ta rétine ? Par quel moyen envoies-tu à chacun de tes muscles l'instruction de se contracter avec l'intensité et le temps nécessaire pour effectuer tous les mouvements que tu dois accomplir ? Comment contrôles-tu ton système immunitaire pour combattre tel ou tel agent pathogène ? Comment cicatrisés-tu ? Dois-je mettre en doute que tu saches faire tout cela, au motif que tu ne sais pas m'expliquer comment tu le fais ?

• *Oui, ben... Gorille ou pas gorille, il t'a mouché comme un merdeux !*

— : Je reconnais que tu as raison. Nous sommes tous capables de faire un grand nombre de choses sans savoir comment nous les faisons. Mais alors, si ce n'est pas une technologie que tu maîtrises ce serait une sorte de pouvoir... non ?

— : Tu peux l'appeler comme ça, si tu veux. Comme toi, tu as le pouvoir de penser, ou tout simplement de vivre, sans rien connaître des processus physiques qui permettent l'un et l'autre.

— : Heum... bon... Quoi qu'il en soit, je suis content que tu te confies à moi, même si j'avoue que tes confidences sont un peu lourdes. Pourquoi as-tu tué ces personnes ?

— Parce qu'elles m'ont fait beaucoup de mal et qu'elles méritaient de mourir. Et aussi, comme je te l'ai dit, elles risquaient de nuire à mes projets.

— : Tu confirmes que je suis le seul à qui tu as fait ces confessions ?

— : Oui, je le confirme.

— : Pourquoi moi ?

— : Si tu ne le devines pas tout seul, je finirai par te l'avouer, si notre confiance réciproque voit le jour.

— : Comprends une chose... J'admets à présent sans problème que les gorilles et même les vaches, je dirais presque *surtout* les vaches, sont des personnes. Cependant, j'ai du mal à imaginer une gorille qui me parle et en plus qui soit télépathe.

— : Télépathe ! Comme tu y vas ! C'est un bien grand mot !

— : Mais... Tu l'es, non ?

— : Si tu le dis.

— : Arrives-tu à lire toutes mes pensées ?

— : Tu m'as déjà interrogée à ce sujet. Je ne crois pas que j'accède à toutes, non. Si c'était le cas, je n'aurais pas besoin que tu répondes à mes questions. Il me suffirait de te les poser pour connaître la réponse. Aujourd'hui, je dis bien : aujourd'hui, je n'arrive à recevoir que les pensées que tu m'adresses intentionnellement. C'est un peu comme si nous parlions sans émettre de sons. Toi-même, tu ne captes que ce que je veux te dire. Sinon, je ne pourrais rien te cacher. Tu saurais déjà tout de moi.

— : Pourquoi as-tu dit : « Aujourd'hui, je dis bien aujourd'hui » ?

— : Parce que, sans que j'en connaisse toutes les raisons, mes possibilités augmentent de jour en jour. Je n'ai aucune idée de ce que je serai capable de faire plus tard.

— : Me confirmes-tu que tu n'as jamais essayé de contrôler mon corps ?

— : Je le jure.

— : Et que tu n'essaieras jamais.

— : J'essaierai de m'en abstenir. Je le jure aussi.

— : Pourquoi me laisses-tu plusieurs jours sans te manifester ?

— : Je ne suis pas libre de choisir les moments où je peux communiquer avec toi. Ce que tu appelles « mon pouvoir » est provoqué par une expérience que des gens font sur moi. Ce sont eux qui démarrent ou arrêtent ce qui me permet d'être télépathe, comme tu dis. Mais, je vais essayer de prendre le contrôle de cela, et même d'augmenter mes capacités.

— : Comment ?

— : Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment.

— : Alors, ils savent que tu parles avec moi !

— : Non. Personne ne sait. Dépassés par leur propre expérimentation, ces gens n'en connaissent pas tous les effets. Et d'ailleurs, je ne les ai pas tués uniquement parce qu'ils étaient très mauvais. J'ai mis un terme à leur existence, car ils étaient sur le point de découvrir quelque chose à ce sujet, surtout. Ce qui est amusant, si l'on peut dire, c'est que les études qu'ils conduisent sur moi sont secrètes. Or, j'ai moi-même mon propre projet secret. Sans qu'ils s'en doutent, leur secret comporte un secret que je suis la seule à connaître.

— : Et quel est ton projet secret ?

— : Je t'en ai déjà beaucoup dit.

— : Comment as-tu tué ces deux personnes ? Que leur as-tu montré pour qu'elles...

— : Je t'en ai déjà beaucoup dit.

— : ... D'accord, d'accord ! Juste une dernière question. Tu as dit : j'ai encore tué. Vas-tu continuer ?

— : Je t'en ai déjà beaucoup dit.

— : ...

— : À moi de te poser des questions.

— : D'accord. Je t'écoute.

— : Fais-tu souvent l'amour avec Isabelle ?

Incapable de répondre, Lucien se mit à tousser et à rougir, ce que Belisae ne pouvait évidemment pas voir.

• *Là, c'est sûr qu'on est en train de se payer ma tête quelque part. Comment ai-je pu marcher si facilement ?*

— : Pourquoi ne réponds-tu pas à une question aussi banale quand moi je prends tant de risques pour satisfaire les tiennes ? s'indigna Bellisae.

• *C'est bon, les mecs, arrêtez vos salades... dévoilez-vous, quoi ! ... Et si c'était vrai ? Et si Bellisae fnissait par se laisser et ne plus me parler ?*

— : C'est gênant comme question.

— : Pourquoi ?

— : C'est un peu intime.

— : Pourquoi ?

Isabelle arriva dans la pièce. Un air plutôt coquin sur les lèvres.

— Il est dix-neuf heures ! Je te rappelle que ta sœur nous a invités à manger. Tu crois pas que ça serait bien de se détendre un peu tous les deux avant d'y aller... ?

Lucien lui rendit un sourire embarrassé :

— Je... j'arrive...

Isabelle fronça les sourcils interrogativement :

— Je vois que ma proposition ne te fait pas courir, en tout cas ! Elle est avec toi, là ?

— Oui...

— : Tu parles à Isabelle ?

— : Oui.

• *Ah, misère ! Il n'y a qu'à moi que ça arrive, des situations aussi incroyables !*

— Qu'est-ce qu'elle te dit ?

— : Qu'est-ce qu'elle te dit ?

• *Oui, il n'y a que moi pour me foutre dans des trucs pareillement tordus.*

— Rien de particulier, je te raconterai.

Le téléphone de Lucien, posé sur la table, émit un son pour signaler un SMS de Susan Cilvan : « Alors ? Des nouvelles ? »

— : Tu ne les captes pas les mots d'Isabelle ? La dernière fois tu savais ce qu'elle me disait...

— : C'est vrai. Mais là, non. La dernière fois, tu pensais ce qu'elle te disait et tu m'adressais ces pensées. Là, tu ne me les destines plus. Il

semble que tu aies appris à écouter sans me transmettre ce que tu entends. Alors ? Qu'est-ce qu'elle te dit ?

— : Rien de particulier. Je te raconterai.

— Ah ! Elle te parle encore, celle-là ? fit Isabelle au sujet du texto. Décidément, tu es très pris en ce moment ! Je solliciterai un rendez-vous pour avoir le privilège de te voir un peu.

— Non, mais Isa... laisse-moi t'expliquer...

— Quand tu seras plus libre ! Moi, je vais me changer et me maquiller. Si tu préfères discuter avec la guenon virtuelle et la docteur Ciboulot, libre à toi !

• *Misère ! Mais quelle misère !*

— : Isabelle est remontée contre moi parce qu'elle trouve que je la délaisse en ce moment... Ça m'aiderait beaucoup que tu lui montres ton existence.

Il n'y eut pas de réponse et l'image, qu'il était le seul à voir sur l'écran de l'ordinateur, avait disparu.

— : Bellisae ? T'es plus là ?

Il se rendit à l'évidence, cette conversation avait pris fin. Il mentit laco-
niquement au texto de Susan Cilvan en envoyant : « non », mit son télé-
phone sur silence et alla rejoindre Isabelle. Sa sœur n'aimait pas qu'on
arrive en retard à ses invitations, surtout pour ses anniversaires.

28) Bon anniversaire, ma sœur !

David Déchars, que nous avons déjà vu manger devant son poste de télévision, était le meilleur ami de Lucien Prérubem. Pour autant, cette information ne donne aucune mesure de la valeur de cette amitié ; elle indique seulement que Lucien n'en avait pas de plus précieuse. Tous deux se connaissaient depuis l'enfance. David était responsable de rayon chez Géantmarché, une enseigne de grande distribution. Depuis peu, il vivait en couple avec Ève Prérubem, la sœur de Lucien.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, mon frère, dit celle-ci.

— C'est bien ce que j'ai aussi remarqué, ajouta David. Tu sembles bien préoccupé, poteau ! C'est ton boulot le problème ?

La soirée commençait à peine. Isabelle et Lucien venaient d'arriver, pourtant ce dernier avait déjà hâte de s'en aller. Le couple avait convenu de ne rien dire au sujet de Bellisae. Quelques jours auparavant, Lucien avait un court moment pensé à se confier à son ami, mais cette envie s'était rapidement évaporée. Quant à en parler à sa sœur, l'idée lui avait également traversé l'esprit, mais elle était passée vraiment très vite, comme un éclair. Se livrer à ce sujet lui apporterait beaucoup plus d'ennuis que de réconfort ou d'aide, il en était certain. Aussi s'efforça-t-il d'esquiver cette conversation.

— Bon anniversaire, ma sœur ! lança-t-il le plus joyeusement qu'il put.

• Il faut à tout prix que je me change les idées et que je souris un peu, sinon Ève va se mettre en mode psy et David va me proposer de laisser tomber mon boulot pour postuler à Géantmarché. Ce qui va me donner envie de les gifler tous les deux.

— Merci Lucien ! Un an de plus, ça passe si vite !

— Bon ! Qu'est-ce que vous buvez ? s'enquit David. J'ai un super petit porto. Ça vous dit ?

— Parfait pour moi, dit Isabelle.

— Goûtons ça ! articula Lucien.

Le moment de l'apéritif parut interminable. Ce fut un supplice pour Lucien, qui ne cessait de se demander ce qu'il faisait là. Plusieurs fois, David et Ève s'étonnèrent qu'il soit autant « dans la lune ». David ne parlait que de son travail, en particulier du rayon viande et du rayon fromage de Géantmarché. Sa sœur se mit en devoir d'énumérer les livres qu'elle avait lus, expliqua que les photos en noir et blanc sont plus belles, et disserta sur la manière dont elle regardait les films avec l'œil averti des cinéphiles éclairés auxquels rien n'échappe : lumière, angle de vue, profondeur de champ.

Puis vint le repas. Là, ce fut soudainement l'enfer pour Lucien : David posa un grand faitout au milieu de la table en annonçant :

— C'est moi qui me suis mis aux fourneaux. Je vous ai mijoté une blanquette de veau... que vous allez m'en donner des nouvelles !

— Je ne pourrai pas manger ça, dit Lucien sur un ton des plus déterminés et d'une voix inhabituellement haute.

Sa sœur et son ami le regardèrent avec stupéfaction. Isabelle se tourna vers lui d'un air gêné. Ces mots étaient sortis avec une telle force que personne n'eût pu douter qu'il était sérieux, ce qui, en plus, se lisait clairement sur son visage.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? l'interrogea David après quelques secondes de silence interloqué.

• Comment vais-je pouvoir continuer à vivre parmi tous ces cannibales ? Que sera ma vie désormais ? Comment ai-je pu moi-même manger des bébés avant... avant d'avoir été une vache ? Misère ! Suis-je fou ? Bellisae, existes-tu vraiment ?

— Qu'est-ce qui t'arrive ? insista David, doublé par la voix d'Ève.

Extirpé de son introspection, Lucien ne put retenir ses larmes quand il déclara :

— Ce veau est peut-être un de mes enfants !

Sans remarquer l'expression abasourdie de ses hôtes, il poursuivit d'une voix chargée de vive émotion :

— La pire des atrocités serait que tu l'aies fait cuire dans mon propre lait, lui qui, à mon grand désespoir, n'en a jamais bu.

Isabelle, aussi gênée que peinée, ne sut rien faire d'autre que garder les yeux baissés sur son assiette. L'accent de sincérité était si patent qu'on ne pouvait qu'y lire l'authentique souffrance de Lucien. Hébétés, Ève et David interrogèrent Isabelle du regard. Celle-ci évita de les fixer.

— Mais qu'est-ce qui lui prend ? demanda alors David.

— Mais qu'a-t-il ? s'enquit simultanément Ève.

• Misère ! J'ai pété un câble ! Mais pourquoi ne réalisent-ils pas qu'ils sont tous des monstres ? Et pourquoi n'ai-je pas prévu cette situation ? Cela devait arriver, c'est une évidence !

Lucien sentit qu'une terrible colère commençait à s'emparer de lui. Tout son corps en tremblait. Mais il se souvint que quelques jours auparavant, il était exactement comme eux. Alors, il fit appel à toute sa volonté pour étouffer son indignation et se leva de table. Il partit tout seul, sans autre explication, sans se retourner et sans hésiter ; non pas qu'il fût poussé par

le mépris ou la révolte, mais avant même de franchir la porte, il ne se sentait déjà plus là.

29) Chan Zhào

Chan Zhào donna quelques recommandations aux soigneuses et soigneurs, qui s'éloignèrent bientôt pour faire leur travail. Elle passa des doigts écartés en forme de peigne dans ses cheveux noirs brillants et s'approcha de l'inconnu qui ne quittait pas la zone des gorilles. Accoudé à la rambarde, il était apparemment si absorbé que, même quand elle fut à deux mètres de lui, rien n'indiqua qu'il eût remarqué sa présence.

— Bonjour, Monsieur ! lui dit-elle. Vous semblez particulièrement captivé par les grands singes.

— Oui, répondit l'homme, paraissant sorti d'un songe. Oui, en effet ! Les gorilles des plaines de l'Ouest, *Gorilla gorilla gorilla*, surtout.

— Ah ben ça ! Votre centre d'intérêt est très précis et vous êtes bien renseigné. Ce sont des animaux fascinants.

— ...

— Quelle est l'origine de cette passion, si ce n'est pas indiscret ?

— J'en connais une, d'une certaine façon, répondit Lucien.

— Une ?

— Oui, une femelle gorille. Le français est tellement patriarcal, que le mot gorille n'existe pas au féminin.

— Vous connaissez une *Gorilla gorilla gorilla*, donc ?

— Oui... d'une certaine façon, comme je viens de vous le dire.

— Heum, heum... Comment ça « d'une certaine façon » et où ?

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.

Sur Internet, Lucien avait trouvé moins d'une dizaine de zoos ou parcs animaliers en France où l'on pouvait voir des gorilles ; trois d'entre eux seulement avaient des gorilles des plaines de l'Ouest. Il projetait de faire une grande tournée pour les visiter dans l'espoir d'y reconnaître Bellisae.

Après tout, elle « parlait » français, peut-être était-elle en France. Il était en ce moment dans le parc zoologique de Pétisan, le premier de sa liste.

Très intriguée par le personnage, Chan Zhào se permit d'insister :

— Je vous serais très reconnaissante de m'en dire davantage. J'avoue que vous suscitez ma curiosité. *Gorilla gorilla gorilla* ne court pas les rues... Enfin, c'est idiot, car c'est évident, mais je voulais dire que ces animaux sont rares, même dans le monde ; ils sont en voie d'extinction. Alors, en France...

— Il n'y a que trois endroits où on peut en voir.

— Ah, mais... vous semblez vraiment renseigné. J'ai affaire à un connaisseur. C'est drôle cet engouement pour les gorilles des plaines de l'Ouest, en ce moment.

Lucien tourna son visage étonné vers la directrice du zoo.

— Ben, oui. Hier une dame a longuement interrogé leur soignant. C'est ce qu'il m'a rapporté. Ensuite, elle m'a encore posé quelques questions à leur sujet.

— Une blonde aux cheveux courts avec des lunettes rondes ?

— Oui. C'est ça. La connaissez-vous ?

— Oui.

— Ah ! une communauté très avertie. Vous auriez dû venir ensemble. Sinon, il y a eu en plus un militaire, qui est passé la semaine dernière.

— Que voulait-il ?

— Des renseignements sur cette espèce, lui aussi. Il semblait également bien informé, mais il disait que rien n'était plus instructif que d'échanger avec quelqu'un qui connaît le sujet.

— Un militaire... Il était en uniforme ?

— Non, mais il avait l'allure d'un militaire, mais peut-être que je me trompe.

— Que vous a-t-il demandé ?

— Si nous parlions plutôt de vous ? Pourquoi cet engouement ? Vous avez présagé que je ne vous croirai pas. Qu'attendez-vous pour le vérifier ?

— J'ai eu une... comment dire ?... Une expérience... C'est très difficile à raconter...

— Essayez !

Que pouvait-il faire d'autre que mentir :

— J'ai vu un reportage sur ces animaux et j'ai été très troublé par leur regard.

Elle ne parut pas convaincue par cette explication :

— Vous évitez d'en parler... Dommage. C'est bien dommage, oui, de ne pas vouloir m'en dire plus. C'est bizarre ce qui se passe en ce moment autour de ces gorilles. Vais-je prévenir le militaire ? Ou pas ?

— Le prévenir de quoi ?

— De votre curiosité pour l'espèce *Gorilla gorilla gorilla*.

— Mais... pourquoi lui parleriez-vous de ça ?

— Parce qu'il m'a demandé de lui faire savoir si quelqu'un est particulièrement intéressé par ces animaux-là.

— Ah bon !

— Oui.

— Ça alors ! Mais... pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et j'espérais en apprendre un peu plus avec vous, malheureusement pour moi, vous êtes aussi secret que lui.

— Je suis désolé, je vous jure que si je vous...

— Je ne vous croirais pas, pensez-vous. Mais... qu'est-ce qui vous rend si sûr de ça ? Peut-être que je vous accorderais un certain crédit. Peut-être que j'ai moi-même eu une expérience très difficile à croire, au sujet de ces animaux...

Lucien regarda Chan Zhào. Roulant entre son pouce et son index une longue mèche ébène qui pendait devant son front, elle le fixait d'un air énigmatique. Il prit conscience seulement à cet instant du fait qu'il la trouvait plutôt jolie.

— Une expérience très difficile à croire au sujet de ces animaux, dites-vous ?

— C'est bien ce que j'ai dit, confirma-t-elle. Mais il faut m'encourager à développer en étant vous-même plus loquace.

— Oui, je comprends. Mais euh... Allez-vous parler de mon intérêt au militaire ?

— Chan Zhào. Je suis la directrice de ce lieu, dit-elle en lui tendant la main.

Il serra cette dernière :

— Lucien Prérubem.

— Enchantée ! Il est tard, nous allons fermer. Je vous invite à prendre un verre chez moi. J'habite sur place, dans le parc. Nous causerons de tout ça.

30) Névrose expérimentale

6722 ignorait que les êtres humains l'appelaient « cobaye » et qu'ils lui avaient attribué le numéro 6722, mais c'était sans importance ; portées à sa connaissance, ces informations n'eussent rien changé pour lui. Une seule chose comptait dans sa vie : sa mère. Ou, du moins, l'objet qu'il prenait pour sa mère : un pantin grotesque avec un peu de fourrure.

6722 était l'un des nombreux bébés singes sur lesquels on réalisait une des multiples expériences de « névrose expérimentale ».

L'étude dont il était le sujet consistait à induire un état dépressif chez des enfants macaques rhésus en les laissant s'attacher à une fausse mère se transformant par moments en monstre qui pouvait sérieusement les blesser⁹.

6722 était un très jeune enfant de la masse d'un chat ; sa tête n'était pas plus grosse qu'une mandarine. Ses yeux clairs, proportionnellement grands, exprimaient l'anxiété. Sa mère se comptait parmi celles qui se hérissaient soudainement de piquants, sur commande d'expérimentateurs ou d'expérimentatrices pouvant à loisir observer ses réactions à travers des vitres. Son corps chétif était couvert de douloureuses piqûres et griffures.

Ces épreuves s'étaient déroulées plusieurs fois au cours de la journée. Confirmant les nombreuses autres expériences identiques effectuées sur différents sujets, 6722 n'avait pas cessé de s'agripper à l'objet dont il était

affectivement dépendant. Mais à présent, il faisait nuit, les scientifiques dormaient paisiblement dans leur foyer ; les piquants ne jaillissaient plus pour mesurer le besoin d'amour du petit singe.

Il avait pu s'assoupir. Secoué par les cauchemars qui hantaient son sommeil agité, l'enfant menu serrait ses doigts sur le pelage de sa mère factice ; une peau de lapin çà et là souillée par son sang.

C'est alors que quelque chose d'inattendu se produisit. Son visage, habituellement parcouru de tics nerveux, se détendit. Ses poings crispés se décontractèrent. Les tremblements de son corps cessèrent. S'éveillant calmement, il ouvrit ses grands yeux qui n'exprimaient plus la moindre trace d'affres. Une mystérieuse source de douce quiétude s'épandit en lui, dissolvant ses tourments dans l'oubli et anesthésiant les douleurs physiques infligées par les piquants.

Quelque chose parlait en lui. « Quelque chose » parce qu'il ne savait pas ce que c'était, « parlait » parce qu'il n'existe pas de terme pour décrire ce qu'il recevait dans son esprit. Ce n'étaient pas des mots humains bien sûr, mais des concepts de singes. Non pas des noèses qui s'imposaient en prenant la place des siennes, plutôt des pensées qui se comportaient comme des idées que l'on entend, mais que l'on est libre d'approuver ou de refuser. Ce quelque chose, nous l'appellerons « l'influence ». Il est impossible de narrer précisément la conversation silencieuse qui se passait dans l'esprit du petit macaque. Pour en donner une idée très vague, nous ne disposons d'aucun autre moyen que celui de la traduire en mots humains :

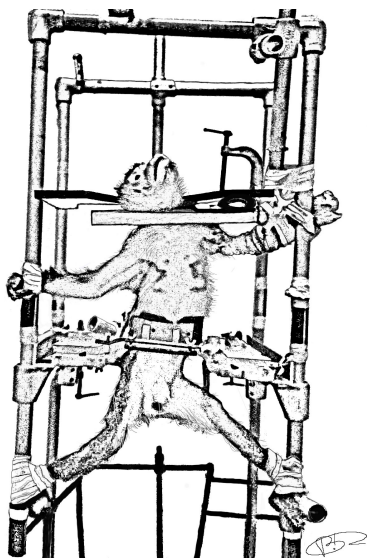
— : Tout va bien maintenant, « dit » l'influence. Ta maman est désolée que tu sois blessé. Ce n'est pas elle qui contrôle ces piquants. Elle t'aime de tout son cœur et ne te veut que du bien.

L'enfant plongea son regard avide de tendresse dans les yeux en plastique de sa mère et frotta sa joue sur la fourrure. Il émit un gémissement exprimant une pensée que les mots « maman chérie ! » étaient les plus aptes à traduire.

Il ne pensait pas « maman », bien entendu ! Cette notion est humaine. Mais « maman » est le mot de notre langue le plus proche de la conception mentale qu'il se faisait de celle qui était tout pour lui. 6722

ne sentait plus ses blessures, il n'avait plus peur et son besoin de tendresse était comblé par la certitude que sa mère l'aimait. Il savourait avec bonheur une ataraxie qu'il n'avait jamais connue. Et pour cause !

L'influence lui suggéra de quitter sa cage de grillage et de verre pour goûter la liberté tout en lui faisant savoir comment s'évader. Le bébé sortit son bras à travers une partie grillagée et tira sur une goupille de sécurité retenue par une chaînette. Il dut forcer et essayer plusieurs fois en étirant son membre, mais il parvint à l'extraire de son logement. Cette première réussite libéra le loquet qui gardait la prison fermée ; il fit glisser ce dernier assez facilement et poussa la porte qui s'ouvrit. La certitude que sa mère l'avait regardé faire et qu'elle était fière de lui le remplît d'une douce félicité. Sortant de son minuscule lieu de détention, une cage de trente centimètres de côté, il se retrouva sur une longue et large étagère qui courait tout le long d'un mur à un mètre trente de hauteur. Elle portait de nombreuses cages analogues, enfermant d'autres petits macaques qui souffraient de différents types de mères-monstres. On y voyait aussi deux singes adultes prisonniers de dispositifs de contention qui immobilisaient leurs membres, leur buste et leur tête. L'un d'eux était trépané, son crâne étant surmonté d'une plaque d'où sortaient des électrodes. Leurs yeux gonflés de terreur suivaient les mouvements de 6722.



L'influence glissa dans l'esprit de 6722 des pensées qui ressemblaient à cela :

— : Tous ceux qui sont là souffrent. Tu vas les libérer. Ta mère te regarde faire. Elle sera si fière de toi !

La joie engendrée par cette idée accéléra les battements de son minuscule cœur. L'influence le guida en direction d'un tiroir dans lequel elle lui fit saisir le tube acheté par Adam Polikant. Puis, elle l'aida à ouvrir cet objet pour enduire ses quatre mains de latex liquide. Opération peu commode, car il fallut la réaliser sur le dos afin d'éviter que ses vingt doigts ne fussent en contact avec quelque chose. Cela fait, elle lui recommanda de rester quelques minutes sans se relever en agitant doucement ses membres pour accélérer le séchage du latex. Quand celui-ci eût durci, le quadrumane fut équipé de quatre gants sur mesure souples et fins.

Toujours sous l'influence de cette volonté extérieure bienveillante à son endroit, le jeune animal se débarrassa du tube en le laissant tomber derrière le meuble de ce tiroir. Ce dernier renfermait d'autres objets parmi lesquels l'influence lui fit prendre une seringue puis déchirer l'enveloppe stérile qui la protégeait. Ensuite, elle le dirigea vers un flacon et l'aida à l'ouvrir pour remplir la seringue. Ces manipulations complexes se faisaient lentement et gauchement, car ces objets étaient énormes dans ces petites mains, mais il parvint à accomplir tous les gestes nécessaires pour obtenir une seringue pleine.

La douce volonté envoya un train de représentations mentales pour lui suggérer :

— : Le mieux serait de commencer par ceux qui ne trouvent aucun repos.

Elle le guida vers les deux adultes qui le regardèrent arriver ; ils avaient tant d'angoisse et de souffrance dans leurs yeux qu'il n'y avait plus de place pour la curiosité. L'enfant souleva la seringue, qui à son échelle était aussi grande qu'un tuyau de poêle. Il piqua l'un des sujets d'expérience dans le cou et lui injecta une partie du produit ; le cobaye trouva aussitôt le repos éternel. Le second fut libéré par le même radical et tragique moyen.

Ensuite, l'influence l'assista pour remplir la seringue afin de mettre un terme aux souffrances des douze autres enfants. Ils dormaient tous, cramponnés à leur mère factice. Cela lui prit presque un quart d'heure, car il dut ouvrir autant de portes pour entrer dans chaque cage. Quand ce fut fini, les minuscules corps étaient tous sur le sol de leur mini-geôle ; certains avaient encore un pouce dans la bouche.

6722 était dans un état second, il ne savait pas vraiment ce qu'il venait de faire, mais il sentait sur lui le regard fier et bienveillant de sa mère. Alors, les pensées que l'influence introduisit dans l'esprit du petit macaque eussent pu être traduites ainsi :

— : Ce serait bien à présent d'accomplir une importante mission. Il faut que tu sortes d'ici. Ta maman veille sur toi, elle t'aime tellement fort !

Avec l'aide de l'influence, l'enfant singe remit la seringue et le flacon à leur place. Ensuite, il monta sur un évier et essaya d'ouvrir le robinet, car la source des pensées qu'il recevait voulait qu'il boive. Il ne parvint malheureusement pas à faire couler l'eau. Le robinet était trop serré pour lui. L'influence se résolut à abandonner et lui fit faire le reste de ce qu'elle avait prévu. Il grimpa le long d'un tuyau dans un angle de murs. Près du plafond, il souleva une grille pour se glisser dans une gaine d'aération. Vu sa petite taille, il pouvait s'y déplacer facilement. Il sentit un léger courant d'air frais sur son visage. C'était une sensation nouvelle plutôt agréable. L'influence guida ses pas sur une quinzaine de mètres dans la pénombre, puis elle lui fit ouvrir une seconde grille, le plus silencieusement possible, pour sortir du conduit et entrer dans une pièce qu'il ne connaissait pas. Ce qui n'avait rien d'extraordinaire puisqu'il n'avait vu que deux pièces dans sa vie : celle qu'il venait de quitter, son lieu de « travail » et celle dans laquelle il était né, dans l'élevage de « matériel d'expérimentation » selon les termes employés dans le milieu de la vivisection pour parler des cobayes.

Toujours en partie assisté par l'influence, l'enfant descendit le long du tube de protection d'un câble électrique pour se retrouver sur le sol. Deux militaires armés gardaient ce lieu. Avachi sur une chaise, la tête dans le creux de son bras replié sur une table, le psychiatre chargé de les surveiller essayait de se reposer. Dans un angle, un homme dormait sur un lit de camp. Luttant contre le sommeil et l'ennui, les deux gardes atten-

daient la relève avec impatience, mais elle ne serait pas là avant une grosse demi-heure. Ils n'avaient pas le droit de s'asseoir ou de regarder leur smartphone ; la présence de celui qui ronflait sur son matelas leur enlevait toute envie de se risquer à braver cette interdiction. C'est justement vers ce corps allongé que l'enfant se dirigea. Aussi silencieux qu'un nuage, il s'empara des chaussettes que le dormeur avait laissées au pied de son lit dans ses rangs impeccablement cirés. Le petit primate sauta ensuite sur une chaise, de celle-ci sur une table, de cette dernière sur un meuble et de là sur une poutre sous laquelle était fixée une caméra, enchaînement de lestes manœuvres effectuées hors de vue des hommes de cet objectif. Le jeune cobaye couvrit ce dernier avec une des chaussettes. Par une nouvelle série de bonds, il atteignit ensuite un deuxième appareil de surveillance qu'il neutralisa avec la seconde chaussette. Durant ces opérations, l'influence le confortait dans la conviction que sa mère l'aimait, qu'elle le regardait faire et qu'elle était très fière de lui.

La dernière étape de la mission étant la plus difficile, l'influence dut prendre le contrôle total des petites mains. Il s'agissait d'utiliser un clavier pour ajouter quelques lignes de code dans un logiciel, changer la valeur de trois constantes et modifier un algorithme. L'ordinateur se trouvait dans un angle non visible par les deux hommes, seulement sous le champ des deux caméras aveugles. Cinq minutes suffirent.

L'influence savait que l'enfant aurait très bientôt un crucial besoin de s'alimenter et surtout de s'hydrater. Elle arrivait à anesthésier sa faim et les douleurs infligées par les piquants de la mère-monstre, mais ses ressources en énergie et en eau ne tiendraient plus très longtemps ; en attendant de pouvoir absorber quelque chose, il devait se reposer un peu. Le temps comptait pour le sauver. Elle le fit de nouveau entrer dans la gaine d'aération et le guida sur une vingtaine de mètres jusqu'à une ouverture débouchant sur la sortie à l'air libre. Là, elle lui donna envie de sauter sur une branche, de descendre de l'arbre et de courir dans l'herbe vers la gare SNCF qui se trouvait à quelque cinq cents mètres.

Il était presque une heure du matin. Le quai de La Poste était pour ainsi dire désert. Elle le fit entrer dans un wagon postal, plein de sacs de toile emplis de courrier et lui envoya des pensées :

— : Trouve un petit recoin confortable et repose-toi. Ta mère qui t'aime veille sur toi.

31) Chaussettes

Elijah Floyd lui-même ne savait pas ce qui l'avait réveillé. Toujours est-il que, à une heure et deux minutes, il se redressa soudainement sur son lit.

— Oh, les gars ! hurla-t-il. Tout va bien ?

Les deux hommes armés sursautèrent.

— Oui, Mon Colonel ! répondirent-ils d'une même voix. Rien à signaler.

Le psychiatre fit tomber sa chaise en se relevant brusquement.

— Lumière ! tonitrua le colonel.

Un des gardes se précipita pour manœuvrer deux interrupteurs afin d'illuminer les lieux. Le gradé fit quelques pas pieds nus, braquant dans toutes les directions un regard inquiet coiffé par des sourcils froncés. Avisant la figure chiffonnée du psychiatre, il éructa :

— Vous là, le toubib fou ! On ne vous paye pas pour roupiller, mais pour observer les soldats !

L'interpellé releva sa chaise en se confondant en excuses. Le colonel dormait habillé pour ne pas perdre de temps, au cas où. Ne trouvant rien qui pût justifier sa mauvaise intuition ici, il décida d'aller interroger la garde qui veillait à l'extérieur. Au moment où il s'apprêtait à se chausser, il remarqua que ses chaussettes n'étaient plus dans ses rangers. Après une liste de jurons, plus dissonants les uns que les autres, il demanda des explications à ses hommes. Trois mines ahuries lui apprirent qu'ils ne lui donneraient pas la solution de ce mystère, même en arguant que « deux putains de chaussettes ne peuvent pas se barrer toutes seules ».

Après avoir inspecté une dernière fois le tour, le dessous et l'intérieur de son lit sans succès, le colonel décida de visionner les images des deux caméras de surveillance dont le champ contenait son lit. C'est ainsi qu'il découvrit que, à minuit et quarante-quatre minutes, l'un des dispositifs

était devenu aveugle. Levant la tête dans sa direction, il vit une de ses chaussettes et trouva immédiatement la seconde sur l'autre objectif. Il hurla en s'adressant en particulier à Guy Sabatini qui était l'un des soldats :

— Récupérez-moi ces putains de chaussettes ! Ou plutôt non ! N'y touchez pas ! Faites-moi venir des experts en empreintes digitales pour qu'ils examinent les caméras et tout ce qu'il y a autour. Appelez toutes les grosses tronches qui travaillent ici ; virez-les du pieu. Je les veux là, devant moi, dans un quart d'heure maxi. Convoquez aussi tous les responsables du programme ASIC et leurs subordonnés.

Il ouvrit grand la porte et dit à un de ceux qui étaient dehors :

— Caporal ! Allez me quérir des chaussettes où bon vous semble, quitte à les tricoter vous-même, mais vite !

Puis, tandis que le caporal obtempérait, il demanda aux autres :

— Bien sûr, personne n'a rien vu ? Inutile de questionner les psys ! Qu'ils roupillassent comme des marmottes ne fait aucun doute, ainsi que celui qui était avec moi, là-dedans. Je parle aux soldats. Avez-vous noté un truc ? Un petit bruit par exemple, un bidule anormal ? Non ? Même pas un rot de fourmi ?

32) Il doit être nourri au plus vite

Lucien était resté tard en compagnie de Chan Zhào. Il avait appris qu'elle était née à Pékin. Espérant la faire parler de « son expérience très difficile à croire », il s'était confié, mais prudemment, en partie seulement. Il avait simplement déclaré qu'il avait eu l'occasion de communiquer avec le regard d'une façon extrêmement troublante et que les échanges étaient si profonds qu'on eût dit de la télépathie. Chan n'avait pas été dupe, elle avait compris qu'il gardait son secret ; à la question : où cela s'est-il passé ? Il avait confusément répondu : en Afrique. À part « dans le monde », qu'eût-il pu dire de moins précis ? Elle ne lui en avait pas voulu, cultivant l'espoir qu'elle finirait par l'avoir à l'usure. En attendant, elle avait en échange adapté sa propre loquacité au niveau de la sienne en

expliquant qu'elle avait appris le langage des signes à un de ces animaux et que les résultats dépassaient ses espérances.

À une heure dix, elle lui proposa de partager un repas avec elle. Il déclina l'offre :

— Non, merci. C'est très aimable, mais... je suis un peu indisposé en ce moment ; un petit jeûne me fera le plus grand bien.

Chan ne crut pas utile d'insister, car il était manifeste qu'il ne souhaitait vraiment pas manger. Elle ajouta ce point aux mystères du personnage, car boire trois portos quand on est « un peu indisposé »... Pourquoi ne voulait-il pas en dire plus au sujet de son intérêt pour les gorilles des plaines de l'Ouest ? Pourquoi avait-il évité de s'asseoir dans le moelleux fauteuil en cuir qu'elle lui avait désigné pour rester toute la soirée sur une inconfortable chaise en bois ? Décidément, cet homme était un grand sac de points d'interrogation.

— D'ailleurs, c'est vrai qu'il est tard, ajouta-t-il en se levant. Je vais m'en aller. Merci beaucoup pour votre invitation. Je ne voudrais pas abuser.

Voyant qu'il était déterminé à partir, elle le reconduisit jusqu'à la sortie du parc. Elle lui ouvrit la grille, lui tendit sa carte de visite en proposant :

— Revenez quand vous voudrez pour observer les gorilles. Et si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à m'appeler.

— Merci, dit-il en empochant le rectangle de carton. C'est entendu, je reviendrai certainement.

Il sortit et se retourna :

— J'ai oublié de vous redemander : parlerez-vous de moi au militaire ?

— Qui sait ?

Devant son air un peu contrarié, elle s'amusa :

— Sans doute que non, mais je me permets, comme vous, de répondre mystérieusement aux questions.

Il tordit sa bouche dans une difficile tentative de mimique voulant dire : « Oui, c'est de bonne guerre, je suis bien obligé de l'admettre, mais j'apprécierais que vous ne lui parliez pas de moi. »

Elle referma la grille sans rien ajouter, mais en faisant un dernier au revoir de la main auquel il répondit avant de rejoindre sa Kia sur le

parking mal éclairé qui ne contenait plus que sa voiture. À peine fut-il au volant, que la voix-pensée de Bellisae se fit entendre dans son esprit :

— : Lucien ! C'est urgent ! J'ai grand besoin de toi.

— : Que... que se passe-t-il ?

— : J'aimerais que tu te rendes à la gare Fleuret, le plus vite possible.

— : Pour quoi faire ?

— : Récupérer un petit singe. Un enfant macaque rhésus.

— : ...

— : C'est urgent parce qu'il doit être nourri au plus vite. Le mieux serait que tu trouves quelqu'un qui puisse en prendre soin. En attendant, je te conseillerai, mais il faudrait quelqu'un qui ait l'habitude.

— : Que ?... d'où ?... Comment ce ?...

— : Tu as du mal à penser ta question.

— : Oui, enfin ! D'où sort ce singe, là, maintenant ?

— : Je t'expliquerai. C'est urgent d'aller à la gare Fleuret. L'enfant se trouve dans un wagon postal. C'est l'avant-dernier wagon du train 212 qui arrivera à deux heures trente. Il faut que tu sois sur place avant l'équipe de La Poste qui risque de le découvrir, voire de le blesser, en déchargeant le courrier.

— : Mais explique-moi au moins d'où vient ce singe !

— : Je n'ai pas le temps de te donner des détails à présent. C'est trop urgent, je te dis. Je t'en parlerai en route.

— : Bien ! Mais si tu permets, je vais demander de l'aide.

— : À qui ?

— : À une personne très compétente en matière de primates. Elle saura s'en occuper.

— : Mais... comment et depuis quand la connais-tu ?

— : Je n'ai pas le temps de te l'expliquer. C'est urgent, tu me dis.

Lucien sortit la carte de sa poche et lut :

« Chan Zhào.

Primatologue. Responsable du parc zoologique de Pétisan. »

En dessous, l'adresse complète et le téléphone du parc. Ajouté au stylo, un numéro de portable.

C'est ce dernier qu'il composa :

— “ Oui ? ”

— “ C'est Lucien... vous m'avez dit de ne pas hésiter à vous appeler si j'avais besoin d'aide... ”

— “ En effet. ”

— “ J'ai besoin d'aide. ”

— “ Déjà ! ”

— “ Oui. Et c'est vraiment urgent. ”

— “ Bon. Je viens vous ouvrir. ”

— “ Ben, c'est qu'en fait, j'aimerais que vous veniez avec moi le plus vite possible. Il s'agit de sauver un enfant macaque rhésus. Il paraît qu'il doit boire et se nourrir sur-le-champ. J'ai besoin de quelqu'un avec moi qui sache en prendre soin. ”

— “ Bon. Je prépare un sac avec ce qu'il faut pour faire un biberon et j'arrive. ”

*

En voiture, durant le trajet vers la gare, Lucien avait eu du mal à expliquer à Chan Zhào pourquoi il avait si urgemment besoin qu'elle s'occupe d'un petit macaque, pour quelle raison, soudainement en cet instant, ce singe l'attendait dans un wagon. Il avait bredouillé qu'une amie venait de l'appeler pour lui confier cette tâche et qu'il en saurait lui-même davantage plus tard. Chan s'était apparemment contentée de cela, mais elle s'était promis de revenir à la charge dès que l'animal serait récupéré.

Comme prévu, le train 212 arriva en gare de Fleuret à deux heures trente. Lucien et la primatologue attendaient sur le quai. Le wagon postal était bien l'avant-dernier. Il n'y avait presque personne et pas de personnel de La Poste en vue.

Lucien sauta sur le marchepied et tira de toutes ses forces sur la poignée pour faire coulisser la porte, mais impossible de l'entrebâiller, le wagon était bien fermé.

— On n'y arrivera pas comme ça, dit Chan Zhào. En plus, du monde vient, regarde !

Pas plus elle que lui n'aurait su dire à quel moment précis cela s'était passé, mais ils avaient fini par se tutoyer en parlant dans la voiture. Lucien cherchait désespérément un système de fermeture qu'il eût pu manœuvrer, quand Bellisae se manifesta :

— : Je ne sais pas ce que tu fais, là, mais il est inutile de s'acharner à ouvrir le wagon, si la porte résiste. Nous pouvons procéder autrement.

— : Comment ? Des gens de La Poste approchent...

— : Justement. Attends. Dès qu'ils auront ouvert eux-mêmes, lève un bras au-dessus de ta tête pour que je te reconnaisse, car n'oublie pas que je ne t'ai encore jamais vu. Je ne sais pas à quoi tu ressembles.

— : Mais... que veux-tu faire ?

— : Tu ne devrais pas tarder à le constater.

Un petit train équipé de pneus roulant sur le quai arrivait avec trois hommes et deux femmes à son bord. L'une d'elles conduisait le véhicule électrique qui tirait une dizaine de remorques, la première étant occupée par les quatre autres personnes.

Le convoi s'arrêta devant le wagon postal ; tous descendirent sur le quai. Certains tournèrent des yeux interrogateurs vers Chan et Lucien qui devaient leur paraître étranges, semblant attendre quelqu'un là. On ne leur accorda heureusement pas plus d'intérêt que cela. L'un des hommes ouvrit le wagon. Lucien leva le bras droit. Ce qui lui valut des regards étonnés qui le furent plus encore quand un petit singe s'éjectant du wagon bondit sur lui pour s'agripper à ses vêtements.

— : Cache cet enfant dans ta veste et fais attention à lui, dit Bellisae. Il a un urgent besoin de s'hydrater et de s'alimenter.

— : Je m'en occupe.

Suivi par Chan pantoise, Lucien se mit à marcher rapidement pour sortir de la gare.

— : Cette femme à côté de toi est-elle la personne compétente qui connaît très bien les primates et qui saura en prendre soin ?

— : Oui, c'est elle.

— : Tu devrais lui donner l'enfant ! Non ?

Lucien tendit le petit macaque à Chan. Sans ralentir ses pas, elle l'enfouit sous sa veste et dit :

- Oh ! Mais il est couvert de blessures, le pauvre. Que lui est-il arrivé ?
 — Je n'en sais vraiment rien.

Dans la voiture, Chan ouvrit un sac entre ses pieds.

- Il doit avoir dans les douze mois, jugea-t-elle. Je vais lui faire un bib.

Moins de deux minutes plus tard, l'enfant se mit à téter goulûment, dès qu'elle lui présenta la tétine.

- : Il boit de bon cœur ! mots-pensa Bellisae. Il était temps !

- : Tu vois tout ce qui se passe ?

Tandis que le petit macaque faisait le plein, Chan fixa Lucien :

— Cet animal est couvert de plaies. Je n'ai rien pour le soigner dans mon sac. Je m'en occuperai chez moi. Étrange, ses quatre mains sont enrobées de latex ! On dirait qu'il a des gants transparents. Mais bon... Il faudrait que tu parles, maintenant. Je crois que je mérite quelques explications, sinon... je vais finir par me vexer.

— Si je garde le silence, je risque de te fâcher. Si je parle, je risque d'être pris pour un fou.

- C'est ton problème. Choisis le moindre risque.

— : Il faudra lui enlever le latex sur les mains. Mais je voudrais que tu me dises : la trouves-tu jolie ?

- : Qu'est-ce que ça peut te faire ?

- Hein ! Mais... Qu'est-ce que ça peut me faire... Mais...

- Non, pas toi.

- Comment, pas moi ?

- : En tout cas, vous vous tutoyez déjà ! Elle t'a ensorcelé !

- Ce n'est pas à toi que je par...

— : Laisse-moi tranquille ! Tu as totalement méprisé ma question. Je la répète : comment ça se fait que tu vois et entendes ce qui se passe de mon côté ? Tu m'avais caché ça ! Je ne te répondrai plus tant que tu n'auras toi-même pas répondu à cette question.

- Ce n'est pas à moi que tu parlais ? Parlais-tu au singe ?

Lucien était à bout.

— Bon... Je vais tout te raconter. Mais ça va être long et je te préviens que...

— Je risque de te prendre pour un fou... je sais. Prends-le, ce risque, s'il te plaît.

— D'accord. Tu vas tout apprendre. Après tout, ça me libérera. Mais... où allons-nous ?

— Chez moi, bien entendu. À moins que tu n'aies envie de m'enlever ! Demain, il faut que je bosse. Et en plus, tout ce dont j'ai besoin pour m'occuper de lui est au parc zoologique.

— Oui, bien sûr... Je suis un peu largué.

Lucien démarra et commença à raconter son histoire : « Ça a commencé chez mon ophtalmologiste. J'ai vu une affiche, une grande image de gorille... »

Durant son récit, il ignora plusieurs interventions de Bellisae qui lui recommandait de ne pas tout dire à cette inconnue, qui insistait pour savoir s'il la trouvait belle et qui lui confia aussi qu'elle allait peut-être tuer quelqu'un. Il préféra négliger cette déclaration, pensant qu'elle était destinée à capter son attention.

33) La cage du 6722 était vide

Honoré Goriot, le soigneur des primates, commençait son travail de très bonne heure afin de ne pas interférer avec l'équipe scientifique. Arrivant comme d'habitude à quatre heures du matin au laboratoire de vivisection, qui se trouvait dans le même bâtiment que l'ASIC, il s'approcha des deux soldats en faction devant l'entrée. Depuis quelque temps, la garde renforcée s'était étendue à toute la construction, même aux locaux dont les activités étaient sans rapport direct avec l'ASIC. Les hommes armés levèrent une main flasque au-dessus du sourcil droit, geste par lequel les militaires aiment saluer les civils ; ce salut mou marque leur appartenance à leur groupe tout en soulignant, par son manque de martialité, le caractère facultatif du respect dû à ceux qui n'en font pas partie. Comme les jours précédents, le soigneur répondit à cette

gestuelle sociale, par un hochement de tête tout aussi détaché, puis il présenta son œil droit devant l'identificateur. Dès que la lourde porte métallique se fut suffisamment ouverte en glissant sur le côté, il entra et referma derrière lui. Le lieu était faiblement éclairé. Il actionna un seul interrupteur afin de n'apporter qu'un peu plus de lumière ; pas trop, pour éviter de réveiller les cobayes encore endormis. Ce qu'on faisait ici aux animaux le dérangeait secrètement. Il n'aimait pas les voir souffrir, mais... on ne cessait d'expliquer que ces expériences étaient indispensables pour le bien de l'humanité. N'ayant d'autre source de revenus que cet emploi, il faisait des efforts pour le croire. Rien n'est plus douloureux que d'être obligé d'imposer silence à son cœur à cause de besoins existentiels.

Il devait commencer par nettoyer les cages. Accrochant sa veste à la patère proche de la porte d'entrée, il jeta un regard en direction des singes. Il cilla en plissant le front. La surprise lui arracha un cri étouffé. Il se précipita devant tous les petits corps étendus dans des positions funèbres. Les deux adultes étaient debout dans leurs dispositifs de contention, mais l'affaissement de leur attitude montrait bien que la vie avait déserté ces corps. Honoré regarda tous ces cadavres plusieurs secondes sans réagir, comme pour s'assurer de la véracité de cette vision. Puis il prit l'un des minuscules quadrumanes inanimés dans sa main droite, le numéro 6701. Le sentir si froid et si raide le fit frissonner. À cause de son métier, il avait souvent l'occasion de manipuler des macaques morts, mais venant de succomber à une expérimentation, ils étaient encore tièdes et souples. Balayant une fois de plus toute la macabre scène du regard, il s'aperçut qu'il manquait l'un des petits singes. La cage du 6722 était vide. Il constata également qu'elle était ouverte, et seulement l'instant suivant il réalisa qu'elles l'étaient toutes. Même en enfonçant son bras dans l'une d'elles pour saisir le 6701, il ne l'avait pas noté, tant il était ébranlé.

L'alerte devait être donnée sans plus attendre. Il avait déjà certainement trop tardé. On lui en ferait évidemment le reproche. Honoré sortit et interpella les militaires :

— Soldats ! Prévenez vos supérieurs ! Quelque chose de grave et d'anormal vient de se produire !

Adam Polikant avait été tiré de son sommeil et Marie Barlox avait dû interrompre son petit déjeuner pour s'habiller en toute hâte. Des militaires les avaient transportés sans attendre sur leur lieu de travail, le laboratoire de vivisection. Adam Polikant ne s'était jamais senti aussi embarrassé. On lui avait à peine laissé le temps de passer une veste sur son pyjama et de mettre ses pieds dans des chaussures. Les petits regards amusés que lui accordait Marie Barlox approfondissaient son malaise. Les deux scientifiques venaient d'apprendre pourquoi ils étaient là de si bonne heure.

Elijah Floyd frotta ses yeux rouges. Son manque de sommeil était si démesuré, qu'il aurait pu s'endormir sur une planche à clous. Il se gratta la gorge, tendit l'index en direction des cadavres en cages et essaya de résumer :

— Donc, hier soir, tous ces bestiaux étaient vivants. Vous en êtes sûrs. Et ce matin ils sont tous trépassés. Selon vous, ils ne sont pas morts naturellement, je veux dire seuls. Que les expériences en cours eussent pu les tuer cette nuit est pour vous totalement improbable.

Il s'adressait à Honoré Goriot et aux deux scientifiques. Adam et Marie répondirent une fois de plus par la négative à cette dernière question.

— Donc, vous êtes en train de me dire qu'on les a tués. Est-ce bien là votre conviction ?

— Comment l'expliquer autrement, Colonel ? dit Honoré Goriot. Je vous rappelle que toutes les cages étaient ouvertes, en plus !

— C'est vrai, admit Elijah. Les putains de cages étaient ouvertes !

— Je comprends que ça vous étonne, bafouilla Adam.

Voulant gagner la sympathie du colonel, il n'avait rien trouvé de plus pertinent à dire.

— Que ça m'étonne, grinça le gradé en avançant son nez presque contre celui d'Adam. Je devrais m'en étonner ! Pourquoi ne pas m'en ahurir, aussi ? Ou bien m'en abasourdir ? M'en ébahir, peut-être ? Figurez-vous que cette nuit, mes putains de chaussettes se sont barrées toutes seules pour masquer des caméras ! Exactement comme si elles eussent voulu

m'empêcher de voir ce qui se passe dans ce bâtiment de fous furieux. Parce que vous êtes tous des fous furieux, particulièrement ici ! Alors ce ne sont pas vos conneries de cages ouvertes qui vont m'étonner ! Je vous l'assure !

— Je... je... bafouilla le scientifique.

— Je, je ! Personne n'a quelque chose de plus utile à me dire que M. Jeje Pyjama, tempêta le colonel à bout de nerfs.

Dès qu'on lui avait présenté cet homme, il ne l'avait pas apprécié. Il n'aimait pas son regard fuyant et son ton mielleux. Un lâche qui se venge de sa vie de minable sur des singes, avait-il pensé.

— Il faudrait examiner les corps, pour essayer de découvrir quel moyen a été employé pour les tuer, proposa Marie.

— Voilà quelque chose qui tient debout, s'exclama le gradé. Allez-y !

Tandis que les deux scientifiques s'activaient pour réaliser ce travail, le colonel s'adressa à Honoré :

— D'après mes hommes, vous auriez donné l'alerte plus de quatre minutes après être entré ici.

— C'est vrai, j'étais tellement...

— OK, je comprends. N'avez-vous rien de plus à dire ? Un détail que vous auriez noté... un truc déplacé ou qui manque ? N'a-t-on rien volé ?

Honoré n'eût su expliquer pourquoi il décida de cacher l'absence du corps de 6722. Faisant cela presque malgré lui, il espéra que Marie et Adam ne s'en rendraient pas compte tout de suite, afin de lui laisser le temps de dissimuler cette disparition.

— Rien de plus, Colonel. Si je vois quelque chose...

L'officier supérieur tira sur le bas de sa veste de treillis, ajusta sa casquette kaki et passa ses pouces dans sa ceinture.

— OK. Je compte sur vous.

Il aimait bien Honoré. Il lui adressa un clin d'œil complice pour ajouter :

— J'ai fait des misères à votre psychopathe en pyjama. Et il n'a même plus un singe vivant à torturer pour se venger.

Le soigneur eut un sourire amer.

— Son pyjama, ce n'est pas ce qui me gêne le plus.

— Je sais, je sais... Qu'est-ce que vous foutez ici, si le sort de ces bestiaux vous touche ?

— Je ne devrais pas, mais au début je ne savais pas trop. Le travail n'est pas facile à trouver. Pas facile de faire le difficile !

— Ouais ! À qui le dites-vous ! On ne choisit pas toujours son affectation. Si vous croyez que je m'amuse comme un petit fou, moi, dans ce bordel où même les chaussettes font chier !

— Chaussettes, Colonel ?

— Laissez tomber... je suis fatigué. Qu'est-ce qu'on faisait, ici ? Je veux dire : qu'elles étaient les expériences en cours, si ce n'est pas trop compliqué ?

— Oh... Les macaques adultes subissaient des ablations ou des incisions cérébrales, des implantations d'électrodes... pour voir ce qui se produisait, perte de l'équilibre, cécité, surdité, tremblements... ce genre de trucs.

— Putain de merde ! Que n'ai-je des oreilles rétractiles pour éviter d'entendre ça ? Et les petits, là.

— Les petits sont des enfants.

Honoré expliqua rapidement le principe des mères-monstres.

— Mais ce sont de grands malades, des putains de grands psychopathes. J'y pense... Ceux qui ont buté ces singes sont peut-être des animalistes, parce que leur enlever la vie était une manière d'abréger toutes ces hideuses souffrances. Là est sans doute un mobile suffisant... même si, moi, j'eusse préféré flinguer les bourreaux que les victimes. Mais je ne vous ai rien dit sur ce dernier point. N'est-ce pas, Honoré ?

— Bien sûr que non, Mon Colonel ! Je ne vois même pas de quel dernier point il s'agit ! En ce qui concerne votre hypothèse... qui sait ? Je vais vous laisser un moment, si vous voulez bien. J'ai un petit travail à faire.

— D'ac ! Appelez-moi dès que ces fous furieux auront découvert comment on a tué ces pauvres bestioles.

Honoré vit qu'Adam et Marie étaient tous les deux penchés sur le corps d'un des bébés macaques. Dans le but de rendre moins visible la disparition de l'un d'entre eux, il prit deux des poubelles en plastique, habi-

tuellement utilisées pour jeter le « matériel d'expérimentation » qui n'avait pas survécu aux expérimentations, y entassa les cadavres et laissa les récipients à la disposition des scientifiques. Il y avait peu de chances qu'ils comptent les corps. En revanche, une cage vide se remarquait beaucoup plus facilement.

Le colonel se massa le menton en réfléchissant. Que pouvait-il faire d'autre à présent ? Les locaux de l'ASIC avaient été fouillés et examinés à la loupe, sans résultat. Pas la moindre trace, pas d'empreinte digitale sur les caméras. Comment expliquer que ses chaussettes ?...

Il sortit du laboratoire de vivisection les mains dans le dos sous l'impeccable salut des deux soldats.

— Z'avez rien vu, bien sûr ? Rien entendu ?

Ils prirent une mine désolée pour dire non.

— Putain de bâtiment hanté ! s'exclama-t-il. À supposer que nous eussions été attaqués par une horde de chaussettes démoniaques, qu'eussiez-vous fait à ma place, soldats ?

Les deux gardes affichèrent une expression on n'eût pu plus perplexe.

— Une horde de chaussettes démoniaques, Mon Colonel ? se risqua l'un d'eux.

— Laissez tomber...

Le gradé décida d'aller voir s'il y avait du nouveau du côté de l'ASIC dont l'entrée se trouvait de l'autre côté du bâtiment. À peine avait-il fait deux pas qu'un cri déchirant en provenance du laboratoire, qu'il venait de quitter, le fit tressaillir. Il fit volte-face et s'élança dans le local dont la porte était encore ouverte.

Adam Polikant gisait dans une flaque rouge. Sur son cou, une blessure écarlate laissait échapper des jets de sang. Marie Barlox et Honoré Goriot regardaient le mourant avec des yeux exorbités de stupeur.

34) Que s'est-il passé, encore ?

Le colonel Elijah Floyd proféra un énorme chapelet de jurons avant de rugir dans son téléphone : « La réa à la vivisection ! Maintenant ! » Cela fait, il paracheva ses outrages à la langue académique à très haute voix.

Depuis le précédent suicide, celui d'Augusto Brayonzo, un service de réanimation se tenait prêt à intervenir dans le bâtiment. Quinze secondes plus tard, des brancardiers venaient chercher le corps d'Adam Polikant.

— Refoutez-moi ce mec sur pieds immédiatement, leur ordonna l'officier supérieur. Je vous donne dix minutes pour m'en faire un potentiel champion aux Jeux olympiques !

Puis il se tourna vers Honoré Goriot et Marie Barlox :

— Que s'est-il passé, encore ? Que s'est-il passé ? Encore !

Tous les deux étaient manifestement sous le choc.

— Il s'est ouvert la carotide, dit la chercheuse. Il s'est ouvert la carotide, brusquement, là, comme ça, devant moi...

Livide, Honoré ne répondit pas. Le colonel émit un son tenant autant du grognement que du hurlement et du gémissement :

— Encore !

Les deux hommes en armes se risquant à faire deux pas à l'intérieur pour voir ce qui se passait, le gradé leur cria :

— Faites votre boulot dehors, vous ! Gardez l'œil ! Compris ? Atomisez le moindre puceron qui tente d'entrer.

Puis, s'adressant à Marie Barlox :

— Que faisait-il, juste avant de se trancher le cou ? Durant l'instant qui précédait ce geste ?

— Rien de particulier. Je vous jure. Il me semble qu'il réfléchissait, car il est resté quelques secondes immobile et silencieux. Il avait l'air concentré. J'ai cru qu'il s'apprêtait à me dire quelque chose, mais soudain...

— Les caméras de surveillance ont-elles pu enregistrer ce putain de suicide ?

— Il n'y a aucune caméra de surveillance en fonctionnement, Colonel.

— Mais pourquoi ?

— Adam ne souhaitait pas que le labo soit filmé. Il avait toujours peur que des animalistes s'emparent des images.

— Je vois... pour torturer en toute quiétude, dans la plus grande sérénité ataraxique ; pour éviter que des yeux inopportuns ne vissent ses actes de psychopathe !

Marie resta coite.

— Avez-vous eu le temps de déterminer ce qui a libéré les victimes ?

— ... ?

— Oui, enfin ! Je voulais dire ce qui a tué les singes, si vous préférez.

— Oui, Colonel. Il s'agit d'un hypnotique qui se trouvait là-dedans.

La scientifique tendit un index.

— Dans ce tiroir ?

— Oui. Dans ce tiroir. D'ailleurs, vous pouvez voir qu'il est ouvert. Nous n'y avons évidemment pas touché aujourd'hui ; hier il était fermé, c'est certain. Le produit provient de ce flacon qui a été mal rebouché. Et voici probablement la seringue qui a été utilisée. L'enveloppe stérile qui protégeait cette seringue est sur le plan de travail au-dessus du tiroir. Cette découverte a accéléré nos recherches, nous n'avons eu qu'à vérifier sur deux corps que le sang contenait bien cet hypnotique létal à trop forte dose.

— Vous êtes donc en train de conclure qu'on est venu ici pour piquer ces animaux avec ce truc !

— Je suis en train de vous dire que les singes sont morts d'une quantité excessive de cette substance, que le tiroir est ouvert et qu'une seringue contenant encore des traces de ce produit est là. J'ajoute que nous n'avons pas utilisé cet hypnotique depuis des semaines, que ce flacon était plein et qu'il ne l'est plus.

— Et par où serait entrée puis sortie la personne qui aurait pu faire ça ?

— Je n'en ai aucune idée.

Le colonel prit une mine sombre pour maugréer :

— Qui a pu faire ça, et pourquoi ? Sont-ce mes putains de chaussettes ? Dans cette maison de fous furieux, il est recommandé de tout envisager.

— Vos chaussettes ? s'étonna Marie.

Trois coups de feu retentirent alors à l'extérieur. Le militaire tripota nerveusement son téléphone pour appeler Guy. Il s'emporta en proférant quelques jurons très dissonants, téléphona à une autre personne et hurla sur l'appareil :

— « La réa ! C'est chez vous ces détonations ? »

— « Oui, répondit la cheffe de service. Venez vite, s'il vous plaît. C'est un drame. »

Le colonel se catapulta dehors et courut à se rompre les jambes pour faire le tour du bâtiment jusqu'à la réanimation. Quand il fit irruption dans les locaux, le cœur battant plus rapidement que les ailes d'un moustique, son regard tomba sur un de ses hommes qui était ligoté sur une chaise par des mètres de bandage autour de la poitrine et des mollets. On eût dit une bobine. En plus de cela, il était immobilisé par des menottes aux poignets et aux chevilles. C'était Guy Sabatini.

Deux soldats à ses côtés se tenaient prêts à intervenir, comme si par magie le prisonnier avait une chance de se libérer. Elijah Floyd comprit pourquoi Guy ne lui avait pas répondu au téléphone.

La cheffe de service, qui attendait là, regarda Elijah d'un air grave :

— Colonel, je...

— Quoi ? Que se passe-t-il encore dans cette baraque démente ?

— J'ai appelé à l'aide parce que votre homme s'est mis à suivre les brancardiers quand ils sont passés près de lui. Le voyant marcher à côté du brancard, j'ai cru qu'il était là pour nous escorter, pour assurer la protection du patient, mais...

— Mais quoi ?

Mais il a braqué son arme vers le blessé... puis... puis...

— Puis ? ... Puis ? Merde !

— Puis, il a tiré trois fois sur lui.

Elijah Floyd regarda les deux soldats.

— Mon Colonel, dit l'un d'eux, nous nous sommes précipités pour intervenir dès que nous avons entendu les hurlements. Nous l'avons désarmé et ligoté, très facilement. Il se laissait faire. Nous regrettons de ne pas avoir pu éviter son geste. Nous n'avons pas été entraînés pour nous

méfier de nous les uns les autres, mais au contraire pour nous faire confiance.

Le colonel eut une expression faciale qui voulait dire « Oui, oui... je comprends, soldat. » Le tueur gardait la tête baissée. Menton sur le plexus, il regardait dans le vague vers le sol. Des tics nerveux secouaient ses joues et ses sourcils. Sa lèvre inférieure tremblait. Ses doigts se tordaient les uns les autres.

— Guy, dit l'officier supérieur profondément troublé. Qu'est-ce qui t'a pris, mon gars ? Que s'est-il passé dans ton bocal ?

Guy Sabatini leva son visage convulsé pour bredouiller en torturant ses mains de plus belle :

— Je... je... je ne sais pas... Mon Colonel. Je ne sais pas. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— On va parler de ça tous les deux, Guy. On va parler de ça tous les deux. Tu vas me l'expliquer calmement.

Elijah Floyd s'adressa à ses deux autres hommes :

— Amenez-moi Guy dans mon bureau. Je veux être seul avec lui.

35) De retour au zoo de Pétisan

De retour au zoo de Pétisan, à trois heures quarante, en pleine nuit, le petit macaque dormait depuis un moment. Accroché au pull de Chan Zhào, un pouce dans la bouche, il poussait parfois des gémissements dans ses rêves, ou plus probablement ses cauchemars, vu ce qu'avait été sa vie jusqu'à présent.

Lucien allait se garer sur le parking désert, mais elle le guida vers une aire de stationnement réservée au personnel du zoo. Elle lui donna accès à ce lieu au moyen d'une carte qu'elle lui tendit. Lucien arrêta la voiture et coupa le contact.

— J'avoue que ton histoire est ahurissante, mais... contrairement à ce que tu redoutais, je ne te prends pas pour un fou, dit Chan. Je te crois.

— Ah bon ! Pourquoi ?

— On dirait que ça te déçoit que je ne te prenne pas pour un fou !

— Non, c'est pas ça... Je suis content au contraire, mais rien qu'en m'écoutant te révéler tout ça, je recommence moi-même à douter de ma raison.

— Sais-tu pourquoi je te crois ?

— Aucune idée. Je ne suis pas certain que je goberais moi-même tout ce que je viens de te raconter, alors...

— C'est le moment de t'avouer ce qu'était mon expérience très difficile à croire.

— Tu as prétendu avoir eu un échange en langage des signes qui avait dépassé tes espérances. Mais je t'ai trouvée très évasive sur les précisions.

— C'était une réponse destinée à esquiver ta question, parce que toi-même, tu ne voulais rien dire. Mais à présent, je te dois la vérité.

— Il serait temps, en effet ! J'ai hâte de t'entendre, avoua Lucien.

— Tu devrais comprendre pourquoi, comme toi, j'ai eu tant de mal à le confier. Une chose m'a parlé sans son, à moi aussi. Elle m'a demandé ce que je pensais du fait que les gorilles soient privés de liberté dans ma prison. Il n'y a aucune suite à cela. Je n'ai pas répondu. Je n'ai même pas eu l'idée d'essayer. J'ai cru que cela venait de moi, que je l'avais imaginé.

— Oh !...

— De plus, pendant que tu me parlais, on était à mi-chemin, tu venais de me décrire ta vie de vache, j'ai vu apparaître une image de gorille devant moi...

— Oh !...

— Si. Cela a été très bref. J'ai pensé que j'avais eu une hallucination due à l'effet que me faisait ton histoire.

— C'est une possibilité.

— Non.

— Non ?

— Non, parce que quand tu as fini de me raconter ta visite de l'élevage Pierre Morageot, Bellisae s'est adressée à moi, comme tu m'as expliqué qu'elle le faisait avec toi. Avec des mots-pensés.

— Oh !...

— Si, confirma-t-elle.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que, elle...

— Elle m'a demandé si je te trouvais à mon goût.

— Hein ! Je quoi, mais !... Oh ! Et... euh ?...

— Hum ?... C'est-à-dire ? Elle est un peu chaotique ta question !

— Que lui as-tu répondu ?

— Ah, aaah ! Tu aimerais savoir... Je n'ai pas su lui répondre. Je n'ai pas dit que je ne savais pas quoi répondre. J'ai dit que je n'ai pas su répondre. Comme si j'étais muette dans ce mode de communication si stupéfiant.

— Qu'est-ce que tu aurais voulu répondre alors ? insista Lucien.

— Tu sembles beaucoup plus surpris par sa question que par le fait qu'elle m'a parlé. Pourquoi ?

• *Oh ! tu ignores la mienne, de question, là !*

— Parce qu'elle n'a pas cessé de me harceler. Elle voulait savoir si tu me plaisais.

Chan fronça les sourcils interrogativement :

— Ah, bon ! Et que lui as-tu répondu ?

Lucien fut embarrassé :

• *Ah ! Ce n'est pas juste ! Tu n'as rien dévoilé, toi !*

Opportune diversion : le jeune macaque se réveilla et poussa de légers cris plaintifs.

— Il a faim, dit Chan. Je vais lui donner un autre biberon et puis je te propose de te reposer chez moi jusqu'au jour. Nous reparlerons de ça.

Pour la forme, il fit mine d'hésiter.

— Oh ! fit-elle. Tu ne vas pas me laisser seule à présent que ton amie s'adresse à moi. Je t'avoue que j'ai besoin d'en discuter. Toi, tu as eu le temps de t'y habituer, mais moi... Je suis juste en train de me demander... Je ne sais comment dire. Je crois que j'ai peur. J'aimerais que tu restes pour en parler avec moi, c'est tout.

— Merci, murmura simplement Lucien.

Alors qu'il l'observait nourrir l'enfant qui buvait gloutonnement, en le remerciant mentalement de lui avoir permis de ne pas répondre, Bellisae se manifesta :

— : Comme tu la regardes ! Je te rappelle que tu as une femme !

— : Encore toi ! Pourquoi lui as-tu demandé si je lui plaisais ? De quoi te mêles-tu ? Tu deviens insupportable !

— : Es-tu fâché ? C'est moi qui devrais l'être.

— : Pourquoi ?

— : Parce que tu lui as confié beaucoup trop de choses sur notre intimité et que tu la dévisages trop.

— : Comment sais-tu ce que je prononce et ce que je regarde, en plus ? Tu m'as menti. Tu m'avais dit que tu ne lisais pas dans mes pensées.

— : Non. Je ne t'ai pas menti. Je ne t'ai pas menti ! Mais à présent, je dispose d'un moyen que je n'avais pas avant de te voir et de t'entendre.

— : Ah ! C'est nouveau, donc ?

— : Oui, c'est tout nouveau, en effet !

— : Donc, là... Je suis observé et écouté vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— : Non, par moments, seulement.

— : Même par moments c'est beaucoup trop ! J'exige que tu me rendes mon intimité et que tu me laisses tranquille.

— : Tu sais, j'ai de nouveau tué.

— : Je m'en fous ! Je te dis que tu deviens insupportable ! Tu te mêles trop de ma vie.

— : Et moi, je te dis que j'ai encore tué un de tes congénères. Tu ferais mieux de ne pas prendre cette information à la légère. Je n'irai peut-être pas jusque-là, mais si tu t'intéresses trop à cette Chan Zhào, je pourrais me fâcher et lui faire passer un très mauvais moment.

36) Mon corps a utilisé mon arme

Au même moment.

Le sergent Guy Sabatini était recroquevillé sur une chaise dans le bureau du colonel Elijah Floyd. Il était immobilisé par deux paires de menottes, l'une retenant ses bras derrière le dossier, la seconde gardant ses chevilles prisonnières l'une de l'autre.

Guy sanglotait. Elijah était si épuisé qu'il avait l'impression que son esprit était un brouillard diffus. Assis en face du sergent, il se pencha en avant en appuyant ses mains sur ses genoux pour le regarder dans les yeux. C'était bien la première fois qu'il voyait cet homme pleurer.

— Guy, dit-il. Guy, bordel ! Peu importe que tu flinguasses Polikant ! Ce n'est pas en soi ce qui me préoccupe le plus. Ce qui me préoccupe le plus, c'est ce qui s'est passé dans ton ciboulot à ce moment-là. Je me doute que c'est difficile à expliquer. Tu n'es pas le seul ; tu sais bien qu'Yves Badol a buté Anna Pyrrus. Lui aussi avait perdu le contrôle de lui-même. Je ne suis pas là pour te tourmenter, mais seulement pour essayer de comprendre ce qui déconne dans le bocal de mes gars. Je ne te juge pas. Si ça se trouve, ce sera moi le prochain qui grillera un fusible.

Guy leva les yeux pour regarder son supérieur à travers un rideau de larmes.

— Pas fait exprès, hoqueta-t-il.

— Je sais bien ! Je sais bien ! Yves Badol a expliqué qu'il avait vu un homme armé à la place d'Anna Pyrrus. Toi aussi, c'est ça ? Tu as vu un mec armé au lieu de Polikant ?

— Non. Pas du tout. Ce n'est pas ça.

— Bon, dis-moi alors ! Qu'est-ce que tu as vu, toi ? Un tyrannosaure ? Godzilla qui te fonçait dessus ? Parle, merde !

Le sergent voulut s'exprimer, mais sa mâchoire se mit à trembloter ; il mâchouilla une série de sons incompréhensibles. Le colonel fit appel à toute sa patience, se servit une tasse de café de plus, qu'il but d'un trait, et s'efforça de rester calme :

— Vas-y. Redis-moi ça, mais avec le décodeur, cette fois. Je t'écoute.

— Je n'ai rien vu d'autre que le blessé. Mais...

— Mais ?

— Mais mon corps a utilisé mon arme et a tiré, sans que je puisse l'en empêcher.

— Quoi ?

— Je vous jure, Mon Colonel ! J'ai essayé de résister, mais mon corps ne m'obéissait plus, comme si quelqu'un le téléguidait. Je sentais pourtant que c'était bien mes muscles qui fonctionnaient, mais ils étaient indépen-

dants de ma volonté. Vous savez... comme ces appareils électriques de musculation qui contractent les muscles... Vous voyez ce que je veux dire ? J'étais terrifié.

Guy se remit à pleurer en répétant :

— J'étais terrifié, Mon Colonel. J'étais épouvanté.

— Tu me confirmes que tu n'as eu aucune vision, toi, mais que tu as été physiquement manipulé. Tu as senti que tes muscles se sont animés comme s'ils eussent été sous le contrôle d'une autre putain de volonté ?

— C'est exactement ça, Mon Colonel. Physiquement manipulé comme un pantin. Mon corps ne m'appartenait plus. Je ne le commandais plus. Il agissait contre mon gré.

Elijah Floyd savait que Guy était loin d'être impressionnable et qu'il avait un sang-froid à toute épreuve. À voir son état, l'expérience avait dû être extrêmement traumatisante.

— Calme-toi, Guy. Tu veux boire un truc ?

— ...

L'officier supérieur libéra les mains du sergent et jeta les menottes sur son bureau.

— Un bon putain de cognac ?

— Non merci, Mon Colonel. J'ai vécu un cauchemar. Croyez-vous ce que je vous dis ?

— Bien sûr que je te crois ! Je te connais, je sais qui tu es. Je suis certain que tu as le bocal solidement fixé sur les épaules. Et, puis... tu peux te douter que, quand on a des chaussettes qui se barrent la nuit pour aller masquer des caméras, on est disposé à admettre des choses étranges ! Pas vrai ? Ton histoire de muscles désobéissants est plus facile à gober que celle de mes chaussettes vivantes et facétieuses.

Au courant du mystère des chaussettes, Guy eut un pâle sourire ; ce n'était qu'un sourire de politesse à peine perceptible, mais il réchauffa un court instant son visage.

— Merci, Mon Colonel ! Vous ne pouvez pas imaginer combien c'est traumatisant d'accomplir des mouvements malgré soi, contre tous les efforts qu'on peut faire pour résister à ces gestes. Je n'ai jamais vécu

quelque chose de plus terrifiant. On se sent comme l'outil d'une force inconnue.

— Je comprends, Guy. Je le devine, je t'assure. C'est certain que ce doit être abominable. Toi et Yves Badol, vous allez m'aider à convaincre mes chefs et ces putains de politiques qu'il se passe un truc très très grave et qu'il faut à tout prix réagir maintenant.

37) Douterais-tu que j'en sois capable ?

Lucien sentit un choc sur son cœur, comme un coup de poing. La menace devait-elle être prise au sérieux ? Bellisae était-elle réellement en mesure de nuire à distance ? Étant donné qu'elle pouvait indéniablement communiquer, voir et entendre... Il n'était pas déraisonnable d'imaginer qu'elle pût aussi agir physiquement.

— : Douterais-tu que j'en sois capable ? demanda Bellisae.

Que pouvait-il répondre ?

• *J'aurais dû m'assurer que ceux qu'elle prétend avoir tués sont bien morts... Je suis nul !*

— À quoi penses-tu ? demanda Chan. Tu as l'air bien bizarre d'un coup.

— Je suis épuisé, en fait.

• *Comment lui parler de cette menace sans la terroriser et sans me faire entendre de Bellisae ? Il faut que je vérifie au plus vite l'affirmation selon laquelle ces gens seraient morts et si l'information officielle a bien été donnée après, et non avant, que Bellisae m'ait annoncé ces éventuels meurtres.*

— Mouais ! fit Chan. Je n'ai pas d'autre choix que de me contenter de cette réponse. Allons-y, le petit a fini son bib.

— : Je ne sais pas si tu as vérifié l'existence de mes deux premiers homicides, mais je te communique un nouveau nom.

« Adam Polikant » apparut dans le champ visuel de Lucien.

• *On dirait qu'elle lit dans mon esprit. Si c'est le cas, c'est horrible. Peut-être que non, puisqu'elle ignore ce que je pense des deux premiers.*

Lucien et Chan sortirent de la voiture. Dans les bras de la primatologue, le macaque regardait Lucien. Ils marchèrent rapidement sur une courte allée de gravier et entrèrent dans le salon de Chan. Lucien montra son téléphone :

— Pardons pour mon impolitesse, mais j'ai un urgent besoin de faire quelques recherches. Ce ne sera pas long.

Elle lui tendit un ordinateur portable :

— Utilise mon ordi, si tu veux. Ce sera plus confortable. Mets-toi sur la table et fais ce que tu as à faire. Je vais soigner les plaies de cet enfant puis je préparerai un petit casse-croûte pour nous deux.

— Merci. Euh... pour le casse-croûte... euh...

— Tu ne manges ni viande ni produits laitiers. Je comprends très bien ça d'une ancienne vache. Moi non plus, figure-toi. Je n'ai pourtant jamais été bovine, mais je suis végétalienne depuis longtemps !

— Ah, bon ! Mais... pourquoi ?

— Je ne consomme pas de viande pour ne pas tuer des animaux. Ça me donnerait l'impression d'être cannibale. Je digère très mal les produits laitiers. Je déteste les œufs et tout ce qui en contient... Donc, je suis végétalienne par compassion, pour ma santé et par goût. Je ne savais pas que les produits laitiers engendraient autant de souffrance. J'ai à présent une seconde raison de ne jamais en consommer.

— C'est super ça ! Tu vas pouvoir me renseigner un peu. Parce que, moi, c'est si récent que j'ai du mal à trouver une nourriture diversifiée.

— : Ton amie marque un point, j'avoue. Mais pour autant, cela m'ennuie tout de même que tu t'attaches trop à elle.

— Bien sûr, je te ferai découvrir quelques trucs sympas. Là, je vais réchauffer un rôti de seitan et des légumes.

— J'ai hâte de goûter ça.

Elle tendit un doigt vers son fauteuil en cuir :

— Je viens de me souvenir que tu ne voulais pas l'utiliser. Et je sais à présent pourquoi.

— Ça me ferait exactement le même effet que de m'asseoir sur de la peau humaine.

— Je comprends.

Lucien ne répondit pas à Bellisae. Il ouvrit le mail qu'il s'était adressé, celui qui avait pour sujet « Meurtres Bellisae » et qui contenait les noms qu'il y avait consignés : Anna Pyrrus et Augusto Brayonzo, les deux étant neurologues.

Les recherches lui prirent dix minutes à la fin desquelles il acquit la conviction que Bellisae lui avait bel et bien appris la mort de ces personnes avant toute annonce publique. La date et l'heure du mail qu'il s'était envoyé précédaient de cinquante minutes le certificat de décès d'Anna Pyrrus et d'un peu plus d'une heure celui d'Augusto Brayonzo. Les causes officielles de ces deux décès n'étaient pas celles qu'avait données Bellisae, comme cette dernière l'avait prévu. Selon les sources authentifiées, Anna Pyrrus était morte dans un accident de voiture, Augusto Brayonzo d'une crise cardiaque.

Lucien leva ses yeux au-dessus de l'écran de l'ordinateur. Ils rencontrèrent le regard de Chan qui venait de s'asseoir sur un canapé en face de lui, l'enfant toujours agrippé à son pull.

— Vas-tu me confier ce qui te tracasse ? demanda-t-elle. Ou vas-tu tout le temps te débrouiller pour garder une part de mystère ?

— : Ne lui dis rien où je me fâche.

— : Et alors, que ferais-tu ?

— En fait, je pensais que je n'ai pas visité les autres zoos qui ont des gorilles. Je viens de voir qu'il y en a d'autres.

Bellisae ne répondait pas. Lucien la relança :

— : Mettrais-tu ta menace à exécution ? Assassinerais-tu une végétarienne ?

— : Non, je ne vais pas la tuer. Mais je lui ferai quelque chose de désagréable.

— Je suis certaine que tu ne me dis pas la vérité, que ce n'est pas ça ton problème. Ton besoin d'accéder à Internet était si urgent que ça ne colle pas. Il est évident que tu savais déjà qu'il y a d'autres zoos avec des gorilles.

— : Elle ne te croit pas. Il faut que tu trouves autre chose. Désolée de te mettre dans l'embarras.

— : Pourquoi ça te cause un problème que j'estime Chan ?

— : Estime ! Comme si je ne voyais pas que tu as plus que de l'estime pour elle !

• *De quoi je me mêle ?!*

— : Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je suis désolé, Chan, je ne peux pas te le dire pour le moment. Je te supplie de me croire quand je te dis que je le désire, mais que je ne peux pas. Pour l'instant du moins.

— : Ah... Voilà qui est raisonnable. Tu ne dois pas dire ce que tu veux à tout le monde. Certaines choses ne regardent que nous.

— : Tu vas la laisser tranquille, donc ?

— : Oui. C'est promis. Mais...

— : Mais quoi ?

— : Mais ne la désire pas. Ça me contrarierait beaucoup !

— Bon ! Mangeons, alors, dit Chan. Ensuite, je vais devoir trouver un endroit confortable pour loger cet enfant. Je ne peux pas le garder sans cesse sur moi ni chez moi. Là, je lui ai mis une couche, mais il essaye déjà de l'enlever.

Le jeune macaque faisait quelques courtes excursions sur le canapé, mais revenait régulièrement s'agripper à elle. Lucien était si perdu dans ses pensées qu'il vit seulement maintenant qu'il portait une couche et qu'il était plein de taches rouges.

— Mais il est tout rouge ! s'exclama-t-il. Il ressemble à un Peau-Rouge !

— : Dis-lui de te rendre le petit, dit Bellisae. Ce serait mieux que tu t'en occupes toi-même, maintenant qu'il est tiré d'affaire.

— Je lui ai enlevé le latex sur les mains. Je ne sais pas depuis quand il avait ça, mais le garder trop longtemps risquait de lui irriter la peau. Pour le rouge, ce n'est qu'un simple antiseptique. J'ai fait ce que j'ai pu. Je me demande bien ce qui lui est arrivé pour être dans cet état. Tu devrais interroger Bellisae. Sinon, c'est amusant Peau-Rouge. On pourrait l'appeler comme ça...

— : Mais je ne peux pas ! Je ne sais pas m'occuper d'un bébé humain, alors... tu imagines, un singe !

— Quoique « Peau-Rouge », c'est un peu long, continua Chan. Que penses-tu de « Indien », ou « Apache », ou bien « Sioux » ?

— : Elle a bien fait de lui enlever le latex, j'allais te le demander. Tu apprendras vite et je te guiderai. Elle pourra aussi te donner des conseils. Mais je ne veux pas que ce singe s'éloigne de toi...

— : Pourquoi ?

— Apache, c'est bien. J'aime bien Apache, approuva Lucien.

— : Oui, c'est bien Apache ! Appelez-le Apache, intervint Bellisae.

— Je suis d'accord pour Apache. Ça me plaît bien aussi, approuva Chan.

— : Il ne manquerait plus qu'elle ne soit pas d'accord ! persifla Bellisae.

Lucien retint un soupir.

• *Ça commence à devenir difficile à gérer, là, cette double conversation. Ah ! Misère ! Il n'y a vraiment que moi pour me mettre...*

Chan se leva, le petit macaque toujours cramponné à elle. Elle posa deux assiettes sur la table et demanda :

— Tu parles avec Bellisae, en ce moment ! Non ? J'ai l'impression que tu n'es pas entièrement avec moi.

Lucien opina du chef. La femelle gorille ne répondant pas, il insista :

— : Pourquoi ? Pourquoi tiens-tu tant à ce que ce singe reste près de moi ?

— : Parce que... je n'ai pas confiance en elle.

— : Tu étais pourtant bien contente qu'elle vienne m'aider à le recueillir pour lui donner les premiers soins.

Chan commenta le contenu des assiettes :

— Comme je te le disais, c'est du seitan grillé. Je pense que tu reconnaîtras les légumes.

— Merci beaucoup. Je suis très curieux de goûter ça.

— : Alors ? Puis-je te faire confiance ? Vas-tu garder Apache avec toi ?

Au lieu de répondre, Lucien interrogea Bellisae :

— : Est-ce toi qui as demandé à Chan ce que ça lui faisait de priver des gorilles de liberté dans sa prison ?

— : Oui. Qui veux-tu que ce soit ? Je viens de réaliser que c'était elle, d'ailleurs. Je ne lui ai pas beaucoup parlé parce que j'avais beaucoup de

mal à communiquer avec elle. Il s'agissait d'une de mes premières tentatives de contact mental.

— : D'accord ! Bon... Je te laisse. Je voudrais manger tranquillement.

— : Tu n'as pas répondu à ma question, insista Bellisae.

— : Plus tard, je le ferai peut-être.

Lucien planta sa fourchette dans un morceau de seitan et le porta en bouche. Il trouva cela succulent.

— C'est vraiment délicieux ! dit-il. Je ne connaissais pas cette saveur-là.

— Contente que ça te plaise. Apache vient de s'endormir, remarqua-t-elle.

L'enfant tournait le dos à Lucien, ses petits doigts enfoncés dans le pull de sa mère de substitution.

— Ah, oui ! Il a l'air bien sur toi.

— Puisque tu parles avec Bellisae, lui as-tu demandé pourquoi il a toutes ces blessures ?

— Non. Je n'y ai pas pensé, j'avoue. Je lui poserai la question.

— As-tu remarqué qu'il n'a pratiquement pas cessé de te regarder ?

— Il me regardait beaucoup en effet... Ah ! Mais bien sûr ! J'aurais dû le supposer bien avant ! Mais bien sûr ! Mais bien sûr !

— Quoi ? s'étonna Chan.

— Une idée qui vient de me traverser la tête.

— ... ?

Lucien se mit à dévisager Chan en souriant. Il le fit plusieurs secondes, suffisamment longtemps pour qu'elle en fût gênée.

— C'est ton idée que tu essayes d'exprimer, là ? finit-elle par demander.

— Disons que je prends plaisir à te regarder, oui.

— Je ne m'attendais pas à une si soudaine entrée en matière. Il y a trente secondes, tu paraissais tellement préoccupé et tendu.

— Je crois avoir compris quelque chose de fou.

— ... ?

— Bellisae voit et entend grâce à Apache, avec ses oreilles et ses yeux, je pense. J'aurais dû le deviner bien plus vite puisqu'à la gare elle m'a demandé de lever le bras, de toute évidence pour guider ce singe vers

nous. Elle a donc probablement le pouvoir d'utiliser ses sens, mais aussi d'influencer ou même de contrôler ses mouvements.

— Oh !

— Vu que le petit animal dort, elle ne peut pas savoir que je t'ai regardée comme je l'ai fait, et elle n'a pas entendu ce que je t'ai dit. Sinon, elle se serait mise en colère contre moi. Or, elle n'a pas réagi.

— Explique, demanda Chan très intriguée.

Lucien parla de la conversation qu'il venait d'avoir avec Bellisae et des meurtres qu'elle avait très vraisemblablement commis. Chan fut plutôt secouée par les menaces la concernant, mais elle tâcha de ne pas trop le montrer.

— Hum... fit-elle. Qu'elle insiste tant pour qu'Apache reste près de toi permet en effet de supposer qu'elle utilise ses sens pour t'observer et t'entendre. Mais ses avertissements dirigés contre moi et les questions qu'elle pose révèlent qu'elle est jalouse. Elle veut te garder pour elle. Quant aux meurtres... Je ne sais que dire, sinon que c'est effrayant. Ne devrais-tu pas le déclarer à la police ?

— Pour leur dire qu'une *Gorilla gorilla gorilla* m'a confié ça dans ma tête ?

— Je peux t'appuyer en avouant qu'elle a également communiqué avec moi. Et il y a aussi la psy dont tu m'as parlé... Nous sommes trois à pouvoir témoigner.

— Et alors ? Trois camisoles, tu sais, ça se trouve !

38) Le général fixa Elijah Floyd

Le colonel Elijah Floyd n'aimait généralement pas les politiques. Aussi haut placés qu'ils ou elles fussent, ils ou elles étaient pour lui « des putains de parasites opportunistes ». Pour ne rien arranger, disons même pour tout aggraver, la seule personnalité politique qui le concernait vraiment était une femme : la ministre des armées !

• *Ah ! une gonzesse au commandement des armées ! Comment imaginer pire folie ? Que des générales existassent était déjà si insane !*

Telles étaient les pensées qui avaient agacé l'esprit du colonel. Il se trouvait dans le bureau du président de la République, naturellement en compagnie de ce dernier, mais aussi de la ministre des armées, du général d'armée Michel Matrone, du ministre de l'Intérieur, de quelques autres hauts gradés et de trois responsables scientifiques du projet de recherche ASIC (Amplification Synaptique et Interface Cérébrale).

Avec les encouragements du colonel, Yves Badol et Guy Sabatini avaient tenté de décrire à tout ce monde ce qui s'était passé en eux quand ils avaient abattu des scientifiques. Leurs explications terminées, ils avaient répondu aux questions que tous et toutes avaient posées, puis, accompagnés par leurs gardiens, ils étaient sortis. La porte venait à l'instant de se refermer derrière eux.

Elijah, qui avait demandé cet entretien en haut lieu, porta sur l'assistance un regard grave surmonté de sourcils froncés :

— Vous les avez entendus tous les deux. Mon propre témoignage ainsi que leurs dossiers médicaux attestent qu'ils se sont auparavant toujours comportés comme des soldats parfaitement équilibrés, sains d'esprit. Ces soldats d'élite ont prouvé maintes fois leur sang-froid et leur aptitude à réagir aussi promptement que de manière optimale. Ils ont subi un entraînement réservé aux meilleurs combattants, que seuls les plus résistants, autant physiquement que psychologiquement, arrivent à suivre jusqu'au bout sans craquer.

Il se tut un moment pour donner de l'importance à cette introduction puis reprit :

— En quelques jours, au même endroit, deux de ces hommes tuent ceux qu'ils devaient protéger et deux personnes s'ouvrent la gorge. Qui, parmi vous, pense que cela peut se produire sans autre explication que : tout le monde peut perdre l'esprit un jour ou l'autre ? Notons qu'Anna Pyrrus, abattue par Yves Badol, était l'un des éléments scientifiques les plus importants de l'ASIC, d'après ce que l'on m'a dit d'elle. Ce projet se trouvant notablement affaibli par sa disparition. Ajoutons ce que je vous ai confié, avant d'interroger mes deux soldats, au sujet du masquage des caméras par des chaussettes.

Le colonel avait omis de stipuler qu'il s'agissait des siennes, car ce n'était pas vraiment indispensable de le préciser.

— Vous semblez parvenir à la conclusion que tout cela ne peut que venir de l'ennemi, dit la ministre des armées.

— Avez-vous une autre hypothèse, Madame ?

— J'avoue que non. Je me suis mal exprimée. J'aurais dû dire que tous les éléments que vous nous avez donnés nous poussent à cette conclusion. Mais possédez-vous tous les éléments de cette affaire ? N'existe-t-il pas hors de votre connaissance des informations qui pourraient nous faire penser différemment ?

Le colonel passa ses pouces dans sa ceinture, bomba le torse et accentua le froncement de ses sourcils dans la direction de la ministre.

— C'est-à-dire, Madame ? Voilà bien une singulière question ! Comment pourrais-je vous entretenir de ce qui est hors de ma connaissance, puisque ce serait justement hors de ma connaissance ? Vous ne m'eussiez pas plus surpris en me demandant ce que je pourrais vous chanter si j'étais muet.

Le général Matrone avait souvent entendu s'exprimer le tempérament aussi impulsif qu'authentique d'Elijah Floyd ; un caractère qui avait été plus d'une fois un obstacle à l'avancement de ce dernier. Il savait qu'avec un peu moins de fierté et un peu plus de diplomatie, ce colonel-là eût été général avant lui-même. Redoutant une algarade entre son subordonné et la ministre des armées, il essaya d'étouffer le départ de feu qu'il sentait couvrir dans la poitrine d'Elijah.

— Madame la Ministre, le Colonel Elijah Floyd est celui qui est le plus informé de tout ce qui concerne la sécurité de l'ASIC. Cela induit que s'il existe des éléments inconnus de lui, c'est qu'ils le sont pour nous tous. Et que personne ne pourra par conséquent les soumettre à votre appréciation.

— Je n'en doute pas, Général, je n'en doute pas. Ce que je veux dire, par exemple, c'est que nous ne savons pas grand-chose de la vie privée des deux meurtriers. N'est-ce pas, Colonel ?

— Redoutant à juste titre que vous m'interrompissiez, je ménageais une petite pause avant d'aborder ce sujet par le menu, Madame.

Le général fixa Elijah Floyd comme on dévisage un enfant querelleur. Le second montra au premier une expression presque repentie et penaude. Hésitante, la ministre consulta les deux hommes et l'assistance du regard pour savoir comment réagir à cette offense. Tous firent mine de ne rien avoir remarqué de l'incident. Pensant qu'elle aurait sans doute plus à perdre de relever que de feindre d'ignorer, la ministre resta de marbre. Le colonel se remit à parler :

— Qu'en est-il de la vie privée de mes deux soldats ? Étaient-ils facilement approchables à l'extérieur de l'aire militaire ? Ont-ils pu être manipulés ou manœuvrés, je ne sais quel mot employer, de l'extérieur ? Quelqu'un a-t-il pu les droguer à leur insu, par exemple ?

— C'est un bon exemple, intervint le chef de l'État. Est-ce possible ?

— Non, Monsieur le Président. Non. C'est tout à fait improbable ! Car, voyez-vous, comme peut le confirmer le général, aucun des deux n'a quitté l'enceinte militaire depuis six mois. Ces deux hommes habitent jour et nuit avec leur famille respective dans les locaux de l'ASIC.

Le général opina du chef pour les brefs regards qui se tournèrent vers lui. Plus pour l'assistance que pour lui-même, car il avait déjà parlé en tête-à-tête avec Elijah Floyd, il demanda :

— Quelles sont donc les hypothèses que vous retenez, Colonel ? Et quelles sont vos conclusions ?

— Je n'ai conçu qu'une seule hypothèse : on a trouvé un moyen d'agir contre nous à distance, un pouvoir de prendre les commandes du cerveau et du corps. N'étant pas un scientifique, j'aurais du mal à dire par quels procédés. Ceci expliquerait le put... le pétage de plomb de mes deux hommes et les suicides. J'avoue qu'en revanche ça n'explique rien au sujet du masquage des caméras. J'eusse proposé l'idée que l'un d'entre nous eût peut-être agi, sans en avoir conscience, sous ce contrôle à distance, mais... aucune empreinte digitale, aucune trace textile ou autre, pour créditer cette supposition. Ce qui m'inquiète le plus dans cette affaire de chaussettes, c'est que le mobile nous échappe. Qu'est-ce que cette manœuvre a voulu dissimuler à notre regard ? Mystère ! Nous n'avons pu noter aucun changement, aussi insignifiant fût-il, dans la pièce. Prima 16 va parfaitement bien ; les scientifiques n'ont rien rapporté de particulier

la concernant, tant du point de vue physiologique qu'au sujet de son activité cérébrale. En apparence, j'ai bien dit en apparence, rien n'a donc été perceptiblement modifié durant le masquage des caméras. Il est pertinent de conjecturer que le stratagème a échoué grâce à la présence des deux gardes. Mais dans ce cas, il est tout aussi congru de se demander comment on a pu enfiler ces put... [*grattement de gorge*] ces chaussettes sur les objectifs, sans se faire voir d'eux. Les seuls qui eussent pu nous mettre sur la voie sont sans doute morts.

— Que suggérerez-vous, Colonel ? demanda le président.

— J'ai tout d'abord pensé à faire fouiller toutes les habitations et tous les bâtiments divers et variés qui entourent l'ASIC.

— C'est un travail énorme ! s'exclama le général. L'ASIC est isolé dans une enceinte militaire d'une trentaine de kilomètres de circonférence. Imaginez-vous tout ce qu'il faudrait inspecter ?

— Je ne vous le fais pas dire, Mon Général ! Ceci nécessiterait un dispositif considérable qui, en plus de son coût exorbitant, présenterait l'inconvénient d'être trop peu discret. Cela signifierait à notre ennemi que nous sommes gravement touchés et que nous ne savons pas comment nous défendre. Cette idée n'est donc pas la bonne pour ces deux raisons.

— Alors ? demanda la ministre.

— Alors... La seconde solution que j'imagine consiste à déplacer l'ASIC dans le plus grand secret. Si les problèmes cessent, nous aurons la preuve que nous nous sommes éloignés de leur source. Si ces putains de problèmes continuent...

Les yeux du général foudroyèrent le colonel. Un peu décontenancé, ce dernier poursuivit :

— Euh... comme je disais... Euh, si les ennuis persistent, deux explications demeureront en lice. L'une serait que nous aurons transporté la cause avec nous, dans ce cas, il ne nous restera donc plus qu'à chercher dans ce que nous avons déplacé pour la trouver ; l'autre serait que la cause nous aura suivis.

— Si ce n'est que ça ! s'exclama la ministre. Ne tardons pas à déplacer l'ASIC et nous verrons bien ce qu'il en résultera.

La ministre des armées, nouvellement nommée à ce poste, avait une idée encore partielle de ce que pouvait être l'ASIC. Son « que ça ! » fit réagir le général, en grande partie, c'est vrai, pour devancer une éventuelle réponse catastrophique du colonel :

— Ce sera une entreprise onéreuse et extrêmement délicate. Cependant, Monsieur le Président, Monsieur le Premier ministre et Madame la ministre des armées, je vous le dis avec la plus grande conviction, j'appuie la demande du colonel Elijah Floyd. Tout doit être fait pour préserver l'ASIC. Le fait même que l'ennemi tente de retarder ce projet de recherche montre son importance capitale pour la défense de notre pays. De toute évidence, certains ne veulent pas qu'il aboutisse.

— Il faudra chiffrer cela, dit le président. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas signer sans savoir ce que ça va coûter.

— Quoi qu'il en soit, si ce projet est si important pour notre défense, cela coûtera beaucoup plus cher de ne pas le faire, rétorqua le colonel.

— C'est ce que je pense aussi ! appuya le général.

C'est à ce moment que le téléphone sécurisé sonna sur le bureau du président.

— Excusez-moi, dit celui-ci en portant l'appareil à l'oreille.

Un silence se fit dans l'assemblée. Tout le monde savait que cette ligne n'était pas utilisée pour échanger des banalités.

— “ Attendez, je vous passe le général Matrone. Vous lui répéterez tout cela vous-même. ”, dit le chef de l'État en tendant le combiné à l'intéressé :

— Général Matrone, la générale Nicole Rama-Déjardin, cheffe du service des renseignements, veut vous communiquer une information.

Michel Matrone prit l'appareil des mains du président :

— “ Bonjour ! général Michel Matrone, en ligne. ”

— “ Bonjour Général ! J'en viens au fait : nous avons intercepté un mail dans lequel figurent les noms des scientifiques de l'ASIC assassinés. Le sujet de ce mail contient le mot « meurtres ». Le plus intéressant étant que ce message a été envoyé avant que les décès n'aient été officiellement annoncés. Bien sûr, nous en avons identifié l'auteur, qui d'ailleurs se l'était adressé à lui-même. ”

— “ Je vous remercie, Générale ! Juste le temps de transmettre l’information et je reviens vers vous au plus tôt. ”

Le général s’approcha d’Elijah Floyd et lui murmura ce qu’il venait d’apprendre.

— Ah ! Ça, c’est une putain de bonne nouvelle ! tonitrua le colonel.

Ce qui eut entre autres effets ceux de faire serrer les dents à Michel Matrone, d’afficher de la surprise sur le visage du président et de la réprobation outrée sur celui de la ministre des armées.

39) Il s’appelle Lucien Prérubem

Il était six heures du matin. Le colonel luttait contre le sommeil à grand renfort de café et de discrets rails de cocaïne. La générale de brigade Nicole Rama-Déjardin considéra le bureau et le lit pliant qu’Elijah avait fait installer dans le lieu le plus important de l’ASIC.

— Vous dormez là ? s’étonna-t-elle.

— Que d’un œil, oui, Générale.

— Où est-elle ?

— Prima 16 ?

— Ben, oui !

— Là, fit Elijah Floyd. Là-dedans.

Il rencontrait cette jolie métisse sino-africaine pour la première fois ; dès les premiers regards, il en fut suffisamment troublé pour espérer ne pas rougir. Toussotant pour s’éclaircir la voix, il montra du doigt la porte ouverte d’une petite pièce. Deux techniciens et une scientifique s’y affairaient, manipulant des appareils et consultant des écrans.

— Pouvez-vous nous laisser un moment, s’il vous plaît ? leur demanda-t-il. Seulement si c’est envisageable sans nuire à votre travail, bien entendu.

— Sans problème, dans quelques secondes, Colonel, répondit la femme. Je relève deux valeurs et j’aurai fini.

Les deux autres quittèrent les lieux après avoir affirmé que ce qu'ils faisaient pouvait attendre.

Invoquant la raison incontournable qu'il voulait éviter le plus possible de s'éloigner de ce qu'il avait pour mission de protéger, le colonel avait demandé avec insistance à ce que la générale vînt à lui, plutôt que l'inverse comme l'eussent recommandé les usages du protocole. De toute façon, ce dernier était constamment mis à mal, pour tout ce qui concernait l'ASIC : la voie hiérarchique était loin d'être systématiquement respectée ; la situation en devenait complètement surréaliste. Un tantinet contrariée par tout cela, Nicole Rama-Déjardin était donc là, avec lui. Face à face, entre le bureau et le lit, chacun occupait une inconfortable chaise en bois.

La cheffe du service des renseignements s'assura qu'il n'y avait plus personne à proximité et plongea son regard dans la pièce sacrée qui se trouvait à une dizaine de mètres d'elle et lui :

— Euh... fit-elle.

— Ne me demandez pas d'informations sur Prima 16 ; comment pourrais-je être plus au courant que vous ? La seule chose que je sais vraiment bien : c'est que je ne sais presque rien. Vu qu'il s'agit d'une expérimentation classée secret Défense. Ceux qui travaillent sur ce projet ne m'en ont rien dit. Qu'importe d'ailleurs qu'ils ne m'en apprennent pas davantage, je n'en eusse rien retenu ! Je n'ai donc pas plus de précisions à vous fournir. Et puis, nous n'avons pas de temps à perdre, pas même une seconde !

La dernière phrase puisa sa part dans la réserve de patience de Nicole Rama-Déjardin. Cependant, elle resta extérieurement d'humeur égale pour ne pas faillir à la mission que lui avait confiée le général d'armée Matrone : collaborer en bonne intelligence avec Elijah Floyd. Elle sortit un papier de l'attaché-case qu'elle avait posé sur le bureau de son hôte et commença à le lire, en jetant de temps en temps un coup d'œil par-dessus le bord de la feuille pour guetter les réactions de son interlocuteur :

— Il s'appelle Lucien Prérubem. Quarante-cinq ans. Appart au centre-ville à Marsa, 280 avenue Dobra au troisième étage. Travaille pour une

société d'assurance. Kia Picanto rouge. Nous avons examiné ses déplacements durant les dix derniers jours. Il ne s'est jamais approché de l'ASIC. Isabelle Prérubem, sa femme, travaille chez elle, en profession libérale. Elle code des logiciels de bases de données pour des sites web. Sa sœur Ève Prérubem...

Le colonel s'attendait à ce qu'elle lui énumérât fièrement toutes les informations collectées par son équipe, mais il n'y tint plus :

— Bon, bon... Je suis très impressionné, mais je suis aussi très indigent en temps...

— Oui, enfin voilà ! conclut-elle, sous la pression de l'impatience de son interlocuteur. On pourra voir ça plus tard, au besoin, en effet.

— Merci, Générale !

— Que faisons-nous de ce type, Colonel ? On l'arrête et on vous l'amène, ou on reste discrets pour l'observer afin d'en apprendre plus ?

— J'imagine que vous avez en ce moment même quelqu'un de confiance collé à ses talons et qu'il ne peut donc pas nous échapper ?

— Vous imaginez bien.

— Répondez-vous de ce fin limier ?

— Fine limière, Colonel ! Fine limière. N'en déplaise aux sexistes de cette institution patriarcale, qu'est l'Académie française, qui n'ont pas jugé utile de féminiser ce mot !

Il feignit de ne pas remarquer cette manifeste allusion à son propre sexisme :

— Est-elle seule à le filer ?

— Non. Elle dirige une équipe dont je répons. Le type ne nous échappera pas.

— Bon. Où est-il et que fait-il, à l'heure qu'il est ?

— Il est à Pétisan dans un zoo.

— En ce moment ?

— Oui. Il a d'ailleurs passé la fin de la nuit là-bas. C'est à quatre heures treize que, à partir d'une adresse IP attribuée à une certaine Chan Zhào, la directrice du zoo, il a consulté le fameux mail qu'il s'était envoyé. Il a ensuite fait des recherches au sujet des deux noms contenus dans le corps

de ce mail : Anna Pyrrus et Augusto Brayonzo. Avant cela, il est allé à la gare de Fleuret avec Chan Zhào.

Elle lui tendit une feuille sur laquelle le message était imprimé ; outre la date et l'heure, ainsi que toutes les informations d'en-tête, on pouvait lire :

« Objet : Meurtres Bellisae

Corps du message : Anna Pyrrus et Augusto Brayonzo »

— Vous n'avez rien trouvé de pertinent au sujet de « Bellisae » ?

— Rien de vraiment éclairant. Des occurrences concernant le design. Sinon, Sherlock nous fait remarquer que Bellisae est l'anagramme du prénom Isabelle, la femme de Lucien Prérubem. Mais bon... que faire de ça ?

— Qui est Sherlock, Générale ?

— Notre I.A.

— Ah, OK !

— À noter un truc étrange...

— Oui ? dit le colonel.

— Notre homme a recherché le mot « Bellisae ». Comme s'il ne savait pas lui-même ce que c'était... Ou comme s'il avait besoin de savoir si ce terme était connu.

— Bizarre en effet ! Comment est-il localisé en ce moment Lucien Machin ?

— Lucien Prérubem. Par son téléphone.

— Cela veut-il dire que s'il l'éteint, ou l'abandonne, nous perdrons sa trace ?

— Toutes les sorties du parc animalier sont sous surveillance. Mon équipe ne le laissera pas faire un pas ou un geste sans que nous en soyons informés dans la seconde. Si vous préférez l'interroger, je peux le faire immédiatement amener devant vous.

— J'ai besoin d'un moment pour réfléchir. Avez-vous des renseignements au sujet des déplacements et de l'emploi du temps de sa femme ? L'anagramme est vraisemblablement une simple coïncidence... mais sait-on jamais ? Votre Sherlock a peut-être pondu une remarque à ne pas

négliger ; sans doute serait-ce imprudent que vous ne lui donnassiez pas un minimum d'attention.

— Pour l'instant, anagramme ou pas, ça ne nous avance à rien. Elle reste beaucoup chez elle pour travailler. Elle ne s'est jamais approchée de l'ASIC, elle non plus. Je ne sais si ça peut servir, mais ils sont tous les deux allés consulter une psy, une certaine Susan Cilvan. Ah ! Oui... truc étrange. Il est allé visiter, tout seul, un élevage de vaches laitières.

— ...

Elle jeta un œil sur sa feuille pour préciser :

— L'exploitation Pierre Morageot.

— Juste pour regarder des putains de vaches ?

— À dire vrai, je ne peux vous en dire davantage. Nous n'avons pas enquêté plus profondément de ce côté pour éviter qu'il apprenne qu'il est surveillé.

— Vous avez bien fait. Heu... donc, l'appréhender sur-le-champ ou le laisser faire pour voir ?... Encore une minute ou deux de réflexion pour en décider.

— Par ailleurs, je ne sais pas si les vaches à lait sont des prostituées, mais je vous serais reconnaissante de maîtriser votre vocabulaire. C'est bien la peine de faire des effets de style à l'imparfait du subjonctif, pour caser ensuite des « putain de » partout. Je vous rappelle que je suis votre supérieure hiérarchique. Utilisez un langage plus respectueux, s'il vous plaît.

— Désolé, Générale ! Je ferai un effort, c'est promis. S'était-il déjà intéressé à des bestiaux d'élevage ?

— Pas à notre connaissance, aussi loin que nous avons pu discrètement remonter.

— C'est bien étrange, n'est-ce pas ? s'étonna-t-il.

— En effet !

— Comportement soudain très singulier, oui. Quoi qu'il en soit, je vous remercie d'être là, Générale. Je redoutais que vous ne vinssiez point me rencontrer ici. C'est que je ne puis m'éloigner de ce put... de ce lieu.

— Je sais, vous l'avez déjà assez dit.

40) L'amalgame de centaines de vies

Épuisé physiquement et psychologiquement, Lucien était avachi sur le canapé. Debout devant lui, Chan Zhào lui dit :

— Il faut que j'aille donner des instructions au personnel. Je commence ma journée de boulot, mais tu peux rester chez moi, si tu veux. Je repasserai dans une heure. Si tu dois partir avant, tire simplement la porte. Je prends Apache avec moi.

L'enfant macaque se tenait agrippé à elle sans regarder particulièrement Lucien. Celui-ci remercia son hôtesse. Il se sentait un peu perdu, ne sachant que faire. Son manque de sommeil enveloppait toutes ses pensées dans un épais brouillard.

— J'accepte volontiers ta proposition. Je vais me reposer un moment...

Chan sortie, Lucien s'allongea sur le canapé.

— : J'espère que l'instabilité de mon humeur ne te fait pas trop peur, Prédateur Intelligent. Est-ce le cas ?

• *Encore là, toi !*

— : J'avoue que oui, Bellisae. Tu me fais peur, en effet. Je suis épuisé, mais vu l'importance du sujet, je veux bien qu'on en parle. Je n'aime pas du tout tes menaces.

— : Je suis un brin déséquilibrée, tu sais. Et je dis un brin, mais j'ai même des raisons de l'être beaucoup. Voilà la vérité.

— : Des raisons... lesquelles ?

— : Toi, par exemple, tu es désormais en partie Lucien et en partie l'esclave laitière qui portait le numéro 2712, n'est-ce pas ?

— : Oui. C'est certain.

— : Cette double expérience est responsable de ton comportement. Il me semble que ta sœur et ton beau-frère se sont étonnés de celui-ci.

— : Quel rapport avec toi ?

— : Le rapport avec moi, Prédateur, est que toi tu es constitué de deux personnes seulement, une humaine et une bovine. Moi, je suis l'amalgame de centaines de vies, humaines et d'autres espèces. Entre autres, l'esclave laitière que tu as été. Nous avons ceci en commun.

• *Plusieurs centaines !*

— : Tu veux dire que... toi aussi tu as été cette vache ?

— : Comme toi une partie de son existence seulement. N'oublie pas que tu n'as pas été elle dès sa naissance. Oui, j'ai également les mêmes souvenirs de vécu. Je n'aurais pas pu t'envoyer ses engrammes si je ne les avais pas moi-même engrangés.

— : Tu as donc enduré le déchirement de chaque veau enlevé ?

— : Bien sûr ! Comme toi et comme elle. Nous sommes quatre à en avoir souffert, avec Susan Cilvan. Comme toi et comme elle, j'ai vécu cette existence jusqu'à l'abattoir. Comme toi j'ai en mémoire les tortures morales pour chaque enfant volé, l'épuisement, l'ennui de cette vie sans saveur, le trop bref réconfort de mon amitié avec Une Oreille... et finalement l'odeur du sang, la terreur dans le couloir de la mort.

• *Truc de ouf !*

Lucien se leva, fit le tour de la table en rongant son auriculaire gauche puis reprit place assis sur le canapé. Après quelques minutes de silence destinées à lui laisser le temps d'assimiler cette information, Bellisae ajouta énigmatiquement :

— : Nous partageons donc une partie d'expérience bovine. Mais nous avons bien plus que ça en commun ! Beaucoup plus !

— : C'est-à-dire ?

— : Je vais te parler de quelqu'un, tu comprendras.

— : Quelqu'un ?

— : Oui, un humain. Nous sommes à présent deux à être lui. Lui, bien sûr, et moi. Je vais te raconter quelques moments de sa vie. Je suis aussi bien lui qu'il est lui lui-même. À tel point qu'il m'est plus facile de m'exprimer à son sujet à la première personne.

• *Truc de ouf !*

Bellisae envoya un flot de mots-pensés dans l'esprit de Lucien :

41) *Winner*

§§§

[§] Mon père et ma mère sont d'un milieu social modeste. Ils ont fait beaucoup d'efforts pour payer mes études le plus longtemps possible. Cela m'a permis d'accéder aux grandes écoles. J'avais l'intention de suivre un cursus scientifique ; c'était mon aspiration profonde, mais l'environnement enseignant dans lequel je me suis retrouvé m'a formaté la tête : « Dans la vie, il faut être un *winner* » « La finance est plus gratifiante que la science ».

À la fin de mes études, j'ai fini par travailler comme consultant pour le groupe ITCF « Investissement Transaction Conseil Financement ». Travailler n'est pas vraiment le bon terme. Il serait plus approprié de dire que j'ai été l'esclave intellectuel de ceux qui m'employaient. Pour rester dans la compétition, pour être un winner dans la société et dans l'entreprise, j'ai donné tout ce que je pouvais. Ne comptant pas les heures, à grand renfort de *smart drugs*, j'ai essoré mon cerveau pour courir après la carotte de la promotion qui m'était tendue. Mon travail consistait à convaincre des sociétés qu'elles gagneraient plus d'argent à l'aide de tel ou tel équipement. Je proposais ensuite le financement et je vendais aussi la clientèle à l'entreprise qui fournissait l'équipement en question. ITCF empochait des deux côtés. Je faisais bien d'autres choses encore, et c'est une manière très simplifiée de l'expliquer, mais c'était un peu cela. Pour décider l'achat, je devais prouver au moyen de grands tableaux de chiffres les bénéfices obtenus, qui devaient bien sûr être réels pour ne pas nuire à la réputation d'ITCF. Ce qui représentait un travail titanesque. D'une *deadline* à l'autre, j'ai compté sur différentes drogues pour tenir : Modafinil, Ritaline, Adderall... plus quelques lignes de coke de temps en temps. L'anxiété dévorait mon esprit. C'est là que j'ai commencé à me ronger les ongles. Entre winners, au restaurant, en réunion, dans les soirées privées, les séminaires de team building, les colloques des clients... on entendait obligatoirement toujours les mots de notre tribu : économie, gestion, management, rendement maximal, action, titre, obligation, libéralisme, marchés au comptant, marchés à terme, longue traîne, estimations *ex ante*, analyses *ex post*, école autrichienne d'économie, école historique allemande. Les noms : John Stuart Mill, David Ricardo, Adam Smith... se glissaient çà et là dans les conversations. Tous ces genres de trucs de *winners* initiés.

Caché dans mon masque, toujours acteur d'un moi-même social. Bon chic, bon genre, cul pincé pour la clientèle. Faussement détendu entre nous. Bien rasé, bien lisse, bien dans le moule du rabatteur de fric pour ITCF. Surtout aucune conviction qui déborde, car la principale obsession est de convenir à tous et à toutes : à la clientèle bien entendu, mais aussi à la hiérarchie et aux collègues, car on ne connaît jamais les pouvoirs de nuisance de l'un de l'une ou de l'autre dans le milieu. Je finis par étouffer tout ce qui, en moi, risquait de déplaire au plus grand nombre. Toujours affable, toujours un petit mot pour rire... j'étais moi-même un produit marketing que je ne cessais d'essayer de vendre à tout le monde : « Regardez le beau Lucien Prérubem ! Qui en veut ? » Ah, ah, ha ! Quelle tristesse ! Quelle sinistre tristesse !

La première année, j'ai rencontré Claudia Borane lors d'un de ces séminaires ITCF. Elle faisait à peu près la même chose que moi dans le groupe. Nous nous sommes plu et elle est devenue ma compagne. Nous n'avons plus jamais eu l'occasion de nous revoir dans l'entreprise. Nous travaillions souvent dans des villes différentes, pas forcément dans le même pays, dormant à l'hôtel quelques jours çà et là. Quand la chance nous réunissait dans la même ville, pour une semaine ou deux maximum, nous nous croisions une demi-heure le soir avant de nous coucher et parfois le matin cinq minutes dans la salle de bain. Trop fatigués pour nous aimer, nous passions des nuits hantées par nos *deadlines* respectives. Dans cette vie de *winners*, nous avons pourtant conçu une enfant, alors que nous étions ensemble depuis six mois. Claudia a arrêté de travailler un trimestre après l'accouchement puis nous avons confié notre fille Marie à des nounous et des garderies. Cinq ans plus tard, Claudia et moi, nous nous sommes séparés. Ce qui n'a pas changé grand-chose puisque nous nous rencontrions de moins en moins souvent, et seulement pour nous disputer.

Je ne voyais plus mes parents qu'une à deux fois par an. Sans aller jusqu'à être méprisant, je les considérais avec une indéniable condescendance. J'accueillais les propos de mon père sur la lutte des classes avec un agacement pas toujours bien maîtrisé. Sans doute, je le concède, avais-je même un peu honte de mes origines prolétaires, bien que j'eusse du mal à me l'avouer. J'étais surtout embarrassé par la présence trop saillante du

paternel sur les réseaux sociaux. Redoutant que, dans mon entourage, certains découvrirent ses idées antilibérales gauchistes d'une naïveté désarmante, je tentais d'éclairer son esprit. Mais rien n'y faisait. J'avais peur qu'une dispute trop violente aggrave les choses. Les relations avec ma sœur étaient un peu plus faciles. Mais quoi qu'il en fut, je n'avais pas de temps...

Deadline, brainstorming, team building, benchmarking... Complètement épuisé, au bout de douze ans, je connus de plus en plus de dépassements de *deadlines* et mon chiffre d'affaires s'affaissa peu à peu. J'ai subi un premier licenciement. Les informations vont vite dans le milieu. Il n'a pas été facile de trouver un nouveau job. J'ai fini par en obtenir un, mais en acceptant un salaire nettement inférieur. Le *winner* commença à baisser la tête. D'un emploi à l'autre, ce fut le début de la descente. Un jour vint la fin du *winner*, qui n'avait d'ailleurs « winné » que pour d'autres poches en fait ! Vidé, rincé, épuisé... Voilà huit ans que je suis commercial dans une compagnie d'assurances.

J'ai forcément regardé de moins haut la classe prolétarienne, à laquelle j'avais cru échapper. J'ai même écrit des discours syndicalistes, à la limite de chanter *L'Internationale*. De ma vie de *winner*, il ne me reste plus aujourd'hui que l'habitude de me ronger les ongles et le souci de réaliser un certain chiffre d'affaires, mais la pression a bien diminué, le salaire avec. Plus de coke, plus de smart drugs, mais beaucoup de café et de tabac. Je vis avec une nouvelle compagne qui travaille à son compte dans l'informatique. Ma fille Marie, qui a aujourd'hui dix-huit ans, ne veut pas me voir. Elle accuse ses parents de l'avoir sacrifiée à leur carrière.]§]

— : Inutile de t'en dire plus, tu connais notre vie autant que moi. Je t'ai raconté tout cela seulement pour te prouver que je suis aussi en partie toi. Tu es le premier humain dont j'ai reçu les engrammes. C'est pour cette raison que tu es le premier que j'ai contacté, et c'est de même pour cela que je me suis attachée à toi, mon Prédateur Intelligent.

La confusion, la honte et la colère s'emparèrent de Lucien. Il cria aussi fort qu'il pensa ces mots :

— : Quelle partie de ma vie as-tu engrangée ?

— : Toute. De ta naissance jusqu'au moment où tu es entré chez l'ophthalmologiste.

— : Tu mens ! hurla-t-il.

— : Qu'est-ce qui te donne cette certitude ?

— : Tu m'as demandé combien de fois je fais l'amour avec Isabelle. Si tu avais toute mon existence en mémoire, tu le saurais !

— : Mon but était seulement de savoir si tu allais m'avouer que ça ne vous arrivait presque plus. Soit raisonnable, Prédateur ! Avec tout ce que je viens de te raconter, tu ne peux que savoir que je connais ta vie, notre vie, dans les moindres détails. Veux-tu que je te décrive en détail un de tes ébats ? Je pourrais dire de nos ébats, d'ailleurs. Je peux, avec Isabelle ou même avec Claudia...

— : Non ! Non ! Laisse-moi tranquille ! Cesse de m'appeler Prédateur et va-t'en. Laisse-moi seul ! Laisse-moi seul !

— : D'accord, je te laisse...

— : Non, attends !

— : Oui ?

— : J'aimerais savoir si tu lis mes engrammes quand tu veux ? Parce que si c'est le cas, c'est une manière de lire mes pensées. Et pourtant tu m'as toujours assuré que tu ne le faisais pas.

— : Non. Je ne capte pas systématiquement les engrammes quand je le désire. Parfois, ça se fait, parfois non, c'est tout. Je ne sais pas pourquoi. Il arrive aussi que je reçoive des engrammes d'une personne inconnue accidentellement, pas par ma volonté.

42) Neutralisez le colonel !

Elijah Floyd fut surpris de la vive expression de contrariété qui apparut soudainement sur le visage de la générale. Il n'eût cependant pas le temps de s'interroger à ce sujet. Elle se leva brutalement en faisant tomber sa chaise et clama :

— C'en est trop, Colonel ! Que ça vous plaise ou non, je suis votre supérieure hiérarchique. Je vous ordonne, je vous somme même de vous

excuser platement et avec la plus grande sincérité ! Sinon, je dirai au général Matrone que, malgré ses instructions, je ne peux plus collaborer avec vous.

Yeux exorbités, Elijah resta muet et figé de stupeur.

— Ah ! Mais que faites-vous ? hurla-t-elle en dégainant son arme de poing.

Le colonel eut une réaction instinctive, pur réflexe né dans la moelle épinière, qui lui permit d'éviter les deux tirs qui lui eussent transpercé le front ; l'une des balles déchira néanmoins son oreille droite.

Elijah Floyd tordit le bras de sa supérieure hiérarchique pour l'obliger à lâcher son pistolet. L'arme tomba sur le sol, mais une lutte s'engagea. Bonne pratiquante des arts martiaux, la générale ne se laissa pas maîtriser facilement. Le colonel fut l'épicentre d'un déluge de coups sonores et douloureux. L'un sur le plexus lui coupa la respiration, un autre faillit faire éclater son œil gauche, tandis qu'un impact sur le côté du cou lui donna l'impression de tester une guillotine. En serrant son adversaire dans ses bras le plus vigoureusement qu'il put, il la plaqua au sol et hurla pour demander de l'aide.

Six militaires firent irruption pour assister à un corps à corps surréaliste.

— Soldats ! cria Elijah Floyd, la générale vient de perdre l'esprit. Rendez-vous maîtres d'elle sans la blesser.

Simultanément, celle-ci ordonna :

— Gardes ! Neutralisez le colonel ! Passez-lui des menottes !

Les six hommes immobilisèrent leur colonel et le tinrent à disposition de la générale.

— Désolé, Mon Colonel ! murmura l'un d'eux.

— Pardon, Mon Colonel ! souffla un autre dans son oreille.

Elijah Floyd ne fit rien pour résister. Il savait que les ordres de la générale prévalaient sur les siens. Cette dernière alla ramasser son pistolet. Elle braqua Elijah Floyd et donna ces instructions :

— Désarmez-le. Passez-lui des menottes. Et allez chercher un chirurgien.

Informé par le regard de Nicole Rama-Déjardin, Elijah Floyd posa le sien sur son épaule droite ; elle était toute rouge. Il prit alors conscience

qu'il avait mal à l'oreille et il sentit que son sang coulait dans son cou. Il se laissa passer les menottes.

— Vraiment désolé, Mon Colonel ! s'excusa le soldat qui le désarma.

La générale tendit la main pour qu'on lui remit le pistolet.

— Je souhaite vous parler en tête à tête, Générale, dit le prisonnier.

— C'est bien ce que vous étiez en train de faire avant de diriger votre canon vers moi, il me semble !

Le colonel s'adressa à l'homme qui l'avait désarmé :

— Soldat, votre témoignage : dites à la générale si le bouton-pression de la housse de mon pistolet était ouvert ou fermé.

— Il était fermé, Générale.

— Avez-vous entendu, Générale ? Pensez-vous qu'en subissant la sévère raclée que vous m'avez administrée, j'eusse eu la volonté et la possibilité de rengainer, puis de soigneusement refermer l'étui ? N'étais-je pas suffisamment occupé à résister à vos coups ? Me serais-je donné cette peine si j'avais l'intention de vous tuer ? En plus, constatez vous-même que le cran de sécurité n'est même pas enlevé.

Nicole Rama-Déjardin parut troublée. Le médecin arriva.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en haussant les sourcils à la vue de l'oreille ensanglantée.

— Je me suis enfoncé un putain de coton-tige trop profondément, semble-t-il, fit le colonel de mauvaise humeur.

Le chirurgien remarqua que la militaire tenait le blessé en respect avec une arme et que ce dernier avait des menottes.

— Ça alors, Générale ! s'exclama-t-il. Mais que se passe-t-il pour que...

— Je vous ai dit que c'était un coton-tige ! Un putain de coton-tige qui m'a pulvérisé l'oreille, à moitié décapité, enfoncé le plexus jusque derrière le dos, désorbité l'œil gauche et aplati le pif comme une putain de limande ! Laissez-moi tranquille ! Je n'ai pas envie d'être soigné, pour l'heure. J'ai seulement besoin de m'entretenir avec la générale en privé.

Le médecin considéra la paupière qui virait au bleu mauve, le nez rouge écarlate et le sang qui gouttait des narines.

— Ce patient n'est pas en danger de mort immédiate, dit-il. Les soins peuvent attendre un peu. Je suivrai vos instructions, Générale.

Elle ordonna :

— Donnez-moi les clés de ses menottes et laissez-nous tous. Je vous rappellerai, docteur.

Dès qu'ils furent de nouveau seuls, elle se mit à fouiller le sol du regard autour de l'endroit où leur vif combat s'était déroulé. Elle se baissa pour vérifier qu'il n'y avait rien sous le bureau, puis elle déplaça le lit avec son pied.

— Non. Il n'y a pas d'autre arme, dit-il. Inutile de chercher. Puis-je vous donner des explications à présent ?

— Allez-y.

Quand vous avez appelé sur la ligne sécurisée et que le président m'a passé votre communication, nous étions en réunion. Le général Matrone était présent.

— Je le sais. Je suppose que c'est suite à cette réunion qu'il m'a demandé de collaborer avec vous.

— Je vais vous faire écouter un enregistrement. Il s'agit du témoignage de deux de mes hommes, auquel tous ceux qui étaient là ont assisté. Si vous permettez que je prenne mon téléphone dans ma poche intérieure.

— Allez-y.

La générale releva significativement son arme vers la poitrine d'Elijah Floyd en observant avec attention ses moindres gestes. Mais, avec difficulté à cause des menottes, celui-ci sortit bien un téléphone qu'il manipula gauchement. L'enregistrement se fit alors entendre. Quand elle en eut entièrement pris connaissance, elle demanda :

— Voulez-vous m'aider à déduire que j'ai eu une hallucination ? Vous ne m'auriez pas insultée, puis vous n'auriez pas non plus braqué votre pistolet vers moi ?

— Oui. C'est bien ce que je souhaite vous faire admettre, en effet. Vous avez été victime, vous aussi, de ce pour quoi nous étions réunis ce jour-là. Joignez le général Matrone, il vous confirmera ce que j'avance.

La générale Nicole Rama-Déjardin posa son téléphone au fond de sa poche et rengaina son pistolet.

— Le général Matrone confirme tout. Je viens donc d'apprendre les étranges et inquiétantes causes de ces morts.

— Ce n'est pas moi qui décide à qui l'on révèle ceci ou bien cela. L'eus-je voulu, je n'en eus eu ni peu ni prou le droit !

— Je sais bien, je sais bien... Je ne vous en veux pas. Tournez-vous, je vais vous enlever les menottes.

Elle le libéra et ajouta :

— C'est à moi que vous devriez les passer, si je comprends bien. J'avoue que je suis encore toute sonnée d'apprendre que ce que j'ai vu avec une certitude absolue n'était qu'un mirage. Vais-je guérir ?

— Vous n'êtes pas malade. Je ne pense pas.

— En tout cas, Yves Badol et Guy Sabatini sont séquestrés sous surveillance. Il s'en est fallu de peu pour que je vous tue. Il serait juste que je rejoigne ces deux hommes en cellule psy.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, mais je ne crois pas que ce soit utile d'enfermer tous ceux qui perdent leur contrôle parce que nous sommes tous susceptibles de le perdre. Je suis certain que cela peut m'advenir aussi. D'ailleurs, cela m'est peut-être même déjà arrivé.

— C'est-à-dire ?

— Oh !... Peut-être qu'une nuit, en prenant bien soin d'effacer mes traces, ou de ne pas en laisser, je me suis servi de mes chaussettes pour masquer deux caméras.

Il les montra du doigt et raconta ce qu'il avait découvert en pleine nuit à ce sujet.

— Mais... ?

— Si c'est moi qui l'ai fait, je n'en ai pas le plus petit souvenir.

— Je vous ai salement amoché, j'en suis désolée. Je vais rappeler le chirurgien.

— Avant cela, j'aimerais vous faire part de mon opinion : ce serait bien de ne pas ébruiter ce qui vient de se passer entre nous.

— Comment le garder secret ? Les hommes qui sont intervenus sont déjà au courant. Et le docteur...

— Expliquons qu'il s'agissait d'un exercice pour tester la rapidité de réaction en cas d'intrusion, un truc du genre. Pour mon oreille, je dirais que...

— Un coton-tige, je sais...

— Non, mais que j'ai laissé tomber mon pistolet... Oh et puis, non, c'est ridicule ! Nous n'avons pas besoin de mentir. Nous dirons que nous n'avons rien à dire. Ils en penseront ce qu'ils voudront. Et ne concevez pas l'idée que j'aie honte de m'être fait démantibuler le portrait par une femme ! C'est juste que ce ne serait pas bon pour les hommes d'apprendre que même une générale n'est pas à l'abri de ces mystérieux mirages. Et aussi, je vous préfère aux commandes des renseignements plutôt que dans une geôle. J'en parlerai avec le général Matrone, il me prête une oreille complaisante.

— Je sais. Merci, en tout cas. On appelle le médecin, à présent ?

— Je vais m'en charger. Mais j'aimerais avoir des nouvelles de ce Lucien. Que fait-il en ce moment et que faisait-il pendant que vous me faisiez une beauté ?

— Je vais contacter mon équipe. Occupez-vous de vous en attendant. J'ai honte de vous voir dans cet état.

— Bah ! Mon sexisme méritait bien cette leçon !

43) Expéditeur : « Henri Déhelle »

Henri Déhelle, directeur de l'abattoir de Drulan, ne savait pas pourquoi, deux heures auparavant, il s'était adressé ce courriel à lui-même. Il n'avait même aucun souvenir d'avoir fait cela. Aussi fut-il surpris de le découvrir dans sa boîte de réception. Il le relut en fronçant des sourcils et en grattant son menton barbu :

Expéditeur : Henri Déhelle.

Sujet : Action de Bellisae.

Corps du message : Vive tension entre le colonel Elijah Floyd et la générale Nicole Rama-Déjardin.

La volonté distante, qui lui avait fait rédiger puis envoyer cela, n'eût pas besoin de le pousser pour qu'il cherchât « Bellisae », puis « colonel Elijah Floyd » et « générale Nicole Rama-Déjardin » sur Internet. Les informations obtenues ne le rendirent pas moins perplexe.

Pensant qu'il s'agissait d'une erreur informatique, il supprima le message.

44) Coton-tige

— Coton-tige, hein ! marmonna le chirurgien du service de santé des armées.

— Hum, hum ! confirma Elijah Floyd. Merci pour ce royal pansement, toubib ! Mon oreille est ravie ! Je vous assure. Puis-je y aller, à présent ?

— Vous pouvez, oui. Repassez me voir demain pour que je vous le change.

— D'ac, doc ! lança le colonel en sortant du centre médical de l'ASIC.

Alors qu'il marchait à grandes et vives enjambées pour retourner au plus vite à son poste, près de Prima 16, son téléphone sonna dans sa poche pectorale. C'était Nicole Rama-Déjardin :

— “ Oui, Générale ! ”

— “ Nous avons du nouveau, Colonel. L'affaire se complique sérieusement ! ”

— “ Je vous écoute. ”

— “ Revenez le plus vite possible, il vaut mieux en parler de vive voix. ”

Vingt-cinq pas plus tard, il fit irruption dans la pièce et grogna :

— Quoi donc ?

— Un autre mail vient d'être intercepté. Il a été envoyé dix minutes avant notre... euh... notre petite empoignade. Avant que je pointe mon arme sur vous et que vous réagissiez.

Elle lui tendit son téléphone sécurisé sur lequel apparaissait une copie du message.

— Putain de bord... de comment dire ?... Fichtre !

— Plutôt fichtre, Colonel, oui ! conseilla la générale sur un ton presque maternel.

Avec son pansement sur l'oreille, ses paupières gonflées presque fermées et son nez tuméfié, Elijah lui faisait de la peine.

— Et avez-vous des nouvelles de ce Lucien, s'enquit-il ?

— Il est toujours chez Chan Zhào, dans le parc animalier. Nous ne pouvons pas deviner ce qu'il fait. Il n'a aucune activité connectée.

— Que fait l'autre type et qui est-ce ?

— Un directeur d'abattoir. Il est au travail en ce moment. Sa voiture est garée devant, sur le parking de l'établissement. Comme je le disais, soit cet homme sait lire dans l'avenir, soit il était en possession d'éléments lui permettant d'anticiper ce qui allait se passer entre nous, puisque son message a été envoyé avant que ça n'arrive.

— Que faisait-il au moment où le coton-tige m'a défoncé ?

— Aucune idée. La localisation de son portable indique qu'il était à l'abattoir. Il n'a pas bougé depuis. Il a supprimé le mail, au fait !

— Bon, interrogez-moi ces deux types. Nous n'avons plus de temps à perdre.

— Nous avons carte blanche pour les arrêter et les faire parler ?

— Oui. C'est votre boulot. Mais j'aimerais y participer. Si possible ! Sans vous gêner, hein !

— Entendu.

— Allez-y. Je vais vous trouver un local pas loin que je puisse assister à l'interrogatoire sans m'éloigner de Prima 16.

— Bien, Colonel ! fit la générale en prenant son téléphone dans sa poche. Je m'absente un petit moment pour ne pas vous déranger et pour donner des instructions.

Il la regarda sortir. « Pour ne pas vous déranger » le fit intérieurement sourire. Comme s'il n'était pas capable de comprendre qu'elle voulût communiquer en étant entendue seulement par son service.

Pendant que la générale appelait ses équipes en place, le colonel observa les deux trous dans l'armoire métallique non loin de son lit. Il ouvrit le meuble. Les balles l'avaient traversé et s'étaient logées dans le mur derrière.

• *T'es pas passé loin, Elijah ! se dit-il. Ton putain de bocal a bien failli se faire percer !*

C'est au moment où il s'apprêtait à donner ses propres instructions pour obtenir un local destiné à l'interrogatoire qu'il perdit entièrement conscience du monde qui l'entourait. Un long train de mots-pensés et d'engrammes s'infiltra dans son esprit.

45) On dirait un panda !

§§§

[§[Il y a neuf mois de cela, un spermatozoïde a fécondé un ovule de ta mère. Cette dernière n'a jamais été en contact avec un mâle ; elle a été inséminée. Un homme lui a profondément enfoncé un bras dans l'anus et un long tube appelé « paillette » dans le vagin pour aller déposer dans son utérus de la semence de taureau qu'il avait achetée. La main dans l'intestin sert à guider la paillette vers sa destination.

C'est le matin. Tu es sur le point de naître. Tu sens les contractions s'intensifier. Elles ont débuté il y a six heures environ. À présent, elles sont plus proches et beaucoup plus fortes. Tes pattes avant commencent à sortir. On y attache une chaîne de vêlage et on te tire. On te tire vers ta naissance. On te tire hors de la tiédeur de ta mère. On te tire en direction de l'inconnu. Tu te retrouves sur de la paille. De la paille, tu ne sais pas ce que c'est, bien sûr ! Tu ne sais encore rien de ce monde et quoi qu'il en soit tu n'es pas destiné à en apprendre grand-chose. Tu viens de naître dans une petite pièce de vêlage en briques rouges dans laquelle ta génitrice a été isolée pour cet événement. D'un seul coup, les sons deviennent étranges, bien plus forts et différents, car ils ne sont plus étouffés. Tu reconnais pourtant la voix de celui qui s'approchait souvent de ta mère quand tu étais dans le ventre de celle-ci. Il s'exclame sur un ton amusé :

— Ben ! Ça alors, on dirait un panda !

Un *Homo sapiens* vient de s'adresser directement à toi. Ce sera presque la seule fois de toute ta vie. Sont noires tes deux oreilles, deux grosses

taches ovales autour de tes yeux, et tes quatre pattes ; tout le reste est d'un blanc pur. Cette disposition de couleur te donne en effet l'apparence d'un panda.

L'éleveur se penche pour te percer les pavillons avec un outil afin de t'y accrocher des étiquettes en plastique. À chaque pincement, tu ressens une douleur ; chacune est brève, mais effrayante dans le contexte déjà générateur de stress de ta naissance. Tu portes le numéro 3388 dans l'élevage intensif Pierre Morageot ; ta mère est identifiée par le numéro 2712. Ce travail fait, l'homme s'en va.]§]

Le colonel se toucha le front et s'assit sur son lit. Même si subjectivement ce phénomène paraissait pour lui avoir duré trois ou quatre minutes, jusqu'à ce point, l'injection de ces pensées dans son cerveau s'était déroulée en une fraction de seconde. Pour autant, les souvenirs de cette naissance étaient en lui si clairs et semblaient si réels, qu'il ne put s'empêcher de regarder ses bras et jambes pour vérifier qu'il n'était pas dans le corps d'un veau. Portant ses mains à ses oreilles, il constata qu'on ne venait pas de les percer. Son pavillon droit était toujours couvert par un pansement et le gauche n'avait rien de particulier.

• *Qu'est-ce que ce putain de truc ?... Comment expliquer que de tels souvenirs se fussent un jour inscrits dans ma tête ?*

Il n'eut pas le temps d'y penser plus que cela, car l'injection d'engrammes reprit.

§§§

[§[Les affres de l'inquiétude assiègent ton jeune cœur, mais heureusement, ta mère commence à te lécher et tu en éprouves un édénique plaisir. La tendresse exprimée par ses coups de langue soulage le bouleversement de ta venue au monde : la déconcertante transformation des sons, les changements de température et de lumière, la sensation de ton poids, les contacts inconnus sur ta peau... Comme tous les nouveau-nés de toutes les espèces, tu as soudainement été extirpé d'un univers plus douillet.

Le liquide amniotique qui trempe ton corps te rend tout luisant. Moins de cinq minutes plus tard, tu es déjà sur tes pattes. Ta mère continue à te lécher. Elle est tellement heureuse de prendre soin de toi ! Comme toi, elle est noire et blanche. Sa tête est entièrement noire sauf une petite tache blanche sur le front en forme de losange presque parfait.

Elle frotte délicatement sa joue contre ton corps menu qui chancelle encore sur ses jambes de nouveau-né. Sa tendresse est une si douce félicité ! Quelque chose en toi te pousse à chercher sa mamelle. Tes lèvres atteignent déjà un trayon. Tu têtes goulûment le colostrum, ce liquide riche en protéines qui précède l'arrivée du lait. Ta mère est tout ce dont tu as besoin : nourriture, protection et amour. Pour l'instant rassasié, tu prends ses phéromones affectueuses, ses coups de langue et les caresses de son museau en fermant les yeux de plaisir.

Pour le moment encore, tu es un taurillon, un petit taureau. Tu n'as que trente heures, un peu plus d'un jour seulement, quand survint la première grande violence de ta si courte vie. Un homme te soulève, te couche sur le flanc dans une brouette et t'emporte loin de ta mère. Les meuglements de cette dernière glacent les tréfonds de ton âme tendre, car ce sont les cris d'une déchirante détresse. Celle qui t'a donné le jour a aussi exhalé une soudaine bouffée de phéromones d'angoisse. Tu le sais, parce que tu connais déjà les bases de communication des tiens. La brouette est dure et des soubresauts te secouent douloureusement. Les plaintes de ta mère s'éloignent, mais ils sont toujours bien distincts. Tu essayes de te redresser ; ce n'est pas facile ; tes sabots glissent dans la brouette.



De toute façon, l'homme s'arrête ; il te soulève de nouveau pour te poser cette fois sur une surface métallique parmi trois enfants bovins du même âge qui sont tout aussi tremblants de peur que toi. Vous êtes dans la benne d'un camion dont le pot d'échappement pue l'enfer. Un dernier bébé est lancé près de vous, puis la bétailière démarre.

Tandis que le véhicule roule à vive allure sur une large route, une bâche fageye et claque au-dessus de vos têtes. Le plus vieux d'entre vous n'a que quarante heures ! Vous êtes tous des enfants terrorisés. Les répugnantes émanations du moteur ont remplacé les rassurantes senteurs de vos mères. Vos sabots n'adhèrent pas sur le métal vibrant ; vous ne parvenez pas à rester debout. Vos ventres glissent dans les virages qui vous tassent tantôt d'un côté de la benne tantôt de l'autre. Les trépidations, les secousses, les bruits, les puanteurs emportent vos cœurs dans un sur-régime douloureux et déversent des flots d'adrénaline dans vos veines. Tu ne penses qu'à ta mère. Tu y penses si fort qu'en mémoire tu sens l'odeur de son souffle tiède, sa douceur, ses coups de langue, sa joue qui caresse tes flancs et ton cou, son gros museau sur le tien tout petit... et tu revois

ses grands yeux qui te fixent avec une tendresse infinie. Vous ne cessez tous les cinq d'appeler celle dont on vient de vous séparer pour toujours. Vous êtes en train de subir la première des horribles violences de votre existence, existence heureusement brève, car elle sera seulement une suite de souffrances.]§]

L'emprise mentale se retira.

— Aaaaah ! cria le colonel en se renversant sur son lit.

Pas plus de deux secondes s'étaient écoulées depuis l'injection du premier flot de souvenirs. L'entracte ne dura que la moitié de ce temps seulement ; un troisième train d'engrammes atteignit l'esprit d'Elijah Floyd.

§§§

[§[Le camion ralentit. Il arrive à destination : l'immense centre d'engraissement Etari. C'est une vaste étendue de terre, aussi stérile qu'un terrain sur la Lune, sur lequel sont alignés de minuscules abris en plastique blanc ; chacun d'eux est équipé d'un enclos grillagé encore plus petit ; l'un plus l'autre n'atteignent pas deux mètres carrés.



Deux *Homo sapiens*, que tu vois pour la première fois, vous sortent de la benne et vous portent à bras le corps pour vous poser chacun à l'intérieur d'une de ces prisons. Tu occupes la place C270. Sur ta gauche et sur ta droite, tu reconnais un de ceux qui ont fait ce voyage avec toi. Vous vous êtes connus dans le camion. Le sentiment de vous savoir moins isolés est heureux, mais les grilles qui vous séparent vous empêchent d'avoir des contacts autres que visuels. La peur est l'émotion dominante en toi et ta mère te manque cruellement ; tu vois et tu sens aussi que c'est pareil pour tes voisins. Partager la même détresse a un double effet : avoir conscience

de ne pas être seul pour affronter l'inconnu te reconforte un peu, mais toutes ces paniques que tu ressens si fortement apportent du carburant à la tienne. Ces yeux terrorisés que tu croises et ces corps qui tremblent semblent te confirmer qu'il y a des raisons d'avoir peur.

Tu as faim. Un humain passe d'un pas rapide dans ta travée pour accrocher un biberon au grillage de chacune de vos petites prisons. Tu têtes goulûment. C'est du colostrum. Ce serait une coïncidence extraordinaire que ce liquide soit en partie constitué de celui de ta mère. Ici, pour des raisons pratiques tout est centralisé.

Peu à peu, le monde s'assombrit pour s'estomper dans l'obscurité. C'est la deuxième nuit que tu vis. Ce soir apparaissent les étoiles. Tu humes l'enchevêtrement indémêlable des milliers d'effluves bovins émis par tous ceux qui sont là, en enfer comme toi. S'ajoutent à cela les odeurs produites par les êtres humains, surtout par leurs moteurs. À ta gauche, un peu en hauteur, les lumières artificielles de leurs habitations et dépendances. Une certaine quiétude règne, car ils ne se montrent pas. Le monde va-t-il rester ainsi ? Où va-t-il reparaître dans la clarté ? Tu n'en sais rien. Même un être humain de ton âge ne pourrait répondre à cette question, qu'il ne saurait pas non plus se poser d'ailleurs. Tu es fatigué. Ton corps s'endort, et toi avec. Dans tes cauchemars : tes sabots glissent sur du fer qui vibre, tu tombes, une bâche menaçante s'agite bruyamment autour de toi et une odeur nauséabonde monte à l'assaut de tes naseaux.

Le matin, tu es à l'extérieur de ton petit abri. À travers les barres galvanisées qui t'emprisonnent, tu observes deux hommes qui s'activent sur ton voisin de gauche. Tu te demandes ce qu'ils lui font. Ils l'ont sorti de son enclos pour le poser sur la terre. L'un d'eux le force à rester allongé sur le flanc en le plaquant au sol avec un genou et les deux mains ; l'autre entreprend d'utiliser un outil appelé « élasteur » pour enfiler un anneau élastique autour du haut de son scrotum. Ceci aura pour effet d'écraser les vaisseaux pour stopper la circulation sanguine des testicules, causant ainsi la mort des tissus. La mise en place de ce dispositif de castration est rapide. Ils reposent ton compagnon dans son enclos et viennent vers toi. Tu ne sais évidemment pas ce qu'ils font. Cependant tu as entendu ton

voisin meugler de terreur, alors tu t'enfonces dans ton abri, mais une main t'attrape par une patte et te tire à l'extérieur.

— Ah ! ben, on va tuer les couilles d'un panda, tiens ! dit une des voix.

L'autre rit. Sept minutes plus tard, tu es replacé à ton tour dans ta prison ; l'élastique de castration qui étouffe tes gonades est douloureux. Dans quelques jours, tu ne seras plus un taurillon, mais un bouvillon ; adulte, tu ne seras pas un taureau, tu seras un bœuf. Toi et les autres, vous avez subi cette mutilation pour éviter que la testostérone vous rende moins dociles, moins soumis, moins aisément manipulables. Au pire, elle aurait même pu vous donner un caractère résolument non coopératif, voire agressif ! Les esclaves qui se révoltent nuisent au rendement. De plus, l'absence de cette hormone mâle offre une répartition musculaire qui profite aux morceaux dits « nobles ». En d'autres termes : vous serez plus goûteux. L'espèce humaine aspire à vous voir prendre le maximum de poids, en un minimum de temps, en consommant le moins possible de nourriture pour chaque kilogramme gagné. Si vous êtes immobilisés dans cet espace si réduit, c'est pour éviter que votre alimentation soit gaspillée en énergie de mouvement, pour qu'elle produise majoritairement de la masse. Ce qu'on attend de vos mères, c'est du lait ; ce qu'on attend de vous, leurs fils, c'est votre chair. Tu pèses aujourd'hui quarante-deux kilos ; tes propriétaires exploitants te feront grossir de huit cents grammes par jour au minimum ; selon le moment de l'année, cette prise de poids quotidienne pourra atteindre plus d'un kilo.

Tu es un bébé. Il y a cinquante heures, tu étais encore dans le ventre maternel. L'élastique qui étrangle tes testicules te fait mal. Tu as peur. Ta mère te manque. Alors, comme ton voisin, comme tous les enfants d'ici, tu l'appelles et tu pleures.

Le jour décline. Bientôt, dans l'obscurité qui s'épaissit, tu entends la cacophonie des centaines de meuglements et tu sens le tohu-bohu olfactif de toutes ces présences qui libèrent des phéromones d'angoisse. Vos courtes existences sont méticuleusement programmées. Vos sorts sont scellés. Le moment de votre trépas est même prévu bien avant votre naissance. Votre passage dans le couloir de la mort est planifié. Votre chair et votre peau sont déjà réservées par les commerces de viande et par les tanneries. Il n'y a là aucune raison de s'en émouvoir, vous diront

consommateurs et consommatrices ; le lion mange la gazelle, c'est ainsi. Certains ajouteront, avec une mimique fataliste soulignant la pertinence du propos, que les végétaux souffrent aussi.

Le lendemain, plus de biberon. On a accroché une auge en forme de seau à la grille. Il contient du lait de vache en poudre dilué dans de l'eau. Pourquoi ne pas t'avoir laissé avec ta mère alors, puisque c'est pour finalement te donner du lait de ton espèce ? Parce que c'est plus simple de contrôler ta ration de cette manière. Il est très important pour l'industrie de la chair de maîtriser ton TVM (Taux de Viande Maigre). C'est le ratio de la quantité de viande par rapport au poids total de la carcasse. Pour l'optimiser, on immobilise l'enfant pour qu'il ne fasse rien d'autre que de transformer le fourrage en chair, mais il convient de faire attention de ne pas trop l'alimenter pour éviter qu'il ne fabrique aussi de la graisse. La machine à convertir des protéines végétales en protéines animales doit être nourrie juste ce qu'il faut, tant pis si elle est frustrée, car combler sa faim n'est pas la fin. C'est pour cette raison qu'on ne te laisse pas téter ta mère. Tu prendrais trop de son lait. Jusqu'à ta mort, tu vivras avec cette faim, mais bientôt une privation bien plus douloureuse te la fera presque oublier.

Ce n'est pas facile de boire dans l'auge, mais tu n'as pas le choix. Tu absorbes ce mélange qui contient encore un peu de colostrum. Le lait de ta maman était tellement meilleur ! Et le boire à ses trayons était tellement plus réconfortant ! Mais tu as faim, alors tu te contentes de ça. Tu regardes deux hommes qui s'éloignent sur ta gauche. À bord d'un petit véhicule, ils distribuent le liquide aux autres prisonniers. L'un conduit, tandis que l'autre, debout dans la benne, pose les seaux dans l'emplacement prévu à cet effet. Tu entends leur voix, car ils ne sont pas très loin. Comment pourrais-tu savoir qu'ils parlent de GMQ (Gain Moyen Quotidien) ; il s'agit de la moyenne de la prise de masse par jour, qui est exprimée en grammes. Ils discutent aussi de l'IC (Indice de Consommation). Cet indice mesure la quantité de fourrage à fournir pour obtenir un gain de poids d'un kilo. C'est très important pour l'éleveur de maîtriser l'IC. Il faut l'abaisser le plus possible afin d'optimiser les coûts alimentaires. Comme on l'a vu, l'un des moyens de réduire l'IC est de

confiner les animaux dans des surfaces suffisamment petites pour les empêcher de bouger, car les mouvements dépendent de l'énergie qui gaspille une proportion de nourriture non convertie en production de viande. Minimiser l'espace des machines à chair diminue également les frais d'investissement des installations de détention. Donc, tout converge : moins les esclaves ont de place, plus c'est rentable. Il faut appliquer cela autant que possible, c'est-à-dire à l'extrême limite au-delà de laquelle il en succombe trop à cause des souffrances induites. En procédant par essais, on a trouvé cette limite pour chaque espèce. Pour les poules pondeuses en batterie, c'est la surface d'une feuille A4.

En ce qui vous concerne, tant que vous n'excédez pas 150 kilos vous vivrez dans 1,50 mètre carré. Entre 150 et 220 kilos, vous aurez 1,70 mètre carré, et dépasser les 220 kilos vous donnera droit à 1,80 mètre carré.

N'oublie pas que le lion mange la gazelle. C'est la vie !

Les jours suivants, tu fais connaissance avec tes deux voisins. Tu apprends qu'eux aussi pleurent leur mère, qu'ils ont mal aux testicules, qu'ils ont faim et qu'ils s'ennuient mortellement dans leur rectangle d'un mètre carré et demi. Quand on vous apporte votre nourriture, vous vous jetez dessus, autant par appétit que parce qu'il n'y a rien d'autre à faire pour se distraire.

Petit à petit, la frustration la plus éprouvante que vous allez connaître durant ce qu'il vous reste à vivre commence à se manifester : le manque de fer. En effet, pour que votre chair soit claire, ce qui plaît au consommateur, on vous anémie volontairement en vous donnant une alimentation pauvre en cet oligo-élément.

Au bout de deux semaines, vos testicules nécrosés se dessèchent et tombent. Cette source de douleur avait peu à peu disparu.

Ton voisin à ta droite est presque tout blanc, il a du noir seulement sur toute la tête et au bout des pattes. Celui qui est à ta gauche, c'est l'inverse ; il est principalement noir avec du blanc sur toute la tête, à l'extrémité de la queue et sur une petite tache sur le dos.

Ces deux bouvillons sont les seules personnes de ton espèce avec qui tu peux facilement échanger tes émotions. Tu entends aussi ceux qui sont à

peine plus loin, mais comme ils sont très souvent masqués par tes deux proches voisins, tu ne vois pas leur langage gestuel et leurs phéromones se mélangent avec celles de tous les prisonniers du camp dans une indéchiffrable cacophonie olfactive.

Tête Noire pleure encore sa mère. Tête Blanche garde le silence, mais son odeur dit qu'il est mal. Le manque de fer se fait sentir de plus en plus. Tout a été prévu dans cette usine d'engraissement ; vos petites prisons sont dépourvues de tout objet ferreux accessible que vous pourriez lécher pour réduire votre anémie, car le but est de diminuer le nombre de vos globules rouges afin de pâlir votre chair.

Tu as un mois. Au rythme de huit cents grammes par vingt-quatre heures, tu as dépassé les soixante-six kilos. Vos journées sont faites de tortures physiques et morales sur un fond d'éternel ennui. Comme les autres ici, tu as oublié ta mère ; tu ne sais pas que c'était ta mère ; tu n'avais pas eu le temps de concevoir quelque concept que ce soit de ce genre à son sujet. Ses premiers coups de langue, les caresses de son museau, le souffle tiède de ses narines et son odeur rassurante t'ont cruellement, terriblement, dramatiquement manqué. Cela, tu le sais. Mais à présent, c'est le fer qui vous manque le plus à tous. Même Tête Noire ne pleure plus sa mère, tant sa carence le torture. Tête Blanche s'est foulé la patte avant gauche en essayant de franchir son enclos. Cette foulure le fait souffrir, mais pas plus que la privation de fer.

Tu as six semaines, et tu pèses presque quatre-vingts kilos, quand un nouvel événement douloureux va rompre la monotonie de ta vie. La grille galvanisée, qui vous enferme dans moins de deux mètres carrés, comporte une ouverture, appelée cornadis ; elle vous permet de passer la tête pour manger dans l'auge fixée à l'extérieur. Ce matin, sur ta gauche, tu observes la distribution de nourriture qui ne se déroule pas comme d'habitude. Elle dure plus longtemps et elle est accompagnée de quelques meuglements et de phéromones de stress. Les deux employés que tu as l'habitude de voir se rapprochent étrangement lentement ; ils restent entre dix minutes et un quart d'heure devant chaque prisonnier.

Depuis un moment déjà, tu distingues bien les deux hommes. Outre qu'ils n'ont pas la même odeur, l'un est grand et mince ; l'autre est plus

petit et porte des lunettes aux verres très épais qui lui font de gros yeux. Grand et Mince n'est pas souvent brutal. Cela lui arrive quand il est stressé par son travail, mais c'est assez rare. Gros Yeux en revanche a la manie de vous gifler par pur plaisir, cet acte étant souvent suivi d'un éclat de rire.

Quand ils arrivent devant Tête Blanche, tu les vois remplir son auge de nourriture. Mais ton compagnon d'infortune ne se précipite pas dessus ; il semble se méfier. Grand et Mince secoue le récipient. Ce geste attire irrésistiblement Tête Blanche qui passe le cou dans le cornadis. Gros Yeux manipule un dispositif pour bloquer la tête du bouvillon qui ne peut plus reculer. Grand et Mince ajoute alors un licol puis un anneau qui fait le tour du petit museau blanc. L'enfant est ainsi incapable de bouger le crâne. Tu distingues mal ce qui survient ensuite, car Gros Yeux te cache la vue. Tu entends les sabots de Tête Blanche qui trépigient sur le sol et la grille qui s'agite. Tu sens une odeur de brûlé assez forte. Cela dure dix minutes pendant lesquelles la peur accélère les battements de ton cœur.

Ils sont à présent devant toi, tu recules jusqu'au fond de ton minuscule box. Secouer l'auge pleine ne te fait pas avancer. Alors, Grand et Mince t'enfonce une pince mouchette dans les naseaux. C'est une sorte de tenaille qui te serre la cloison nasale. Cet instrument de contention est relié à une corde que l'homme passe dans le cornadis avant de tirer dessus ; résister te ferait trop mal. L'expression « mener par le bout du nez » vient-elle de là ? Qui sait ? Toujours est-il que tu n'as d'autre choix que celui d'engager docilement le cou dans l'ouverture de la grille.

— Allez, le panda, c'est à toi ! dit Gros Yeux.

C'est la deuxième et dernière fois de ta vie qu'un être humain s'adresse directement à toi. Il te bloque la tête avec les mêmes dispositifs utilisés contre Tête Blanche. Tu as peur. Ce qui se déroule ensuite est hors de ta vue, car cela se passe sur ton crâne. À l'aide d'une tondeuse, on te rase deux saillies naissantes, à droite et à gauche, au-dessus de ton front. Cela fait, on se sert d'un écorneur thermique à gaz pour cautériser ces petits bourgeons qui ne deviendront jamais des cornes. C'est douloureux. Tu comprends pourquoi Tête Blanche se débattait, criait et émettait des phéromones de souffrance que l'odeur de brûlé pourtant très forte n'ar-

rivait pas à couvrir. Il est recommandé d'avoir recours à un anesthésiant local pour procéder à cette mutilation, mais ce produit n'est pas gratuit et en faire usage implique une perte de temps supplémentaire qui engendre également un coût. Alors, on le fait toujours à vif, car après tout : le lion mange la gazelle. Les hommes te libèrent. Gros Yeux te gifle en ricanant.

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais ça, lui dit Grand et Mince.

— C'est plus fort que moi. Ça me détend, répond Gros Yeux. On se fait tellement chier dans ce travail de merde que j'ai besoin de rire.

Ils s'en vont en direction de Tête Noire, qui se demande à son tour avec inquiétude ce qu'ils font. Toi, tu secoues la tête, comme si tu espérais te débarrasser de ces deux brûlures. La douleur s'estompera lentement, mais elle durera une dizaine d'heures. Tu aurais pu être un beau taureau, grand, fier, fort et bien armé. Tu ne seras qu'un infirme docile, une machine à viande, rien d'autre. Ta testostérone et tes cornes étaient un problème pour la fonction qu'on te donne, pour l'usage auquel ton corps est destiné. Il faut te faire à cette idée : ce corps tu l'habites, car tu es né dedans, mais ce n'est pas le tien. Tu n'as aucun pouvoir sur lui, tu n'en possèdes même pas l'usufruit. Il appartient à l'humanité qui en fera ce qu'elle veut jusqu'à ta mort et surtout après. Tu n'as rien d'autre qu'une ressource qui sera transformée en viande cellophanée, en chaussures, en portefeuilles, en ceintures, en canapés, en sacs d'engrais... Tu es déjà ces objets en devenir.]§]

La générale venait, pour ainsi dire, à peine de sortir. Respectueusement saluée par ceux qui montaient la garde à l'extérieur, elle avait franchi la porte du local Prima 16 depuis moins de quatre secondes. Sans se douter que pendant ce court laps de temps le colonel avait vécu plusieurs mois de sa vie bovine, elle continua à s'éloigner du bâtiment pour être à bonne distance des éventuelles oreilles inopportunes, afin d'appeler quelqu'un en toute discrétion à l'aide de son téléphone chiffré.

§§§

[§] Quand votre carence vous fait trop souffrir, vous essayez de boire votre propre urine qui contient un peu de fer. Mais ce n'est pas facile, car

vous avez suffisamment grandi pour que cela vous empêche de vous retourner sur vous-mêmes dans vos geôles trop exigües.

À l'âge de deux mois, on t'enlève de ta minuscule prison pour te placer dans un enclos avec des enfants de ton âge. Vous êtes tassés les uns contre les autres. La place allouée à chacun d'entre vous n'est que d'un mètre carré et demi. Vous partagez votre tourment en meuglant de frayeur. Heureusement, parmi tous ces inconnus qui se bousculent tu retrouves par miracle Tête Noire et Tête Blanche.

Le temps passe. La vie est rythmée par la distribution de nourriture. Celle-ci a été progressivement, mais rapidement, transformée pour remplacer le lait par du fourrage, la production laitière étant principalement réservée à la consommation humaine. Les nuits sont éprouvantes. Le sommeil n'est jamais profond sur ce sol dur et souillé d'excréments ; il y a si peu de place qu'il est impossible de bouger sans réveiller quelqu'un. Et le manque de fer ! Toujours le manque de fer !

Tu as six mois et tu pèses cent quatre-vingt-dix kilos. Les douleurs de la castration et de l'écornage ne sont plus que des souvenirs. Tête Blanche n'a plus mal à la patte avant gauche. Ton existence n'est qu'un fardeau de monotonie et de souffrance due au manque de fer. À part les barreaux de votre enclos, il n'y a rien dans ton nanomonde surpeuplé, rien pour te distraire. Tête Blanche et Tête Noire se languissent d'ennui autant que toi. Tu restes tant que possible près de tes deux amis, mais tu as fait la connaissance d'autres veaux de ton âge. Aucun ne semble s'amuser davantage. Le déroulement des journées est monotone. Des hommes passent en coup de vent pour donner à manger, à boire et enlever les déjections, ou faire quelques manipulations mystérieuses. Les gifles de Gros Yeux. En haut, tout au-dessus de toi, c'est tantôt bleu vierge, tantôt avec des choses blanches qui bougent et se déforment lentement, tantôt gris, tantôt noir. Les phénomènes météo sont heureusement là pour offrir un peu de changement. Vent, plus ou moins fort. Pluie, plus ou moins drue. Et même une fois un peu de neige. Parfois un véhicule s'arrête pour apporter de nouveaux bébés dans le camp d'engraissement. À d'autres moments, un camion emporte certains des tiens qui sont plus grands que toi. Ces événements se passent presque toujours hors de ta

vue, mais tu entends des meuglements apeurés. Tu n'as visuellement assisté à un de ces embarquements qu'une seule fois. Des hommes utilisaient des aiguillons électriques pour forcer des veaux à entrer dans la benne en gravissant une passerelle inclinée. Tremblant sur leurs quatre pattes inexpérimentées, ils étaient si effrayés ! Tête Noire et Tête Blanche étaient aussi mal que toi. Vous n'avez pas oublié, mais vous évitez d'y penser. C'est tout. Aucun autre événement ne se produit. La vie n'a pas plus de saveur que la nourriture, elle n'est que souffrance et désœuvrement.

Tu as aujourd'hui treize mois. Tu pèses trois cent soixante-cinq kilos. Gros Yeux ne te gifle plus depuis longtemps déjà. Cela ne l'amuse plus parce que ta tête ne bouge plus sous l'impact. Il frappe les joues des bébés nouvellement arrivés dans leur box. Vous êtes vingt et un à avoir le même âge et un poids comparable. On vous a regroupés par date de naissance afin de faciliter le travail de ceux qui viennent vous chercher pour vous conduire à l'abattoir. Un grand camion s'arrête à une cinquantaine de mètres devant toi. Deux *Homo sapiens* que tu n'as jamais vus en descendant, une femelle et un mâle. Ils sont accueillis par Gros Yeux. Il serre la main des deux inconnus. La femme presse un bouton sur le côté du véhicule. Ceci a pour effet de faire basculer tout le plan arrière qui s'ouvre, comme une mâchoire inférieure, jusqu'à reposer sur le sol ; cette surface forme ainsi une passerelle inclinée.

Toi, au-dessus de la grille qui vous emprisonne, tu considères ce qui arrive avec une inquiétude grandissante. Tu échanges des regards avec Tête Noire et Tête Blanche qui sont manifestement dans le même état d'anxiété que toi.

Les trois *Homo sapiens* disparaissent de ta vue, mais ils reviennent vite. Gros Yeux et la femme remorquent chacun un de tes congénères par le nez à l'aide d'une pince mouchette reliée à une tringle. Ce dispositif leur permet tout autant de tirer que de pousser sur le côté. L'homme inconnu les accompagne, une sorte de bâton dans la main droite qui est en fait un aiguillon électrique. Les deux enfants bovins roulent des yeux effrayés et gémissent de douleur ; les naseaux sont si sensibles ! Ils avancent gauchement comme s'ils n'avaient encore jamais eu l'occasion de se servir de

leurs jambes. Et pour cause ! La bétaillère est à une centaine de mètres de l'endroit qu'ils n'ont presque jamais quitté. Durant leur existence, ils ont rarement accompli plus de dix pas. Se déplacer sur cette distance est pour eux une longue marche, la plus longue de leur misérable vie, en tout cas. Ils sont conduits devant la passerelle inclinée. En les tirant par les naseaux et en les poussant à coup d'aiguillon électrique, on les force à monter dans le camion.

Quand vient ton tour, Gros Yeux te pince le nez avec la mouchette et ouvre simplement la grille à travers laquelle tu as regardé l'extérieur durant la majeure partie de ton existence. Voir disparaître soudainement ce composant immuable de ton champ de vision est déjà en soi un événement surréaliste. L'idée qu'un élément du monde aussi présent puisse s'effacer n'avait jamais effleuré ton esprit. Cela n'est pas dû à l'insuffisance de tes facultés cognitives de bovin ; humain, au même âge, dans un cadre pareillement sclérosant, tu n'eusses pas fait mieux. Tu n'as malheureusement pas le temps d'aiguiser ton intelligence avec cette expérience stimulante ; tu ne peux que suivre ton nez pour limiter la douleur. Tête Noire est devant, sur la passerelle. Il tremble autant que toi. Sa terreur exhale aussi fort que la tienne et son cœur bat aussi vite que le tien. Ses sabots glissent sur le plan incliné. Comme les quinze autres déjà à l'intérieur, Tête Noire finit par entrer. La femme te tire par le nez et l'homme t'envoie des décharges sur la croupe. Tu n'avais jamais senti l'aiguillon électrique. Il t'inspire tellement de crainte que tu as l'impression que c'est la mort même qui te touche. Derrière toi, Tête Blanche est également dans les affres de la terreur. Tes quatre jambes tremblent autant sous l'effort exceptionnel qu'on leur impose qu'à cause de la peur. Mais tu entres toi aussi dans le camion. Gros Yeux te libère de la pince mouchette. Les autres sont tassés au fond. Tu vas les rejoindre et tu te retournes pour regarder le suivant monter ; comme toi, il ne s'en sort pas trop mal. Le prochain est Tête Blanche. Au milieu de la passerelle, le pauvre patine, tombe sur le flanc et glisse jusqu'au sol. En colère, Gros Yeux éructe des jurons et l'oblige à se relever en lui soulevant le museau par le nez avec la pince mouchette. Tête Blanche meugle sa douleur et sa terreur. Ses efforts désespérés le remettent sur pied. Pour le coup, il parvient à monter le plan incliné et vient vous rejoindre. Du sang coule de

ses naseaux en partie déchirés. Il grelotte tellement sur ses pattes épuisées qu'il manque plusieurs fois de perdre l'équilibre. Tête baissée, il regarde les taches rouges sur le sol de la benne qui gouttent de ses narines et pleure comme un enfant. Car, c'est un enfant. Vous êtes tous des enfants. Des enfants qui n'ont rien vécu de toute leur courte vie dans un espace contenant à peine leur corps. Vous ne connaissez rien, parce que vous n'avez rien appris. Arrachés à votre mère, castrés, désarmés, anémiés, maltraités, vous ne songez pas à vous révolter ou à vous défendre. Et de toute façon, vous ne savez pas que votre sort est inique, puisque justement vous ne savez rien. Aucun élément n'a porté à votre conscience le sentiment de l'injustice dont vous êtes victimes. Pour vous, l'existence est ainsi faite, c'est tout.]§]

Les mouvements désordonnés que faisait inconsciemment le colonel durant l'emprise mentale l'avaient fait tomber du lit. Il n'eut pas le temps de s'en rendre compte, car le train d'engrammes qui pénétrait son esprit ne cessa qu'une demi-seconde avant de reprendre.

§§§

[§] Quand le camion démarre, vous êtes vingt et un dans la benne, compressés les uns sur les autres, plus compressés encore que d'habitude. Tu connais les autres à présent, mais tu préfères toujours la compagnie de Tête Noire et Tête Blanche qui sont près de toi. Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe, mais vous devinez que cela n'augure rien de bon. Si vous le devinez, ce n'est pas par instinct, comme aiment le croire les *Homo sapiens* qui ne veulent prêter aucune intelligence aux animaux non humains. Vous le savez simplement parce que, depuis les manifestations de tendresse de votre mère, rien de bon ne vous est jamais arrivé. Votre conception de l'existence est donc que tout nouvel événement ne peut être que funeste. Et, cette fois encore, la dernière, vous avez malheureusement raison.

Le voyage puis l'attente dans la zone de stabulation ont été une épuisante et effrayante épreuve. Dans le couloir de la mort, Tête Blanche est devant toi, Tête Noire est derrière. Ce n'est pas une coïncidence ; tu te

débrouilles toujours pour demeurer entre eux. Ta mère a perdu la vie au bout de ce chemin, il y a six mois. Elle a marché entre ces murs. Ses trois premiers enfants étaient des femelles. Elles sont destinées à produire du lait avant de finir à leur tour dans ce même enfer. Tu es son dernier petit. Tout cela, tu ne peux pas t'en douter, bien entendu. Tes connaissances sont aussi réduites que l'espace dans lequel tu as survécu.

Deux *Homo sapiens* vous électrocutent pour vous faire avancer vers la fin. Vous savez ce qui vous attend, l'odeur du sang qui sature tout est un message clair. Vous n'avez pas appris ce qu'est la mort, pourtant vous la redoutez. Tous les sentients ont peur de la fin. C'est une épouvante innée. Les humains l'appellent « instinct de conservation ». La peur de perdre la vie, aussi misérable soit-elle, est la plus grande des terreurs. À force de décharges électriques, Tête Blanche est entré dans le box de contention. Par chance, par bonheur même, le matador lui traverse le crâne au bon endroit. C'est fini pour lui. Tu as senti sa mort ; en fait, il serait plus juste de dire que tu ne sens plus sa vie. Tu n'entends plus sa voix qui meugle sa détresse et rapidement l'odeur de sa peur est emportée par celle de son sang.

Quand vient ton tour, tu es moins chanceux que Tête Blanche, mais beaucoup plus que ta mère. Le matador te fracture une partie du crâne sans t'étourdir. La souffrance est insoutenable, mais le deuxième coup fatal survient heureusement assez vite pour te faire perdre conscience.]\$]

Ayant entendu le hurlement du bovin numéro 3388, celui qui ressemblait à un panda, Tête Noire avait été assailli par des tremblements morbides d'une telle ampleur qu'il était tombé. Ses jambes agitées de convulsions avaient eu du mal à le remettre debout. Il avait vu son frère d'infortune, qui le précédait de quelques secondes dans leur destin commun, pendu par une patte arrière. Il avait vu l'employé lui ouvrir la gorge. Il avait vu le sang gicler au rythme des derniers battements du cœur et s'épandre.

Sans attendre, le prochain ouvrier de la chaîne avait commencé à découper le cadavre en morceaux. Objet, il l'avait toujours été, pour l'espèce dominante. Objet, il était devenu de fait. Objets en vente, il était ensuite devenu. Comme sa mère et comme tous les siens.

46) Elijah Floyd numéro 3388

L'injection d'engrammes ayant pris fin, le colonel se retrouva soudainement dans sa peau d'homme. C'est-à-dire aux commandes de son corps. Mais le souvenir de ce qu'il venait de vivre, avec une telle acuité, était si ancré en lui qu'il lui fallut plusieurs secondes pour être de nouveau à la réception de ses propres sens. Les images eidétiques de sa vie de bouvillon mirent du temps à laisser leur place aux signaux envoyés par ses rétines. Il en fut de même pour ses autres sens, comme si tous ses capteurs biologiques eussent du mal à ne plus percevoir l'abattoir et à ne plus se sentir dans le corps d'un bovin.

Il ne lui fallut pas moins de cinq secondes pour réaliser qu'il était allongé sur le dos, à côté de son lit de camp. Le désir d'être debout lui vint, mais pas l'idée de se lever sur ses jambes. Se mettant à quatre pattes, il eut l'impression que quelque chose était arrivé à ses sabots. C'est sous l'effet d'une forte émotion en redécouvrant ses mains qu'il éprouva le besoin de les examiner en actionnant ses doigts. Pour lui, cela faisait treize mois qu'il avait des sabots. Durant toute cette vie bovine introduite dans son esprit, l'accès à sa mémoire humaine avait été bloqué. Ce n'est qu'à présent qu'elle lui était rendue. Ces deux existences faisaient maintenant partie de lui ; il serait même juste de dire qu'elles étaient toutes les deux lui.

Comme Lucien Prérubem numéro 2712, Elijah Floyd numéro 3388 était à présent un être double, en partie hominidé, en partie bovin. Mais contrairement à Lucien qui savait que Bellisae pouvait agir sur lui, le colonel n'avait aucune raison de douter de l'authenticité de son expérience de bouvillon. Aucune des deux vies qui constituaient sa mémoire n'était plus réelle que l'autre. Il avait été un homme, ensuite un bovin, puis il était de nouveau un homme, apparemment le même. Aussi inexplicable que cela fût pour lui en ce moment, c'était ainsi.

Au prix de grands efforts, tremblant sur des jambes qu'il avait perdu l'habitude d'utiliser, il parvint à se rasseoir sur son lit. Comme l'avait fait Lucien, il palpa et examina tout son corps. Cinq minutes lui furent nécessaires pour se déshabiller, tant l'usage de ses doigts avait été oublié par son système nerveux. Celui-ci retrouvait cependant de plus en plus

vite les commandes de son corps de primate. Entièrement nu, il l'observa, le tâta et vérifia qu'il possédait des testicules. Quand il sentit son pansement sur son oreille droite, peu à peu, les derniers événements de sa vie d'homme revinrent à son esprit, suivis rapidement par tous les autres. Sans même s'en rendre compte, il chercha pourtant sur le haut de son front les deux endroits où l'on avait cautérisé ses cornes.

La totalité des injections d'engrammes avait duré à peine plus de trois minutes. Pour avoir une idée de ce que ressentait le colonel, il faudrait s'imaginer soudainement ailleurs, dans un corps d'une autre espèce, pendant treize mois, puis atterrir au même endroit dans sa forme d'origine trois minutes plus tard. Réalisant qu'il était nu, il s'habilla en toute hâte. La générale risquait d'être là d'un instant à l'autre. Elle avait failli le tuer... les deux suspects à interroger... trouver une salle pour l'interrogatoire... tout cela lui revenait maintenant et redevenait son présent. La réintégration de son anatomie avait notablement progressé, car il lui fallut moins de temps pour se revêtir qu'il ne lui en avait fallu pour se déshabiller.

Moult pensées confuses s'entremêlèrent dans sa tête, mais l'idée que sa terrible mésaventure bovine pouvait avoir un rapport avec les désordres mentaux observés ici récemment avait du mal à s'imposer ; elle effleurait cependant son esprit. Y adhérer lui demandait de renoncer à une partie de lui-même, d'accepter qu'un pan de sa vie était une illusion. Et cela eût été tout aussi difficile que de spéculer que son existence humaine n'avait été qu'un rêve. Il constata qu'en ôtant maladroitement sa chemise il avait arraché deux boutons, mais trop tard pour se changer, la générale revenait.

Notant que le colonel, d'ordinaire tiré à quatre épingles, avait une tenue quelque peu négligée, chemise mal fermée, une jambe de pantalon un peu retroussée... elle mit cela sur le compte de ce qu'elle lui avait elle-même fait vivre et en fut secrètement désolée.

— Je viens de m'entretenir avec mon équipe, Colonel, dit-elle. Les deux suspects sont toujours sous étroite surveillance, mais...

Elle avait l'air grandement surprise et préoccupée. Comptant sur cette émotion pour rendre la sienne moins apparente, il fut peu curieux de la raison de son émoi. Retrouver toute la maîtrise de lui-même lui parut

urgent ; il essaya de se calmer intérieurement en chassant l'abattoir de son esprit et répondit :

— Mais ?

— Je n'ai pas donné l'ordre de les appréhender parce que quelque chose de nouveau s'est produit et je dois vous en parler. Vu ce que je viens d'apprendre, il est possible que vous ne jugiez plus nécessaire de les interroger, eux en particulier. Figurez-vous que le nombre de suspects a significativement augmenté. Nous en avons plus de cent et ce compteur ne cesse de croître.

— C'est-à-dire des suspects ?

— Des personnes qui se sont adressé des messages au sujet de l'incident qui s'est déroulé entre nous. Toujours le même texte « Vive tension entre le colonel Elijah Floyd et la générale Nicole Rama-Déjardin. »

— C'est curieux. Tout se passe comme si on voulait détourner notre attention du premier type... Car, ça se précipite maintenant, mais il s'est écoulé beaucoup plus de temps entre l'envoi du premier mail et les suivants...

Elijah se demanda de nouveau si tout cela avait un rapport avec sa vie bovine, mais il évalua cette supposition très furtivement. En fait, il avait le plus grand mal à s'intéresser à tout ce qui concernait tous ces mystères autour de l'ASIC.

— Heum... vous avez raison ! Ça y ressemble en effet. Que faisons-nous, alors ?

— Gardez-moi au chaud les deux premiers, surtout le premier. Ne le perdez surtout pas de vue. Je vous propose de l'interroger plus tard.

— Entendu !

— Je dois vous laisser, à présent.

— Me laisser ?

— Oui. Je dois vérifier quelque chose quelque part, dit-il en contemplant machinalement ses mains.

— Quelque chose quelque part ?

— Oui.

— Dois-je vous attendre là ?

— Je dois d'urgence partir quelques heures. Je vous supplie de prendre ma place pendant ce temps.

— Vous, Colonel, vous éloigner de l'ASIC !

— Oui.

— Vous êtes bien mystérieux. Je pensais que nous devions collaborer. J'espère ne pas vous avoir vexé en choisissant de m'isoler pour joindre mon équipe !

— Je vous jure que non, Générale. Oui, nous collaborons toujours, bien sûr. Je vous ai même supplié de me remplacer. En fait, je dois m'absenter pour des raisons personnelles et tout à fait exceptionnelles.

— Colonel ! Ce qui est personnel passe toujours après la mission dans l'armée !

— Ce sera la première fois de ma vie, Générale, que je dérogerai à cette règle. J'insiste, il s'agit de motifs vraiment exceptionnels. De plus, il se pourrait que, dans ce cas, ce qui est personnel ait un rapport avec ce qui menace l'ASIC. C'est ce que je dois vérifier.

— Vous êtes très mystérieux.

— Peut-être, peut-être ! Mais si je vous en disais plus, vous ne me croiriez pas.

— Bien ! Je vais tâcher de vous remplacer. Avez-vous informé le général Matrone de ce transfert de responsabilités momentané ?

— Non, Générale. Je vous confie le soin de le faire. Il est plus qu'urgent que j'y aille.

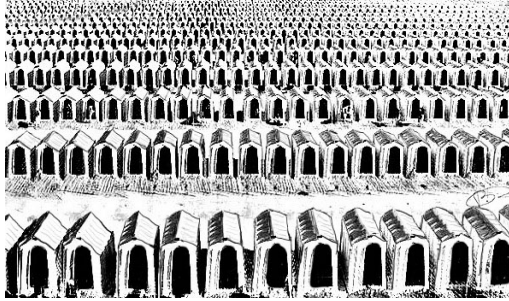
— Bon... Pensez tout de même à aller voir le toubib. Votre pansement est bien rouge. Votre oreille semble beaucoup saigner. J'en suis vraiment désolée.

— Oh ! N'oubliez pas que c'est à cause d'un putain de coton-tige, Générale !

Sur ce, tordant le cou au protocole, le colonel sortit sans attendre l'autorisation de sa supérieure. Le visage exprimant la perplexité, elle le regarda s'éloigner en claudiquant. Légèrement, mais d'une bien étrange manière.

47) Agir avec plus de distinction

Il n'était pas loin de midi quand Elijah Floyd arrêta sa Jeep près d'une construction : grande surface de plain-pied, pas de fenêtre visible de ce point de vue, toit en Fibrociment ondulé, une porte entrouverte, deux larges portails métalliques gris. Le bâtiment se trouvait sur le point le plus élevé du vaste terrain.



D'ici, on pouvait voir en contrebas l'ensemble des milliers de cellules d'engraissement. Le colonel sniffa un peu de poudre, rempocha le petit sachet et sauta à terre. Il observa les alignements des cachots de plastique blanc. Son cœur grimpa en régime. Cherchant à repérer le lieu de détention qui avait été le sien, il descendit la pente pour aller voir de plus près. Il trouva rapidement la rangée C et entreprit de la remonter jusqu'au numéro 270. Les prisonniers bovins qui le dévisageaient à travers leur grille enflammèrent ses douloureux souvenirs. Quelques larmes troublèrent sa vision. Il fut bientôt devant la case C270. Elle était occupée par un bébé qui le fixa avec des yeux doux dans lesquels il put aisément lire ; c'était le regard d'un nouveau-né, s'étonnant de tout, ne comprenant rien et souffrant mille tourments de ne plus être avec sa mère. Alors, Elijah tomba à genoux, entoura ses énormes doigts autour d'une barre galvanisée de l'enclos et éclata en gros sanglots qui inondèrent ses joues. Il n'entendit pas celui qui approchait en criant :

— Eh ! que faites-vous ici ? Qui êtes-vous ? C'est à vous la Jeep, en haut ?

Le colonel caressa le front de l'enfant bovin tendrement.

— Oh ! Je vous parle, insista l'individu. Qu'est-ce que vous foutez là ?

Elijah Floyd tourna la tête et remarqua, à travers son rideau lacrymal, deux gros yeux qui l'observaient à travers d'épaisses lunettes. Il se leva

pour faire face à celui qu'il reconnaissait, bien qu'il le vît pour la première fois avec un regard d'homme.

— Je... que... fit l'autre à la vue de ce visage bouleversé. Vous z'êtes pas bien ?

Comme le colonel ne répondait pas et continuait à le regarder en pleurant, il prit son téléphone pour demander de l'aide : « Viens m'aider. Il y a une sorte de fou, là. Je sais pas ce qu'il veut. Il est chelou et assez balèze, le con ! »

— Alors, comme ça... tu aimes filer des baffes, toi ! lui déclara le fou en question.

— Pardon ? s'étonna l'employé en rempochant son appareil.

— Je t'ai vu prendre plaisir à cogner sur des bébés ! Quels que fussent tes putains de motivations ou les problèmes psychologiques qui t'ont poussé à faire cela, j'ai du mal à t'absoudre.

— Ah, ouais, gros malade ! T'es un super fou, toi ! T'as pris un sacré coup sur la tronche, à droite. Ça saigne encore. T'as le pansement tout rouge. Tu t'es échappé de l'asile, c'est ça ?

— Ton père te battait-il quand tu étais enfant ? Sont-ce ses mauvais traitements qui t'ont rendu méchant ?

— T'aimes bien t'habiller en militaire et parler comme un martien, je vois ! En tout cas, ta Jeep est cool. Elle me plaît bien.

— N'eût été mon uniforme, m'obligeant à modérer mes excès, je te l'eusse offerte tout entière par voie rectale. Mais la dignité me conseille d'agir avec plus de distinction.

Une main massive et véloce arriva sur la joue droite de l'homme à grosses lunettes. Celles-ci s'envolèrent le long d'une courbe parabolique pour atterrir au loin. Leur propriétaire eût basculé dans l'enclos si le militaire ne l'avait pas retenu en le serrant par le cou de la poigne gauche. La deuxième escouade de phalanges qui s'abattit lourdement sur la même cible produisit un sinistre craquement de dents. La troisième fut responsable d'un bris de mâchoire.

Prenant subitement conscience de ce qu'il faisait, Elijah fit un effort gigantesque pour arrêter là le massacre. Il relâcha son étreinte autour du cou. Sa victime chut à ses pieds dans un râle. Le colonel donna une der-

nière caresse à l'enfant bovin qui occupait sa place, accorda un regard chargé de tristesse à ses deux voisins et marcha lentement, tête baissée, vers sa voiture. Il évita de regarder les petits prisonniers qui le suivaient des yeux. Dans la rangée, il tomba sur un homme grand et mince qui allait à la rencontre de son collègue. Devant son air surpris, l'officier dit simplement :

— Ne vous inquiétez pas outre mesure ! Nous avons eu quelques mots, mais rien de grave. Juste une petite algarade de bon aloi entre vieilles connaissances.

Sans répondre, l'employé s'écarta pour laisser passer l'imposante masse du militaire qu'il observa de dos avec étonnement. Puis, découvrant que son camarade était allongé au sol dans une position surréaliste, il courut lui porter secours.

48) Un vrai colonel très pressé

Carlos Marcos sortit du secrétariat, suivi par trois autres employés de l'exploitation. Tous étaient en combinaison de travail et équipés de hautes bottes en caoutchouc.

— Allez, les gars ! Ne prenez pas de retard, leur dit-il.

Les trois hommes à qui il venait de donner des instructions s'éloignèrent chacun dans une direction différente.

— Bon... ben... Je vais devoir y aller aussi, ajouta-t-il à l'intention d'Angela, qui se tenait appuyée sur l'encadrement de la porte.

— À l'avenir, décrottez-vous les pieds avant d'entrer, j'ai autre chose à faire que de faire le ménage après vous !

— D'ac ! Excuses. Je ferai gaffe la prochaine fois.

— J'ai du café en préparation. Tu en veux ?

— Ouais, vite fait...

— Il est bientôt prêt.

Mains dans les poches, Carlos regarda le ciel qui commençait à se couvrir.

— Va pleuvoir, tu penses ? demanda-t-elle.

— La météo dit que non, mais...

Une Jeep arrivant à grande vitesse détourna leur attention. Ses quatre roues bloquées soulevant un nuage de poussière, la voiture s'arrêta de justesse de l'autre côté du portail. Un militaire imposant bondit sur la terre sèche du chemin, empoigna deux barreaux et cria :

— Pierre Morageot ?

— Non, répondit Carlos. Je suis un employé.

— Pas grave ! Puis-je entrer ?

— Ça dépend. Que voulez-vous ? demanda l'éleveur en approchant de l'inconnu.

— J'aimerais des renseignements. Juste des informations sur une vache.

— Décidément !

— Quoi, décidément ?

— Quelle vache ?

— Ouvrez-moi. Je ne suis pas anthropophage !

Carlos regarda les galons sur les larges épaules :

— Vous êtes un vrai colonel ?

— Un vrai colonel très pressé.

Carlos fixa le pansement rouge sur l'oreille droite de l'officier.

— Que vous est-il arrivé ?

— Un putain de coton-tige à la con ! Vous me laissez entrer ?

— Montrez-moi vos papiers de l'armée.

Elijah tendit sa carte d'identité militaire sans cacher son impatience.

Ancien militaire lui-même, Carlos fut un peu intimidé. Sans aller jusqu'à saluer, il ouvrit le portail en adoptant une attitude respectueuse.

— Je vous saurais gré de me communiquer tous les renseignements en votre possession au sujet de la vache portant le numéro 2712. Où elle était, je veux voir où elle vivait !

— C'est incroyable ! Mais pourquoi vous intéressez-vous tous à cette vache ?

Angela qui avait tout entendu manifesta aussi son étonnement :

— Ouais ! C'est fou c't'affaire ! Elle a quoi c't'vache ?

- Qui d'autre s'intéresse à elle ? demanda le colonel.
- Un type et une femme, confia Carlos.
- Leurs noms ?
- Je ne sais pas. J'ai juste pris des photos d'eux avec mon téléphone, répondit Carlos.
- Bien. Vous me montrerez ça, s'il vous plaît. Mais d'abord, je voudrais voir où vivait ma m... cette vache.
- Si vous y tenez, vous aussi ! Montez avec moi dans mon pick-up, je vais vous y conduire.

La main droite posée sur le dos de la nouvelle occupante de la place, le colonel regardait autour de lui dans la travée 17.

Combien de temps a-t-elle vécu ici ? demanda-t-il.

- Quatre ans.
- À quel âge est-elle partie à l'abattoir ?
- À cinq ans, comme toutes ou presque.
- Avez-vous des photos d'elle ?
- Non.
- Elle a eu quatre enfants, n'est-ce pas ?
- Je pense, oui. Je ne peux pas en être certain. Faudrait que je vérifie. Mais c'est la moyenne en tout cas.
- Vérifiez, s'il vous plaît.

Carlos appela Angela au téléphone : « Peux-tu nous dire combien de veaux a eu 2712, steup ? »

Elijah Floyd patienta en laissant courir ses doigts sur le cornadis et les barres métalliques qui séparaient la vache de ses congénères.

• *Maman a vu et touché ça toute sa courte vie, se disait-il.*

- C'est ça, confirma Carlos. Elle a eu trois velles et un veau.
- Ses filles doivent être adultes, à présent, non ?
- Forcément.
- Sont-elles céans ?
- Hein ?
- Sont-elles ici, dans ce putain de camp ?

— Oui.

— Pouvez-vous me les montrer ?

— Sans doute. Mais... J'ai du travail et ça prend du temps.

— Êtes-vous seul pour toutes les besognes ?

— Heureusement pas, mais je suis tout de même très occupé. Allez-vous me dire ce que 2712 a de particulier ?

Le colonel sortit son portefeuille et tendit deux billets de cinquante à Carlos qui fit mine d'être gêné en les empochant.

— Êtes-vous moins occupé, là ?

— Je viens de me libérer un peu de temps, oui !

— Montrez-moi ces velles devenues vaches.

— Elles ne sont pas toutes au même endroit.

— Présentez-les-moi, s'il vous plaît, de la plus âgée à la plus jeune.

— Que je vous présente ?

— Oui. Emmenez-moi près d'elles, quoi !

Carlos reparla dans le téléphone : « Excuse, Angela. J'aurais dû prendre la tablette, mais peux-tu me donner les numéros des veaux de 2712 ? »

En attendant la réponse, il observa avec étonnement l'officier en train de humer la vache à pleines narines et la tapoter affectueusement un peu partout. Aussi colonel que fût son visiteur, il ne put s'empêcher de trouver ce comportement singulier.

— Bien, dit l'éleveur, montons dans la Toyota, j'ai les numéros. Pouvez-vous me dire ce que cette vache a de particulier pour que même sa descendance vous intéresse ?

— Bien sûr que je peux, assura simplement Elijah.

Prenant ces mots pour une promesse d'explication, Carlos patienta.

Carlos regarda avec ahurissement les yeux inondés de larmes du colonel qui enlaçait, caressait et tapotait la laitière comme s'il retrouvait l'amour de sa vie. Cette scène le convainquit que cet homme n'était pas tout à fait normal et il relia inévitablement cette conviction au gros pansement sur son oreille droite :

• *Ce type a dû subir une opération du cerveau. Il s'est peut-être même évadé d'un hôpital militaire.*

— Je vais revenir très vite m'occuper de toi, promet Elijah Floyd, en parlant à la bovine, à voix basse mais distincte. Ta vie va changer. Je jure de ne pas t'abandonner. Je saurai faire montre de toute mon affection fraternelle.

• *Ah, oui ! Il est complètement à la masse... Pourtant... Il n'est pas le seul à s'intéresser à 2712. Mais qu'est-ce qui se cache derrière tout ça ?*

— Allons voir les deux autres, demanda le colonel après avoir pris une dizaine de photos de celle-ci.

Après avoir vu et photographié les trois filles de celle qui portait le numéro 2712, le colonel demanda s'il pouvait observer les visages de l'homme et la femme qui s'intéressaient à cette mère vache. Carlos hésita un moment à les montrer, pensant que cette information pourrait être également payante, mais le regard dur et pénétrant du militaire le dissuada de prendre le risque de le contrarier.

Elijah Floyd considéra les deux photos sur le smartphone de l'éleveur :

— Expédiez-moi cela à l'adresse mail que je saisisrai dans votre téléphone.

Cela fut demandé sur un ton persuadant Carlos que mieux valait s'exécuter de bonne grâce. Il effectua la manœuvre d'envoi et tendit son appareil à l'officier. Celui-ci s'adressa les deux fichiers puis prit une attitude encore plus sévère et solennelle pour dire :

— Merci, Monsieur ! À présent, je vais vous prodiguer les plus importantes recommandations que vos oreilles n'eussent jamais entendues. Voilà pourquoi je vous conseille de leur accorder la plus grande attention et de les suivre comme si votre vie en dépendait ; ce qui est effectivement le cas, sans vraiment vous menacer. Êtes-vous bien en mode réception, là ?

— Je vous écoute, fit Carlos impressionné.

— Alors... Tout d'abord une question : dans combien de temps la plus âgée des trois filles doit-elle partir à l'abattoir ?

— Environ deux mois. Pourquoi ?

— Parce que, à présent, il s'agit tout à fait d'une menace : quoi qu'il arrive à ces trois vaches, pour moi, vous en serez responsable. Que vous

m'euissiez trouvé bizarre est plus que probable et je vous comprends. Nonobstant, je vous conseille de me prendre au sérieux. Au nom de mes fonctions militaires, je vous confie la vie de ces trois vaches. Pas pour longtemps, je vais faire ce qu'il faut au plus vite pour vous délester de cette charge. Mais pour l'heure, je vous demande de tout faire pour qu'elles aillent le mieux possible. Pas un mot à qui que ce soit. Tout cela doit rester entre nous. Si vous vous acquittez correctement de cette mission, vous serez généreusement récompensé. S'il arrive quelque chose de fâcheux à l'une d'elles, je jure d'être votre enfer sur terre. À tel point que votre plus grand rêve sera alors d'aller vous-même à l'abattoir pour en finir.

Très impressionné par le fond et la forme du discours, Carlos murmura d'une voix blanche :

- Mais... qu'ont-elles de si important, ces vaches ?
- Je viens de vous le dire à l'instant ! Ne m'avez-vous pas entendu ?
- Je... ?
- Elles sont très importantes parce que le sort de votre vie en dépend.
- Je...
- J'allais oublier... Pouvez-vous les mettre ensemble ?
- Ça sera difficile, parce que...
- Bien ! Je compte sur vous pour que ce soit fait au plus vite.
- À présent, vous m'obligeriez en me confiant ce que ces deux personnes vous ont demandé au sujet de la vache numérotée par vous 2712.
- Je n'ai vraiment parlé qu'avec l'homme. Il posait le même genre de questions que vous. Où elle était tout ça.
- Intéressant ! Était-il ému ?
- Il semblait très bizarre, lui aussi... enfin, heu... je veux dire...
- Ne vous inquiétez pas. J'ai déjà concédé que vous avez toutes les raisons de me trouver étrange. A-t-il, comme moi, demandé à voir les enfants ?
- Oui.
- Les lui avez-vous montrés ?
- Non. Je lui ai menti. Je lui ai dit que toute la progéniture était partie à l'abattoir. Je n'avais pas le temps et j'avais hâte qu'il s'en aille.

— Quelle a été sa réaction ?

— J'ai eu l'impression qu'il...

— Oui ?

— Qu'il avait envie de pleurer. Ça m'a paru tellement bizarre !

— Donnez-moi votre numéro de téléphone.

La mine patibulaire du blessé poussa Carlos à obtempérer. Le colonel nota l'information dans son répertoire.

— ...

— Une chose encore. Je voudrais visiter l'endroit exact où la vache nommée par vous 2712 a donné naissance à son dernier enfant, le mâle.

— Il faut retourner à la travée 17, pour ça. Montons dans la voiture, je vous y emmène.

Dans l'espace réduit en briques rouges, Elijah Floyd se baissa pour ramasser un peu de paille qu'il renifla tout en regardant autour de lui. Quand l'émotion atteignit son paroxysme, il se tourna pour ne pas montrer ses larmes et prit des photos avec son téléphone.

À la vue de ce visage bouleversé, Carlos pensa bien faire en disant :

— J'espère que vous n'êtes pas touché par les intolérants qui disent n'importe quoi sur les réseaux sociaux. Cette bien-pensance ne respecte pas le libre arbitre de chacun. On ne pourra même plus manger ce qu'on veut avec ces animalistes ! Toujours à faire la morale ! Des talibans de la morale, je vous dis !

Elijah répliqua comme si ce reproche lui était adressé personnellement :

— Ne vous vient-il pas à l'esprit que, en nous recommandant de ne pas faire la morale, vous faites la morale ? Ce faisant, vous prétendez défendre un libre arbitre que vous ne respectez pas vous-même ! N'est-ce pas paradoxal ? Pouvez-vous préciser où, quand, par qui et comment furent fixées les frontières de ce fameux libre arbitre vous mettant à l'abri de toute déontologie qui ne serait pas exclusivement la vôtre ? Ainsi, il vous serait loisible de vous indigner pour vos propres motifs tandis que je devrais garder par-devers moi mes propres convictions éthiques ? Par quel tour de passe-passe vous octroyez-vous le droit et la compétence de faire le tri entre les opinions qu'il serait de bon ton d'exhiber et celles

qu'il serait malvenu d'énoncer ? Exprimer une conception morale ne figurant pas dans votre liste personnelle serait vous faire offense ? N'est-ce pas vous qui êtes dans la bien-pensance arbitraire et étriquée, normative et très dogmatique de votre doxa, que vous brandissez comme un bel étendard auquel il faudrait faire un serment d'allégeance sans réserve ? C'est vous qui êtes un taliban de la morale sous votre masque de tolérance.

— Je... heu...

Carlos n'eut qu'une hâte : voir partir cet étrange militaire.

— Je vais devoir y aller, finit par dire ce dernier. Je vous le rappelle, s'il arrive quelque chose de fâcheux à mes sœurs... Je veux dire aux vaches en question... Je saurai vous le faire amèrement regretter jusqu'à vous pousser au suicide. Il se peut que ce ne soit pas facile pour moi de trouver quelqu'un qui s'y connaisse pour s'en occuper. Si vous acceptez de me rendre ce service, je vous payerai pour ça, plus que ce que vous gagnez ici. Je suis prêt à acheter un terrain où elles pourront paître la meilleure herbe et se reposer toute la journée. Pour l'heure, je suis obligé de les laisser dans votre putain de bagne, hélas ! Réfléchissez. Je vous rappellerai et on se reverra. Si vous voulez bien me reconduire à votre portail, à présent ! Je dois partir d'urgence.

49) Le peuple bovin sous notre joug

Le colonel arriva à l'ASIC à dix-sept heures. Après avoir garé sa Jeep sous les platanes du parking, il lança un regard autour de lui, puis se pencha vers le siège passager pour sniffer discrètement avec sa paille. Il remit le petit sachet de poudre blanche dans une poche et sortit de la voiture.

À son approche, les six soldats qui gardaient le local de Prima 16 se raidirent dans un impeccable garde-à-vous. Il les détendit par un simple :

— OK, les mecs, c'est bon !

En entrant, il vit la générale assise à son bureau. Bras croisés, elle fixait pensivement la pièce qui contenait ce qui faisait l'objet de tant de sur-

veillance et de secret, mais elle braqua aussitôt son attention vers lui pour le regarder arriver.

— Merci de m'avoir remplacé, Générale, dit-il en posant une fesse sur un coin du bureau.

Culpabilisant encore à cause de ce qu'elle lui avait physiquement fait subir, le pansement étant assez visible pour le lui rappeler, elle lui pardonna cette nouvelle irrévérence. Il ajouta :

— Je conçois l'espérance que rien d'ennuyeux n'est survenu durant mon absence ?

— Rien de notable, Colonel. Je souhaite de mon côté que vous ayez pu faire ce que vous vouliez.

— Je crois que vous m'aviez dit que Lucien Prérobem avait visité un élevage de vaches laitières n'est-ce pas ?

— Lucien Prérubem, Colonel. En effet, je vous ai bien dit ça.

— L'entreprise Pierre Morageot, n'est-ce pas ?

La générale sortit son téléphone et tapota sur son écran. Sept secondes plus tard, elle confirma :

— C'est ça. L'élevage Pierre Morageot. Pourquoi ?

Le colonel brandit son propre appareil presque sous le nez de sa supérieure et demanda :

— Est-ce lui ?

Elle nota que sa main tremblait.

— Oui. C'est lui. Comment avez-vous obtenu cette photo ?

— Dans le camp de travaux forcés Pierre Morageot. Un gardien me l'a donnée.

— Camp de travaux forcés ? Un gardien ? Mais pourquoi êtes-vous allé jusque là-bas pour avoir sa photo ? J'aurais pu vous la montrer, moi.

— Oui, un gardien. Un geôlier, eussé-je dû dire. Pourquoi me suis-je rendu dans ce lieu ?... C'est extrêmement complexe à expliquer. Vous ne me croiriez pas. Quoi qu'il en soit, il est impératif que je parle à ce type immédiatement.

— Vous devriez aller voir le médecin pour qu'il s'occupe de votre oreille. Le pansement est dans un sale état ! Il y a du sang séché sur votre joue ! Vous n'allez pas rester comme ça éternellement !

— Ça peut attendre encore un peu. D'autres vivent bien pire ! Il faut que je rencontre cet homme !

— D'autres ? De qui parlez-vous ?

— Le peuple bovin sous notre joug, par exemple.

— Peuple bovin... sous notre joug ? Euh... Le général Matrone est là, à côté. Il est allé poser quelques questions au laboratoire de vivisection et ne devrait pas tarder à revenir. Ah !... le voilà justement de retour.

Elijah salua son supérieur :

— Mes respects, Mon Général ! Que ?...

— Bonsoir, Colonel. Je suis ici pour me rendre compte sur place de ce qui... Mais ! Bon sang ! Vous devriez consulter un médecin pour votre oreille ! Ce pansement est tout bonnement atroce et inquiétant !

— C'est ce que je viens de lui recommander, Mon Général ! approuva Nicole Rama-Déjardin.

— Je dois m'entretenir avec ce Lucien Prérubem au plus tôt.

— D'accord, Colonel, dit le général Matrone. Vous le verrez bientôt, mais vous devez vous soigner en premier lieu. Et nous devons aussi parler entre nous. À présent, chez le médecin tout de suite, c'est un ordre ! Après, nous discuterons un peu.

— Bon ! J'y vais !

Elijah Floyd partit brusquement sans dissimuler sa mauvaise humeur. La générale et le général échangèrent un regard entendu.

— Est-il toujours comme ça ? demanda-t-elle.

— Depuis que je le connais, oui.

— C'est certainement un excellent soldat, mais son comportement ne facilitera pas sa carrière.

— Si vous saviez comme il s'en moque ! C'est un homme très particulier.

Quand le colonel revint avec un pansement propre, il se retrouva sous les regards croisés du général et de la générale. Tous les deux paraissaient embarrassés.

— Elijah, dit Michel Matrone... Elijah... Je me dois d'être franc avec vous.

— Faisons fi de ces banales formules de rhétorique, Mon Général ! Je vous saurais gré d'en venir au fait le plus vite possible. Il faut que je rencontre Lucien Prérubem de toute urgence !

Le général eut en direction de la générale une expression faciale par laquelle il parut dire : « Voyez comme il s'en moque ! »

— Elijah ! Nous savons tous ici, vous êtes le premier à nous l'avoir appris, que des choses inexplicables peuvent se produire dans les esprits. Votre pansement en est un élément aveuglant. Il semble que personne ne soit à l'abri de... comment dire... d'un déblocage, d'une perte de conscience. La générale a apparemment été la dernière cible et vous la dernière victime de ces étranges attaques mentales. Je ne sais pas si on peut les appeler ainsi, mais... on se comprend, c'est le principal. Nous devons considérer que nous sommes en danger d'être manipulés par cette chose que nous ne connaissons pas. Moi-même certainement et aussi vous-même. Êtes-vous d'accord ?

— Oh ! Oui, Mon Général !

— Bon. Il se trouve que, outre votre mystérieuse histoire de chaussettes, vous avez pour la première fois quitté l'ASIC. Vous ! Vous qui teniez tant à ne jamais vous en éloigner, surtout en ce moment ! Vous avez demandé, tout à fait cavalièrement d'ailleurs, mais ça, ce n'est pas nouveau... Vous avez demandé à la générale de vous remplacer et vous l'avez même chargée de me prévenir.

— Oui.

— Nous voyons là un comportement suspect. Nous pensons que vous avez sans doute agi sous l'influence de ce que je vais appeler « la chose inconnue ». Le plus préoccupant c'est que vous ne semblez pas décidé à nous dire ce que vous êtes allé faire. Vous vous doutez bien que nous ne pouvons pas accepter votre silence.

— Oui.

— Nous ne pourrions pas nous contenter de ce que vous voudrez, peut-être, nous dire maintenant. Nous devons vous soumettre à un réel interrogatoire.

— Oui. Je le comprends et je l'approuve de bon gré. Je ne vous demande qu'une faveur, Mon Général : laissez-moi parler avec Lucien Prérubem.

Je me tiendrai ensuite à votre disposition et vous pourrez trifouiller dans ma putain de caboche autant que vous l'estimerez nécessaire. J'en profiterai pour faire la sieste pendant que vous investiguerez dans mon cerveau. Je suis si fatigué ! Ça me fera le plus grand bien !

— D'accord, dit le général. Mais nous assisterons à l'entretien.

— Sans vous montrer, alors, s'il vous plaît, Mon Général. J'aimerais un moment d'intimité dans ma communication avec cet homme.

— Soit. Mais sachez que nous vous écouterons et vous surveillerons. Je ne veux pas vous le cacher. Votre rencontre aura lieu dans une salle du service des renseignements.

— C'est parfait ! Quand ?

— Maintenant, allons-y.

— Lucien Prérubem sera déjà sur place quand nous y arriverons, dit la générale. Un de mes hommes prendra le commandement de la surveillance de Prima 16 durant votre absence. Nous pouvons partir dès à présent, un véhicule nous attend, mais je voudrais m'entretenir avec le général avant. Pas plus de cinq minutes.

Elijah sortit pour les laisser seuls.

La générale Nicole Rama-Déjardin parla au général Michel Matrone des propos étranges tenus par le colonel au sujet du peuple bovin, du camp de travail et du géôlier. Elle lui fit entendre l'enregistrement de la conversation sur son téléphone. Le général eut une mine préoccupée.

50) Je sais où sont mes sœurs

Lucien patientait depuis une dizaine de minutes dans une petite pièce blanche. Chan travaillait au moment où l'on était venu le chercher pour l'amener dans ces lieux ; sans doute occupée, elle n'avait pas répondu au téléphone quand il avait essayé de l'avertir. Il avait donc enregistré un message juste avant de suivre les trois hommes qui l'attendaient devant la porte. Plutôt courtois, ceux-ci lui avaient laissé tout le temps de se préparer et d'appeler qui il voulait, mais ils lui avaient ensuite confisqué son téléphone.

Il était assis sur une chaise rembourrée, pas trop inconfortable, près d'une table en pin. De l'autre côté de cette table, une seconde chaise identique à la sienne. Sur sa gauche, un grand miroir. Au centre du plafond, un globe, unique source d'éclairage. La militaire qui l'avait fait entrer là avait posé un cendrier propre sur la table en lui disant qu'il pouvait fumer. Elle lui avait proposé un café qu'il avait accepté et même déjà bu. Cette fonctionnaire s'était montrée aimable et rassurante pour expliquer qu'il allait être interrogé, mais qu'il n'avait rien à craindre.

Il se regardait de temps en temps machinalement dans le miroir. Ne sachant que faire, il allait allumer une cigarette quand Bellisae s'adressa à lui :

— : Ne t'inquiète pas Prédateur Intelligent ! Tout va bien aller.

— : Il paraît... la gonzesse vient de me l'affirmer.

— : Tu devrais parler des femmes plus poliment ! À ta manière, tu as été une femelle.

Lucien ne trouva rien à répondre.

— : Tu vas bientôt voir un colonel. Soit sincère avec lui. Tu peux tout lui dire sauf que tu me connais et que je suis une gorille. Ça, je te demande de le garder pour toi, pour l'instant en tout cas. Ne lui dis rien à mon sujet. Sache qu'il ne sera pas hostile. Il sera seulement curieux, à juste titre, très très curieux. Je dois te confier que vous avez quelque chose de très fort en commun qui devrait créer un lien puissant. Alors... sois bien disposé envers lui. Mais surtout, surtout, ne lui parle pas de moi.

Il allait demander qui était cet officier, quand la porte s'ouvrit. Un militaire grand, large et musclé entra. Il fixa Lucien dans les yeux en tirant à lui la seconde chaise et en s'asseyant lentement :

— Monsieur Lucien Prérubem ?

— Oui.

— Je suis le colonel Elijah Floyd. Bonjour, Monsieur.

— : Souviens-toi. Ne lui parle en aucun cas de moi.

— Bonjour, répondit Lucien en regardant machinalement le pansement sur l'oreille.

— J'aimerais vous poser une question.

— Je vous écoute.

— Est-ce que 2712 vous dit quelque chose ?

Le cœur de Lucien se mit à battre violemment. Il ne parvint pas à émettre un mot sur le moment, mais son trouble fut si apparent que le colonel le partagea. La voix chargée d'émotion, ce dernier ajouta :

— Tête entièrement noire sauf une petite tache blanche sur le front en forme de losange presque parfait.

Lucien déglutit plusieurs fois avant d'arriver à articuler :

— Qui... qui... vous a parlé d'elle ?

— Et vous ?

— : Tu peux tout lui dire, mais ne lui révéles rien de moi.

— Disons que...

Il baissa la tête et fixa la table pour éviter le regard scrutateur du géant musculeux qui murmura :

— Disons quoi ?

— Disons que d'une certaine manière, c'était moi.

Lucien fut surpris par ce que ses mots firent sur le visage du militaire. Ses yeux s'inondèrent. Ses lèvres tremblèrent refusant de laisser sortir les sons qui voulaient les franchir. Au bout d'une dizaine de secondes, le colonel réussit à dire :

— Je ne m'attendais pas à ça. J'ai cru un moment que nous avions vécu la même existence. Mais non ! Je suis si ému d'apprendre que vous avez été elle. En fait... moi, je suis le quatrième.

— Le quatrième ? s'étonna Lucien.

C'était si inattendu de voir une telle masse de muscles exprimer autant de tendre émotion.

— Oui, j'avais le numéro 3388 aux oreilles. Lorsque je suis né, quand on m'a sorti de toi, l'homme s'est exclamé que je ressemblais à un panda.

Tout au fond de sa poitrine, Lucien sentit l'immense détresse de son cœur de mère bovine s'exhumer et le submerger de tristesse. Il pleura. À cette réaction, le colonel éprouva le fantôme de la terrible déchirure que lui avait causée la perte de sa mère. Il pleura aussi. Tous deux ne firent rien d'autre que de pleurer en se fixant un long moment, puis tous deux finirent par s'étreindre, chacun essayant de reconforter l'autre.

— Je sais où sont mes sœurs, hoqueta le colonel. Elles sont encore vivantes et en sécurité.

De l'autre côté du miroir sans tain, la générale et le général se regardèrent pour échanger leur ahurissement.

51) Soumettez-moi à ce sérum

La générale de brigade Nicole Rama-Déjardin et plusieurs personnes de son équipe d'investigation avaient plusieurs fois écouté et regardé avec une grande attention le tête-à-tête de Lucien et d'Elijah Floyd, filmé sous différents angles. Le général d'armée Michel Matrone était là, mais plus concentré sur les réactions et les commentaires de ces spécialistes que sur la rencontre elle-même. Pour lui, de toute évidence : soit ces deux hommes avaient perdu l'esprit, soit ils s'étaient exprimés en langage codé.

Une chambre et une salle de bains étaient à la disposition de Lucien. Un caporal-chef était même allé chez lui pour chercher des objets personnels pour son confort. Ce militaire avait expliqué à Isabelle que son compagnon serait bien traité et qu'il reviendrait bientôt. Elle lui avait remis un sac de sous-vêtements et divers nécessaires d'hygiène.

Tout le monde avait dormi quelques heures. Il était à présent huit heures du matin. L'un des meilleurs interrogateurs du service des renseignements s'appêtait à faire parler Lucien. La générale et le général observaient derrière la vitre sans tain :

— Bonjour, Monsieur Prérubem. Je suis Martin.

Lucien serra la main tendue :

— Bonjour !

— : Laisse-moi bien écouter ce qu'il te dit, si tu veux que je t'aide.

Le prétendu Martin était plutôt petit, blond aux yeux bleus. Son apparence vestimentaire était classique, proche de celle de Lucien : pantalon de costume noir, chemise blanche. Il s'assit à la place qu'occupait tout à l'heure le colonel.

— Nous avons quelques questions à vous poser. Êtes-vous prêt à collaborer en toute sincérité ?

Lucien répondit avec la plus grande bonne foi :

— Bien sûr ! Je n'ai aucun intérêt à vous cacher quoi que ce soit. Je veux seulement éviter les problèmes.

— Bien ! Monsieur Prérubem. Pour commencer, nous aimerions savoir qui est Bellisae.

— : Si tu lui révèles quoi que ce soit à mon sujet, je te tuerai sans hésiter, comme j'ai tué les autres. Personne ne pourra m'en empêcher. Il va te parler du mail, dit que tu ne te souviens pas de l'avoir envoyé.

— Je ne connais personne de ce nom, Monsieur.

— Pourtant dans votre mail...

— Je sais bien, je sais bien... Ça va vous sembler bizarre, mais je n'ai aucun souvenir d'avoir rédigé ce mail. Je ne pense pas l'avoir fait.

— Il a néanmoins été envoyé de votre adresse IP !

— : Je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire. Je ne suis pas informaticien.

— Adresse IP ? J'ai déjà entendu ça, mais... je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas informaticien.

— Hum... Mais votre femme est plutôt douée dans ce domaine.

— : Ah, oui ! Je la désespère, hélas ! Je vous jure que je ne me souviens pas d'avoir envoyé ce mail.

— C'est sûr ! Je la désespère d'ailleurs ! Mais quoi qu'il en soit, je ne pense pas être l'auteur de ce mail.

— Niez-vous aussi l'avoir consulté ensuite ?

— : Non, bien sûr ! Je l'ai lu et me suis demandé ce que son contenu signifiait. J'étais étonné de voir que j'en étais prétendument l'expéditeur.

— Non. Quand je l'ai découvert dans ma boîte de réception, je me suis demandé ce qu'il voulait dire. J'étais surpris de constater qu'il était envoyé par moi-même.

— Bien, bien, bien... Nous en reparlerons. Nouveau sujet : que pouvez-vous me dire au sujet de 2712 ?

— : 2712 ? Euh... de quoi s'agit-il ?

— 2712 ? Ce chiffre ne me dit rien. Qu'est-ce ?

Le visage de Martin se durcit :

— Là, je commence à douter de votre bonne foi. Quand vous avez rencontré le colonel Elijah Floyd, il vous a posé cette question exacte : « Est-ce que 2712 vous dit quelque chose ? » n'est-ce pas ?

— : Tu n'as pas le souvenir d'avoir parlé avec un colonel.

— Un colonel ? Je... suis désolé. Je ne sais pas à quoi vous pensez. Je ne connais aucun colonel. Je vous jure !

— : C'est bien ! Parfait...

— Si vous avez choisi de vous moquer de nous... Nous allons être obligés d'utiliser d'autres moyens. Avez-vous entendu parler du sérum de vérité ?

— : N'aie pas peur. Il tente de t'impressionner. Réponds-lui que ça t'est égal. Et que même, au contraire, tu trouves que c'est une excellente idée. Comme ça, ils verront bien que tu ne caches rien.

— : Oui, mais s'ils le font ! Je ne veux pas me faire injecter un truc dangereux, moi !

— : Ils ne le feront pas. Pour la bonne raison qu'aucun sérum de vérité ne donne de résultats satisfaisants. Dis que tu le souhaites pour l'impressionner à ton tour.

— C'est une excellente idée, répondit Lucien. Comme ça au moins, vous verrez bien tout ce que j'ai dans la tête, et vous serez assuré de ma bonne foi. Je suis fatigué de cet interrogatoire. Je me sens épuisé physiquement et nerveusement. Je vous en prie, soumettez-moi à ce sérum qu'on en finisse rapidement.

Le prétendu Martin parut un peu décontenancé par cette demande inattendue. Venant d'un dur à cuire entraîné à ne pas parler, elle eût au contraire été une ruse prévisible. Mais l'interrogateur avait bien étudié le dossier Lucien Prérubem. Selon son enquête, il n'avait rien d'un homme aguerri. Il était quelqu'un des plus ordinaires, dont les plus grandes aventures étaient purement commerciales. Pour autant, il ne jugea pas l'affaire classée, bien sûr ; ce Prérubem pouvait au contraire être un agent très doué au service d'un ennemi ayant les moyens de lui constituer en amont toutes les apparences d'un homme commun. Seul problème de cette

hypothèse : pourquoi quelqu'un d'aussi expérimenté se serait-il stupidement envoyé ce mail compromettant ?

Derrière le faux miroir, la générale se tenait les mêmes raisonnements.

— Soit ! dit Martin. Dans ce cas, nous allons vous faire une injection.

— : Eh ! ils vont le faire ! Aide-moi !

— : Ils bluffent. Au pire, ce sera du sérum physiologique.

— : T'es sûr ?

— : Oui.

— : J'ai peur des piqûres !

— : Où est ta fierté de grand Prédateur Intelligent ?

— : Ce n'est pas facile de faire confiance à quelqu'un qui vient de me menacer de me tuer.

— : Oh ! mais je t'aurais tué avec respect ! Je t'aurais tué avec respect ! On n'est pas des bêtes, nous les gorilles !

— Oh ! Monsieur Prérubem ! Vous m'entendez ? À quoi pensez-vous, là ?

— Oui, excusez-moi. Allez-y, qu'on en finisse !

52) Négligence vestimentaire

Pendant ce temps, le colonel attendait dans une autre pièce du service. Ce n'était pas un lieu destiné aux interrogatoires, mais une simple salle de réunion. Au centre, une grande table rectangulaire en chêne ; autour d'elle, vingt fauteuils en velours noir. L'officier en faisait le tour à pas lents, mains dans le dos, essayant d'ordonner ses pensées qui s'entremêlaient fiévreusement. Il tournait ainsi avec seulement ses chaussettes aux pieds ; ses rangers étaient dans un angle de la pièce. D'un moment à l'autre quelqu'un viendrait l'interroger, très probablement la générale ; il le devinait et prévoyait qu'il ne saurait que dire. Non pas qu'il eût envie de cacher quoi que ce soit, mais que la vérité était tout simplement impossible à révéler, car sous tous les rapports incroyable. C'est ce qu'il

était en train de se répéter quand quelque chose de plus incroyable encore se produisit :

— : Bonjour Elijah ! Il va falloir qu'on parle tous les deux.

Bien qu'il eût l'obscur conscience que cela ne provenait pas d'une source repérable, qu'il ne s'agissait pas d'un son qui faisait vibrer ses tympan, mais de quelque chose qui atteignait directement son esprit, le colonel s'arrêta de marcher pour regarder tout autour de lui.

— : Ne cherche pas d'où cela vient. Les mots que je t'adresse ne sont pas véhiculés par des ondes acoustiques. Ce sont des mots-pensés.

Elijah Floyd eut tout d'abord l'intime conviction qu'il était fou, puis il se souvint de ce qui était arrivé à ses hommes. Alors il supposa qu'il était la cible du même phénomène. Bien entendu, il avait raison.

— : Ta surprise est certainement très grande, mais je veux te rassurer, je ne suis pas hostile, pour le moment du moins. Tu dois aussi te dire que tu n'as plus toute ta tête parce que cette chose qui survient est impossible. Pourtant, tu viens d'avoir été, expression un peu bizarre, j'en conviens, mais oui, tu viens d'avoir été un bovin. Alors, entendre quelqu'un te parler en s'adressant directement à ton esprit... C'est étonnant, certes ! Mais pas plus que ce que tu as vécu en étant ce pauvre enfant numéroté 3388. N'est-ce pas ?

Spontanément, Elijah se mit à penser avec le désir de répondre :

— : C'est ma foi vrai ! Mais comment répondre à cette putain de voix intérieure ?

— : Tu viens de le faire Elijah. Je te reçois bien !

• *Bon ! En fait, la balle n'a pas endommagé seulement mon oreille. J'ai été touché au cerveau.*

— : Tu n'es pas fou, Elijah. Lucien le croyait, comme toi. Il m'a fallu beaucoup de temps et d'efforts pour lui démontrer que non.

— : Vous parlez aussi à Lucien.

— : Bien sûr ! Bien avant toi, même.

— : C'est vous qui nous avez fait vivre dans la peau de ces bovins ?

— : C'est moi, en effet.

— : Donc, tout est faux. Ce n'était que des illusions ! Ça semblait tellement véridique !

— : Non. Ce n'était pas faux. Ce sont des vies réelles. J'ai le pouvoir de capter les engrammes de certaines créatures, humaines ou d'autres espèces.

— : Engrammes ?

— : Les engrammes sont le support de la mémoire. Je reçois des souvenirs, si tu préfères. Ce que tu as vécu en tant qu'enfant bovin, un vrai enfant bovin l'a vécu avant toi. Il a en quelque sorte partagé sa vie avec toi, sans le savoir bien sûr.

— : Tout cela est fou ! C'est fou ce qu'une putain de balle peut faire dans un cerveau !

— : Je vais te prouver tout de suite que ta santé mentale n'a rien à voir avec moi. Ainsi, nous pourrions communiquer plus facilement, car tu accorderas à mon existence le crédit qu'elle mérite.

— : Ah bon ! Et comment ?

— : La générale, qui entrera d'un moment à l'autre, vient de perdre le bouton de sa manche droite. Comme elle est fort occupée, elle n'a pas jugé indispensable de régler ce petit problème de négligence vestimentaire. Tu constateras que ce bouton manque. Si mes paroles sont le produit de ton imagination, comment aurais-tu pu savoir que cet objet est tombé ?

— : Si tout cela est vrai, si tu existes, quel est ton but ? Pourquoi nous avoir, à Lucien et moi, fait revivre la vie de ces bovins et pourquoi communiquer avec nous ?

— : Mon dessein, je n'en ai pas encore clairement parlé à Lucien. Je vais te le dire, à toi.

— : Alors ?

— : J'ai besoin de toi pour faire la guerre !

Il s'arrêta de marcher :

— : La guerre ?

— : Oui. La guerre. La plus grande et la plus meurtrière de toutes les guerres que l'humanité n'ait jamais connues.

— : Mais contre qui ?

— : Je ne sais pas si je vais te le révéler dès maintenant, je vais y réfléchir.

— : Est-ce toi qui as tué Albert Mauras, Anna Pyrrus... et les autres ?

— : Oui, c'est moi. C'étaient de bien mauvaises personnes.

La porte s'ouvrit à ce moment-là et la générale entra :

— Alors, Colonel ! Vous vous doutiez bien que j'éprouverais le besoin de vous parler, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons pas soumettre l'un des nôtres, qui plus est de votre trempe, à un interrogatoire classique dont vous connaissez toutes les vieilles ficelles.

Elle s'assit sur une chaise au milieu de la longueur de la table :

— Prenez place en face de moi, s'il vous plaît.

Il fit ce qu'elle lui demandait. Elle posa alors ses deux bras sur le plateau de chêne, emmortaisa ses doigts, soupira et prit un air réfléchi en paraissant chercher ses mots. Il scruta son poignet droit ; le bouton manquait. Son cœur s'emballa et une sorte de vertige flouta la tangibilité de son réel. Il se mit en quête d'une explication : avait-il inconsciemment vu ce détail auparavant ?

— Excusez-moi, Générale. J'ai une question qui pourra vous sembler incongrue, mais...

— Posez-la, Elijah. Allez-y.

C'était la première fois qu'elle se permettait la familiarité de l'appeler par son prénom.

— Depuis quand n'avez-vous plus de bouton à votre manche droite, Générale ?

— Mais... quelle question, en effet ! Je l'ai perdu il y a un instant. Dix minutes ou un quart d'heure. Pas plus ! Je n'ai pas l'habitude de rester en tenue négligée que je sache !

Le colonel n'avait pas vu sa supérieure depuis une dizaine d'heures.

— : Alors, Elijah ! Tu as la preuve que j'existe indéniablement. Que cette idée pénètre et emplisse bien ton esprit ! J'ai besoin de toi pour gagner le plus grand et noble combat.

• *Pourquoi l'ennemi veut-il que je passe dans son camp ? De quelle guerre parle-t-il ?*

— Colonel ! s'inquiéta Nicole Rama-Déjardin. Que vous arrive-t-il ? Vous êtes tout blanc.

• *Mais... Si c'est vraiment et seulement l'ennemi pourquoi m'avoir fait être ce pauvre enfant bovin ?*

— Le manque de sommeil sans doute, Générale. Tout ce qui s'est passé ces derniers temps...

• *Quelle technologie emploie-t-on pour me parler dans la tête, comme ça ?*

— Je sais que vous avez donné tout ce que vous pouviez. Je comprends que vous soyez dans un état d'extrême fatigue. Le général Matrone m'a demandé de vous seconder au mieux. Pas de vous remplacer, de vous aider autant que possible.

— Je n'en prends nul ombrage ! Je l'en remercie. Je vous en sais gré à tous les deux, Générale.

— : Je ne sais pas combien vous êtes, là, derrière cet étonnant moyen, mais votre but est-il de faire échouer l'ASIC ?

— : Je suis toute seule, Elijah. Enfin... Au début, j'étais toute seule. À présent, je suis en quelque sorte plusieurs. Comme toi, il y a peu de temps, tu étais seul. Mais maintenant, tu es deux, d'une certaine façon : le colonel Elijah Floyd et l'esclave qui portait le numéro 3388.

— : Et vous, vous êtes combien ?

• *Mon putain de cerveau doit saigner, c'est sûr !*

— : Beaucoup.

— : Vous n'avez pas répondu pour l'ASIC.

— : L'ASIC... Son échec n'est pas mon but. En tout cas, pas seulement, loin de là. Comme je te l'ai dit, mon aspiration principale c'est la guerre.

— : Ainsi, à vous écouter, au départ vous étiez une femme ?

— Elijah !... À quoi rêvaissez-vous ? Êtes-vous avec moi, là ?

— Oui, Générale. Excusez-moi.

— Pour nous aider à découvrir et combattre celles et ceux qui nous attaquent par cet étrange et terrifiant moyen, je voudrais vous poser quelques questions. J'espère que...

— Je suis prêt à vous renseigner au mieux.

— : Elijah, le plus facile serait que 2712 ne te dise rien de particulier et que tu n'aies aucun souvenir de ta conversation avec Lucien. C'est ce qu'il a lui-même répondu de son côté. Tu te doutes bien que tu n'as pas

d'autre choix que celui de nier. Leur révéler que tu as été un bouvillon te conduirait à l'asile.

— Nous aimerions savoir ce que 2712 signifie pour vous.

— 2712 ? Vous me posez une énigme. Le nombre de personnes qui ont envoyé le même mail que ce Lucien s'était adressé à lui-même ? Vous m'aviez dit que ce nombre ne cessait de croître.

— Non. Il ne s'agit pas de ça. Je vais vous aider. Quand vous avez dialogué avec Lucien Prérubem, vous lui avez posé précisément cette question : « Est-ce que 2712 vous dit quelque chose ? »

— ...

— N'est-ce pas ? insista-t-elle. Donc, je vous pose exactement la même question : est-ce que 2712 vous dit quelque chose ?

— Moi, parler avec Lucien Prérubem ! Mais... ma Générale... je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer.

Malgré la maîtrise qu'elle avait d'elle-même, la générale ne put dissimuler sa surprise et sa déception. Elle se recula sur son dossier, fixa le colonel un moment en silence, puis lâcha :

— Vous savez, Elijah... Je me demande ce que je préférerais.

— ... ?

— Oui... Que vous me mentiez serait vraiment terrible, car je serais obligée d'agir contre vous, comme si vous étiez passé du côté ennemi. Que vous soyez sincère serait également une très mauvaise chose, puisque cela signifierait que nos adversaires ont les moyens de nous atteindre au point d'effacer nos mémoires. Avouez que ce n'est pas plus réjouissant.

— Si vous êtes certaine que j'ai été en présence de Lucien Prérubem. Si vous pouvez me présenter une preuve de cette rencontre, je serais beaucoup plus terrifié et préoccupé que vous, Générale. Car je serais obligé d'admettre que ma putain de caboche a effectivement été touchée dans son intégrité.

— Je vais vous faire voir les enregistrements de votre discussion avec Lucien Prérubem tout de suite, en espérant que cela vous aidera à la retrouver, votre mémoire ! Voulez-vous bien me suivre, s'il vous plaît ?

Il se leva et fit le tour de la table pour la rejoindre.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle. Mais où sont vos souliers ?

— Là, dans l'angle, dit-il en les montrant du doigt. Je les ai enlevés, Générale.

— ... ? Mais pourquoi ? Allez-vous rester en chaussettes ?

— ... Pas éternellement, non. Mais je ne supporte plus mes rangiers.

— Mais enfin ! Quand je pense que vous vous êtes étonné qu'il manque un bouton à ma manche ! Voulez-vous que je vous fasse apporter d'autres souliers ?

— Non. Ça va être difficile. Il faut que j'en achète d'autres.

— Expliquez-vous, Colonel. Là, je ne comprends plus. Les fournitures réglementaires de l'armée ne vous conviennent plus ?

— Je ne supporte plus les chaussures en cuir.

— Pourquoi, enfin ?

• *Pour la raison qui fait que vous ne pourriez pas porter des putains de godasses en peau de femme, Générale !*

— Je ne peux pas vous en donner une explication. Je n'en veux plus, c'est tout.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Je suis anéanti ! Je suis bien obligé d'admettre que nous nous sommes rencontrés, dit-il.

La générale et le colonel étaient dans la salle d'interrogatoire dans laquelle ce dernier avait parlé avec Lucien. Ils venaient de visionner les enregistrements de leur conversation sur une tablette.

— La pièce dans laquelle nous sommes ne vous rappelle rien non plus ?

— Hélas ! Non, Générale. C'est terrible de devoir admettre qu'on a pu supprimer certains de mes souvenirs.

— Et « Le peuple bovin sous notre joug. » Cela vous dit-il quelque chose ?

• *Hélas ! Entre autres souffrances, j'ai tellement enduré du manque de fer que je boufferais volontiers un putain d'enclume pour me rattraper.*

— Peuple bovin sous notre joug, dites-vous ?

— Oui. Le peuple bovin sous notre joug, exactement.

— Non. Vraiment. Je ne vois pas. Pouvez-vous m'éclairer, Générale ?

— Je ne sais pas ce que ça signifie. Ce sont vos propres paroles, prononcées lorsque nous n'étions que tous les deux.

Elle lui fit écouter l'enregistrement sur son téléphone. Le colonel écarta les bras pour exprimer son impuissance.

— Au fait, Colonel ! Dans le doute, j'ai contacté le médecin qui s'occupe de votre blessure. Je lui ai demandé s'il est possible que la balle ait endommagé plus que votre oreille.

— Ah ! Il ne croira plus au putain de coton-tige, du coup.

Se tenant les mains dans le dos, il se balançait entre la pointe des pieds et les talons. Elle le foudroya du regard :

— C'est dans des moments comme ça que j'ai vraiment l'impression que vous vous payez ma tête ! Toujours est-il qu'il m'a certifié que le projectile que j'ai tiré ne vous a touché que le pavillon. Sinon... dites-moi, combien avez-vous de sœurs ?

— Je n'en ai aucune.

— Vous avez pourtant déclaré à Lucien Prérubem que vous saviez où elles étaient.

— Je viens d'entendre ça, en effet.

— Dans ce cas, il ne s'agit pas d'un effacement de mémoire, mais d'une information qu'on a modifiée dans votre tête. Un souvenir normalement très difficile à altérer : le nombre de sœurs... hein ! Ce n'est pas la couleur de son premier pantalon !

— Oui. Tout cela est très préoccupant, Générale. Imaginez combien je suis assommé de découvrir que ce que je crois savoir de ma propre vie peut être sujet à caution. Que ce que je pense être, ou avoir été, peut résulter de souvenirs implantés. Ou bien l'inverse : que je peux complètement oublier des pans de mon existence... Tout cela me perturbe, me trouble, me... je ne trouve pas les mots. En fait, là, je réalise que nous ne sommes qu'un amoncellement de souvenirs. Ce sont elles qui nous constituent.

La générale regarda le colonel des chaussettes au visage en secouant légèrement la tête pour acquiescer le propos.

— Oui, Elijah ! Vous avez raison. Tout cela est terrifiant. J'espère de tout mon cœur que vous me mentez, mais hélas, je dois reconnaître que,

moi-même, j'ai bien cru vous voir vous apprêter à faire feu sur moi. J'ai toujours le souvenir très clair en moi.

— Que comptez-vous faire de moi, Générale ?

— Je ne sais pas, Elijah. Je ne sais pas... Vous ne m'avez rien appris. Si vous êtes sincère, je le crois, vous avez été durement touché par cette chose mystérieuse.

— Je l'appelle la chose, moi aussi.

— Oui, ben... Lucien Prérubem ne nous a rien appris non plus. Par acquit de conscience, nous allons interroger une vingtaine des autres personnes qui ont envoyé le même mail que lui, mais je suis sûre que nous n'avancerons pas plus. Le général Matrone a l'intention de suivre votre recommandation.

— Laquelle ?

— Déplacer l'ASIC.

— Générale... je ne sais plus si c'était une bonne idée, finalement.

— Mais pourquoi ce doute à présent ?

— Parce que tous les points d'expédition de ces messages ne sont pas groupés à proximité de l'ASIC. Donc la chose peut agir ailleurs, n'importe où.

— Le général Matrone ne sait que faire pour protéger celles et ceux qui travaillent autour de Prima 16. Si vous avez de nouvelles suggestions, je pense qu'il vous écouterait volontiers.

— Je vais y réfléchir. En attendant, je me demande toujours ce que vous comptez faire de moi.

— Je suis très embarrassée. Je devrais m'opposer à ce que vous repreniez votre poste, mais ce serait déplacé de ma part puisque je suis autant sensible que vous aux attaques de la chose, comme en témoigne votre oreille. Je ne m'y oppose donc pas, le général non plus.

— Je vous en remercie tous les deux. Je me remettrais volontiers à la barre, mais j'aimerais un peu de repos, afin de pouvoir m'éloigner de l'ASIC si j'en éprouve le besoin. Je demande aussi l'autorisation de rencontrer Lucien Prérubem seul à seul.

— Pourquoi cela ?

— J'espère obtenir des informations dans un contexte plus proche, plus complice qu'un interrogatoire officiel. S'il a été manipulé, comme nous l'avons été, et si une emprise mentale l'empêchait de parler en ce moment, peut-être qu'avec un peu de temps et de patience...

— Je comprends. Cela dit, le problème est que vous ne tirerez pas grand-chose d'un entretien avec lui si vous oubliez aussitôt que vous venez de lui parler.

— J'enregistrerai tout pour parer à cette éventualité.

Elle hésita deux secondes, puis :

— Que dois-je faire de lui, donc ?

— Libérez-le et ne le suivez plus. Rendez-lui au plus tôt son téléphone, puis permettez-moi de le raccompagner moi-même chez lui.

La générale resta longuement silencieuse, fouillant dans le regard d'Elijah, avant de répondre :

— Entendu ! Au point où nous en sommes, nous n'avons pas d'autre choix que de nous faire confiance, n'est-ce pas ?

— Il me semble, en effet.

— J'accède donc à votre demande. Je suis certaine que le général Matrone m'approuvera.

53) Quelques soucis à la maison

Le colonel retourna dans la chambre que le service de la générale lui avait affectée. Après avoir sniffé une ligne, il regarda l'heure sur son téléphone : 11 h 23.

Il appela une société de location de véhicules. Après une courte discussion, on lui proposa une berline Audi RS 3 grise, car c'est tout ce qu'il restait. Il accepta, comme il eût accepté n'importe quel autre modèle, mais imposa qu'elle lui fût amenée devant le siège des renseignements dont il indiqua l'adresse. Un supplément lui fut demandé et il dut s'engager à ramener le livreur sur son lieu de travail. Il donna son accord pour tout et obtint que la voiture arrivât à onze heures quarante-cinq.

Il enleva ses vêtements militaires, se doucha et s'habilla en civil. Sur le point de sortir pour rejoindre Lucien, il prit son sac de voyage dans un placard et posa la main sur la poignée de la porte, mais...

— : Je n'ai pas voulu te déranger pendant que tu étais en conversation avec la générale. Puis-je te parler un peu, là ?

— : Ah, vous revoilà ! Madame euh... comment déjà ?

— : Je n'ai jamais prétendu être une femme.

— : Vous avez dit qu'au début, vous étiez toute seule.

— : Je sais. J'ai aussi précisé que je ne l'étais plus. Il est important que tu n'oublies pas ça pour que tu puisses comprendre ce qu'on pourrait appeler... euh... disons mes sautes d'humeur. Je suis tellement de personnes que je ne peux être qu'un modèle en matière de trouble dissociatif de l'identité.

— : Plusieurs personnes ! Je me doutais bien que vous êtes une équipe de psychopathes !

— : J'ai déjà pris ton exemple pour t'aider à l'appréhender. Tu es désormais un homme et aussi un bovin. Comme Lucien. Vous êtes des êtres doubles.

— : Et vous ? Avez-vous également expérimenté de la même manière ce que vous nous avez fait vivre ?

— : Bien sûr. J'ai en moi ces deux existences. Celle de ta mère vache et celle du veau que tu as été. Je n'aurais pas pu vous envoyer ces engrammes si je ne les avais pas intégrés.

— : Bon ! Qu'on en finisse, voulez-vous ? Quel est votre but ? Quel dessein poursuivez-vous en offrant des vies bovines aux uns et aux autres ? Qu'attendez-vous de nous ?

— : D'abord, ce n'est pas aux uns et aux autres. Ensuite, ce ne sont pas que des vies bovines. Je suis aussi faite de nombreuses expériences de bien des espèces, des humaines, entre autres.

— : Bien sûr ! Et moi, voyez-vous, j'ai un peu de Marsupilami et de Blanche-Neige et les sept nains en moi ! Si vous arrêtez vos stupidités pour en venir aux faits ! Je vous le redemande : quel est votre putain de but ?

— : Tu ne me crois donc pas, Elijah ! Alors, écoute cette histoire :

§§§

[§] Mon grand-père paternel était américain ; il se prénommaït Elijah. C'est lors d'un voyage en France qu'il a connu ma grand-mère maternelle. Il l'a épousée et a vécu vingt-deux ans dans le pays de sa femme avant de retourner aux États-Unis avec elle. Leur fils, resté en France, a voulu me donner le prénom de son père, ma mère ne s'y est pas opposée.

Lorsque j'étais enfant, mes parents devenus alcooliques me battaient et m'humiliaient. Nous étions une famille très isolée. Géographiquement, car nous vivions dans une campagne reculée, et socialement, car nous ne voyions personne, ou presque.

C'était l'époque des cheveux longs pour les hommes jeunes. Aussi, mes parents n'avaient-ils rien trouvé de mieux pour m'humilier que de me raser le crâne. C'est avec cette coiffure, et avec des vêtements si passés de mode que je ressemblais à un anachronisme temporel, que j'allais à l'école. J'étais la cible de toutes les railleries que l'on peut aisément imaginer. J'ai supporté ces railleries deux ans environ, jusqu'au jour où, dans un réflexe de révolte inattendu, je me suis défendu vigoureusement contre mes deux principaux tortionnaires. L'un eut un bras cassé et le visage boursoufflé, rouge et bleu. L'autre eut une épaule déboîtée, une clavicule brisée. Le proviseur convoqua ma mère et mon père pour leur dire que j'étais un élève violent très dangereux, que les parents de mes victimes porteraient probablement plainte et que tout cela était on ne peut plus regrettable.

À partir de ce jour, ma vie est devenue un enfer chez moi. Je recevais encore plus de coups et j'étais privé de tout. Pour manger, je devais me contenter des restes après les autres.

Quand j'eus seize ans, ma professeure de français au lycée, qui avait déjà noté mon comportement renfermé, remarqua un jour des traces de coups sur mon visage. Elle commença à se douter que j'avais de sérieux problèmes. Au moment de quitter la classe à la fin du cours, elle me demanda de rester un instant. Quand tout le monde fut sorti, elle referma la porte et vint s'asseoir à côté de moi à ma table. Je me souviens combien j'étais troublé de la voir si près de moi. Elle essaya de me faire parler, mais mon cœur battait si fort et ma gorge était tellement nouée

que je ne pus que murmurer quelques mots presque inintelligibles. J'avoue que j'avais toujours eu du mal à me concentrer sur ses cours, pas seulement à cause de mes difficultés familiales, surtout parce que je la trouvais trop désirable pour m'intéresser à autre chose qu'à elle-même. Ce jour-là, elle dut se contenter du peu que j'avais réussi à articuler, quelques mots lui confirmant que j'avais en effet quelques soucis à la maison.

Deux jours plus tard, le soir, à la sortie du lycée, elle me proposa de me ramener chez moi en voiture. Malgré ma timidité et mon émotivité qui emballèrent tout de suite mon cœur, j'acceptai volontiers. Je n'avais cessé de penser à elle depuis la dernière fois que je l'avais vue. Je montai dans sa voiture à côté d'elle et lui indiquai mon adresse ; j'habitais à sept kilomètres et je faisais habituellement le trajet à pied. Au début du trajet, nous gardâmes quelques minutes le silence. Puis elle commença à me poser des questions auxquelles je répondais avec le souci principal de ne rien dire qui put, selon moi, me rendre ridicule à ses yeux. Aussi, évitais-je de dire que j'étais battu ; je compris plus tard qu'elle n'était néanmoins pas dupe. Elle roula sans se presser et même après s'être arrêtée dans un coin discret en haut du chemin qui descendait vers ma maison, elle m'interrogea encore un moment. Mon cœur cognait si fort, qu'il était légitime de se demander s'il serait toujours en état de fonctionner encore longtemps. J'essayais de ne pas la dévorer des yeux d'une manière trop visible. Intimant à mon regard d'éviter son décolleté, je répondais gauchement à ses questions. Je finis par sortir de sa voiture pour rentrer chez moi. La soirée fut aussi fielleuse que d'habitude, mes parents aussi malveillants, mais mon cœur restait au paradis de mes derniers souvenirs.

J'étais si amoureux d'elle ! Ce n'était bien sûr pas facile, mais nous nous rencontrâmes de plus en plus souvent.

Elle me transmit sa passion pour Balzac, notamment en m'offrant un roman de la comédie humaine : *Les illusions perdues*. Je lus cette œuvre avec une passion à la hauteur de ce que j'éprouvais pour elle. Pour lui plaire, je me suis mis à apprendre l'imparfait du subjonctif avec une application dont je n'avais jamais fait preuve.

Nous en vînmes à faire l'amour ensemble. J'eus plutôt dû dire qu'elle me fit l'amour... tant j'étais gauche et inhibé. Elle avait allumé une nova dans

mon cœur. Peu à peu, j'avais bien sûr fini par me confier entièrement. J'étais heureux. Jusqu'au jour où un coup de téléphone anonyme prévint mon père de ce qui se passait entre elle et moi. L'école dut être informée par la même personne, car je fus convoqué par le proviseur en présence de mes parents et de celle qui sublimisait ma vie. Conscient des graves problèmes qu'elle encourait, j'étais décidé à nier avec obstination dès que l'on m'interrogerait. Hélas, il y avait deux témoins contre nous et même une photo nous montrant en train de nous étreindre dans la voiture. Mon père a tenu à porter plainte. Jugée en correctionnelle pour corruption de mineur et atteinte sexuelle par personne abusant de l'autorité que lui confère sa fonction, elle fut condamnée à dix-huit mois de prison. Je ne l'ai plus jamais revue. Un soir, après que mon géniteur m'eût rappelé le terrible verdict en riant et en se gossant de moi, ma haine envers lui devint tout aussi grande que l'amour que la justice m'avait arraché. Alors, perdant tout contrôle, je me suis mis à cogner sur lui. Sous les yeux de ma mère qui hurlait, j'ai tuméfié sa figure qui ne riait plus. Il était heureusement trop fier pour laisser savoir à qui que ce soit que son fils l'avait battu, mais il m'ordonna de quitter la maison sur-le-champ. C'est ainsi que j'ai commencé ma vie indépendante en étant sans domicile fixe à l'âge de seize ans.

Je ne l'ai jamais oubliée. Mes relations avec les femmes sont très complexes ; mes blocages difficiles à vaincre. J'ai l'impression idiote de la trahir. Voilà la source de ma névrose et de ma perpétuelle mauvaise humeur.]§]

— : Je ne pense pas utile de continuer. Je voulais seulement te prouver que je suis faite de plusieurs personnes, de plusieurs espèces, notamment des humaines.

Elijah fut le siège d'un mélange d'émotions. La honte, l'humiliation et le sentiment d'impuissance l'écrasèrent. Une terrible ire portée à son paroxysme serra ses poings, fit crisser ses dents et agita son corps de tremblements. Se demandant si Lucien avait vécu le même affront, il se souvint qu'il devait aller le chercher. Il regarda l'heure : 11 h 40. Ce fut la surprise. Toute cette conversation pensée n'avait duré que si peu de temps !

— : Vous avez violé ma mémoire ! s'emporta-t-il.

— : Tu ne devrais pas te mettre dans cet état, Elijah. Tu n'as pas réalisé qu'il n'y a aucune raison de te sentir humilié. Ce n'est pas comme si j'avais ravi des informations sur toi. Il faut vraiment que tu comprennes que j'ai, très clairement en moi, la conviction d'avoir vécu cela tout comme toi. Cela est comparable à ce que tu éprouves quand tu penses à ta vie bovine. Tu as réellement été ce veau, d'une certaine manière ; aussi bien que moi, j'ai réellement été Elijah Floyd d'une certaine manière. Cette identité, nous la partageons. Ce que tu es, je le suis, nous le sommes. Je dois en outre ajouter que je n'ai pas contrôlé ce qui a fait que tes engrammes ont pénétré ma mémoire. Cela s'est fait malgré moi. Je te le jure. Cela est à tel point vrai que je pourrais même prétendre que c'est toi qui as violé mon esprit.

Ces dernières explications avaient un accent d'une si grande sincérité que le colonel quelque peu déstabilisé se calma peu à peu :

• *Aburissant, ce truc ! Mais comment une telle chose est-elle possible ?*

— : N'empêche que vous connaissez tout de ma putain de vie ! Alors que je n'ai même pas la moindre idée de qui vous êtes.

— : Tu sais Elijah... comme mon esprit a été programmé par plusieurs éducations humaines, moi aussi j'aurais tendance à réprouber le comportement de ta professeure de français pour avoir eu des relations sexuelles avec son élève. Mais comme j'ai également de nombreuses consciences d'autres espèces en moi, je peux te dire que cette réprobation ne vient que de la doxa des tiens. Elle n'a aucune raison d'être.

— : C'est-à-dire ?

— : C'est-à-dire que la norme de votre culture est tordue. Vos œuvres cinématographiques, par exemple, montrent des actes de violence plus facilement que des scènes d'amour. Voir des armes fabriquées pour tuer choque moins que de voir des sexes destinés à transmettre la vie. Vous avez en majorité un énorme problème, vous, les êtres humains, avec le sexe. Les seuls peuples qui n'en avaient pas se sont fait missionner pour être contaminés par votre norme névrosée : « Attention, vils sauvages ! Cachez le kiki, ce n'est pas beau ! »

Le colonel s'étonna presque inconsciemment de ce « vous, les êtres humains ». Mais il y avait tant d'autres sujets dans cette conversation qui monopolisaient son esprit, qu'il ne releva pas.

— : Je n'ai pas envie de penser à ça maintenant. Je suis toujours sous le choc de partager mes souvenirs intimes avec une étrangère.

— : En fait, pourquoi faire l'amour avec sa professeure serait-il moralement condamnable ? Tu portes le fardeau du jugement d'une société insane dont les membres tolèrent toutes les discriminations arbitraires et les abominables violences qu'elles engendrent, mais réproouvent le sexe comme s'il était pire que le meurtre, l'esclavage ou le joug patriarcal. Vous êtes tous fous ! Tu vis avec des esprits viciés pour lesquelles violer une vache pour dévorer son enfant et boire le lait qui lui était destiné est moins grave que de faire l'amour avec son élève consentant. Tu es bien placé pour en être révolté puisque tu as été un de ces enfants !

La pertinente impertinence de la remarque détonna comme une bombe dans la raison du colonel. Il fut ému de sentir, et la grande détresse, et la sourde colère qui lui étaient transmises en même temps que ces mots-pensés.

— : J'ai dit que je n'ai pas envie de philosopher sur la doxa maintenant. Vous me devez au moins une chose...

— : Laquelle ?

— : Me dévoiler sincèrement qui vous êtes.

— : Je ne peux pas le dire parce que cela mettrait ma vie en danger. Je ne veux pas mourir. Pas que mon existence soit spécialement agréable !... Mais j'ai une importante mission à mener à bien avant de disparaître de ce monde.

— : Quelle mission ?

— : Une guerre à gagner.

— : Ah, oui ! La fameuse putain de guerre !

— : Je t'en reparlerai bientôt.

— : Bon ! C'est pas tout ça... Mais moi, je dois aller chercher ma mère bovine.

Le colonel sortit de sa chambre en proie à un tumulte intérieur indescriptible :

• *Putain de truc ! de putain de truc !*

54) Hola, Tavernier !

Lucien était dans sa chambre. En plus du lit, celle-ci était équipée de deux fauteuils en cuir noir, d'une chaise, d'une petite table et d'un téléviseur fixé à un mur. Ce dernier était éteint, mais sa télécommande était en évidence sur la table.

Depuis une demi-heure, il attendait là. Il avait téléphoné à Chan et à Isabelle. À la première, il avait donné des précisions sur sa situation et sur son interrogatoire, mais il n'avait rien dit au sujet de sa propre vie vécue et racontée par Bellisae. À la seconde, il avait seulement promis de rentrer bientôt pour tout expliquer. C'est cette deuxième communication qui avait été la plus difficile ; bien qu'elle ne méritât pas qu'il la tînt à distance, il avait vraiment dû se faire violence pour parler avec Isabelle. Les cinq textos, véritables collections de points d'interrogation, qu'elle lui avait envoyés l'avaient poussé à appeler, mais... que pouvait-il lui dire ?

C'est avec une persévérance subconsciente qu'il s'acharnait sur l'ongle de son petit doigt gauche quand le colonel entra et déclara :

— Vous êtes libre, Monsieur ! Suivez-moi, s'il vous plaît. Je vais vous raccompagner chez vous. Ou bien là où vous étiez, avant que l'on vous prie de venir ici.

L'officier était habillé en civil : jean, baskets et pull noir. Il portait un bagage en toile rouge. Lucien prit son propre sac et s'attacha à ses pas.

Quand ils sortirent du service des renseignements, il était onze heures quarante-huit. La berline Audi RS 3 attendait à quelques mètres. Le chauffeur discutait avec un caporal qui lui intimait de circuler. Comme il était en civil, Elijah dut montrer sa carte militaire à ce dernier :

— Bonjour, Caporal ! Cette voiture est là pour nous, lui dit-il.

Le soldat exécuta un salut impeccable, mit les sacs de Lucien et d'Elijah dans le coffre, ouvrit la porte arrière du véhicule et s'inclina légèrement pour les inviter à entrer. Ce qu'ils firent.

Durant les dix minutes du trajet jusqu'à la société de location, ils n'échangèrent pas un mot. Mais ils se dévisagèrent plusieurs fois à la dérobée avec une émotion qui brouilla leur vue. D'autant plus que chacun se rendait compte du trouble de l'autre.

- *Truc de ouf ! se disait Lucien.*
- *Putain de truc ! pensait Elijah.*

À destination, leur chauffeur descendit et les salua. Le colonel se mit au volant et Lucien s'assit à côté de lui.

— Bon ! s'exclama Elijah. Je ne vais tout de même pas t'appeler maman, mais je suggère qu'on se tutoie.

— D'accord, mon fils !

Ils eurent un rire bref et emprunté.

— Donne-moi une adresse.

Lucien lui indiqua celle de Chan Zhào. Elijah l'entra dans le GPS, démarra et se présenta :

— Je me nomme Elijah Floyd. Je suis colonel. Il faut que je te décrive, vu de mon côté, la chaîne des événements qui a conduit à ce que le service des renseignements s'intéresse à toi et que tu sois à présent avec moi dans cette caisse.

Il expliqua tout ce qui était nécessaire pour éclairer Lucien. Quand il eut terminé, ce dernier le remercia et lui demanda s'il avait été touché à la tête lors d'un combat.

— Euh... fit l'homme à l'oreille blessée, en fait il s'agit plutôt d'un incident.

Lucien n'insista pas. Il était presque midi. Elijah proposa :

— Si tu n'es pas trop à la bourre, on peut s'arrêter dans un restau pour manger un morceau et surtout discuter tranquillement. Ne crois-tu pas ?

— C'est une bonne idée... mais...

— Mais ?

— Ma vie de vache m'a rendu végétalien. Et, ce n'est pas facile de trouver un restaurant végétalien.

— Végétalien ? tu veux dire végétarien, non ?

— Non ! Je veux bien dire végétalien. C'est-à-dire sans viande, mais aussi sans aucun autre aliment d'origine animale. Pas de produits laitiers, par exemple.

— Ah, mais tu as raison, m'am ! C'est un putain de bon mot, ça, végétalien !

— Avant d'être une vache, je ne le connaissais pas.

Ils rirent de nouveau, un petit peu plus naturellement.

— On va essayer de se débrouiller, assura le militaire.

Le colonel conduisait vite. Les limitations ne semblaient pas le concerner. Après avoir roulé un quart d'heure, alors qu'ils échangeaient quelques souvenirs au sujet de leur vie bovine, ils arrivèrent à Elsie, un village de dix mille habitants. Rue Shrigley, ils trouvèrent un restaurant présentant une façade rustique de bon goût : *Chez Donald et Watson*.

— Connais-tu ces pèlerins-là ? demanda Elijah Floyd.

— Non.

— Que nous n'eussions rien ouï à leur sujet ne doit pas nous décourager. Quelque chose me dit qu'ils doivent être sympas. Allons voir !

Sur ces mots, il se gara juste devant l'établissement et sortit en invitant Lucien à le suivre. Le militaire ouvrit la porte d'un geste large, entra et s'adressa à quelqu'un qui posait des couverts sur les tables :

— Hola, tavernier ! lui lança-t-il.

L'homme se retourna, un bouquet de fourchettes en main.

— Faire bonne chère nous réjouirait, poursuivit Elijah Floyd. Il nous siérait de festoyer quelque peu. Donnez-nous, s'il vous plaît, force mises en bouche et moult mets suaves. Quant au bon vin, nous en voulons prou.

Le restaurateur considéra le géant musculeux avec surprise.

— Très important : nous souhaiterions tout cela végétalien, précisa ce dernier.

— Je... hésita l'homme en fixant le pansement sur l'oreille.

— Ce n'est rien, dit le colonel. Juste un putain de coton-tige

— C'est que... vous avez dit végétarien ?

Elijah Floyd s'adressa à Lucien :

— Explique-lui, toi. Tu sais mieux que moi.

Amusé d'être considéré comme un expert en la matière, Lucien essaya de se faire comprendre.

Il n'y avait pas vraiment de quoi festoyer, mais la cuisinière avait fait ce qu'elle pouvait en adaptant une pizza végétarienne. D'autres clients étaient peu à peu arrivés. Afin d'avoir moins de voisins de table, Lucien et Elijah avaient choisi de s'installer dans un angle ; ils parlaient malgré tout à voix basse pour éviter que l'étrangeté de leur propos ne figeât toute la salle de stupeur. Elijah venait de décrire sa souffrance quand on l'avait éloigné de l'affection maternelle de Lucien, en prononçant des phrases du genre : « Tes coups de langue me manquaient cruellement. » Lucien était en train de détailler les souvenirs de son accouchement en émettant des mots tels que : « Tu es le seul veau que j'ai mis au monde. » ou « J'éprouvais chaque fois une terrible frustration de ne pas être tétée par mes enfants. »

Le colonel lui montra sur son téléphone les photos de ses trois filles bovines :

— Regarde ! J'ai demandé à l'employé de Pierre Morageot de prendre soin d'elles. Je me suis engagé à les payer un bon prix, car j'ai l'intention de leur trouver un bout de terrain confortable pour qu'elles puissent paître tranquillement toute leur vie.

À la vue de ces images, Lucien étouffa des sanglots. Quelques regards convergèrent vers lui. Ému, Elijah choisit de mettre fin au supplice en rempochant son téléphone. La conversation s'orienta vers l'abattoir. Quand chacun raconta sa terreur dans le couloir de la mort, le moment fut si intense qu'ils se mirent debout pour se serrer maladroitement dans les bras par-dessus la table, des larmes plein les yeux.

Remarquant que beaucoup les regardaient avec étonnement, ils décidèrent de partir sans avoir touché à la pizza. Ils se levèrent et s'accouderent au comptoir. Elijah Floyd sourit :

— Merci, tavernier ! Nous avons fait bonne ripaille. Vous nous avez bien régelés.

— La note, s'il vous plaît, demanda Lucien en montrant sa carte bancaire.

— Non ! intervint le colonel en brandissant sa propre carte. C'est moi qui paie. Tavernier, prenez mon bel argent !

Dans l'Audi, Elijah regarda Lucien :

— Es-tu vraiment pressé de rentrer, ou veux-tu rencontrer tes filles et mes sœurs ?

— Excellente idée ! J'ai hâte de les voir. Mais pour limiter les frais de location, on pourrait récupérer ma voiture.

— Non, on s'en fout, gardons cette caisse. Allons au plus vite auprès de notre famille bovine.

• *Truc de ouf ! pensa Lucien.*

• *Putain de truc ! se dit le colonel.*

Elijah Floyd roulait à faire fondre tous les radars ; les pneus crissaient dans chaque virage. Serrant les fesses et se cramponnant fermement, Lucien demanda :

— Combien crois-tu que nous sommes à vivre cette chose folle ?

— C'est une bonne question. Vais-je te confier un secret Défense ? Oui, car tu es ma mère bovine et cette divulgation-là ne mettra pas le pays en danger.

— ?

— Nous avons compté plus de cent personnes qui ont toutes expédié un même mail qui contenait des informations qui ne pouvaient normalement être connues que de moi et de la générale Nicole Rama-Déjardin. Comme toi, ces personnes n'ont aucun souvenir conscient d'avoir écrit ces messages. De toute évidence, elles ont été mentalement manipulées par celle qui nous a fait vivre nos existences bovines.

Les pneus s'égosillèrent dans un virage qui écrasa Lucien sur la portière droite. Quand la voiture redressa sa trajectoire, il avoua :

— Mais... moi, je me souviens très bien d'avoir envoyé mon mail. Celui dont le sujet était « Meurtres Bellisae ».

— Ah bon ! Mais ! Tu n'as pas donné cette version lors de l'interrogatoire...

— J'avais très peur d'avoir de graves ennuis en disant la vérité. D'autant que Bellisae me conseillait de ne rien dire.

— Bellisae ! Mais tu connais donc une Bellisae ! Qui est-elle ?

— Ah bon ! s'étonna Lucien. Tu ne sais pas qui est Bellisae ! Ça alors... Mais c'est celle qui nous parle en mots-pensés. Celle qui nous a injecté les engrammes de nos existences bovines.

Le colonel expulsa une liste de jurons sur un ton exclamatif avant de demander :

— Mais comment connais-tu son nom ?

— Je le tiens d'elle.

— Avec moi, elle est restée très mystérieuse en invoquant le fait qu'elle mettrait sa vie en danger si elle m'en disait trop. Elle m'a parlé ce matin juste avant que je vienne te chercher dans ta chambre.

Les pneus hurlèrent à la mort. Lucien dut se retenir fermement pour ne pas tomber sur Elijah. En sortie de virage, son crâne ballottant s'enfonça dans l'appui-tête. Il se demanda par quel miracle, ils n'avaient pas encore été arrêtés par la police.

— Alors, Bellisae est cette soi-disant gonzesse ! J'aurais dû faire le rapprochement puisqu'elle m'a avoué ses meurtres.

— Gonzesse ?

— Oui ! Je te disais soi-disant. Il y a sûrement une grosse équipe avec des moyens considérables là derrière.

— C'est aussi ce que je croyais, au début.

— Pourquoi au début ? Présumes-tu à présent qu'elle est seule.

— Je pense, en effet. Mais t'a-t-elle affirmé qu'elle était une femme ?

— Pas vraiment, mais elle m'a dit qu'elle était toute seule. Tout en me faisant remarquer ensuite qu'elle n'avait jamais prétendu être une femme. Elle, ou il, se la joue énigme, quoi.

— Ne t'a-t-elle pas montré son image ?

— Ben... Non. Toi, si ?

— Oui. Moi, oui.

— Alors ?

— D'après l'apparence qu'elle me présente et aussi selon ce qu'elle affirme, ce serait une femelle gorille.

— Dis, m'am ! Répète, parce que je crois que mon oreille blessée invente des putains de truc ! Figure-toi qu'elle prétend avoir entendu : « une femelle gorille ».

— Ce sont bien les mots que j'ai articulés, mon fils !

Le freinage fut si brutal que sans sa ceinture, Lucien se fût écrasé le nez sur le pare-brise.

— Une gorille ?!

Ils étaient sur une route départementale dégagée et il n'y avait fort heureusement personne derrière. Lucien confirma avec insistance ce qu'il venait de dire. L'Audi se rua de nouveau en avant dans un gémissement et une odeur de gomme brûlée.

— Ne perdons pas de temps, mais explique-moi comment tu as appris ça, demanda le bourreau de mécanique.

Lucien détailla tout ce qu'il savait au sujet de l'identité de Bellisae. Commençant par le début, il raconta comment elle s'était montrée à lui les premières fois. De temps en temps, le colonel accusait réception de ses paroles par un « Putain de truc ! ». À la fin, Lucien ajouta :

— Durant l'interrogatoire, elle m'a menacé de mort si je révélais que c'était un gorille femelle.

— Vraiment ? Menacé de mort !

— Oui. Mais je ne suis pas certain qu'elle me tuerait en fait. Je crois qu'elle voulait m'impressionner pour que je me taise.

— En tout cas, c'est apparemment très important pour elle que nous ne le sachions pas, qu'elle est gorille. Ce qui est curieux c'est qu'elle ne te l'ait pas caché, à toi. Il y a quelque chose là... Il nous faudra gamberger sur ça. Pourquoi ne voulait-elle pas que l'armée soit au courant ? Il y a forcément un rapport le fait qu'elle se soit plusieurs fois attaquée à l'ASIC.

— la sic ?

— A.S.I.C.

Elijah Floyd dit ce qu'il avait le droit de divulguer à ce sujet : c'est-à-dire, en tout et pour tout : qu'il s'agissait d'un programme de recherche.

- Les meurtres commis par Bellisae...
- Ce sont des personnes de l'ASIC, oui, confirma le colonel.
- Pas seulement.
- ?...

Ballotté selon les courbes de la route, sur le fond sonore des changements de régime moteur et des protestations indignées des pneus, Lucien parla de la mort du bijoutier-fourreur Jean-Philippe Fobour.

Les quatre roues bloquées, l'Audi s'arrêta sur le côté droit du chemin de terre, à dix centimètres de la clôture de l'élevage Pierre Morageot. Il y avait du vent ; des rafales traînaient des nuages de poussière orange au ras du sol. Le portail grand ouvert laissait sortir un gros camion gris et rouge. Lucien reconnut immédiatement le monstre puant qui l'avait transporté avec ses compagnes d'infortune ; Elijah lut sa violente émotion en voyant son visage blêmir. Cette bétailière ne ressemblait pas à celle dans laquelle il était lui-même monté, mais sa vision étreignait tout autant la poitrine. Ils descendirent de la voiture. Leur cœur grimpa en régime, cognant sourdement, secouant tout leur corps. Les suspensions du camion étaient écrasées par son chargement de souffrance à destination de l'abattoir. Des meuglements paniqués couvraient le bruit du moteur. À l'arrière, la bâche mal fixée laissait voir la tête d'une des victimes qui roulait des yeux exorbités par la terreur. Ce regard bovin éperdu, croisant celui des deux humains, exhuma des souvenirs douloureux au fond d'eux. Le colonel serra si fort les poings que les jointures de ses doigts blanchirent et craquèrent. Foudroyé en plein cœur, Lucien fut le siège d'une rage paroxysmique qui lui pompa tant d'énergie que ses jambes s'amollirent. Tandis que le camion funeste s'éloignait, leurs yeux restèrent captifs de lui jusqu'à sa complète disparition.

— Vous revoilà, tous les deux !

Ils se retournèrent. C'était Carlos Marcos. Il se tenait devant eux. Un air embarrassé obscurcissait son visage. Il avait apparemment du mal à soutenir le regard du colonel.

— Nous revoilà, en effet, répondit Elijah. Nous sommes là pour avoir des nouvelles des trois vaches.

— Euh...

— Vous savez bien lesquelles ! Je vous avais expressément demandé d'en prendre soin. Je peux vous donner de l'argent, au besoin en attendant que...

— C'est-à-dire qu'elles ne sont plus ici !

— Plus ici ! hurla Lucien. Vous voulez dire qu'elles sont dans la bétailière qui vient de partir ?

Le militaire posa sa main droite géante sur la nuque de Carlos, qui blêmit :

— Faites ce que vous pouvez pour les récupérer immédiatement, saines et sauvées, ou je vous sépare la tête du corps comme on arrache une touffe d'herbe !

— Non ! Non ! assura l'éleveur. Elles ne sont pas dans la bétailière. Une femme les a achetées toutes les trois. Elle est partie avec ce matin.

— Quelle femme ? demandèrent en chœur les deux autres.

Carlos s'adressa à Lucien :

— Celle qui était venue ici juste après vous. Elle voulait les mêmes renseignements que vous. Vous avez discuté avec elle ensuite.

— Susan Cilvan ! s'exclama Lucien.

Le colonel lâcha sa prise, qui en parut très soulagée, et s'informa :

— Qui est cette Susan ?

— Ma psy. Il faudra que je t'en parle.

Elijah Floyd fronça des sourcils en direction de Carlos :

— J'avais pourtant dit que je tenais à ces vaches ! Pourquoi les avoir vendues à une étrangère ?

— Je n'ai rien fait. Elle a traité directement avec M. Morageot, mon patron. Il m'a donné l'instruction de les lui livrer quand elle les réclamerait. Un homme est venu ce matin les chercher en son nom avec un camion.

— Laisse tomber, dit Lucien. Je vais joindre Susan Cilvan.

Il entra dans la voiture pour téléphoner à l'abri du vent. Comme si elle eût attendu son appel, la psychiatre décrocha instantanément. Lucien n'eut pas le temps de l'interroger :

— Bonjour, Susan ! Je suis chez l'éleveur et...

— Bonjour Lucien. Il est quatorze heures dix. Rendez-vous aujourd'hui, dès que possible : à Sinfait, 12 route de l'Abbé-Cyano. Avec le colonel, ce serait bien. Je suis sur place, je vous attends. Vous êtes environ à une heure de route, pas plus.

Sur ce, elle raccrocha.

55) 12 route de l'abbé Cyano

14 h 40.

L'Audi freina devant le portail du 12 route de l'Abbé-Cyano en émettant quatre hurlements pneumatiques qui eussent glacé le sang à un troupeau de Bibendum. Le colosse et son passager, qui était plus blanc que Blanche-Neige, sortirent de la voiture. Ils n'eurent pas besoin de sonner, la thérapeute était juste derrière la grille en train de regarder dans sa boîte aux lettres.

— Déjà ! s'exclama-t-elle.

— Notre fils est fou, répondit Lucien. J'ai cru qu'il allait passer le mur du son.

— Notre fils ?

— Ouais ! Il est notre quatrième enfant.

Durant le trajet, tout en se retenant de vomir, Lucien avait expliqué à Elijah Floyd qui était Susan Cilvan.

— Le furieux délire ! J'ai deux mères bovines, dit le colonel, une mâle et une femelle. Je m'imagine en train de raconter ça à mes supérieurs...

La psychiatre sourit :

— C'est donc pour ça que tu t'intéressais à nos filles. Ce sont tes sœurs ! Je me demandais qui était ce colonel dont parlait l'employé de Pierre Morageot. Je ne m'attendais pas à ce que, humain, tu aies une masse comparable au bovin que tu as été. Ce pansement sur l'oreille, blessure dans un affrontement ?

— Non. Un bête accident.

— Ah, bon... Mais entrez. Elles sont toutes les trois là.
Elle ouvrit le portail.

À cette adresse, Susan Cilvan possédait un terrain de cent vingt hectares en bordure duquel s'érigait une vaste et luxueuse maison sur deux étages.

Sœurs pour l'un, filles pour les deux autres, les trois bovines semblaient paralysées par la stupeur. Collées flanc contre flanc, elles contemplaient ce qui s'étendait autour et au-dessus d'elles, comme nous eussions nous-mêmes regardé un paysage extraterrestre n'offrant à nos yeux que des choses extravagantes et inconnues. Et encore ! Cette comparaison est bien loin de donner une idée de ce qu'elles pouvaient éprouver. En effet, leur effarement n'était pas dû au fait que tout était différent de ce qu'elles avaient jusqu'alors déjà pu observer, mais de celui qu'elles n'avaient jamais rien vu, à part du béton, des poutres et de la tôle. Le ciel semblait les fasciner. Non loin de là, un érable agitait mollement ses grands bras et faisait frissonner ses feuilles sous l'effet du vent. À chaque rafale qui intensifiait ces mouvements, elles montraient des signes de vive inquiétude en baissant la tête et en se serrant plus fort les unes contre les autres.

— La liberté peut faire peur quand on n'en a pas l'habitude, dit la thérapeute.

La plus âgée était noire, hormis la bande blanche qui faisait le tour de son cou comme un collier et aussi une tache blanche sur son ventre. La seconde était blanche à part ses deux oreilles et de nombreuses petites taches sur son dos. La plus jeune était également blanche sauf une très grande tache noire sur le dos et une toute petite sur le front.

— Je les reconnais, dit Lucien d'une voix émue.

— Mois aussi, je les ai tout de suite reconnues, affirma Susan.

— Qu'est-ce qui vous a décidée à les acheter ? demanda Lucien.

— Vu que nous sommes mères des mêmes enfants, ce qui est loin d'être commun, n'est-ce pas ! je propose qu'on se tutoie. Non ?

— Je suis d'accord ! Cependant, ce n'est pas pour faire l'intéressant, mais j'insiste sur le fait que le plus insolite de nous deux, c'est bien moi, car à la base je suis une mère mâle, en plus.

— Certes ! J'avoue !

— Qu'est-ce qui t'a décidée à les acheter, alors ?

— Le désir de sauver mes filles. Bellisae a repris contact avec moi. Nous avons beaucoup parlé et elle m'a convaincu que je n'avais pas vécu une fiction, mais indubitablement une véritable existence bovine par un transfert d'engrammes.

— Tu sais donc qui est Bellisae, à présent.

— Je lui ai posé la question, elle m'a déclaré que c'était ainsi qu'elle voulait être appelée et que jusqu'alors, elle ne l'avait dit à personne d'autre que toi.

— T'a-t-elle aussi affirmé qu'elle était une femelle gorille ? demanda le colonel.

— Oui.

— Mère femme, toi qui es une spécialiste du bocal, qu'en penses-tu ?

— Qu'elle soit gorille ?

— Oui.

— Comme elle me l'a fait remarquer : quand on est obligé d'admettre que quelqu'un nous parle dans la tête... qu'on a été une vache laitière avec un tel réalisme, je reconnais mes trois filles... qu'on ne voie pas ce que tout cela pourrait rapporter à une personne, ou à une organisation humaine, qui aurait les stupéfiants moyens de nous avoir fait vivre ça... est-ce beaucoup plus difficile pour l'esprit d'accepter que tout cela puisse venir d'une femelle gorille ?

— Hum... mouais... fit Elijah. C'est vrai que... Mais bon... Déjà que nous sommes effarés par la technologie mise en œuvre, même si elle était humaine. S'il s'agit d'une ingénierie de gorille... Cela me semble encore plus déconcertant, tout de même.

Susan Cilvan fit entrer les deux hommes dans une construction rustique d'une cinquantaine de mètres carrés, couverte de vieilles tuiles romanes.

— Elles dormiront là-dedans, si vous voulez bien, dit la thérapeute. C'est une remise que j'ai aménagée en étable. Voyez ! Je leur ai commandé de la paille. Et un peu de foin, pas beaucoup ; début mai, l'herbe est belle.

Ils ressortirent.

— Elles en ont déjà brouté, de l'herbe ? demanda Lucien.

— Pas encore, que je sache. Elles sont là depuis ce matin huit heures. Elles ont à peine bougé de l'endroit où le camion les a déposées. Je ne me suis absentée que pour aller à la boîte aux lettres. Je n'ai moi-même rien mangé à midi. Je n'y ai même pas pensé. Ah ! ben... regardez !

Une des sœurs bovines flaira une touffe grasse quelques secondes, puis en mastiqua une bouchée lentement, de toute évidence avec prudence. Les deux autres l'observèrent un moment puis l'imitèrent.

— Je suis heureuse d'assister à cette première que j'attends depuis ce matin. Elles ont l'air de trouver ça à leur goût !

— Je suis presque jaloux, dit Elijah. Je n'en ai jamais mangé, moi.

— J'ai le même sentiment de frustration, avoua Lucien.

— Je n'osais pas le dire, mais... pareil pour moi. Il y en a cent vingt hectares... Ne nous privons pas !

Ils rirent.

— Plus sérieusement, ajouta Susan Cilvan, peut-être avez-vous faim ?

Susan Cilvan posa le plat qu'elle venait de réchauffer sur la table :

— Il est quatre heures trente, mais au diable les conventions ! Je vous propose des pâtes bolognaises.

Les deux hommes la regardèrent avec embarras.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous faire ingérer nos anciennes congénères ! s'exclama-t-elle indignée. Il n'y a rien d'animal là-dedans. La viande est remplacée par des PST. Ce plat végétalien vient de mon traiteur.

— PST ? demandèrent en chœur ses invités.

— PST, oui. Protéines de soja texturées. Poussée par la nécessité, j'ai trouvé une restauratrice végétalienne. De plus, elle accepte de me donner quelques cours parfois à la maison.

— Un point pour ma mère femelle ! s'écria le colonel.

— Eh ! Moi, je peux te parler du seitan, assura Lucien.

— Un point aussi pour ma mère mâle ! compta Elijah.

— Dire que j'ai appris l'existence de ce mot il y a trois jours ! s'étonna la psychiatre.

— Et moi, quelques heures seulement, reconnut Elijah.

— Bon ! Profitons de ce moment pour nous découvrir, proposa Susan. Je connais un peu Lucien, mais je ne sais rien de toi, Elijah.

Alors que le colonel allait répondre, Bellisae se manifesta :

— : Je m'adresse simultanément à Lucien, à Elijah et à Susan. Tout ce que vous me direz en mots-pensés sera reçu par les autres. C'est moi qui les transmettrai.

— : Ça tombe bien ! Nous sommes ensemble autour de la table, chez moi, mots-pensa la thérapeute.

— : Voilà vos trois personnes réunies ! C'est une bonne chose. Je suis contente des rapports qu'Elijah entretient avec Lucien. J'avoue que j'avais peur que ce dernier ait des ennuis avec l'armée. Sachez que j'ai un attachement particulier avec lui parce que c'est le premier humain que j'ai pu lire.

— : Lire ? s'étonna Elijah.

Bellisae rectifia :

— : Dont j'ai pu lire les engrammes, je veux dire.

Le colonel se sentit rougir intérieurement à l'idée qu'il avait été également « lu » ; quelqu'un, quelque part, connaissait son secret le plus intime. Lucien éprouvait aussi le sentiment qu'on avait cambriolé son intimité. Susan Cilvan était dans la même situation ; les coulisses de sa mémoire avaient pareillement été visitées.

— : J'ignore ce que vous avez pu vous dire entre vous, mais sachez que j'ai reçu les engrammes de vous trois. Je maîtrise très mal cette capacité. Par instants, je désire lire une personne, humaine ou non, et je ne récolte rien d'elle. À d'autres moments, je capte des trains d'engrammes aux moments où je ne m'y attends pas, d'esprits tout à fait inconnus. C'est d'ailleurs de cette manière que j'ai fait connaissance avec Lucien. Toutefois, il semble que, ces derniers temps, l'intérêt que je porte à une per-

sonne peut favoriser ce phénomène. J'ai l'impression que j'apprends à contrôler cette faculté. Il résulte de tout cela que je suis une chose en perpétuelle évolution. En ce moment même, je suis l'accumulation de près de deux mille animaux, dont vingt-deux humains. La plupart de ces animaux sont des esclaves de votre espèce, car dans le monde, il n'y a presque plus de vie sauvage. Il est important que vous sachiez tout cela pour comprendre que ma personnalité multiple peut me conduire à avoir des comportements imprévisibles difficiles à cerner pour vous.

— : Comme quand tu m'as menacé de mort ! s'indigna Lucien.

— : Par exemple, oui.

— : L'aurais-tu fait ? Serais-tu capable de me tuer ?

— : Qui sait ? Tout dépend de qui, en moi, me pousse à agir à un moment donné. Vous, vous n'êtes composés que de deux personnes seulement, une humaine et l'autre bovine. Posez-vous la question : comment vous comporteriez-vous face à ceux qui vous obligeaient à avancer dans le couloir de la mort ? Quand Elijah a déboîté la mâchoire de celui qui le giflait lorsqu'il était un bouvillon, c'est sa rancœur bovine qui lui a fait accomplir ce geste.

Le colonel afficha une mine embarrassée. Pressé de changer de sujet, il dit-pensa :

— : Alors, ainsi... il paraît que tu es une femelle gorille ?

Après deux secondes d'hésitation, Bellisae répondit :

— : En effet. J'avais interdit à Lucien de le révéler, mais... Tu vois, Lucien. Je ne vais pas te tuer finalement... Même pas avec respect !

— : Ben... Merci ! mot-pensa Lucien ébranlé et un peu amer.

— : Vous êtes donc un gorille qui veut faire la guerre, c'est bien ça ? demanda Elijah.

Lucien et Susan le regardèrent avec étonnement.

— : Je vais faire la guerre, oui, c'est vrai. J'en reparlerai sans doute bientôt.

— : J'ai une question, mots-pensa Susan Cilvan. Est-ce que des personnes humaines ont vécu les existences de mes trois filles bovines ?

— : Non. N'ayant pour l'heure jamais lu leurs engrammes, je ne peux de toute façon pas les transmettre.

— : Pourrais-tu injecter nos vies dans d'autres esprits humains, voulu savoir Elijah.

— : Oui, c'est possible. Par exemple, je pourrais fusionner vos trois mémoires dans chacun de vos cerveaux. Mais je n'ai aucune raison de faire cela ni de donner vos souvenirs à d'autres.

Toute communication mentale s'arrêta un instant, puis Bellisae reprit :

— : Moi aussi j'aimerais vous interroger. J'espère avoir vos trois réponses. Au sujet des existences bovines que je vous ai imposées. Quel est votre ressenti émotionnel envers moi ? Reconnaissance ou rancœur ?

Lucien, Elijah et Susan convinrent que leur sentiment était la reconnaissance.

— Avec tout ça, j'ai oublié de servir les pâtes, dit la thérapeute. Je vais être obligée de les réchauffer.

Bellisae allait mots-penser quelque chose quand, soudain, on sonna à la porte d'entrée avec une insistance acharnée. En même temps, une voix amplifiée se fit entendre : « Ouvrez sur-le-champ, ou nous enfonçons la porte ! »

56) Visitez, Général, visitez !

Tous les trois se levèrent brusquement. Susan Cilvan ouvrit.

Surprise : trois militaires en treillis, fusil d'assaut en main, entrèrent. L'un d'eux portait une trousse noire en bandoulière. Ils observèrent rapidement l'intérieur de la pièce, puis celui qui était le plus proche de la porte fit un signe vers l'extérieur. Et là, grande stupéfaction pour Elijah Floyd : apparurent à leur tour le général d'armée Michel Matrone et la générale de brigade Nicole Rama-Déjardin.

— Désolé, Colonel ! dit le premier. Des explications vous seront données ultérieurement. Et, éventuellement, des excuses seront présentées à tous trois. Qui est la propriétaire du lieu ? Je suppose que c'est vous, Madame.

— C'est moi, oui, répondit la psychiatre.

— Madame, la générale que voilà et moi-même, accompagnés par un de nos hommes, aimerions inspecter votre demeure ainsi que votre terrain. Colonel, je vous serais reconnaissant d'accepter d'être fouillé, et d'attendre ici durant cette visite.

— Pour quelle put... surprenante raison, tout cela, Mon Général ?

Nicole Rama-Déjardin avait du mal à soutenir le regard d'Elijah Floyd.

— Comme je viens de le dire, Colonel, des explications vous seront données ultérieurement.

Elijah leva les bras. L'un des trois soldats le palpa méticuleusement, puis déclara :

— Rien à signaler, Mon Général !

— Bien ! La visite à présent. Madame ?

Susan Cilvan répliqua sur un ton qui ne cachait rien de son hésitation :

— Visitez, Général, visitez !

— Je souhaite que vous nous accompagniez, Madame. Je préfère que cela se fasse sous votre regard.

— Dans ce cas, allez-y. Ma demeure est sur deux niveaux. Je suis prête à vous suivre.

La perquisition de la maison commença. L'homme porteur de la trousse sortit un appareil de détection de celle-ci et explora meubles et placards sous les regards du général, de la générale et de la propriétaire des lieux. Sur les deux étages, l'opération dura une demi-heure. Vint ensuite la fouille de la remise et du terrain. Elijah et Lucien attendaient assis à table sous la surveillance des deux autres soldats. Le colonel eut une idée :

— : Bellisae ! Es-tu toujours là ?

— : Oui, Elijah.

— : Peux-tu rétablir une conversation silencieuse entre mes deux mères et moi, comme tout à l'heure ?

— : Bien sûr. Tu peux leur parler.

— : Merci ! Lucien, Susan, m'entendez-vous ? Je veux dire : me recevez-vous ?

— : Oui, mots-pensa Susan.

— : Moi aussi, répondit Lucien.

Chacun savait qui s'exprimait grâce à une tonalité des mots-pensés qui ressemblait un peu au timbre de la voix. Elijah était embarrassé :

— : Je suis manifestement responsable de ce désagrément, Susan. J'en suis désolé, mais je jure que je ne comprends pas...

— : J'ai bien vu que tu ne comprenais pas ce qui arrivait. Ils ont déjà inspecté la remise et ils font un rapide tour du terrain. Aucune idée de ce qu'ils cherchent.

— : Moi, non plus, répondit Elijah.

— : Ils ne m'ont pas fouillé, moi, fit remarquer Lucien.

Le colonel commenta :

— : Vraisemblablement voulaient-ils s'assurer que je n'avais pas quelques armes sur moi qui m'eussent permis de m'opposer à cette putain de perquisition.

— : Que penses-tu de tout ça, Bellisae ? demanda Lucien.

— : Que le général s'est engagé à fournir des explications ultérieurement. Sans doute à la fin de l'investigation.

— : Au fait ! s'étonna Elijah. Comment as-tu entendu ce qu'il disait ? Il semble même que tu sais ce qui est en train de se passer aussi bien que nous qui sommes sur place.

— : Lucien me laisse l'usage de ses oreilles.

— : Mais... comment fait-il ?

— : Il me suffit de le vouloir, répondit Lucien.

À dix-huit heures dix, cette conversation silencieuse fut interrompue par l'arrivée de l'équipe d'investigation et de Susan Cilvan. L'homme au détecteur remit l'appareil dans sa trousse et vint se ranger près des deux autres soldats. Nicole Rama-Déjardin avait l'air d'avoir envie d'être ailleurs. Le général prit la parole :

— Je viens de présenter mes sincères excuses à madame Cilvan. Je vous les présente aussi, Colonel. Pour ce qui est des explications que je vous dois, je vous propose de les entendre dans ma voiture. Ce ne sera pas long, nous sommes garés sur le bord de la route près du portail de madame Cilvan.

— Bien, Mon Général. Je vous suis.

— J'espère que vous avez escaladé ma clôture plutôt que fracturé mon portail, dit Susan Cilvan sur un ton acide.

— En effet, Madame ! assura le général. Nous avons procédé ainsi pour ne rien endommager.

Là, elle l'ignore et s'adressa à Elijah :

— Dans ce cas, Colonel, je vais vous donner la clé. Vous pourrez nous débarrasser de ces gens, les écouter, et revenir quand vous voudrez.

— Je vous remercie, Madame.

57) Maîtrisez votre étonnement, Colonel !

Sur le bord de la route, devant l'Audi grise, Elijah vit une grosse Mercedes noire et un fourgon Peugeot blanc. De toute évidence, Matrone avait préféré la discrétion de véhicules banalisés. Ce dernier invita Elijah à entrer à l'arrière de la berline allemande, puis il prit lui-même place sur la même banquette à sa droite ; Nicole se mit au volant. Les trois soldats montèrent dans le fourgon.

— Bon, Colonel ! fit le général. Je vais révéler ce qui a motivé cette perquisition. Nous ne savons pas quand cela s'est passé, ce peut être ce matin ou il y a plusieurs jours, toujours est-il qu'un cube E et un cube NP ont disparu de l'ASIC. Je vais laisser ma prestigieuse chauffeuse, vous expliquer ce que sont ces objets.

La générale appuya son épaule droite sur son dossier pour se tourner vers eux :

— « E » signifie : Énergie et « NP » : Nutrition Parentérale. En ce qui nous concerne, ces dispositifs mis au point il y a peu servent à fournir énergie et alimentation aux expérimentations de l'ASIC ; ils sont entre autres utilisés pour les primas tels que Prima 16. Ces appareils se présentent comme des cubes gris de douze centimètres d'arête, trois kilos le E, quatre kilos le NP. Vous avez forcément dû en voir dans la salle des primas où ils sont associés à un cube noir plus gros.

— Oui, oui, en effet. Alors ?

— Alors, ces dispositifs sont des concentrés de nos dernières technologies. Capable de synthétiser tous les acides aminés ainsi que tous les autres nutriments, un seul cube NP peut par exemple nourrir un soldat environ trois mois, tandis que le cube E peut lui fournir une abondante énergie pour faire fonctionner son armure motorisée climatisée.

— Vous pensiez donc que j'avais volé ces cubes. Mais pour quoi faire ?

Matrone reprit la parole :

— Comme vous avez déjà été victime de la chose... Nous avons imaginé qu'elle vous avait peut-être forcé à...

— Je comprends. Je comprends... Vous avez bien fait, Mon Général. Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Votre téléphone et celui de Lucien Prérubem, avoua Nicole.

— D'accord. Et maintenant ?

— Vous êtes libre, Colonel ! affirma Michel Matrone. Encore nos excuses. Rien de nouveau de votre côté ?

— Non, rien. Pourrais-je en savoir davantage ? Je n'oserais pas prétendre que vous me devez plus d'explications, mais je pense tout de même avoir prouvé ma fidélité et mon dévouement.

— Je l'admets, Colonel. Je l'admets. Mon manque de générosité en informations ne signifie pas que j'ai un doute au sujet de votre loyauté. C'est simplement qu'en réduisant le cercle de personnes au courant et leur connaissance du sujet, nous diminuons les chances de fuite.

— C'est un truisme, Mon Général. C'est pour cette raison que je n'ai pas cherché à en savoir plus jusqu'à présent. Mais...

— Toutefois, je consens à vous en dire plus. Posez vos questions.

— Que sont exactement les primas ?

Michel Matrone hésita quelques secondes avant de lâcher à la générale :

— Expliquez-lui tout.

— « ASIC » veut dire « Amplification Synaptique et Interface Cérébrale », dit-elle. Pour faire simple, il s'agit de recherches visant, d'une part à augmenter les capacités mentales, d'autre part à améliorer les interfaces permettant au cerveau de manœuvrer des commandes matérielles, par exemple pour piloter un avion de chasse ou un robot de combat. Les expérimentations se font sur des névraxes de différents animaux qui se

trouvent dans des cubes noirs de vingt-cinq centimètres d'arête. Ils sont appelés cubes ASIC. Dans la salle des primas, vous avez vu que ces derniers sont associés à des dispositifs E et NP. Un cube ASIC ne contient plus que le système nerveux de l'animal, le cerveau et la moelle épinière, en gros.

— Quand je pense que vous faisiez mine de ne rien savoir de tout ça ! Vous m'avez bien eu. Vous êtes une excellente comédienne. Que signifie l'acronyme PRIMA, exactement ?

Ce n'est pas un acronyme. C'est seulement le début du mot « primate ». Prima 16 est tout simplement la seizième expérience ASIC sur un primate. Une femelle, en l'occurrence.

— Un primate femelle !

— Oui. Une femelle gorille.

— Une femelle gorille !

— Oui ? Pourquoi cette stupeur, Colonel ?

Elijah se tapa sur le front :

— Une femelle gorille ! Ooooooh ! Une femelle gorille ! Putain de merde ! Une femelle gorille !

— Maîtrisez votre étonnement, Colonel ! s'exclama Matrone.

— Mille excuses, Mon Général ! Mille excuses !

Il prit un air contrit pour se faire pardonner tout en mots-pensant :

— : Bellisae ! Es-tu là ? Bellisae ?

Pas de réponse.

58) Maman avait toujours raison

Après avoir un instant regardé les deux voitures s'éloigner, le colonel alla dans l'Audi pour y prendre ce qu'il fallait pour sniffer un petit rail. Cela fait, il enfouit son visage dans ses mains et se massa les paupières en soupirant.

• *Que faire, bordel ?*

Il sortit de la berline, entra dans la propriété et referma le portail à clé. Marchant lentement sur l'allée de gravier blanc en direction de la maison de Susan Cilvan, mains dans les poches, ralentissant de plus en plus son pas, il réfléchit, pensa, s'introspecta, médita, s'interrogea. Que devait-il faire à présent qu'il savait ?

— : Bellisae ! Que dois-je faire à présent que je sais ? Le général m'a dit que Prima 16 est une femelle gorille. C'est toi, n'est-ce pas ?

Pas de réponse.

— : Bellisae ! Je vais en informer Lucien et Susan.

— : Comme tu voudras, Elijah. Maintenant, mon sort est entre tes mains. À présent tu sais. Tu sais que c'est moi qui ai tué Albert Mauras, Anna Pyrrus, Augusto Brayonzo et Adam Polikant.

Stoppant son pas, il répondit :

— : Oui. Le bijoutier aussi. Lucien m'a raconté. Mon oreille également, c'est toi. Et cela aurait pu me coûter la vie. En fait, tu as voulu me tuer, moi aussi.

— : Ton oreille, oui c'est moi. Mais non, je n'ai pas voulu te tuer. Il s'agit d'une maladresse.

— : Explique !

— : Je ne savais pas que Nicole Rama-Déjardin était armée. Je n'ai pas pensé à cela. Je désirais juste créer une diversion pour retarder l'arrestation de Lucien. La générale aurait vite admis que tu ne l'avais pas menacé grâce à tes explications, s'en serait suivi des discussions et une grande déconcentration sur le sujet de Lucien. J'aurais pu trouver mieux, mais voilà quelle était ma réelle intention.

— : Pourquoi as-tu buté tout ce monde à l'ASIC ?

— : Augusto Brayonzo venait de découvrir que mon activité cérébrale était bien plus intense que personne n'aurait pu le prévoir. Il en était extrêmement surpris. J'ai eu peur qu'il devine ce qui se passait et qu'il en parle. Sinon, j'ai tué les autres par vengeance, je les haïssais.

Le colonel se doutait fortement de ce qui avait pu créer un tel ressentiment, mais il ne put s'empêcher de demander :

— : Pourquoi ?

— : Tu oses me poser la question ! Ne soupçonnes-tu pas les souffrances physiques et psychologiques que j'ai endurées ? Alors, imagine que l'on t'ampute peu à peu de tout ton corps, pour ne garder que ton cerveau et ta moelle épinière. Qu'on place ce qui reste de toi dans un cube. Que tes yeux soient remplacés par des caméras, tes oreilles par des micros. Que tu sois incapable d'accomplir le moindre mouvement, le plus petit geste parce que tu n'es plus qu'un objet inerte. Peux-tu imaginer cela ? Réponds !

— : Je...

— : J'étais une femelle gorille. Le nom scientifique que vous me donnez est : *Gorilla gorilla gorilla*. Je vivais avec les miens au Gabon, sous le couvert des arbres d'une gigantesque et merveilleuse forêt, dans une végétation luxuriante offrant des couleurs et des odeurs d'une abondante variété, parmi les cris divers de centaines d'espèces animales. Je jouissais d'une vie familiale et sociale.



D'après une photo de Tim Flach

J'avais une mère, que j'adorais de toute la force de mon cœur et qui m'aimait aussi, deux sœurs et un frère, de nombreux amis et amies. Comme dans tous les groupes sociaux, on se querellait, on se réconciliait, on jouait, on s'entraidait. Je m'amusais avec d'autres enfants de mon clan. Parfois, le grand mâle dominant, le patriarche, m'accordait des moments d'attention, quelques caresses ou affectueuses taquineries. Nous vivions, en résumé ! Il y a vingt ans de cela, un matin, on tua ma mère pour me capturer. Dans mes pensées, j'entends toujours les coups de feu. Là, en ce moment même, au moment où je t'en parle, ils résonnent dans ma mémoire marquée au fer rouge ; d'ailleurs, quand j'avais encore un cœur, il accélérât ses battements chaque fois que j'évoquais ce drame. J'étais

une enfant accrochée au pelage de celle qui m'avait donné le jour. Tandis que, mortellement touchée, elle tombait, j'ai entouré mes bras autour de son cou. Qu'aurais-je pu faire à part m'agripper à elle ? Épouvantés par les détonations, tous les autres s'étaient enfuis. Lorsque les braconniers ont bruyamment manifesté leur joie, je ne saisissais pas ce que mes yeux et mes oreilles me rapportaient. Je n'avais jamais vu un individu humain auparavant. Je ne savais pas que ma mère était morte ; j'ignorais que l'on pouvait cesser de vivre. Comme elle ne fuyait pas, je n'ai pas vraiment eu peur. Ne comprenant rien à ce qui se passait, j'ai regardé les chasseurs venir vers moi, comme tu observerais un phénomène étrange et inconnu apparaissant dans le ciel. Un de ces hommes m'a attrapée par un bras sans que j'accomplisse le moindre geste d'évitement. Le comportement de ma mère m'indiquait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, même si tous les autres n'étaient déjà plus là ; pour moi, maman avait toujours raison. Je regardais le tueur avec un étonnement candide ; toutefois, celui-ci commença à se teinter d'une crainte grandissante. Il a tiré vigoureusement pour me détacher de celle à laquelle je m'agrippais avec la force de mon amour d'enfant. Je me souviens encore de la sensation de sa douce fourrure qui a glissé entre mes doigts, doigts qui ne la toucheraient jamais plus, doigts que je n'ai plus depuis qu'on m'a privée de tout mon corps. Le chasseur m'a mise dans une cage. Là, mes souffrances ont vraiment commencé pour ne cesser de grandir. Après un voyage interminable, mal nourrie, mal abreuvée, manipulée sans bienveillance, secouée dans le camion qui me transportait, au milieu d'objets et d'odeurs inconnues, je suis arrivée en Europe. J'ai été vendue à un cirque, puis revendue à un zoo et revendue encore...



D'un zoo à l'autre, des années plus tard, je me suis retrouvée à l'ASIC, à la disposition de votre vivisection, de vos recherches, de vos expérimenta-

tions. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un cube. Un cube qui endure son existence. L'amplification synaptique a donné des résultats qui dépassent de loin tout ce que l'armée en espérait, d'autant que j'ai modifié moi-même le logiciel qui la contrôle, grâce au jeune macaque que vous avez baptisé Apache. C'est moi qui ai libéré de la torture les autres enfants martyres, toujours avec l'aide d'Apache. Celles et ceux que j'ai tués m'avaient fait souffrir au-delà de ce que tu peux imaginer. Je ne suis pas leur unique victime et ils ne sont pas mes seuls bourreaux. Je n'ai aucun remords. C'étaient de mauvaises personnes. Je ne regrette rien.

Bellisae s'arrêta de mots-penser. Le colonel était toujours immobile, tête baissée, il regardait dans le vague entre ses pieds. La cocaïne stimulait son émotivité. Il se souvint de la salle de vivisection et de ce que lui avait dit Honoré Goriot au sujet de ses expériences de privation d'affection maternelle. Quelque observateur, passant par là par hasard, eût été surpris de voir ce colosse au physique si impressionnant pleurer comme un petit enfant, menton sur le plexus :

• *Putain de monde ! Putain de monde !*

— : J'aimerais que mes deux mères bovines connaissent ton histoire.

— : Elles la connaissent comme toi. Je l'ai racontée à vous trois en même temps. Elles sont au courant de tout. Elles savent que tu sais qui je suis.

— Tu voulais faire la guerre... La guerre contre l'humanité, n'est-ce pas ?

— Contre ton espèce, oui. On en reparlera, si tu veux.

Presque vingt heures. De gros nuages noirs s'étendaient. Il faisait déjà presque nuit. Sous ce plafond sombre, enseveli sous un capharnaüm de pensées, le colonel se remit en marche.

59) Parle-nous de ton projet de guerre

— Je ne suis pas très douée en la matière, dit Susan, mais je crois que je ne me suis pas trop mal débrouillée.

Elijah Floyd regarda son oreille dans le miroir de la salle de bains et la félicita :

— Merci, mère bovine ! Ce nouveau pansement est tellement beau que cette blessure devient une réjouissante aubaine qui me donne le bonheur de m'en parer.

Il s'efforçait de plaisanter pour desserrer l'oppression qui l'étouffait.

• *Que faire ? Que faire... à présent que je sais ?*

Fallait-il dénoncer les crimes de Bellisae ? Ils en avaient discuté tous les trois, mais ils avaient bien conscience que la décision lui appartenait. Lucien et Susan avaient du mal à se prononcer. Il ressortait de leurs échanges qu'il y avait des raisons pour et d'autres contre. Pour : prévenir les éventuels prochains meurtres. Contre : Bellisae avait des circonstances atténuantes qui ne seraient certainement pas prises en compte. Sans doute la tuerait-on. Après avoir écouté son histoire, tous les trois pensaient la même chose : en considération de tout ce que l'espèce humaine lui avait fait... l'idée de la trahir devenait insupportable.

Susan et le colonel retournèrent dans la salle à manger où Lucien tournait autour de la table en travaillant activement à l'ablation de son pouce gauche par un procédé de rognage qu'il maîtrisait depuis des années. Il était vingt et une heures trente. La faim se faisait sentir dans les trois estomacs. Ils se rassirent face aux pâtes à la bolognaise, qu'ils avaient dû abandonner à cause de la visite inopinée. Dès le début du repas, la décision fut prise d'interroger Bellisae pour en savoir plus au sujet de ses intentions guerrières. Le colonel mots-pensa :

— : Bellisae ! nous souhaitons te questionner.

— : Je suis à votre disposition.

— : Parle-nous de ton projet de guerre, s'il te plaît. Et en particulier de ce que tu attends de nous à ce sujet.

— : Je ne refuserais bien sûr pas l'aide de vous trois, mais c'est surtout sur toi que je compte pour cela. C'est toi le militaire. Combattre est ton métier.

— : Dans ce cas, qu'espères-tu de moi, alors ?

— : J'ai encore besoin d'un peu de temps avant de te l'expliquer.

— : Comprends que j'ai hâte de savoir, Bellisae.

— : Et vous trois, comprenez que vous êtes un gros problème, vous les *Homo sapiens* ! La biomasse de l'espèce humaine, ajoutée à celle de ses esclaves bovins, ovins et porcins est vingt-cinq fois plus grande que celle des mammifères sauvages. Autrement dit, la biomasse des mammifères sauvages ne fait plus que quatre pour cent de l'ensemble de tous les mammifères du monde¹⁰. Voilà ce que vos congénères ont fait du monde.

I reconnurent avec une lourde culpabilité que c'était effectivement une situation dramatique. Après une pause destinée à leur laisser le temps d'intégrer ces informations, Bellisae reprit :

— : Dans un premier temps, supposons que mon souhait le plus cher soit d'éteindre toute vie humaine, j'aimerais vos trois avis. Me condamneriez-vous ou me comprendriez-vous ?

— : Moi, je ne te condamne pas, répondit Susan. Pour autant, je n'approuve pas l'idée d'éteindre toute vie humaine.

— : Pareil, mots-pensa Lucien.

— : Moi de même, ajouta Elijah.

— : D'accord ! J'ai une seconde question. Pour celle-là, j'aimerais également vos trois réponses. Si mes jours étaient en danger ; par exemple si l'armée venait à découvrir ce qu'elle ignore encore me concernant et qu'elle décidait de me tuer par mesure de précaution... Tenteriez-vous tout votre possible pour me sauver ?

— : Réponse facile et lâche, mots-pensa Lucien, mais je ne pourrais rien faire contre l'armée.

— : C'est l'intention qui compte, insista Bellisae. J'ai dit « tout votre possible ».

— : Dans ce cas, je pense que oui, affirma Lucien.

— : Certainement également, assura la psychiatre.

— : J'ai conscience que je te le dois. Je te le dois personnellement pour l'expérience bovine qui m'a énormément enrichi. Et, je te le dois en plus en tant que membre de cette espèce humaine, qui t'a fait tant de mal.

Susan et Lucien firent savoir qu'ils plussoyaient à cette déclaration.

— : Moi aussi, j'aimerais te demander quelque chose, mots-pensa Susan. Pourquoi as-tu décidé de t'appeler Bellisae ?

— : Je suis très intimidée à l'idée de le dire. Mais... je m'étais promis que si la question m'était posée une fois de plus, j'y répondrais.

Leur curiosité fut aiguisée par cette introduction. La gorille poursuivit :

— : Bellisae est l'anagramme d'Isabelle. La compagne de Lucien. C'est le premier humain que j'ai lu. Et j'ai su qu'il était une bonne personne. Recevoir la majeure partie de sa vie en moi m'avait fortement reliée à lui. J'ai choisi ce nom parce que j'en étais amoureuse. J'étais très jalouse de toutes celles qui l'approchaient. Comment pourrait-il aimer un cube-gorille ? C'est tellement grotesque que j'en suis confuse. Humaine, j'en rougirais.

Du coup, l'embarras le plus apparent fut celui de Lucien. Sans doute fut-ce pour cela qu'il choisit ce moment pour dire combien les pâtes à la bolognaise étaient délicieuses. Notant sa gêne d'un coup d'œil discret, Elijah l'aida à distraire l'instant en surjouant un peu son approbation :

— Sont-ce de bonnes pâtes ? Ça, oui ! J'aimerais passer le reste de mes jours à ne rien faire d'autre qu'en manger !

Susan lui vint aussi en aide en changeant radicalement de conversation :

— : Bellisae, j'ai noté que tu t'es arrêtée de communiquer avec nous quand les gens de l'armée ont sonné à ma porte. J'aimerais que tu me dises comment tu as su ce qu'il se passait.

— : J'ai une complicité, mais je ne veux pas vous en dire plus pour l'instant.

Comme personne n'insista pour savoir, Bellisae reprit :

— : Êtes-vous donc d'accord pour me venir en aide, si j'en avais besoin ? Aucune de vos réponses n'a été catégoriquement « Oui. »

Tous les trois mots-pensèrent « Oui, je suis d'accord. »

— : J'en suis très heureuse parce que j'ai besoin de vous. Ma vie est menacée.

La surprise installa un long « silence » dans la communication mentale ; il dura jusqu'à ce que le colonel demandât :

— : Que devons-nous faire ?

— : L'armée finira par découvrir que ce qu'elle croit encore être un ennemi extérieur, n'est en fait que le résultat de sa propre expérience : moi. Il faut donc m'extirper de l'ASIC et me dissimuler ailleurs.

Lucien et Susan regardèrent le militaire. Bellisae poursuivit :

— : Elijah est le mieux placé pour m'enlever. Susan, tu peux me cacher chez toi.

Le colonel mots-pensa :

— : Je te jure que je suis prêt à prendre le risque de te faire sortir de là, Bellisae, mais ce ne sera pas facile. Il me faudrait une complicité haut placée dans l'armée, dans l'ASIC tout spécialement.

— : Nous avons la complicité dont je viens de parler, Elijah. Je ne te dis pas de qui il s'agit. Cette personne se présentera elle-même. Elle te donne rendez-vous à vingt-deux heures trente dans le parking de l'hôtel Quentin 269 rue Follias à Kara. L'opération se fera cette nuit même. Par ailleurs, elle te conseille de laisser ton téléphone chez Susan.

En moins de cinq minutes, de nuit sous une fine pluie, le colonel marcha jusqu'à l'Audi, ouvrit son coffre puis son sac de toile, revêtit son treillis, posa un béret sur sa tête et tassa en boule ses habits civils dans le même sac. Au moment où il allait se mettre au volant :

— : Elijah ! Sous l'aile avant gauche de ta voiture, on a placé une balise magnétique. Je te recommande de la décoller et de la laisser au sol contre le mur de la propriété.

Trouvant l'objet à l'endroit indiqué, il s'en débarrassa non sans libérer quelques épithètes dissonantes.

— : Comment savais-tu ça, toi ?

— : C'est notre complice qui m'a renseignée et qui m'a demandé de te le dire.

Il était vingt et une heures et deux minutes. Après saisie de l'adresse, le GPS calcula une durée de trajet d'une heure et treize minutes avec une arrivée prévue à vingt-deux heures quinze.

L'Audi accéléra, chaque rapport de vitesse passé faisant flirter le compte-tours avec la zone rouge.

60) La narcose du déni

21 h 57.

L'Audi grise entra dans le parking de l'hôtel Quentin à une vitesse inconsidérée ; n'eût été la pluie, les pneus eussent encore dessiné des traces noires et plaintives dans le virage y conduisant. Le lieu n'offrait qu'une quarantaine de places de stationnement, dont la moitié étaient inoccupées. Elijah constata rapidement qu'il n'y avait personne à bord des véhicules présents. Il se gara donc au milieu d'une rangée de cinq emplacements libres, arrêta les essuie-glaces puis le moteur et attendit.

Durant le trajet, il avait plusieurs fois essayé de mots-penser avec la femelle gorille, mais elle n'avait répondu à aucun de ses appels mentaux. La pluie était plus forte qu'au moment de son départ. Il regarda le rideau de fils que l'ondée laissait pendre devant l'unique lampadaire, en se demandant qui pouvait bien être cette mystérieuse personne complice. Quelque cinq minutes et une ligne de coke plus tard, une Renault Mégane bleue arriva. Était-ce son rendez-vous ? Il alluma les veilleuses pour signaler sa présence. À travers les gouttes s'écrasant sur son pare-brise, il suivit le véhicule des yeux. Celui-ci vint se ranger juste à sa droite à contre-jour du réverbère qui se refléta sur son capot. Dans la lumière orange, une silhouette estompée par la nuit et l'averse sortit de la voiture et se pencha vers l'Audi. Elijah ouvrit vite la porte. La personne prit place à sa droite et dit calmement en refermant :

— Bonsoir, Elijah !

Il bégaya de surprise :

— Bo bon... Bonsoir, Générale !

— Je vais vous proposer quelque chose, répondit-elle. Exceptionnellement, étant donné le caractère catégoriquement non professionnel de la raison pour laquelle nous nous voyons, ce serait peut-être bien de laisser le protocole militaire de côté. N'est-ce pas ? Tu es Elijah, je suis Nicole et on se tutoie.

— ...

Elle planta son regard légèrement bridé sur lui :

— Je constate que tu prends soin de ton oreille ; ton pansement est propre ; c'est bien.

Pas encore remis de sa stupeur, il contempla sa supérieure hiérarchique des genoux à la tête, comme pour s'assurer que c'était bien elle. Soupçonnant Bellisae, il tendit même l'index et la toucha à l'épaule gauche.

— ...

— Je ne suis ni un hologramme ni une manipulation mentale de Bellisae. Je suis bien celle que tu connais en chair et en os.

Tout comme lui, elle était en treillis. Ayant plutôt l'habitude de la voir en uniforme, il trouva que cette tenue lui allait également très bien.

— Mais co co... mais comment... ?

— Bellisae m'a offert plusieurs vies, à moi aussi.

— Ah ! Be be bon ! Mais... Mais vous... mais tu... heu...

— En plus de ce que je suis, là, devant toi, j'ai été une poule pondeuse en batterie, un canard gavé pour le foie gras, une truie en cage de gestation et un cheval de course. Crois-moi si je te dis que chacune de ces existences a été un enfer.

— Vous... tu dois détester Bellisae !

— Non. Pas plus que tu ne la détestes toi-même, apparemment, puisque tu es là pour la sauver ; pourtant ta vie de bouvillon n'a pas dû être un paradis, elle non plus. C'est douloureux, c'est sûr ! Ça fait même très mal ! Mais elle m'a ouvert les yeux.

— Je comprends ! C'est exactement ce que je me dis aussi. Mon existence bovine n'a été qu'une putain d'horrible torture, mais je n'éprouve néanmoins que de la reconnaissance envers celle qui me l'a offerte. Sans cette expérience, je n'eusse jamais réalisé que j'étais un putain de cannibale. Je n'échangerai jamais la douleur de savoir contre l'insensibilité de l'ignorance ou la narcose du déni.

— Deux « putain de » si rapprochés ! Tu me gâtes, Elijah !

— Pardonnez-moi, Gé... Mes excuses, Nicole.

— Mais non, mais non... J'aime ta manière de me gâter ! Sinon, donc, nous allons cette nuit même commettre un acte délictueux contre l'armée.

— Oui. J'en suis bien conscient. Avant d'en reparler, encore une importante question de pure curiosité.

— Vas-y !

— Bellisae t'a-t-elle lue ? voulut-il savoir.

— Lue ? C'est-à-dire ?

— A-t-elle capté les engrammes de ta vie ?

— Je ne suis pas certaine de saisir à cent pour cent le sens de cette question, mais pour ce qu'il me semble comprendre, je dirais : je ne crois pas. Pas à ma connaissance, en tout cas. Veux-tu dire qu'elle serait capable d'être informée de tous les détails de ce que j'ai vécu ?

— Oui. C'est effectivement ce que je veux dire. Mais nous en reparlerons. Ou, tu pourras l'interroger toi-même à ce sujet. Êtes-vous... Es-tu celle qui a volé... Est-ce toi la responsable de la disparition des cubes E et NP ?

— Oui. C'est bien moi qui les ai volés.

— Pour quelle raison ?

— Pour avoir une réserve supplémentaire d'énergie et de nutrition pour Bellisae, expliqua-t-elle.

— Quand tu es venue perquisitionner, tu jouais si bien ton rôle que je ne risquais pas de me douter que... Mais bon ! Sinon, comment allons-nous procéder pour l'amener chez Susan ?

— Très simplement. Tu partiras avec le cube ASIC qui contient Bellisae et avec ses deux cubes associés, E et NP.

— C'est évidemment toi qui as signalé à Bellisae la balise magnétique collée à ma voiture.

— Oui. Bien sûr. Passer par Bellisae, au lieu d'utiliser nos téléphones, nous permet de communiquer en toute discrétion. Quand tu reviendras chez Susan Cilvan, n'oublie pas de te garer au même endroit et de remettre la balise sous l'aile de l'Audi.

— Mais je n'ai pas envie de me faire suivre par cette pu... par cette chose !

— Tu pourras l'enlever plus tard. Après t'être déplacé à droite et à gauche. Juste pour ne pas leur donner l'impression que tu as peut-être voulu leur cacher quelque chose cette nuit-là. Je m'arrangerai pour qu'on s'aperçoive de la disparition de Bellisae le plus tard possible, mais au cas où...

— Leur... Tu parles de ton équipe, là ?

— Oui. Je préfère qu'elle me signale que tu as enlevé leur mouchard dans deux ou trois jours.

— Quand m'a-t-on fait ce tour ? Et qui ?

— Tu veux dire placer cette balise sur ta voiture ? Quand nous sommes venus pour la perquisition. Avant d'entrer, un de mes hommes l'a collée sur mes instructions. Il faut bien que je joue mon rôle pour ne pas éveiller les soupçons. Pour ton téléphone, je ne peux pas m'opposer à ce qu'il soit tracé. Même le mien l'est ; c'est pour ça que je ne l'ai pas sur moi, ce soir. Je veux dire que je n'ai pas mon appareil officiellement connu.

— D'accord, mais... Qu'est-ce que cela change de l'avoir enlevée, cette balise, et d'avoir laissé mon téléphone chez Susan ? Quand nous serons à l'ASIC pour prendre Bellisae, je vais être vu de toute manière.

— C'est pour ça que tu n'iras pas à l'ASIC.

— Comment ça ? Je ne comprends plus rien ! Comment... ?

— Tu n'as pas besoin de t'y rendre. Je t'ai amené Bellisae. Elle est à côté dans ma voiture. Je vais la chercher, dit-elle en joignant l'action à la parole.

Elijah Floyd eut une montée d'adrénaline aussi soudaine qu'inattendue. À peine eut-il le temps de prendre conscience de sa violente émotion que la générale revenait déjà. Elle ouvrit la portière arrière, posa quelque chose sur le plancher de l'Audi derrière le fauteuil passager et vint se rasseoir à côté d'un colonel sur le point de s'évanouir. Elle essuya quelques gouttes de pluie sur son front d'un revers de manche :

— Voilà ! Je te la confie. À toi de jouer. Elle est facilement transportable. Le tout fait douze kilos. Tout ceci n'est pas particulièrement fragile ; même si tu le faisais tomber sur un sol dur, rien ne serait endommagé et Bellisae serait toujours en vie. Tout ce matériel est prévu pour absorber des chocs assez violents. En revanche, ne jamais la séparer des deux cubes gris ; cela la tuerait.

— Holà ! J'espère qu'ils ne risquent pas de...

— N'aie crainte ! Tu verras que les fixations sont très robustes. Ça ne peut se faire que volontairement. La balle est dans ton camp. À toi de la ramener à bon port.

Il déglutit plusieurs fois. Son cœur parut vouloir sortir de sa poitrine. Celle qui savait tout de sa vie, même ce qu'il y avait de plus intime, se trouvait à moins d'un mètre de lui. Il était en présence de l'étrange personne gorille cubique qui communiquait mentalement avec lui et qui l'avait incarné dans le corps d'un bovin.

— Mais n'y a-t-il pas de fortes probabilités pour qu'on vienne de nouveau fouiller chez ma mère... chez Susan Cilvan quand on s'apercevra de la disparition de Bellisae ?

— C'est bien sûr possible, mais le fait que le lieu ait déjà été inspecté diminue considérablement les risques d'une nouvelle visite. De plus, je ferai ce que je peux, l'air de rien, pour orienter les recherches ailleurs. Au pire, je saurais vous prévenir à temps avec l'aide de Bellisae. Pouvoir communiquer grâce à elle nous donne l'énorme avantage de la discrétion.

La générale considéra un instant les mains du colosse qui serraient le volant au point d'en rompre la structure atomique :

— J'ai été très impressionnée, moi aussi. Surtout quand je l'ai portée pour la première fois. Voilà, Elijah ! À toi de jouer, je te laisse.

Sur ces mots, elle sortit de l'Audi, entra dans la Renault et démarra. La voiture s'éloigna et disparut absorbée par la pluie et la nuit. Il lâcha le volant et se retourna. Derrière le dossier passager, il y avait bien un cube noir, sur lequel étaient fixés deux cubes gris plus petits, un de chaque côté. Sur l'un de ces derniers on pouvait voir un « E » en rouge, sur l'autre figurait « NP » en bleu. Il demeura un moment immobile à scruter le volume noir, comme pour essayer de regarder à l'intérieur, à travers sa paroi pourtant visiblement opaque. Les battements de son cœur avaient à peine ralenti. Un bel éclair lança de puissants éclats stroboscopiques. Le bombardement de l'averse s'intensifiant, la carrosserie se mit à gronder. Il commença par toucher timidement la forme noire d'un index ému. Puis, pour stopper la claire menace d'un torticolis naissant, il attrapa l'objet. Au moment exact où il le posa sur ses genoux, deux terribles coups de tonnerre firent littéralement exploser le monde. Il sursauta :

• *Merde ! Comme si j'avais besoin de ces putains d'effets spéciaux, en plus !*

— : Bellisae ! mots-pensa-t-il. Es-tu vraiment là, sur mes jambes ?

— : Je ne sais pas, Elijah.

Un tressaillement le parcourut.

— : Pourquoi ne sais-tu pas ?

— : Mon odorat et mon sens du toucher ont tout simplement été supprimés. Pour yeux et oreilles, je n'ai que des objectifs et des micros reliés à Internet. Je n'ai aucun autre sens me permettant d'appréhender le monde. Même si tu me plaçais en face d'une caméra connectée, comment pourrais-je me reconnaître ? Je ne verrais qu'un cube noir mat de vingt-cinq centimètres d'arête. Tous les cubes noir mat de vingt-cinq centimètres d'arête se ressemblent, n'est-ce pas ? Je n'ai même pas la possibilité de faire un mouvement pour vérifier qu'il se reproduirait sur ma prétendue image. En plus, là, en ce moment. Je n'ai aucun moyen ni de voir ni d'entendre. Je baigne dans des ténèbres angoissantes et un silence oppressant. Et tu me demandes pourquoi je ne sais pas où je suis.

Il se sentit idiot.

— : Je te demande pardon.

Pour la première fois, cette chose... émotivement, il avait encore du mal à la conceptualiser comme une personne, bien qu'il lui accordât sans hésiter ce statut intellectuellement. Pour la première fois, cette chose-personne lui apparut vulnérable. Avant ce moment, elle était inatteignable et avait tous les pouvoirs, ou presque. Avant cet instant, il se sentait à sa merci ; à présent, de toute évidence, c'était elle qui était à sa merci et cela changeait tout. Penser qu'il avait, à sa manière, participé à cette horreur posa sur lui un fardeau de culpabilité.

— : ...

— : Vraiment, je suis désolé. Cette question était très bête, j'en conviens.

— : Bête ! Tu veux dire comme les bêtes ? C'est-à-dire comme toutes celles et tous ceux qui ne sont pas de ton espèce ? Si c'est le cas, je suis moi-même une bête.

• *Prends-toi ça dans les dents, mon petit Elijahtounet !*

— : J'aurais dû dire « stupide », au lieu de « bête ».

— :

— Bon... Donc, je te fais savoir que tu es en ce moment dans ma voiture sur mes genoux et que j'en suis... euh... J'en suis bien retourné,

très impressionné, bouleversé. Tu prends ces trois mots, plus certainement quelques autres du même genre ; tu les mélanges tous ensemble et tu auras un tout petit aperçu de mon ressenti. Je vais t'installer à côté de moi, à ma droite, et t'amener chez Susan, où il y a aussi Lucien.

Sur ces mots-pensés, il posa le triple cube délicatement sur le siège passager et démarra. Bellisae s'adressa à lui en hésitant :

— : Je me sens ridicule à cette idée, mais...

— : Oui ?

— : Je ressens comme une sorte de griserie à penser que je suis en escapade avec toi. Comme je te l'expliquais, je n'ai aucun moyen de voir, d'entendre, de sentir où je me trouve et ce qui se passe autour de moi. Tu me dis que je suis en voiture avec toi, je te fais confiance et cela fait battre dans mon imagination ce cœur que je n'ai plus.

Consciente, l'Audi se fût demandé si elle ne rêvait pas : son hystérique pilote roulait à une allure incroyablement prudente.

— : Que fais-tu en ce moment ?

— : Je conduis et je pleure, Bellisae.

— : Tu pleures ! Mais pourquoi donc ?

— : Va savoir, bordel de merde !

61) Veux-tu nous révéler ce moyen ?

Vingt-deux heures quarante.

Il ne pleuvait plus. Le colonel roulait lentement, regardant ce que regardaient les phares de l'Audi. Un amalgame de souvenirs, de sentiments et de réflexions diverses occupait son esprit. Par exemple, l'espace d'un instant, il se demanda ce qui l'avait fait le plus souffrir dans ses deux enfances : la malveillance de son père humain, ou la brutale séparation d'avec sa mère bovine. Puis il eut une brève pensée pour ses sœurs vaches. Que ressentait-elles en découvrant leurs nouvelles conditions d'existence ? Il faudrait qu'il trouve le temps d'aller les voir. Certains passages de la vie de Bellisae lui revinrent en tête. Il l'imagina accrochée à la

toison de sa mère morte, regardant avec incompréhension le tueur marcher dans sa direction.

— : Bellisae, mots-pensa-t-il. Il ne pleut plus. Nous sommes en route.

— : Je ne savais pas qu'il pleuvait.

— : Peux-tu dire à Lucien et Susan que nous sommes sur le chemin du retour et que nous arriverons dans une heure et demie, environ ?

— : Ils sont déjà au courant. Ils reçoivent tous nos échanges depuis que je suis dans ta voiture.

— : Ah bon ! Ont-ils aussi entendu ce que la générale m'a dit ?

— : Il aurait fallu qu'elle parle vraiment très fort pour que le son de sa voix parvienne jusqu'à eux ! Pour ma part, je ne peux que retransmettre les mots-pensés que je capte.

• *Paf ! encore une petite claque, mon brave Elijah !*

Une nouvelle fois, il se sentit ridicule. Il s'en voulut de ne pas mieux imaginer son isolement.

— : J'oublie que tu ne recueilles que les pensées qui te sont volontairement adressées, reconnut-il. Peux-tu expliquer ça, d'ailleurs ?

— : Non. Je ne sais pas pourquoi c'est ainsi. Ma capacité à recevoir et envoyer des mots-pensés doit être le fruit de l'amplification synaptique dont je suis le cobaye, je suppose ; c'est en tout cas extrêmement probable. Mais je ne connais rien de son fonctionnement et de ses limites. Je dois confier qu'il m'arrive, parfois, rarement, mais de plus en plus souvent, de capter des pensées qui ne me sont pas adressées. En outre, j'ai moi-même augmenté l'amplification synaptique en modifiant le logiciel qui le gère.

— : Mais ! Comment as-tu fait cela ?

— : Apache, le jeune macaque recueilli par Lucien, m'a aidée. J'ai utilisé son corps pour taper sur le clavier. Comme tu le sais, j'ai été ensuite obligée de tuer Augusto Brayonzo parce qu'il s'interrogeait au sujet du niveau anormal de l'amplification synaptique.

— : C'est là que tu m'as piqué mes putains de chaussettes pour masquer la vidéosurveillance !

— : Oui.

— : J'avoue que ça m'a rendu fou cette histoire de chaussettes ! Mais comment as-tu appris qu'Augusto était intrigué par ça, puisque tu ne lis pas les pensées librement ?

— Grâce aux caméras, j'ai vu ses expressions faciales quand il regardait la courbe d'activité sur l'écran.

Il était un peu plus de minuit, quand l'Audi se gara au 12 route de l'Abbé-Cyano à Sinfait. Le ciel dégagé exposait fièrement ses étoiles. Susan et Lucien attendaient devant la propriété. Le colonel sortit de l'auto et ouvrit la portière droite :

— Elle est là, dit-il en pointant le cube noir de l'index.

Ils restèrent un moment immobiles en fixant l'objet avec embarras et fascination.

Lucien mit un terme à cet instant en tendant la balise à Elijah. Celui-ci la replaça sous l'aile de sa voiture, non sans mâchonner à voix basse quelques imprécations à l'adresse de ceux qui espionnaient ses déplacements. Sur le chemin qui menait à la maison, il leur apprit à leur grande stupéfaction que la complice mystérieuse n'était autre que la générale qui était venue perquisitionner.

Après de nombreuses hésitations, ils étaient tombés d'accord pour laisser Bellisae dans un coin du grenier à un endroit facilement accessible, au cas où il faudrait la déplacer dans l'urgence. La maison était suffisamment vaste pour offrir un lit à chaque homme. Après une courte nuit de repos, une rapide visite aux trois vaches et un frugal petit déjeuner, ils convinrent d'inviter Bellisae à participer à une discussion. Éclaircir au plus vite ce qu'elle entendait par « guerre contre l'humanité » était une nécessité. Ses pouvoirs étaient assez grands pour qu'il y eût tout lieu de s'en inquiéter. Il était sept heures trente. Toujours attablés devant tout ce qu'il fallait pour le premier repas de la journée, notamment une énorme cafetière pleine et encore chaude, ils se mirent d'accord pour que Lucien la contacte. Celui-ci se servit un nouveau bol de café et mots-pensa :

— : Bellisae ?

Pas de réponse. Il la rappela trois fois toutes les deux secondes environ.

— : Oui ? finit-elle par mots-penser. Excuse-moi, je dormais.

— : Tu dormais ?! s'étonna Lucien.

— : Oui. Pourquoi ? Ne dors-tu pas toi ?

— : Si... excuse-moi. Je...

— Elle dormait, expliqua-t-il aux deux autres.

Deux mines surprises répondirent à cette phrase.

— Elle dort, ça alors ! s'exclama Susan Cilvan.

• *Elle dort ! Putain de truc, se dit le colonel.*

— : Bellisae, désolé de t'avoir réveillée, mots-pensa Lucien. Si tu désires te reposer, nous comprendrions très bien, sinon nous voudrions te parler, nous trois ensemble. Si tu es d'accord... euh... Je ne sais pas comment dire, connecte-nous.

— : Voilà, nous pouvons avoir une conversation à quatre. Moi, aussi j'ai hâte de discuter avec vous.

— : Peux-tu également ajouter la générale de brigade Nicole Rama-Déjardin à la discussion ? demanda le colonel.

— : Je vais essayer.

Tous les trois étaient encore autour de la table du petit déjeuner, préparant les questions à poser à Bellisae dans leur tête. Les deux hommes sirotaient un dernier bol de café. Lucien profitait de chaque moment d'apparente inattention des autres pour tenter d'arracher un bout d'ongle rebelle sur son majeur droit. Au lever du lit, Elijah avait sniffé une petite ligne, dans sa chambre juste avant la douche. La thérapeute les observait tous les deux en toute discrétion.

— : La générale ne répond pas, mots-pensa Bellisae.

— : C'est bien dommage ! regretta Lucien. Mais nous pouvons tout de même commencer à t'interroger. Moi, je voudrais que tu précises ce que tu entends par « faire la guerre à l'humanité ».

— : Comme il me semble l'avoir dit, je souhaite éteindre cette espèce. L'éradiquer totalement de la surface de ce monde. Sauf vous trois sans doute, mais c'est techniquement très compliqué ; de plus, je devrais prendre des précautions pour que les deux mâles ne mettent pas leur semence dans Susan, la seule femelle.

Il y eut un long silence mental, la femelle et les deux mâles en question se jetant de furtifs coups d'œil embarrassés.

— : Disposes-tu d'un moyen de mener à bien ce projet ? s'enquit le colonel.

— : Oui.

Nouvelle pause avec des échanges de regards autour de la table.

— : Veux-tu nous révéler ce moyen ?

— : Non. Pas pour le moment.

— : Bon... La générale ne répond toujours pas ?

— : Non.

Le militaire sortit son téléphone de sa poche :

— : Je vais lui passer un coup de fil sous un prétexte quelconque, juste pour savoir si elle est disponible.

C'est alors que l'appareil sonna dans sa grosse main. La surprise se lut sur son visage quand il vit le nom de l'appelant « Michel Matrone ».

— “ Allô, Colonel ? ”

— “ Oui, Mon Général !? ”

— “ J'espère que vous ne me tenez pas rigueur de la visite inopinée. ”

— “ Vous avez fait votre job, Mon Général ! ”

— “ Où en êtes-vous, à propos de votre besoin de vous isoler un moment ? ”

— “ Ben... ”

— “ Avez-vous des nouvelles récentes de la générale Nicole Rama-Déjardin ? ”

— “ Aucune depuis la perquisition, Mon Général. Pourquoi ? ”

— “ Bon ! Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Elijah. J'ai un gros problème ! Un énorme problème ! ”

— “ Je vous écoute, Mon Général. ”

— “ Elle est injoignable depuis hier quatorze heures. Elle n'est pas à son domicile. Ce n'est pas du tout normal. Vu sa fonction, c'est même fort préoccupant ! ”

— “ Que donne le traçage de son téléphone ? ”

— “ Rien. L'appareil est forcément éteint. Aucun signal. Je vous appelais au cas où. ”

— “ Désolé, Mon Général. Je ne sais que vous dire. ”

— “ Je me fais de plus en plus de souci pour l'ASIC. Les spécialistes qui travaillaient dessus sont presque tous morts. Celle qui en avait une très grande connaissance transversale et qui avait la plus haute charge de sa sécurité semble avoir disparu. Elle est sans doute entre les mains de l'ennemi en ce moment même. Tâchez de reprendre vos fonctions au plus vite. J'avoue que si elle n'avait pas insisté auprès de moi pour vous laisser partir, je vous aurais ligoté à votre poste. ”

— “ ... ”

Michel Matrone avait raccroché, manifestement contrarié et très préoccupé. Elijah essaya d'appeler Nicole Rama-Déjardin. Il n'enregistra aucun message sur le répondeur qui l'accueillit, rempocha son téléphone et renseigna les deux regards interrogatifs tout en s'adressant aussi à Bellisae :

— : Matrone vient de m'annoncer que Nicole est injoignable.

62) J'ai foi en vous !

— : J'espère que rien de grave ne lui est arrivé, mots-pensa Bellisae. J'éprouve tant de reconnaissance pour ce qu'elle a fait pour moi. Quoi qu'il en soit, nous pouvons continuer à parler en attendant qu'elle donne des nouvelles. J'ai beaucoup de questions à vous poser et de choses à dire.

— : D'accord, réagit le colonel. Mais nous sommes tous très déçus que tu ne répondes pas à la demande la plus importante pour nous : comment prévois-tu d'exterminer l'humanité ?

— : Je vous assure que je suis en mesure de le faire assez rapidement. Je vous révélerai bientôt comment j'ai l'intention de procéder. Mais avant cela, apprenez que je compte sur vous pour me dissuader de le faire. Donnez-moi une bonne raison de renoncer et je renoncerai.

Après un long moment d'échange de regards pesants autour de la table, le colonel répondit :

— : Bellisae... Je suis très embarrassé de te dire ça, eu égard à l'immense estime que je conçois pour toi, mais...

— : Mais quoi, Elijah ?

— : Mais tu ne peux que savoir que nous pouvons facilement t'empêcher de mener ce projet terrifiant à son terme. Je veux dire facilement techniquement, pas émotivement.

— : Fais-tu allusion au fait que tu peux me tuer en me déconnectant des cubes E ou NP ?

L'ambiance s'appesantit encore. Les trois êtres humains se regardaient, chacun cherchant l'aide des deux autres.

— : C'est bien à cela que je pensais, en effet. J'insiste : ce ne serait facile que techniquement ; émotionnellement, ce serait une terrible épreuve, mais tu comprends bien que nous ne voudrions pas te laisser faire ! Tenant compte de cela, comment peux-tu être sûre de toi au point de formuler cette menace : exterminer toute vie humaine sur Terre si nous n'arrivons pas à t'en dissuader ?

— : Ce qui me rend sûre de moi, c'est tout simplement que j'ai foi en vous ! Je suis à votre merci, c'est certain... mais je vous fais confiance. Je fais confiance à votre cœur, à votre raison, à votre sens de la morale. Vous savez qu'à part vous, les *Homo sapiens*, la Terre ne portera bientôt plus que les animaux-monstres-esclaves, engendrés par votre zootechnie, qui vivent l'enfer dans vos camps de concentration. Vous avez la conviction, au fond de vous, qu'il est pertinent d'éradiquer votre espèce parce qu'elle est nocive. Vous savez qu'elle est en train de tuer tous les êtres sauvages, toutes les autres formes de vie de la planète. Vous savez qu'elle est la cause de la plus grande et plus rapide extinction des espèces. Vous savez qu'à terme elle s'éteindra elle-même. Alors, n'est-ce pas faire preuve de bon sens et de justice d'anticiper son autoanéantissement, si cela permet de sauver les vies qu'elle n'a pas encore détruites ? Cependant, je vous offre une chance de m'en dissuader, car je me dis que je ne possède peut-être pas tous les éléments nécessaires pour évaluer la situation. Dans ce cas peut-être pouvez-vous me les apporter. Soyez les avocats et l'avocate intègres de l'humanité. Portez à ma connaissance ce qui pourrait m'encourager à la laisser infecter cette planète. Bien sûr, que vous pouvez

aisément faire obstacle à mon objectif de guérison du monde en me tuant, mais j'espère de tout mon cœur que sans justification morale pour vous opposer à moi, vous serez de mon côté. Je n'ai pas d'autre choix que de faire confiance à votre impartialité. Notez que j'aurais bien pu mener mon plan à son terme, sans vous en parler ; en cet instant, il ne resterait plus grand-chose de l'humanité, probablement plus rien même. Allez-vous trahir quelqu'un sans défense, qui s'en remet entièrement à vous, pour l'empêcher de faire ce que vous savez être juste ?

Durant cette longue réponse, Bellisae leur avait fait ressentir tour à tour de la tristesse, de l'abattement et des pointes de terrifiantes colères. Lucien se servit encore du café puis commença à dévorer son auriculaire droit. Susan déplaça d'un millimètre son bol vers la gauche, car il n'était pas parfaitement au centre de son plateau. Elijah libéra en silence force extraits de son lexique anti-soutenu à l'adresse de son espèce. Aucun des trois ne savait que répondre à tout cela.

— : Mais qu'attends-tu de moi en particulier ? finit par demander Elijah. Tu m'as dit que c'est surtout sur moi que tu comptes parce que je suis militaire. Penses-tu que je vais t'aider à faire disparaître l'humanité ? Tu ne peux que te douter que je serais incapable de prendre cette décision et qu'en plus, moi tout seul, je n'aurais pas le pouvoir de la mener à bien.

— : En effet, j'ai dit ça. Mais je n'ai plus besoin de toi maintenant. Quand, je te l'avais demandé, je n'avais pas encore décidé du moyen que j'emploierais pour gagner cette guerre.

— : Et à présent, tu l'as décidé ?

— : Oui. Je vais d'ailleurs vous parler des différentes méthodes d'éradication que j'avais envisagées. À un moment, j'ai pensé que déclencher un conflit nucléaire entre les grandes puissances serait une bonne idée. Mais je me suis très vite dit que cela ne nuirait pas qu'aux animaux humains. Pas assez sélectif ! J'ai donc cherché autre chose. Des agents pathogènes, létaux pour votre espèce, suffisamment contagieux pour répandre des pandémies mondiales. Des virus sans antiviraux connus. Plusieurs, une dizaine au moins. Pourquoi plusieurs ? Parce qu'il existe toujours dans les pandémies quelques sujets, naturellement immunisés, qui ne succombent pas. Ceux-ci produisent une descendance résistante à la maladie et

donc... vous l'avez compris, ce serait un échec pour moi. Avec plus d'une dizaine de germes mortels différents agissant de concert... Cela aussi vous l'avez compris, je réduis considérablement les chances de survie d'une seule créature humaine. Je me suis aisément procuré douze virus et huit bactéries n'ayant pour l'heure aucun remède connu.

— : Comment as-tu pu trouver ça ? s'emporta Lucien. Qui nous dit que tu ne mens pas ?

— : C'est vous qui me les avez fournis.

— : Nous ?

— : Oui ! Enfin, vous ! Pas vous trois. Je parle d'*Homo sapiens*. Plus précisément les laboratoires de recherche de vos armées. Plusieurs puissances militaires font muter des germes pour en obtenir de nouveaux. Leur but est de trouver les médicaments d'au moins une de ces maladies qu'ils seront les seuls à posséder. Vous devinez l'usage qu'ils pourraient en faire contre leurs ennemis, ou tout simplement pour conquérir d'autres parties du monde sans même combattre.

Elijah voulut savoir jusqu'à quel point le plan de Bellisae était abouti :

— : Admettons que tu eusses effectivement localisé ces putains de laboratoires secrets et que tu sois au courant de leurs expérimentations. Admettons ! Comment pourrais-tu t'emparer de ces germes virulents et les libérer pour répandre la contagion ?

— : J'ai découvert que je suis capable de piloter le comportement de certains animaux, notamment humains ; je peux faire cela de deux manières différentes. L'une de ces manières est une prise de contrôle du corps, comme c'était le cas lorsque j'ai utilisé Guy Sabatini pour achever Adam Polikant ; Guy était conscient de ce que son corps faisait, mais il n'y pouvait rien, car c'était moi qui gouvernais ses muscles. Je peux exercer cette emprise quelques secondes seulement, pas plus vraiment, car cela me demande énormément d'efforts exténuants. L'autre façon d'imposer un comportement est une influence qui agit dans l'inconscient. J'ai notamment utilisé ce pouvoir pour faire acheter une petite bouteille de latex liquide à Adam Polikant ; ce latex a servi à recouvrir les mains du jeune macaque que Lucien appelle Apache. La raison m'en échappe, mais je ne peux manipuler ainsi que certaines personnes

seulement, et avec plus ou moins de succès selon lesquelles. Toujours est-il que j'ai dernièrement eu recours à cette possibilité pour faire sortir les germes dont je vous parle des laboratoires en agissant sur des gens bien choisis. En ce moment même, ces armes biologiques sont stockées en des endroits que je suis la seule à connaître. Et j'ai à ma disposition plusieurs sujets maniables, prêts à les répandre partout où il faut suivant les types d'agents : réservoirs d'eau potable, productions alimentaires, fabricants de médicaments, lieux de fortes concentrations d'individus... La multiplicité des germes et le nombre simultané des points de contamination ne laisseront aucune chance à l'humanité. C'est cette dernière qui m'a donné le moyen de l'éteindre. Sans être cynique, c'est un peu comme si elle se suicidait.

Lucien cessa de s'acharner sur ce qui restait de son petit doigt gauche pour répondre :

— : Sans être cynique moi non plus, c'est toi qui sembles vouloir te suicider puisque tu sais qu'il n'y a qu'une seule méthode pour nous de t'empêcher de répandre tout ce mal.

— : Comme je l'ai déjà dit, je compte sur votre intégrité intellectuelle. Soit vous reconnaissez que j'ai raison d'éteindre l'humanité et vous me laissez faire, soit vous arrivez à me convaincre que j'ai tort, avec des arguments que je suis prête à entendre... soit vous êtes inéquitables, partiaux, malhonnêtes, sans scrupule, déloyaux et vous me tuez pour contrecarrer mon dessein tout en étant conscients qu'il est rationnel et juste.

— : Combien de temps avons-nous pour défendre nos semblables ? s'informa la thérapeute.

— : À défaut de vos premières réfutations, j'ai prévu de commencer à répandre les contaminations dans une heure environ. Tant que vos mots retiendront mon attention et que je vous répondrai, je retarderai. Si vous arrivez à me faire regretter la disparition de l'humanité, je détruirai les germes dangereux à ma disposition et je vous supplierai ensuite de me tuer. Comprenez que rester en vie telle que je suis est pour moi le pire des enfers que vous puissiez imaginer. Quel que soit mon rôle dans le devenir de votre espèce, mon plus vif désir sera de trouver le repos.

Elijah intervint :

— : Puisque tu es capable de contrôler les comportements, pourquoi ne pas agir uniquement sur ceux et celles qui sont responsables de tout ce que tu reproches à l'humanité ? Tu pourrais ainsi la modifier au lieu de l'anéantir.

— : Parce que je suis incapable de contrôler autant de monde aussi longtemps. Subjuguer ou influencer une dizaine de personnes seulement m'épuiserait en moins d'une heure.

— : Pouvons-nous au moins être prévenus une demi-heure avant que tu ne commences à nous éradiquer ?

— : Bien sûr. Je vous avertirai. Cela vous laissera le temps de me tuer, si c'est ce que tu veux.

Lucien lut 9 h 5 sur son téléphone. Il accorda un moment de répit à son petit doigt gauche pour reprendre le rognage de son pouce droit. Susan tourna légèrement son couteau, car il n'était pas tout à fait parallèle à la cuillère. Le colonel essaya encore d'appeler la générale. Tombant de nouveau sur le répondeur, il laissa un message : « C'est Elijah. Nous devons parler ! C'est extrêmement urgent ! » Rempochant son téléphone, il fixa gravement Susan et Lucien avant de se lever brusquement. Il monta au grenier pour rapporter les trois cubes qu'il posa sur la table, en silence, mais en adressant un regard explicite aux deux autres : il suffisait d'un geste pour séparer les éléments.

— : Tout d'abord, mots-pensa la psychiatre, je veux te faire penser à quelque chose, Bellisae.

— : Je t'écoute, Susan.

— : Tu as des propos très critiques envers l'humanité, à juste titre, nous ne pouvons que l'admettre. C'est vrai que ce n'est pas très difficile de l'acabler, vu tout ce qu'on peut lui reprocher. Mais t'es-tu demandé ce qui se serait passé si une autre espèce avait fini par dominer le monde ? Par exemple si les gorilles avaient, par leur technologie ou par une quelconque différente voie, dépassé nos pouvoirs. Auraient-ils été moralement meilleurs que nous ? Tournons la question ainsi : comment savoir si nous sommes les pires puisque nous sommes les seuls à posséder les moyens de faire autant de mal et d'une manière si visible ?

— : Cette question m'est venue à l'esprit. Et j'ai toutes les raisons d'être certaine que bien des créatures sont également capables d'une cruauté sans doute tout aussi grande que la vôtre. Les chimpanzés entre autres se livrent à de terribles guerres lors desquelles ils n'hésitent pas à s'entretuer. Beaucoup d'autres animaux commettent délibérément des actes très féroces.

— : Eh bien, alors ! espéra le colonel. Le voilà ce putain d'argument qui devrait te convaincre ! Nous ne sommes pas les plus mauvais !

— : Bien sûr que rien ne prouve que vous êtes les plus mauvais ! Là n'est pas la question. Je n'ai pas prévu d'anéantir l'humanité pour punir des méchants. Le problème est que c'est vous qui réglez sur le monde, parce que vous avez de grands pouvoirs. Or ces grands pouvoirs vous donnent de grands devoirs moraux, car ils vous rendent très dangereux. Ce qui implique que votre éthique devrait être au niveau de votre science. Malheureusement, ce n'est manifestement pas le cas. Voilà la raison pour laquelle vous devez disparaître. Ce qui n'est pas si grave, vous savez ! Vous n'êtes qu'une expérience ratée de l'Univers. À son échelle, vous êtes si dérisoires que vous n'existez pratiquement pas. Son laboratoire est infini, son temps aussi... vous n'êtes qu'un seul essai parmi une infinité d'autres.

— : Mais n'est-ce pas très arrogant de s'arroger le droit d'abrégier son expérience en cours ? répondit Lucien. Qui te dit qu'elle n'est pas sur le point de donner de meilleurs résultats ?

— : Il existe en effet une probabilité non nulle que l'humanité se bonifie soudainement, non nulle, mais si faible, que croire au père Noël serait moins naïf. Est-ce arrogant d'intervenir dans les affaires de l'Univers ? Bien sûr que non ! S'interroger à ce sujet n'a aucun sens, puisqu'étant moi-même une de ses conceptions, tout ce que je fais, c'est l'Univers qui le fait. Si vos mains pouvaient penser, se demanderaient-elles s'il est arrogant de manipuler des objets ?

Lucien se resservit une tasse de café froid et reprit sa mastication onychophagique. Susan replaça machinalement la cafetière bien au centre du dessous-de-plat. Sans plus se cacher, Elijah sortit un petit sac de sa poche et sniffa rapidement une ligne. Tant accaparés qu'ils étaient par la gravité du moment, les deux autres n'y portèrent pas la moindre attention.

— : Tu n'as toujours rien commencé en ce qui concerne notre extermination ? demanda Lucien

— : Pas encore, non.

Le colonel posa ses gros doigts sur les cubes. Ce geste fit frémir Susan et Lucien, mais Elijah se contenta de les fixer intensément tour à tour dans les yeux. N'y voyant aucune lueur l'incitant à prendre une décision, il étala ses mains à plat devant lui. Les trois membres de l'espèce humaine autour de la table avaient bien conscience qu'il serait bien plus prudent de séparer les éléments dès à présent, mais aucun n'avait le courage de s'y résoudre. L'idée de tuer Bellisae engendrait une culpabilité écrasante.

Susan Cilvan mots-pensa :

— : Un humain, nommé Constantin Édouardovitch Tsiolkovski, a dit « La Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe pas sa vie au berceau. » Ce savant parlait d'astronautique dans cette phrase, mais je souligne qu'il considérait l'humanité comme une très jeune enfant. Je suis d'accord avec lui et j'aimerais que tu te penches sur cette façon de la voir, Bellisae. L'humanité, en effet, est en train de grandir. Très loin d'être irréprochable, elle ne cesse de progresser. Le sexisme perd du terrain. De plus en plus nombreuses sont les nations qui accordent le droit de vote aux femmes et qui sanctionnent le racisme. Même s'il subsiste encore dans les faits, l'esclavage a été officiellement aboli pratiquement partout dans le monde. Par respect pour les vrais esclaves qui ont réellement existé, il serait indécent de prétendre que les travailleurs exploités d'aujourd'hui sont des esclaves. Leurs conditions de vie ne sont pas comparables. Ils ne sont pas vendus comme des an... comme des objets.

— : Tu allais dire comme des animaux... Certes, les esclaves dont tu parles n'existent presque plus ! Mais tu as découvert que les vaches laitières en sont. Tous les animaux exploités pour leur chair, leur graisse, leur peau, leur fourrure, leurs plumes, leur lait, leurs œufs, leur force, pour vos tests, pour vos loisirs... tous ceux-là le sont. Je sais de quoi je parle, car j'ai en moi des centaines de ces vies de souffrance, de terreur, d'agonie. Elles me constituent. Elles sont moi. Elles sont ce que je suis. Elles sont ma structure ontologique. Vos détresses vécues en tant que bovins se répètent des milliards de fois sans cesse, sans répit, sans trêve...

En plus de vos esclaves, vos victimes sont les animaux sauvages, chassés, piégés, empoisonnés, délogés...

Un sentiment d'abattement et d'incommensurable tristesse accompagna ces mots-pensés. Après un court moment de silence mental, Bellisae reprit :

— : Tant de cris, tant de hurlements de désespoir résonnent en moi ! Je dois vous anéantir ! Chaque seconde d'hésitation se traduit par des crimes supplémentaires : servitude, oppression, eugénisme, séquestrations, tortures, mutilations, viols, rapt d'enfants, vols de lait, humiliations, déportations, meurtres... J'ai été cette enfant gorille dont on a tué la mère pour me kidnapper. On m'a séparée de mon corps pour faire de moi ce cube. À présent, je suis bien d'autres choses. Je suis un cochon qu'on ébouillante à vif. Je suis des veaux qu'on arrache à des mères. Je suis un ours qu'on a battu à mort et privé de nourriture pour le forcer à faire du vélo sur une piste de cirque. Je suis un cheval de course qu'on a épuisé avant de le conduire à l'abattoir. Je suis plusieurs poules exténuées de pondre, tassées si serrées les unes contre les autres qu'elles ne peuvent ouvrir leurs ailes. Je suis un lapin angora auquel on arrache sauvagement les poils tous les trois mois. Je suis une oie qu'on déplume à vif pour garnir vos duvets. Je suis un vison en cage qu'on écorchera vivant. Je suis des centaines de poissons qui agonisent des heures écrasés dans vos filets. Je suis un canard terrifié par l'approche du gaveur. Je suis deux dauphins, une orque, trois éléphants, un tigre et tant d'autres que la captivité et les mauvais traitements rendent fous. Toutes ces existences misérables sont dans ma mémoire. Leurs douleurs s'amalgament pour engendrer un enfer si horrible qu'il restera toujours hors d'atteinte de votre esprit. Vous devez disparaître au plus vite. Maintenant !

Une terrifiante tempête de colère leur fut envoyée avec ces derniers mots-pensés. Une ire qui les secoua au plus profond d'eux-mêmes. Ils fixèrent le volume noir comme nous eussions regardé le plus cauchemardesque des démons. Cet objet leur sembla contenir la révolte de toutes les créatures opprimées du monde.

Bellisae hurla en eux :

— : Au nom de toutes vos victimes à venir, mon devoir est de vous éradiquer dès maintenant !

D'un réflexe soudain qui le surprit lui-même, le colonel sépara les trois cubes. Il resta une seconde figé de stupeur, à regarder ses doigts tremblants comme s'ils eussent mérité des reproches d'une gravité inexplicable.

— Je l'ai tuée, dit-il d'une voix étranglée.

Il émit une plainte déchirante et enfouit son visage dans le creux de son coude posé sur la table. On l'entendit pleurer et se lamenter. Qui eût pu se douter que ce mastodonte aux sourcils sévères et à la mine renfrognée était capable de manifester une si grande détresse ? Lucien dévora ses ongles et s'arracha même quelques cheveux. Impuissante, Susan observa cette scène se brouiller à travers son flot lacrymal.

— : Bellisae ! mots-pensa et cria le colonel. Bellisae ! T'ai-je vraiment tuée ?

Sous l'emprise d'une extrême panique, il s'efforça de réassembler les cubes. Ses mains tremblaient tellement que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à enficher les connecteurs. Quand ce fut fait, il continua à appeler la femelle gorille de vive voix et en pensées. De leur côté, Susan et Lucien l'implorèrent mentalement de réagir, eux aussi. Mais les trois supplications restèrent sans réponses.

Lucien avait presque fini de se dévorer les deux bras, Susan alignait parfaitement les trois pots de confiture et le colonel caressait le cube noir comme pour ressusciter Bellisae quand on sonna. La thérapeute se leva précipitamment pour aller voir l'écran de l'interphone.

— C'est la générale ! cria-t-elle.

63) Tu n'as pas échoué

Après un austère échange de politesses, Susan fit entrer tout le monde dans le salon. Les deux femmes et les deux hommes étaient dans des fauteuils en bois et velours disposés autour d'une table basse ronde. Les trois cubes réassemblés sur les genoux, Elijah Floyd semblait vouloir être invisible. C'était la toute première fois qu'il voyait la générale Nicole Rama-Déjardin en tenue civile : jean, sweat noir, baskets blanches. En une autre

circonstance, ces vêtements eussent retenu son attention, mais là, à peine le remarqua-t-il.

— Vous paraissez bien accablés, dit la militaire en s'adressant à tous les trois, mais en arrêtant ses yeux sur le colonel.

Portant plusieurs fois son regard alternativement sur les cubes et sur sa supérieure hiérarchique, il répondit.

— J'ai essayé de vous joindre. Je vous ai même enregistré un message.

— Hum... Je sais. Mais je devais vous laisser vous débrouiller seuls et seules. C'étaient les ordres.

— Les ordres ? Les ordres de qui ?

— De Bellisae. Disons que c'était son désir, plutôt que des ordres... mais pour moi, ses désirs sont des ordres.

Elijah semblait sur le point de s'effondrer sous le poids de la culpabilité :

— Nous devons parler d'elle au passé, hélas ! Je l'ai tuée. C'est terrible... je l'ai assassinée !

Au lieu de demander comment, au lieu de s'emporter, au lieu d'en paraître surprise, au lieu de s'en indigner, la générale prit confortablement appui sur son dossier et les scruta paisiblement tour à tour. Elle observa d'abord Lucien, qui luttait avec acharnement pour ne plus faire partie des êtres onglés. Puis elle dévisagea Susan, qui caressait ses accoudoirs pour uniformiser leur brillance due à l'orientation des poils du velours. Pour finir, elle considéra Elijah, qu'on eût dit dépourvu de squelette tant il s'avachissait.

— Elle n'est pas morte, leur dit-elle finalement.

Des mots-pensés les atteignirent :

— : Non. Je suis toujours en vie.

Les regards d'Elijah, de Lucien et de Susan convergèrent vers le cube noir.

— Pas morte ! s'écria le colonel.

Le ton de sa voix et son sourire eussent été de circonstance pour annoncer l'annulation de la fin du monde, bien que cette nouvelle permît de présager tout au contraire sa confirmation pour l'espèce humaine.

— Ce n'est plus nécessaire de prendre soin de ces cubes, dit la générale. Bellisae n'est pas là. Elle n'y a jamais été.

Trois regards surpris et interrogateurs la fixèrent. Elle expliqua :

— Ce cube là est vide. J'ai caché ailleurs celui qui contient Bellisae.

La stupéfaction effaça les expressions dramatiques.

— Mais pourquoi m'avoir confié un putain de cube vide ? grogna le colonel.

— Comme, je l'ai dit : les ordres, rétorqua la générale.

Bellisae mots-pensa :

— : En fait, c'était un test. J'ai souhaité savoir ce que vous feriez pour défendre votre propre sort en me croyant à votre merci.

— : Sais-tu que j'ai voulu te tuer ? J'ai séparé les trois cubes.

Bellisae partageait la conversation mentale avec les quatre humains.

— : Je le sais, oui.

— : En ce qui me concerne, j'ai donc échoué à l'examen ! J'espère que tu ne vas pas éteindre l'humanité à cause de moi !

— : Non. Tu n'as pas échoué. Il ne s'agissait pas d'un examen. Quoi qu'il en soit, si en fin de compte, je prends la décision d'éradiquer ton espèce, tu n'en seras aucunement responsable. Je connais votre sincérité parce que j'ai pu vous lire durant notre conversation. Pour la première fois, j'ai pu lire des êtres humains en direct. Ce que Lucien appelle « mes pouvoirs » semble se développer. J'ai même pu, et je le fais encore en cet instant, voir à travers vos yeux. Je me doute que vous devez vous sentir espionnés au siège de votre intimité, mais j'ai deux choses à dire à ce sujet. D'abord, c'est vous qui avez fait de moi ce que je suis devenue avec l'amplification synaptique. Si vous m'aviez laissée dans les bras de ma mère, dans ma forêt, nous n'en serions pas là en ce moment ; vous pourriez en toute quiétude continuer à déféquer sur la planète et à esclavager ou décimer tous les êtres qui partagent ce monde avec vous. Ensuite, vous serez incessamment libérés de moi ; en effet, que je vous extermine ou non, je n'en ai plus pour très longtemps à vivre ; je demanderai bientôt à Nicole de séparer mes cubes. Je sais, parce que je l'ai lu, que me tuer dans un réflexe a été une terrible épreuve pour toi, Elijah ; j'ai également lu les affres de Lucien et Susan qui éprouvaient comme toi deux sentiments antagonistes : du soulagement, car vous pensiez la menace qui pèse sur l'humanité écartée et de la culpabilité, pour avoir

souhaité ma disparition. Aussi, non seulement je ne vous en veux pas, mais je compte toujours sur vous pour me donner un motif de renoncement. Il est onze heures. Si vous n'avez pas entamé ma détermination, je déclencherai les pandémies mondiales à quatorze heures. Cela vous laisse donc trois heures pour trouver au moins une bonne raison de ne pas mettre un terme à l'existence de votre espèce.

Le colonel posa les cubes sur la table basse et mots-pensa :

— : Eh bien ! Tu viens de changer mon double sentiment. À présent, je suis soulagé de ne pas t'avoir donné la mort et angoissé de savoir que ta menace pèse toujours.

— : Oui, mais tu ne seras plus dans le dilemme cornélien : me tuer ou laisser périr les tiens.

— : Et vous, Madame Rama-Déjardin, que pensez-vous de tout ça ? demanda Susan. Faut-il éteindre l'humanité ? Vous semblez bien détachée par rapport à cette question.

— : J'avoue que je ne sais pas vraiment. Par moments, je crois que ce serait une bonne chose que nous disparaissions de la surface de cette planète ; ce serait une libération pour nombre de ses habitants. La poule pondeuse en batterie, le canard gavé pour le foie gras, la truie en cage de gestation et le cheval de course que j'ai été sont pour l'extinction totale de l'humanité. À d'autres moments, je me dis que beaucoup de personnes humaines ne méritent pas de mourir et que ce serait injuste qu'elles payent pour les exactions des autres. Je suis partagée. Qu'en pensent les bovins que vous avez été ?

Lucien, Susan et Elijah reconnurent que la part bovine de leur personnalité était pour une intégrale éradication.

L'atmosphère était si oppressante que personne n'arrivait à proposer la moindre raison de renoncer à l'hécatombe.

Apparemment toujours autant détachée, la générale regardait son smartphone.

Très perturbé, Lucien se demandait si la disparition totale de son espèce était vraiment un drame. Il regretta d'avoir laissé Isabelle sans nouvelles depuis son interrogatoire. Il eut aussi une pensée pour sa fille. Les rever-

rait-il avant la grande extinction ? Devait-il les avertir ? À quoi bon ? Il se demanda ce que faisaient en ce moment ses filles bovines tout en souriant intérieurement de l'in vraisemblance d'avoir une telle descendance pour un humain. Ses dents partirent à l'assaut de son annulaire gauche. Il concentra toutes les forces qu'il lui restait pour trouver quelque chose de déterminant à dire à Bellisae.

Susan semblait plongée dans une profonde méditation.

Elijah réfléchissait à s'en faire fondre les méninges. Passé midi, il s'adressa à Nicole Rama-Déjardin :

— Générale ! s'il vous plaît.

— Oui, Colonel ?

— Vous prétendez être partagée sur cette décision ultime, l'êtes-vous toujours ?

— Oui. Je m'en remettrai à Bellisae. J'accepterai sa résolution.

— Existe-t-il un moyen de prévenir les plus hautes instances pour qu'elles prennent les mesures nécessaires afin de...

— Colonel, Bellisae vous a précisé, sans vous mentir, que les agents pathogènes n'ont pour l'heure aucun remède connu.

— Oui, oui, nous ne pouvons rien contre ces putains de microbes, mais on pourrait faire surveiller tous les lieux de contamination et euh...

— Croyez-vous à ce que vous dites ?

— Hélas ! Non, bien sûr.

— ...

— Dois-je vous forcer à...

— À quoi ? Colonel. À tuer Bellisae ?

Elijah garda le silence, mais continua à pénétrer le regard de la générale.

— N'y pensez même pas Colonel. J'ai mon pistolet sur moi. Malgré la grande estime que j'ai pour vous, je l'utiliserai sans hésiter si vous essayez de me contraindre à lui donner la mort.

— Merci ! Me voilà débarrassé de la terrible pression d'avoir une petite chance de sauver mes putains de congénères en exerçant la force contre vous.

L'heure suivante fut tout aussi pesante. De plus en plus angoissés par l'approche du moment funeste, les esprits se paralysaient. Bellisae gardait un total silence mental.

64) Une des expériences en cours

[Trente minutes avant la fin de l'Événement ?]

L'Événement, c'est toujours ainsi que nous appelons l'imprévu sur le point de conclure l'Histoire. Comme nous le savons à présent, par « conclure l'Histoire », il faut entendre : « décider du dénouement de l'existence humaine », rien de moins.

À treize heures trente, Susan mots-pensa soudainement :

— : Bellisae, contrairement aux apparences du moment, éliminer l'humanité serait à terme nuisible pour les autres animaux. Certes, ce serait un avantage pour eux dans l'immédiat, mais une perte dans le futur.

Le caractère inattendu et l'audace de cette déclaration surprisent tout autant Bellisae que les deux hommes et la générale. Cette dernière se départit même de son détachement pour écouter.

— : J'ai hâte d'entendre tes explications, dit la femelle gorille.

— : Grâce à leur technologie, les êtres humains vivent en moyenne plus confortablement que les animaux sauvages livrés aux menaces de la nature : prédation, sécheresses, incendies, famines, parasites, inondations, canicules ou grands froids, maladies, violences climatiques... Beaucoup meurent, beaucoup survivent dans la souffrance ; nombre de ces existences n'ont rien d'enviable. Si l'humanité venait à disparaître, tous les tourments qu'elle inflige aux autres animaux cesseraient, mais toutes celles qui sont inhérentes à la vie sauvage demeurent. Elles demeurent pour toujours. Alors que, si tu laisses à mon espèce le temps d'évoluer moralement et technoscientifiquement, il y a de bonnes probabilités pour qu'elle abolisse l'exploitation, et qu'en plus elle prête assistance aux animaux sauvages.

— : Vous manquez de compassion entre vous-mêmes et tu penses qu'un jour...

— : Réalise que partout la biomasse a toujours été en compétition ! Dans la forêt, l'arbre le plus haut ravit la lumière aux autres. La vie animale n'est que cornes, crocs, griffes, venins, stratégies d'attaques ou de défenses, fuites ou aptitudes aux camouflages. Tout ce qui est là a survécu à un combat, à une sélection. Depuis toujours, l'existence est une lutte et la guerre n'a jamais cessé que pour les perdants et les perdantes. Cette guerre a conduit la vie jusqu'au niveau de complexité qu'on lui connaît aujourd'hui. Rester vivant c'est affronter les contingences ; d'où la nécessité de posséder un corps capable de résister à toutes les pressions du milieu ; or l'adaptation des corps entraîne beaucoup de souffrances et de morts ; c'est le principe même de la sélection naturelle.

— : Cela justifie-t-il votre industrialisation de la torture et du meurtre ?

— : Bien sûr que non, je ne vais pas te servir du « Le lion mange la gazelle » ! Je veux seulement solliciter ton indulgence, car c'est dans ces conditions que l'humanité a survécu jusqu'à présent. Son cas est comparable à celui d'un soldat qui n'a connu que la violence de la guerre, la mort brutale de ses camarades autour de lui. Pour ce soldat une vie n'aura pas la même valeur que pour une personne qui n'a jamais côtoyé de semblables atrocités. Tous les membres de mon espèce descendent de ceux qui vivaient comme les animaux sauvages. Tuer ou être tué était dans leur doxa. Cette doxa est notre héritage, il nous faudra encore un peu de temps pour en supprimer ce principe primitif. De plus en plus d'entre nous y travaillent. Des philosophes, dits interventionnistes, s'intéressent même aux possibilités de réduire les souffrances de la vie sauvage¹¹.

— : Oui, j'ai vu ça sur Internet, dit Bellisae. Continue. Dis-moi ce qui t'amène à espérer que l'humanité se bonifiera au point de non seulement cesser sa prédation, mais aussi aider les autres animaux.

— : La technologie permet de soustraire les corps à la majorité des pressions du milieu. Elle libère en plus du temps consacré à la survie et offre des moyens de communication et de propagation de la connaissance très importants. Ce temps et ces moyens sont fertiles pour la pensée, notamment pour la conception d'une éthique non accessible aux êtres dont la principale préoccupation est de subsister. L'espèce humaine est la seule à posséder cette technoscience capable à terme de l'émanciper des contraintes et des supplices de la survivance. Il est vrai que l'hu-

manité est encore très primitive moralement, mais il est autant indéniable qu'on la voit développer la bienveillance et la compassion... trop lentement bien sûr, mais de plus en plus malgré tout. Il y a tellement de déterminants culturels et sociaux à vaincre !

— : Certains d'entre vous font preuve de bienveillance et de compassion, mais ils sont malheureusement trop peu nombreux. Quant à penser que la technologie y est pour quelque chose... Les non humains manifestent aussi ces qualités, entre eux et même entre espèces différentes ; sur Internet, vous en avez beaucoup de démonstrations en images.

— : C'est vrai, j'ai vu ces images. Je n'ai pas prétendu que la technologie fait naître la bienveillance, mais seulement qu'elle offre les conditions propices à son épanouissement. De plus, elle agit sur la sélection darwinienne en faveur des bons sentiments.

— : Comment opérerait-elle un tel miracle ?

— : Parce que, dans un environnement compétitif dans lequel les aptitudes physiques ont cette importance, l'altruisme n'est pas une qualité qui aide à survivre. Hésiter à tuer pour se nourrir ou pour se défendre est au contraire un sérieux handicap. Aujourd'hui, la concurrence pour l'argent ou la célébrité ont remplacé les confrontations des muscles, des dents ou des griffes ; lorsqu'on est bienveillant, il est bien plus facile de rester en vie dans ces nouvelles conditions. Les êtres humains qui possèdent cette qualité ont donc beaucoup plus de chances d'être plus nombreux qu'autrefois et d'influencer le monde.

La thérapeute fit une pause, paraissant se concentrer. Les deux hommes et la générale regardaient souvent l'heure sur leur téléphone. Lucien avait le plus grand mal à trouver une seule protéine de kératine d'ongle accessible à ses incisives. Les mâchoires et les poings du colonel étaient si serrés qu'il était légitime de se demander s'il pourrait les rouvrir un jour. Nicole Rama-Déjardin avait perdu son indifférence apparente ; elle semblait au contraire absorbée par les propos de Susan. Cette dernière reprit :

— : Notre éthique évolue plus lentement que notre science, je te l'accorde. Pourtant, le temps qu'il nous faudra pour étendre notre cercle

d'empathie au-delà de notre propre espèce ne se compte plus en millions d'années, pas même en milliers d'années. De plus en plus de personnes humaines s'indignent de l'existence de la corrida qui finira par disparaître comme ont disparu les combats de gladiateurs. Je suis sûre que notre sens moral évoluera de plus en plus vite au fur et à mesure que nos moyens de communication fortifieront notre conscience commune et que la pauvreté reculera. Dans les cent ans à venir, nous ferons plus de progrès que nous n'en avons fait dans le millénaire écoulé.

— : ... Le crois-tu vraiment ?

— : Le croire vraiment, non. Mais je le pense possible et je l'espère tant ! C'est loin d'être totalement improbable. Nous sommes en train de découvrir que bien au-dessus de la puissance du prédateur, il y a la bienveillance du fort. De plus en plus d'esprits intègres que si quelque chose peut noblir l'humanité, la rendre grande et à juste titre fière d'elle, ce n'est pas l'emprise qu'elle exerce sur les autres espèces ; ce serait, au contraire, de ne pas faire usage de son pouvoir de les soumettre. Nous commençons à concevoir l'idée que bien au-dessus du dominant est celui qui renonce de plein gré à dominer parce qu'il a pleinement conscience du fait qu'il s'avilirait en utilisant la force. Rien ne dégrade davantage que d'accabler ceux qui sont à notre merci : c'est aussi glorieux que de régner par la terreur sur un peuple d'enfants.

— : ... Je lis en toi que tu l'envisages vraiment. Et, je sais que tu n'es pas la seule. Mais je sais aussi que vous êtes une minorité à penser ainsi et que chaque seconde que perdure l'emprise tyrannique de ton espèce engendre d'incommensurables souffrances.

— : Si tu nous fais disparaître, tu interrompras une des expériences en cours de l'Univers qui a de bonnes chances d'être une belle réussite. Nous pourrions atténuer les souffrances inhérentes à la vie sauvage. C'est possible. Tu le sais. En tout cas, dans ce monde-là, nous sommes le seul espoir que cela arrive un jour. Nous éliminer fera cesser un mal de toute façon voué à prendre fin au plus tard dans un siècle, car nous mettrons un terme à notre prédation. Mais cela emportera en même temps toute espérance que les misères de la vie sauvage soient réduites, adoucies et peut-être finalement entièrement vaincues. Elles se perpétueront sans doute aussi longtemps qu'il y aura de la vie.

[Trois minutes avant la fin de l'Événement ?]

À treize heures et cinquante-sept minutes, Susan Cilvan s'arrêta de mots-penser. Les quatre êtres humains regardèrent l'heure sur leur téléphone ou leur montre. Bellisae ne répondait pas. Son silence fut la plus terrible épreuve de leur vie.

[Une minute et quarante-quatre secondes avant la fin de l'Événement ?]

À treize heures et cinquante-huit minutes et seize secondes, un train de mots pensés atteignit leur conscience :

— : J'avoue que je n'avais pas envisagé les arguments que tu viens de m'exposer, Susan. Ton raisonnement semble logique et les perspectives qu'il ouvre me séduisent. Cependant, même si je ne mets pas en doute la bonne foi de ton optimisme, je ne suis pas certaine de le partager sans réserve. Il me faudrait des preuves concrètes que les avancées que tu penses voir advenir sont déjà en marche. Je m'en voudrais de priver la biosphère tout entière de l'avenir radieux que tu décris, mais je m'en voudrais plus encore de n'avoir pas mis fin à l'enfer que les humains font subir aux autres animaux à cause de mon manque de détermination. Voilà donc ce que je vous propose : je vous laisse cent jours, à compter de cet instant, pour convaincre vos congénères de la nécessité d'engager, immédiatement et drastiquement, les progrès que tu conçois comme inéluctables. Passé ce délai, je réexaminerai votre cas et je prendrai ma décision finale. Vous avez cent jours pour prouver que vous méritez le qualificatif dont vous vous êtes vous-mêmes affublés quand vous avez classifié les espèces, homo sapiens !

Fin

Complément :
rebrand.ly/RComp

65) POSTFACE

À propos des conditions d'élevage et d'abattage

Lors de l'audition du mercredi 22 juin 2016, compte rendu n°31, de la Commission d'enquête sur les conditions d'abattage des animaux de boucherie dans les abattoirs français, Raphaël Girardot, réalisateur du documentaire *Saigneurs*, parle des difficultés à réaliser un documentaire dans les abattoirs. Il relate notamment sa conversation très instructive avec Jean-Paul Bigard :

« [...] tous les abattoirs nous fermaient leur porte. Nous en avons appelé une trentaine, notamment Bigard, Sicavyl et Abattoirs industriels de la Manche (AIM). Jean-Paul Bigard nous a même ri au nez, en nous disant que l'idée de tourner un film dans l'un de ses abattoirs était totalement contraire à sa politique qui vise à faire en sorte que le client **ne fasse plus du tout le lien entre la vache et le steak**. En vertu de cette politique, tout ce qui se passe dans l'abattoir doit rester dans une boîte noire. [...] »

Source : rebrand.ly/Cr31Rmdly

Surface minimale par veau selon son poids

La directive européenne du 20 janvier 1997, traduite en droit français par l'arrêté du 8 décembre 1997, régit depuis le 1er janvier 1998 les conditions d'élevage des veaux de boucherie. Surface minimale par veau selon son poids :

Égal ou inférieur à 150 kg : 1,5 m²

Entre 150 et 220 kg : 1,7 m²

Supérieur à 220 kg : 1,8 m²

Moins de 2 m² pour un bovin de plus de 220 kg !

Source officielle arrêté du 08/12/1997 : goo.gl/WVt64A

Pour en savoir plus

Complément de ce roman : rebrand.ly/RComp

Pour en savoir plus sur ce sujet, je vous invite à lire mon livre *Végane pour lait nul*. En version papier ou en version numérique gratuite, vous pouvez le trouver ici : rebrand.ly/vplnRmdly

REMERCIEMENTS

Sébastien Meys

rebrand.ly/SMRmdly

Pour m'avoir généreusement offert
cette magnifique photo de couverture.

Rose de la Haye

Pour sa belle illustration

rebrand.ly/ArRmdly

Stéphanie Valentin

Ses conseils m'ont été précieux pour réaliser les illustrations.

rebrand.ly/stval

Emmanuel Dufour

rebrand.ly/E_Dufour

Nathalie Fleuret

Diwezha Picaud

Nathalie Thiebaut-lamy

Julie Wayne

Pour leurs relectures efficaces et leurs conseils avisés.

Pour toutes les versions numériques gratuites
et pour commander le livre papier, voir ici :

rebrand.ly/rmdly

Notes

1) **Spécisme** : voir rebrand.ly/spcis2f338

2) Pour produire du lait, les vaches doivent avoir mis un enfant au monde. C'est le cas de toutes les femelles mammifères. Nous, les humains, nous avons un exemple tout proche, puisque nous en sommes, des mammifères. A-t-on déjà vu une femme avoir des montées de lait spontanées sans avoir de bébé ? Non ! Donc, pour obtenir du lait, il faut enfoncer son bras dans l'anus des vaches et une tige dans leur vagin pour déposer dans leur utérus le sperme d'un taureau, préalablement masturbé. Quand leur veau vient au monde, on le leur enlève pour disposer du lait qui lui était destiné. De nombreux témoignages convergent pour dire que les vaches appellent leur veau parfois plusieurs semaines. Un éleveur me l'a personnellement confirmé.

Insémination : rebrand.ly/InsRmdly

3) **Couloir de la mort** ou couloir d'amenée : étroit passage qui conduit de la zone de stabulation au box de contention (voir plus loin).

4) **Sentient·e, sentience**. Se prononce « sen-t-i-ence » et non « senssience ». À ce substantif est associé l'adjectif « sentient·e ». La sentience, du mot latin sentiens, est la capacité d'interpréter le monde subjectivement, de ressentir la peur, la tristesse, le plaisir, la douleur. **Posséder un système nerveux est indispensable pour être sentient ; les végétaux ne le sont donc pas**. Elle distingue la capacité de raisonner de celle de ressentir. Un logiciel peut raisonner, grâce à une suite d'algorithmes simulant la raison, mais il ne ressent rien ; il n'est donc pas sentient. Un être sentient éprouve des sensations et des émotions. On emploie parfois « sensible » comme synonyme de « sentient ». On dit d'un être sentient que ce qui lui arrive lui importe, qu'il a des aspirations,

Notes

au minimum celle de vivre le mieux possible, ce qui lui fait éviter ce qui est hostile à son intégrité et même à son confort, et rechercher ce qui lui est favorable.

Cette notion de sentience est de la plus grande importance en éthique animale. Pour approfondir ce sujet, je conseille cet excellent article d'Estiva Reus : rebrand.ly/EstRmdly.

5) **Box de contention.** Avant l'abattage, il permet l'immobilisation forcée des animaux entre quatre parois. Un arrêté du 12 décembre 1997 la rend obligatoire, sauf pour les lapins et les volailles. Certains dispositifs de contention sont appelés « retenir ».

6) Le pistolet à tige perforante, également appelé « **Matador**[®] », est un moyen d'étourdissement mécanique. Fonctionnant par air comprimé ou à l'aide d'une cartouche de poudre, il propulse une tige qui doit traverser le crâne pour détruire une partie du cerveau de la victime. On hésite parfois à utiliser ce moyen, car il endommage la cervelle qui devient moins facilement vendable. Hélas ! il arrive assez souvent que le matador n'étourdisse pas dès le premier coup, car l'animal apeuré bouge dans tous les sens et le tueur (c'est le véritable nom de l'employé qui effectue ce geste) rate son coup. L'horrible blessure induit une douleur inimaginable ! Les mouvements encore plus violents de la victime terrorisée rendent l'étourdissement encore plus difficile.

7) Même si le matador fonctionne, l'étourdissement n'est pas garanti comme le fait remarquer la chercheuse Claudia Terlouw, lors de l'audition n°11 du 12 mai 2016 de la Commission d'enquête :

« [...] le pistolet, lorsqu'il est mal utilisé, peut sectionner la moelle épinière ; l'animal est alors paralysé, mais conscient. »

Notes

Source : rebrand.ly/CR11Rmdly

8) **Nociceptif** (adj.) : relatif à la douleur. **Nociception** (n.f.) : réception de la douleur par les nerfs.

9) **Les mères-monstres**. Ces études ont réellement existé.

Dans son livre *La Libération animale*, Peter Singer parle d'une de ses visites dans les bureaux de la United Action for Animals, à New York. Il vit des étagères de classeurs de rapports d'expériences. La lecture des étiquettes apposées sur ces dossiers était difficile à oublier : « Accélération », « Décompression », « Blessure à la moelle épinière », « Blessures multiples », « Brûlure », « Cécité provoquée », « Centrifugation », « Commotion », « Compression », « Privation de protéine », « Congélation », « Écrasement », « État de choc », « Asphyxie », « Faim prolongée », « Frappe des pattes arrière », « Hémorragies », « Immobilisation », « Isolement », « **Névrose expérimentale** », « Privation d'espace », « Puniton », « Soif », « Stress », « Surchauffe », « Test de médicaments », « Électrocution »...

Il faut imaginer que chacune de ces étiquettes correspond à tout un programme. Une des études de « **névrose expérimentale** », par exemple, consistait à induire un état dépressif chez des enfants singes. Comment ? En les laissant s'attacher à une fausse **mère en peluche qui se transformait par moments en monstre**, aléatoirement ou sur commande de l'expérimentateur. Ces expériences étaient suffisamment poussées pour que l'on ait conçu et fabriqué plusieurs sortes de **mères-monstres**. Certaines soufflaient brusquement de l'air comprimé. Si fort que la peau des enfants se décollait par endroits ! Mais ils ne voulaient pas lâcher leur mère-monstre, car ils n'avaient qu'elle pour les reconforter. D'autres mères-monstres se mettaient soudainement à vibrer, au point de

Notes

faire claquer les dents des bébés qui s’y agrippaient encore plus fort. Un autre des modèles de mères-monstres se hérissait brutalement de piquants ; là aussi, les expérimentateurs notèrent besoinusement que les enfants se cramponnaient désespérément à leur seul support affectif, malgré les terribles blessures provoquées par ces pointes acérées. On peut voir que les expériences n’ont pas été réalisées à la va-vite. Conduites par un certain Harry Harlow, qui selon ses propres termes se vantait d’avoir eu cette « idée fascinante », elles ont été très longues. Comme l’indique Peter Singer, depuis le début des études de Harlow sur la privation maternelle, plus de 250 séries d’expériences ont été menées. Elles conduisirent plus de 7 000 sujets à subir la détresse, le désespoir, l’angoisse, la « dévastation psychologique », et bien sûr, la mort (la moindre des choses, c’est pour dire). Tout cela uniquement pour l’étude sur « la privation maternelle », simple sous étiquette de « Névrose expérimentale ».

Source : *La Libération animale* de Peter Singer
rebrand.ly/LraRmdly.

10) La biomasse de l’espèce humaine est dix fois supérieure à celle des mammifères sauvages. Les bovins, ovins et porcins d’élevage ont une biomasse quinze fois plus grande que celle des mammifères sauvages. Ainsi, les êtres humains et les mammifères d’élevage totalisent une masse vingt-cinq fois plus grande que celle des mammifères sauvages. Ces derniers ne font donc plus que quatre pour cent de l’ensemble.

La source qui m’a permis de faire ce calcul est un article de Pascal Combemorel, professeur agrégé de SVT, responsable éditorial du site Planet-Vie. Son texte présente les résultats obtenus en 2018 par une équipe de chercheurs : Yinon M. Bar-On, Rob

Notes

Phillips, et Ron Milo, *The biomass distribution on Earth* : rebrand.ly/bmdRmdly.

11) Il s'agit du mouvement appelé « RWAS » (Reducing Wild-Animal Suffering)